UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

REVUE DE LINGUISTIQUE

ET

DE PHILOLOGIE COMPARÉE

TOME XXIV

IMP. GEORGES JACOB, — ORLÉANS.

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

GIRARD DE RIALLE

DIRECTEUR DES ARCHIVES AU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

ET

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME VINGT-QUATRIÈME

30474

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

25, QUAI VOLTAIRE, 25

—

1891

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuedelinguisti24pari

UN ESSAI
DE CALENDRIER RÉPUBLICAIN
EN LANGUE BASQUE

Il y a quelques années, en faisant des recherches sur la période révolutionnaire dans le pays basque, notre attention a été attirée par une lettre, adressée aux Administrateurs des cantons, qui leur proposait l'adoption d'un calendrier républicain en langue basque à l'usage du peuple La proposition venait un peu tard, il est vrai, en l'an VII ; ce n'était sans doute qu'une tentative de réaction contre les idées religieuses qui renaissaient alors sous l'influence et les enseignements d'anciens curés de la Soule, de retour au pays depuis la détente qui avait suivi la mort de Robespierre.

Ce document nous semble d'autant plus intéressant qu'aucun essai de ce genre n'a été signalé, du moins à notre connaissance, dans les pays de langues spéciales qui faisaient partie du territoire de la République française, depuis 1792 jusqu'à l'avènement de Napoléon.

CALENDRIER DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
POUR L'AN VII
FRANZIACO REPUBLICAREN ÇASPIGERREN OURTHECO QHOUNDADERRA

	Vendémiaire	Mahaxte	
1re décade	primidi.	1 legun.	hamarte-le
	duodi.	2 bigun.	
	tridi.	3 higun.	
	quartidi.	4 logun.	
	quintidi.	5 bogun.	
	sextidi.	6 segun.	
	septidi.	7 pegun.	
	octidi.	8 çogun.	
	nonidi.	9 bedegun.	
	decadi.	10 margun.	

2e décade	primidi.	11 legun.	hamarte-bi
	duodi.	12 bigun.	
	tridi.	13 higun.	
	quartidi.	14 logun.	
	quintidi.	15 bogun.	
	sextidi.	16 segun.	
	septidi.	17 pegun.	
	octidi.	18 çogun.	
	nonidi.	19 bedegun.	
	decadi.	20 margun.	
3e décade	primidi.	21 legun.	hamarte-hi
	duodi.	22 bigun.	
	tridi.	23 higun.	
	quartidi.	24 logun.	
	quintidi.	25 bogun.	
	sextidi.	26 segun.	
	septidi.	27 pegun.	
	octidi.	28 çogun.	
	nonidi.	29 bedegun.	
	decadi.	30 margun.	

Brumaire.	Lanhote.
Frimaire.	Içotzte.
Nivôse.	Elhurcor.
Pluviôse	Eoüricor.
Ventôse..	Aycecor.
Germinal.	Sapadun.
Floréal.	Lilidun.
Prairial..	Belhardun.
Messidor.	Bihilis.
Thermidor	Berolis.
Fructidor.	Frutulis.

Jours complémentaires	Bethagail-egunak
Primidi complémentaire. .	Bethagail-legun.
Duodi complémentaire . .	Bethagail-bigun.
Tridi complémentaire. . .	Bethagail-higun.
Quartidi complémentaire. .	Bethagail-logun.
Quintidi complémentaire. .	Bethagail-bogun.

Dans les années bissextiles, il faudra prolonger l'année d'un sixième jour complémentaire. Ces années seront dorénavant les 11e, 15e, 19e, 23e, 27e, 31e, 35e, etc; ainsi de suite de quatre en quatre années jusqu'à l'an 107, qui sera excepté de la règle.

Betharras ourthetan, beharcoda seyguerren bethagail-egun bates ourthia luçatu. Ourthe hec dirateque heben harat : hameca, hamabost, hemerezi, hoguey eta hirour, hoguey eta çaspi, hoquey eta hameca, hoguey eta hamabost, etc., guerrenac, bethi seguida hortan, laur ourthetaric laur ourthetala, ehun eta çaspi guerreneradio eta houra salbu.

Nota. — Il faudrait ajouter ici les jours de foires et de marchés lorsqu'ils seront arrêtés pour tout le département (1) ; et une bonne traduction des droits et des devoirs du citoyen s'il en existe une.

(1) Ces jours furent arrêtés peu de temps après. Les calendriers régionaux, publiés depuis, ne mentionnent cependant que les jours de foires, qui étaient, pour Tardets, les 13 nivôse et 8 thermidor (3 janvier et 20 juillet); et pour Mauléon, les 7 nivôse et 20 fructidor (28 décembre et 6 septembre). Cette dernière foire durait trois jours.

Ce calendrier était accompagné d'une longue lettre explicative. Nous ne saurions mieux faire que de la reproduire ici, dans le style de l'époque, en rectifiant toutefois les fautes d'orthographe qui s'y étaient glissées.

AUX ADMINISTRATEURS DES CANTONS BASQUES

CITOYENS,

Vous avez sans doute remarqué combien les Basques seroient embarrassés de s'entendre dans l'usage qui va s'établir du nouveau calendrier, et combien il importe cependant de les familiariser à une nomenclature aisée, intelligible et précise de toutes les époques et divisions annuelles et décadaires; surtout pour les foires et marchés qui ne pourront plus coïncider avec les anciens jours hebdomadaires ; mais il faudroit pour cet effet que l'administration centrale en donnât l'explication, avec une traduction basque qui en facilite l'intelligence et l'usage à ceux qui s'attacheront à la langue française. Cette traduction, qui doit être littérale et brève autant qu'il est possible, seroit d'ailleurs d'un grand secours dans les campagnes, surtout parmi les femmes, en attendant que l'usage de la langue nationale y puisse pénétrer et se généraliser, ce qui ne peut arriver que dans quelques siècles. Et, comme il est impossible que la langue basque s'efface entièrement dans un païs où elle s'est conservée pure depuis plusieurs milliers d'années, au milieu de tant de peuples de diverses langues, il n'est pas douteux que la traduction du calendrier y sera toujours nécessaire.

La nomenclature française, prise dans les productions

et la température des saisons ou dans l'ordre numérique, est très facile à saisir et à retenir; mais, sans une explication, ces mots ne peignent rien à l'esprit parmi les Basques, puisque tous ont des étymologies grecques ou latines; il faut donc les rendre en langue vulgaire afin de les préparer à l'intelligence du calendrier et leur prouver la justesse et l'ordre naturel de ses divisions. C'est dans cette vue, Citoyens, que je vous adresse un premier essay de ce travail qui pourra vous servir d'ébauche pour celui que vous concerterez dans votre sein avant de le proposer à l'administration départementale.

TRADUCTION LITTÉRALE ET FIGURÉE DES MOIS :

Vendémiaire	Mahaxte.
Brumaire.	Lanhote.
Frimaire.	Içotzte.
Nivôse.	Elhurcor.
Pluviôse	Eoüricor.
Ventôse..	Aycecor.
Germinal.	Sapadun.
Floréal.	Lilidun.
Prairial..	Belhardun.
Messidor.	Bihilis.
Thermidor	Berolis.
Fructidor.	Frutilis.

Lis pour *aylis*. Cette terminaison pourroit mieux répondre à la terminaison grecque *dor*, qui signifie don, présent. Mais le traducteur n'a pu en trouver une meilleure. *Aylis* est un vœu qui répond à « plût à Dieu! »

TRADUCTION SYNCOPÉE DES JOURS DÉCADAIRES :

Primidi. . . .	Legun, pour lehenegun.
Duodi.	Bigun, pour biguerren egun.
Tridi	Higun, pour hirour gerren egun.
Quartidi. . . .	Logun, pour lauguerren egun, etc.
Quintidi. . . .	Bogun.
Sextidi.	Segun.
Septidi	Pegun.
Octidi.	Çogun.
Nonidi.	Bedegun.
Décadi.	Hamargun ou margun.

On conçoit que ces syllabes *le*, *bi*, *hi*, *lau* ou *lo*, *bo*, *se*, *pe*, *ço*, *bed*, *mar*, expriment clairement et sans confusion la suite ordinale des nombres 1er, 2e, 3e, etc., sans même y ajouter *gun* ou *egun*, jour, exprimé par *di* dans la nouvelle décade, comme dans l'ancienne semaine. On en verra l'explication cy-après :

TRADUCTION DES DÉCADES SELON LEUR DIVERSE APPLICATION :

Décade : *hamarte;* une décade, *hamatebat*. Deux décades, *bihamarte*. Trois décades, *hirour hamarte*, etc.

Ordre des décades :

Première décade, hamarte-le : -le pour lehen.
Deuxième décade, hamarte-bi : -bi pour biguerren.
Troisième décade, hamarte-hi : -hi pour hirourguerren.

Ainsi donc, *le*, *bi*, *hi*, indiquent l'ordre des décades,

comme ils expriment celui des jours; et lorsqu'on voudra désigner la première, la deuxième ou la troisième décade d'un certain mois, il suffira d'ajouter au nom de ce mois l'une de ces syllabes numériques, *le*, *bi, hi ;* s'il s'agissoit par exemple de la deuxième décade de floréal, on diroit en basque *lilidun-bi*, comme on dirait *lilidun-bi-se* pour exprimer le sixième jour de la deuxième décade de floréal, en observant que le quantième du jour doit être précédé de celui de la décade; de sorte qu'une fois familiarisé avec ces syllabes numériques, qui parlent d'elles-mêmes, on désigne d'un mot l'époque de l'année dans toutes ses divisions, comme dans cet exemple : le septième jour de la seconde décade de thermidor s'exprimera par ce seul mot, *berolis-bi-pe ;* et cela d'autant plus clairement que la langue basque est très embarrassée dans sa construction et dans la liaison des membres d'une phrase composée à cause du renversement de ses parties, ce qui rend les abréviations nécessaires. Voici la construction et la traduction mot pour mot de cette date dans l'ordre ordinaire de la langue basque :

Berolis - en biguerren hamarte-co saspigerren egun-a.
Thermidor de deuxième décade de la septième jour le.

Cela suffit pour donner l'idée de la construction basque et de l'embarras qu'on éprouve dans les discours composés de quelques membres.

Chacun pourra néanmoins donner plus ou moins d'étendue à ces abréviations ; l'essentiel est de faire connaître les noms des mois, qui sont très faciles à faire d'après leurs productions et leurs météores. On pourra, si l'on veut, y appliquer simplement les quantièmes des 30 jours.

Mais toujours est-il vrai, qu'après la nomenclature des mois, celle des jours décadaires sera de la plus grande utilité aux Basques dans les fréquentes indications qu'ils auront à en faire, tant pour les affaires publiques que pour les particulières.

SUITE DE LA TRADUCTION :

Jours complémentaires	Bethagail-egunac
1er jour complémentaire..	Bethagail-legun.
2e jour complémentaire. .	Bethagail-bigun.
3e jour complémentaire. .	Bethagail-higun.
4e jour complémentaire. .	Bethagail-logun.
5e jour complémentaire. .	Bethagail-bogun.
6e jour complémentaire. .	Bethagail-arrasgun.
Année bissextile.	Betharras ourthia (1).

Il seroit donc facile, citoyens, d'accorder aux Basques un calendrier d'après le mode cy-dessus ou tout autre qui pourroit mieux convenir dans les deux langues, française et basque, adossées l'une à l'une. Par ce moyen ils entendront et apprendront sans difficulté celui de la langue nationale : il n'aura besoin d'être imprimé qu'une seule fois, pouvant servir cinq ans sans changement, à l'excep-

(1) On peut l'appeler ainsi attendu qu'elle complète, à peu près, la période de quatre années solaires ; je dis à peu près, parce qu'il y a une différence d'environ 11 minutes par année qui nécessitent la suppression de trois bissextiles dans l'espace de 400 ans. C'est pourquoi l'année 1800 ne sera pas bissextile, ni l'an VII de la République, quoiqu'elles dussent l'être selon l'ordre ordinaire, non plus que 1900 ; mais bien 2000, comme étant la dernière des quatre années séculaires, dont les trois premières sont seulement soumises à ce retranchement.

tion des lunaisons, dont ils pourront se passer en levant la tête au ciel. La sixième année, ou pour mieux dire l'an XI de la République, il n'y aura que l'addition d'un sixième jour complémentaire à y faire, ce dont on peut prévenir le lecteur. Le calendrier pourra donc servir toujours, en supposant dès cette époque la même addition de quatre en quatre années, savoir les années 15, 19, 23, 27, 31, 35, etc. La Convention avait préféré de fixer à la fin de l'an III (22 septembre 1795) l'addition du jour bissextile, ou sixième complémentaire, qui dans l'ancien calendrier répondoit au 29 février 1796, au lieu de le porter à la fin de l'an IV. Ainsi lorsqu'on voudra connoître si une année républicaine quelconque est bissextile ou non, il faudra ajouter un au quantième de l'année et diviser le tout par 4. S'il n'y a pas de reste, l'année sera bissextile, et, s'il y en a, ce reste exprimera le nombre des années écoulées depuis la dernière bissextile, excepté cependant les années séculaires dont il a été question, qui répondront, pour les bissextiles, à l'an 7, 107, 207, etc.

La lettre s'arrête là et n'est point signée. L'écriture en est fort nette et elle devrait être attribuée à d'Arnis, notable de Mauléon, secrétaire du Conseil général de la municipalité de cette ville jusqu'en 1796. D'Arnis soumit son essai à l'Administrateur du district de Mauléon ; ce dernier ne crut pas devoir le communiquer à ses collègues du pays à qui il était aussi adressé. La Terreur, il est vrai, n'existait plus à cette époque, et déjà plusieurs prêtres étaient revenus en Soule, où ils commençaient à catéchiser les enfants et à instruire le peuple; le vent n'était plus à l'hostilité contre la religion. C'est sans doute ce qui fit laisser de côté l'essai de calendrier républicain en langue populaire. L'essai n'en est ni moins curieux ni moins ingénieux, et c'est à ce titre que nous avons jugé intéressant de le publier. Dr F. LARRIEU.

NOTES SUR LE DÉVELOPPEMENT DU LANGAGE

(*Suite.*)

II

DOUZIÈME MOIS.

Les combinaisons *papa* et *mama* — surtout *papa* — ont été d'un usage fréquent depuis le 7e mois. A partir du 347e jour, on peut affirmer qu'il n'y a plus là de simples combinaisons de syllabes, mais de véritables mots compris et dits. Pour me désigner, l'enfant se sert de *papa* et souvent de *pape*. Quand, sa mère n'étant pas là, elle l'appelle, ou quand, sa mère étant là, elle lui tend les bras, elle dit : *o, mémé, mémé;* il lui arrive bien de dire alors *mama*, seulement c'est plus rare. A dater du 357e jour, elle emploie *mama* au lieu de *mémé* pour sa mère, et *papa* pour moi.

Dès le 356e jour elle crie : *non, non, non*, lorsqu'on la contrarie, en l'obligeant ou en l'empêchant de faire quelque chose ; les jours précédents c'était *gnon* qu'elle disait en pareil cas.

Le 359e jour elle a dit d'elle-même *i* pour appeler la bonne Eugénie.

Je note que c'est le 351e jour qu'elle a commencé à marcher sans appui.

Si on lui demande : « où est ton chapeau? » elle porte la main à sa tête ; elle prend son pied si on lui demande : « où est ton soulier? » (343e jour).

Selon qu'on lui dira : « fais la grimace à maman, à papa ou à Eugénie », elle se tournera en faisant sa grimace vers sa mère, vers moi ou vers la bonne. Depuis plusieurs jours on lui disait : « vois le soleil » en le lui montrant ; il suffit maintenant d'en prononcer le nom pour qu'elle regarde le soleil (349e jour).

Lorsqu'elle est debout, si on lui dit de danser, elle agite les bras en remuant légèrement sur place le corps et les pieds (358e jour).

Assise au Luxembourg à une petite distance d'une nourrice dont le bébé — qu'elle connaît — s'appelle Charles, sa mère lui a dit : « va voir Charles » ; elle est aussitôt allée près de la nourrice. Elle comprend le mot « pipi » (363e jour).

Le mot « chien » ayant été prononcé devant elle sans qu'on s'adressât à elle, elle a fait *ouo-ouo* (363e jour).

C'est la voyelle *i* qui a été le fond de ses cris ; en s'amusant toute seule elle faisait ce mois-ci à mi-voix : *toro*, *toro*, *toro*.

TREIZIÈME MOIS.

Quand elle est en train de faire quelque chose qu'on ne veut pas qu'elle fasse, il lui a été dit parfois : « attends, attends ». Elle répète *atata* (389e jour), en reproduisant bien l'intonation usitée, et emploie d'elle-même cette expression pour se faire, par exemple, courir après.

Si, lorsqu'elle tient quelque chose, on lui dit : « sens », elle porte ce qu'elle tient à son nez et renifle dessus (368e jour).

Elle tripotait mes souliers dans la pièce voisine de celle où j'étais ; sa mère lui dit simplement : « porte à papa ». Sans hésiter, la petite me porte un soulier. En le lui montrant après l'avoir pris, je lui dis : « porte-moi l'autre » ; elle est allée chercher l'autre soulier et me l'a parfaitement apporté (369e jour). Dès le 387e jour, on n'a qu'à lui remettre quelque chose en lui disant : « porte à maman, porte à papa », ou « porte à Eugénie », pour qu'elle fasse la commission indiquée.

Pour l'arrêter quand elle va commettre quelque sottise, je fais habituellement une sorte de *eu,* les lèvres fermées ; si on lui demande : « comment fait papa ? » elle fait *eu,* mais les lèvres entr'ouvertes (370e jour).

Le 371e jour, il est tombé de la neige ; en lui disant le nom, on l'a montrée à l'enfant ; il suffisait ensuite de prononcer le mot « neige » pour que la petite allât regarder par la croisée.

A la question : « où est ton petit trou ? » elle montre ou cherche à montrer son nombril (391e jour).

Si, la porte étant ouverte, on lui dit : « va fermer la porte », elle la pousse aussitôt comme il faut (392e jour).

Voici, en sus des mots précédemment indiqués, une liste de substantifs certainement compris au plus tard dans la 56e semaine : bas, chemise, culotte, fichu, jupon, robe, tablier, cheveux, derrière, langue, nez, oreille, ficelle.

A partir du 385e jour, elle cherche à imiter le marchand d'habits et le marchand de tonneaux ; le fond de son baragouin est *i* pour le premier et *o* pour le second.

QUATORZIÈME MOIS.

L'étonnement se traduit d'une manière régulière par un *a* un peu prolongé.

Lorsqu'on lui enlève quelque chose, lorsqu'un objet disparaît, elle dit : *pa* pour « parti », qu'elle a entendu employer en pareil cas (409e jour). Le 411e jour, après le départ de la bonne, elle a d'elle-même dit : *i pa* (Eugénie partie). La nouvelle bonne se nomme Marie; ce nom ayant été prononcé devant la petite, elle a répété : *i*, mais elle n'a d'elle-même appelé la nouvelle bonne ainsi qu'à partir du 416e jour.

Lorsque quelque chose fait du bruit en tombant, elle dit : *bam* (410e jour).

Vers le 399e jour, il lui arrive quelquefois, en riant, de dire *tata* au lieu de *papa*, avec l'intonation employée par elle quand elle m'appelle. Je ne lui réponds pas et elle finit alors par dire *papa*. Son expression de physionomie en cette circonstance m'a paru indiquer qu'elle faisait exprès. Elle se sert beaucoup plus du mot « papa » que du mot « *mama* », bien que ce soit sa mère qu'elle préfère.

Elle dit beaucoup *non*, et toujours pour refuser ; pour accepter, elle ne dit encore rien et se contente de sourire (59e semaine).

Si on lui présente un bout de papier en disant : « va jeter au feu », elle fait ce qu'on lui dit (406e jour).

Les clefs se trouvaient dans la pièce voisine de celle où nous étions, à une place connue de la petite ; sa mère lui

dit : « va chercher les clefs » ; elle y est allée et les a portées à sa mère. Une pièce de cinquante centimes étant tombée, je la lui ai montrée, en disant : « ramasse la pièce », elle l'a ramassée immédiatement ; j'ai alors ajouté : « donne-la à maman », et elle l'a remise à sa mère (407e jour).

Dans le courant de la 61e semaine, sa mère lui avait demandé : « où est papa ? où est maman ? où est Marie ? » et la petite avait chaque fois bien montré du doigt la personne désignée. Puis sa mère avait ajouté : « où est Suzanne ? » La petite — dont c'est le nom — s'était contentée de sourire ; sa mère lui avait alors touché la poitrine en disant : « la voilà, Suzanne ». Depuis le 426e jour, à cette dernière question, la petite se montre en se touchant la poitrine ; depuis ce même jour elle reste indifférente lorsqu'on prononce un autre nom que le sien ; elle ne nous regarde plus en ce cas comme elle faisait avant. En revanche, au nom de « Suzanne », elle répond comme elle avait répondu jusque-là à la seule audition de la voix, quel que fût le nom prononcé.

Ont été, en outre, compris durant le 14e mois, les substantifs : mouchoir, poche, ciseaux, dé, lune, moulin (à café), théière, cuisine. Mais il ne me paraît pas possible de noter tous les mots qu'elle comprend ; ainsi elle accomplit, comme il vient d'en être fourni des exemples, l'action impliquée par des verbes prononcés devant elle ; peut-on assurer qu'elle comprend réellement ces verbes ? D'autre part, il est clair que lorsqu'un nouveau mot est compris, on ne doit pas s'en apercevoir tout de suite ; les mots compris sont toujours, dès lors, à un moment quelconque, plus nombreux qu'on ne le sait.

Ayant entendu le mot « chut », elle l'a parfaitement répété (402e jour).

On a lu à haute voix devant elle; elle a la rage depuis lors de prendre des livres et d'imiter, en émettant des syllabes quelconques, quelqu'un qui lit. Si on lui parle un moment comme si on lui racontait une histoire, elle remue silencieusement les lèvres pendant qu'on lui parle (60e semaine).

QUINZIÈME MOIS.

Elle dit : *ta*, pour appeler un petit garçon qui se nomme Charles (429e jour) ; *u*, pour « hue », en jouant au cheval (442e jour) ; *toutou*, pour « coucou », en jouant à cache-cache (447e jour).

Toutes les fois qu'elle a fini d'enlever les objets qui étaient quelque part, quand, par exemple, elle a achevé de sortir ses jouets du panier où on les place, ou bien lorsqu'elle a mangé tout ce qui était dans son assiette, lorsqu'on verse dans un verre tout ce qui restait dans la carafe, elle dit *tou* pour « tout » (449e jour).

Le 450e jour, au lieu de se borner à agiter la main pour remercier, elle commence à dire *chi* (merci), et, dès le 455e, elle remplace de plus en plus *chi* par *si*. Le 451e jour, elle a souvent employé à propos le mot *pipi*, mais chaque fois elle le répétait plusieurs fois de suite comme quelqu'un qui prononce un mot machinalement. Le 452e, elle a dit *pépé* pour « poupée ».

Tout en continuant à se servir des mots *pipi* et *pépé*, elle s'est amusée, le 454e jour, à rabâcher *pépi*, sans pa-

raître attacher de signification à ces deux syllabes. Le lendemain, dans son lit, après avoir dit *mama*, elle a dit à plusieurs reprises *méma* et *mané*.

Il m'est arrivé de lui dire, quand elle risquait de se cogner la tête : « prends garde à ton caillou ». A partir du 434e jour, dès qu'elle entend le mot « caillou », elle porte la main à sa tête. De même, il m'est arrivé d'employer le mot « canards » pour désigner les journaux ; si on lui demande (444e jour) où sont les canards, elle montre les journaux.

SEIZIÈME MOIS.

Elle dit : *dodo* dans le sens exact du mot, *pa* pour « pain » (461e jour) ; *o-io* pour « crayon » (470e jour) ; *na* pour « là », après avoir, par exemple, placé un objet à l'endroit où elle cherchait à le mettre (473e jour) ; *nomon* pour « oignon », *pôpô* pour « chapeau », — c'est le premier *o* long remarqué, — *pépé* pour « pelle », *tété* pour « laitier », l'homme qui porte le lait chaque jour (474e jour).

Regardant une gravure représentant des enfants, elle a dit, en les montrant : *bébé* (475e jour) ; elle a très bien nommé ses « bas » (476e jour) : pour ces deux mots il n'y a pas eu, au moment où ils ont été prononcés, répétition, mais emploi spontané ; ne sont, en effet, notés dans le vocabulaire de l'enfant que les mots employés spontanément avec une signification précise.

Elle dit : d'abord *o-io* et bientôt après *bo-io* pour « domino », *titi*, pour « quiqui », terme de plaisanterie (479e jour) ; *tata* pour « canne » et pour « café », *pom*

et *boum* quand elle tombe ou que quelque chose tombe (480e jour) ; *nana* pour « canard » dans le sens de « journal » (484e jour) ; *bi* pour « bille » (485e jour).

Elle se sert de l'interjection « hé », qu'elle prononce *è,* lorsqu'elle appelle ; elle dit, par exemple : *è*, *mama*, *pipi,* afin d'être placée sur le pot, qu'elle nomme *popo* ; elle dit *tata* pour « caca » (486e jour).

Il est peut-être bon d'indiquer que les mots sont toujours prononcés devant l'enfant sans être dénaturés ; c'est une chose à laquelle j'ai tenu, ne comprenant pas cette manie courante de parler aux enfants leur langage, alors que le but est de les amener à parler conne nous.

On lui dit : « va chercher des pommes » ; elle est allée à la cuisine et là a montré à la bonne le panier où sont les pommes. Elle avait dans la main droite quelque chose que je voulais voir, je lui dis : « montre-moi ta main », elle me montre la gauche ; sans faire de geste, je dis simplement alors : « l'autre », elle passe à la gauche ce qu'elle avait à la droite et me tend celle-ci (459e jour).

Lorsqu'elle pleure après s'être fait mal, il suffit, pour qu'elle se taise, que sa mère lui dise : « c'est guéri » en l'embrassant (466e jour).

Ayant couvert avec un morceau d'étoffe la tête de sa poupée, elle lui a dit : *pépé*, *toutou* (poupée, coucou) ; on avait fait pareille chose avec elle, se cachant ou lui cachant la figure, on ne lui avait pas fait faire avec la poupée. Il est arrivé, comme punition, de la mettre une ou deux minutes dans un coin, on n'a qu'à parler du « coin » pour qu'elle le montre et devienne sage (470e jour).

Elle s'était amusée à fermer à moitié les yeux et sa mère lui avait dit alors : « tu fais les petits yeux » ; à un mo-

ment où elle ne les faisait plus, sa mère se borna à lui dire : « fais les petits yeux », la petite ferma immédiatement les yeux à moitié, refaisant ainsi ce qu'elle avait fait d'elle-même (471e jour).

Depuis plusieurs jours, c'était elle qui portait à la cuisine le bocal contenant le café, et elle grognait si on avait l'air de ne pas vouloir le lui remettre. Le 472e jour, au lieu de prendre le bocal pour le lui donner, sa mère lui dit : « allons, porte le café ». La petite est allée au buffet, a tiré les deux battants, a pris le bocal, repoussé les battants et porté le bocal à la cuisine, sans une hésitation de sa part, sans une indication de la nôtre.

Si on lui demande : « où est ton caillou ? » elle se frappe la tête ; après cette question j'ai ajouté, le 486e jour : « où est *celui* de maman ? » elle est allée donner une tape sur la tête de sa mère, qui était justement à sa portée.

Le 484e jour, elle a, à plusieurs reprises, très bien répété après moi : *a*, *é*, *i*, *o*, *u* ; *ba*, *bé*, *bi*, *bo*, *bu* ; *papa*, *pépé*, *pipi*, *popo*, *pupu*. Le lendemain, avant de s'endormir, elle a fait d'elle-même : *pe*, *pu*, *pa*, *pi*, *po*, *pé*.

DIX-SEPTIÈME MOIS.

Elle dit : *tôtô* pour « couteau » (487e jour) ; *baba* pour « balle », *ghé* pour « Guesde » (490e jour) ; *tata* pour « tasse », *o* pour « eau » et pour la carafe qui la contient (491e jour) ; *pé* pour « pied », *ouo-ouo* pour « chien », pour demander par exemple un chien en caoutchouc ; elle a ainsi fini par appliquer au chien lui-même le terme dont elle n'avait paru jusqu'ici se servir que pour imiter l'aboie-

ment (492e jour) ; *ton* pour « chausson » (497e jour), quelques jours après, *ton* a été remplacé par *toton,* qui a été appliqué aux chaussons et aux diverses sortes de chaussures ; *tété* pour « sécher » lorsquelle tient un linge devant le feu, et pour « clef » (498e jour) ; *toton* pour « torchon », et ce mot désigne torchons et serviettes, *pipu* pour « fichu », *tété* pour « corset » (499e jour).

Elle disait *o* pour « eau » ; elle dit, en montrant la carafe, lorsqu'elle veut « de l'eau », *d'o* à partir du 500e jour et de *l'o* à partir du 505e. Elle dit : *ghé* pour « guêtre », *ba* pour « balai », *po* pour « jupon » (500e jour) ; *bubu* pour « omnibus », *peu* pour « feu », *r* pour « crochet » (501e jour) ; ce *r*, très grasseyé, a été bientôt remplacé en ce sens par *kr,* émis dans les mêmes conditions.

Après avoir dit *niénié*, elle dit *nié* pour « panier » ; elle dit : *a* pour « chat », *popo* pour « porte » ; lorsque, accroupie, venant par exemple de ramasser quelque chose, elle va se relever, elle fait *hop* très bien prononcé, (503e jour). Sa poupée habillée, elle dit *bi* pour qu'on la déshabille ; sa poupée déshabillée, elle dit également *bi* pour qu'on la rhabille.

Elle dit : *pè* pour « peigne », *bo* pour « brosse », *ba* pour « bassin », *ouf* après avoir, par exemple, ramassé un objet lourd pour elle, *po* pour « pomme », *ié* pour « tablier », *tou* pour « trou » et ce mot désigne son nombril, *moni* pour « musique », *a ta* pour « à table » lorsqu'elle veut être assise sur sa chaise placée devant la table, et, si la prononciation est la même que celle de *ata* « attends », l'intonation est différente (505e jour).

Elle dit : *bi* pour « bougie », *i* pour « livre », *pi* pour « parapluie », *to* pour « cloche », *a ba* pour demander

« à boire » (506e jour). Le matin, on monte avec les journaux un croissant ; la petite, qui appelle les journaux *nana* (canards), s'est mise d'elle-même à se servir aussi de *nana* pour désigner le croissant ; elle dit *toto* pour « œuf » (507e jour).

Elle dit : *mné*, puis *mené*, pour « savon », qui a été et qui est toujours correctement nommé devant elle (509e jour) ; *tété* pour « côtelette », *tété*, puis *té*, pour « thé », *s* prolongé, sans voyelle, pour « biscuit », et *ch*, dans les mêmes conditions, pour « chocolat » (512e jour) ; *méné* pour « porte-monnaie », *pâté* pour « pâtés » de sable formés à l'aide d'un seau ; l'*a* long, qui n'avait pas encore été remarqué, est très accentué (513e jour) ; *peti* pour désigner la plus « petite » de ses poupées (515e jour) ; *zou* pour « jouer », et elle associe beaucoup ce mot à *pâté* (516e jour).

Elle jacasse toujours beaucoup, variant ses syllabes et ses intonations, et ayant l'air de quelqu'un qui parle une langue étrangère à ceux qui l'écoutent. Elle joint de plus en plus le geste à la parole : les mains, l'une dans l'autre, sont à plusieurs reprises légèrement levées et abaissées ; les bras sont levés et pliés de façon à mettre les mains la paume en avant à la hauteur des épaules ; elle se sert beaucoup de l'index de la main droite, les autres doigts étant repliés, exactement comme si elle montrait quelque chose, alors même qu'elle ne montre rien ; elle secoue la tête latéralement et en avant et en arrière. Le mouvement affirmatif de la tête accompagne maintenant son *si*, qui signifie « merci », mais il ne lui sert pas encore à dire oui. Le consentement s'exprime plutôt par une absence d'expression que par une expression spéciale ; il y a sim-

plement de sa part exécution de l'action consentie par elle (497e jour).

La petite a pu souvent entendre au Luxembourg le mot « nourrice », dont sa mère se sert en parlant à une nourrice qu'elle connaît; ce mot ayant été prononcé à la maison dans le courant d'une conversation, la petite a répété aussitôt : *ta*, *ta*, ce qui est sa façon de dire « Charles », nom du petit garçon qu'elle voit au Luxembourg avec la nourrice. Elle dit *bubu* pour « omnibus » et a d'elle-même employé le même terme en montrant un corbillard (501e jour).

Quand on la tient et qu'elle veut se faire lâcher, elle dit *pipi* alors même qu'elle n'a nul besoin d'aller sur le pot (505e jour).

Dès qu'elle entend le mot « Luxembourg », elle dit, en se touchant la tête : *pôpô* (chapeau) ; ainsi ce mot éveille l'idée de promenade et celle du chapeau mis pour sortir (508e jour).

Sa mère l'appelait en disant, sans ajouter le moindre geste : « écoute » ; la petite a fait avec l'index le geste habituel à qui veut appeler quelqu'un près de soi (509e jour).

Dans le cabinet de toilette sa mère lui dit simplement : « va dire à Marie de venir mettre de l'eau ». La petite est allée là-dessus à la cuisine, où elle a répété à la bonne : *o*, *o*, *o* (515e jour). Elle n'a peut-être compris que « Marie » et « eau », mais c'est là un exemple de ce qu'elle a l'air de comprendre actuellement ; aussi ne peut-on pas, je crois, indiquer au juste les mots compris par les enfants de cet âge : ils saisissent le sens d'une phrase dont la plupart des mots n'ont probablement plus, isolés, de sens pour eux, sans qu'il soit suffisamment possible de distinguer

les mots réellement compris de ceux qui ne le sont qu'en apparence.

DIX-HUITIÈME MOIS.

Elle dit : *ta* pour « sable », *da* pour « madame », *tô* pour « seau », *toti* pour « coquille » (518e jour) ; *to* pour « culotte » (519e jour) ; *ati* pour « lentille » (520e jour). Le 523e jour, après avoir bu, elle a dit *bon,* et depuis ce mot a été répété lorsque ce qu'elle mangeait ou buvait lui plaisait. Elle dit : *papè* pour « papier », *i* pour « lit » (524e jour) ; *ato* pour « encore » quand elle redemande de quelque chose à table, *iè* pour « lait », comme pour « laitier » depuis quelque temps déjà au lieu de *tété* (525e jour).

Si ce qu'elle boit ou mange n'est pas trop chaud, elle dit *pa tô* pour « pas chaud » (527e jour). Lorsque, assise sur sa chaise haute, elle veut descendre, elle dit *pa tè* pour « par terre », et la prononciation de chacune de ces syllabes est tout à fait différente de celle des syllabes correspondantes de *pâté*, dit pour « pâté » ; ayant entendu dire « Gugusse » en plaisantant, elle se sert de *gugu* comme d'un terme de plaisanterie à notre adresse (528e jour).

Elle dit : *ma* pour « fromage » (531e jour) ; *lolo* comme terme de plaisanterie, *toti* pour « saucisson » (534e jour) ; *pu* pour « puer », *eu* pour « euh », exclamation ajoutée presque toujours au mot précédent (535e jour) ; *bi* pour « oui », qu'elle exprimait déjà depuis plus de deux semaines par le signe de tête affirmatif, mais qui est resté onze jours sans être redit, *mo* pour « mouche » (537e jour) ; *bim*,

par imitation sans doute du bruit de l'eau, en voyant faire les préparatifs pour sa douche, *mou* pour « moufle » (542e jour) ; *ti* pour « si » servant de particule affirmative, *dada* pour « cheval » ; chez nous on a toujours dit « cheval », mais la petite, étant allée quelquefois dans la voiture des chèvres du Luxembourg, a entendu la conductrice dire : « hue, dada », et d'elle-même elle a désigné les chevaux par ce dernier terme (543e jour).

On ne cherche pas spécialement à corriger sa façon de parler, on se borne à dire toujours les mots comme il faut, et c'est d'elle-même qu'elle modifie parfois sa manière de s'exprimer ; voici trois changements opérés ainsi en sus de ceux qui ont pu être déjà signalés : *ta* pour « chat » au lieu de *a* (532e jour), *badé* pour « balai » au lieu de *ba*, et *ma-i* pour « Marie » au lieu de *i* (535e jour).

Elle unit plus fréquemment que par le passé des mots différents. Prenant son corset, elle a dit : *tété bébé* (corset bébé) ; il y a environ un mois qu'elle se sert beaucoup de *bébé* pour se désigner (520e jour). En me tendant un journal, elle a dit : *nana a papa* (canard à papa) ; c'est là une façon de parler qu'elle n'a certainement pas entendu employer, mais qui provient sans doute de la phrase : « porte à papa », dite souvent en lui remettant les journaux (523e jour). Désireuse de sortir, elle a dit : *paté pôpô ghé*, se touchant la tête en prononçant le deuxième mot et la jambe en prononçant le troisième ; *pâté* désigne les tas de sable qu'elle fait au Luxembourg, *pôpô* le chapeau, et *ghé* les guêtres qu'on lui met lorsqu'elle sort (524e jour). Ce même jour elle a demandé à aller se coucher en disant : *dodo i* (dodo lit).

Voyant des dragées pour la première fois, elle a dit

aussitôt *toto*, mot qui, dans son langage, signifie « œuf » (529e jour).

Elle répète très souvent les mots dits devant elle. Mais il y a là simple imitation des sons perçus sans souci de leur compréhension, cela se voit à son air, elle agit machinalement tout en continuant ce qu'elle est en train de faire. Ainsi l'audition de cette phrase : « on allume le gaz dans l'escalier » a amené l'émission de *da taé* (528e jour). Le mot « fille » venant d'être prononcé, elle a dit *pille* (*ll mouillées*) ; c'était la première fois que je remarquais ce son (536e jour). Pour le mot « lime », elle a répété *pi* (543e jour).

Un soir qu'elle refusait d'aller se coucher, on lui dit : « mais regarde donc la pendule, vois comme il est tard » ; le lendemain soir (518e jour), on venait simplement de lui dire : « il faut aller dormir », quand elle montra la pendule en disant *ta*, répétition évidemment du mot « tard » entendu la veille et du geste qui l'avait accompagné.

Elle aime à remuer des pièces de monnaie et à les placer l'une après l'autre sur la table ; on s'est amusé parfois à compter à mesure qu'elle plaçait les pièces, et la petite a fini par faire suivre chaque nombre d'une syllabe dite par elle avec l'intonation monotone de quelqu'un qui compte. Mais elle a énuméré des syllabes le 531e jour sans que l'on comptât ; voici, dans l'ordre où elles l'ont été, les syllabes prononcées : *ma*, *té*, *da*, *pa*, *pé*, *pi*, *pa*, *pa*, *né*, *té*, *tou*, *ta* ; elle s'est arrêtée là, bien qu'il lui restât des sous à placer.

Voici également les syllabes dites par elle le 540e jour en faisant semblant de lire : *ba*, *di*, *de*, *nu*, *ne*, *ma*, *té*.

DIX-NEUVIÈME MOIS.

Elle dit : *da* pour « salade », *boti* pour « bottine » (548e jour) ; elle a pu entendre les expressions « bon Dieu » et « bon Dieu de bois » employées comme exclamations ; elle dit en cette qualité *bo deu* et *bo deu ba* très à propos, principalement quand quelque chose ne marche pas à son gré, et avec l'intonation de circonstance (549e jour).

Elle dit : *apè* pour « asperge », *mi* pour « chemise » (552e jour) ; *a* pour « ça » dans « ça pue » (553e jour) ; *dia* pour « Diane », nom d'une chienne (554e jour) ; *ma* pour « main » (555e jour) ; *bodo* pour « bonhomme », et ce mot désigne une statuette (557e jour) ; *u* pour « lune », *bin* pour « bain », *peu* et *a peu* pour « il pleut » (558e jour) ; *peu* pour « fleur » (559e jour) ; *a-iou* pour « caillou » dans le sens de « tête » (560e jour) ; *taté* pour « caché » (561e jour) ; *toté* pour « ôter », *ieu* pour « œil » au singulier et au pluriel, *bedo* pour « bedon » (562e jour) ; *té* pour « chèvre », *paton* pour « *poisson* » (564e jour) ; *tao* pour « carotte », *dadé* pour « regarder », *ju* pour « Jules » ; elle prononce très nettement le *j*, qui n'avait pas encore été remarqué, *pôteu* pour « fauteuil » (565e jour).

Elle a deux poupées et elle ne pouvait les prendre ; m'ayant demandé *pépé*, je lui en ai donné une, elle s'est mise alors à dire : *deu, deu,* jusqu'à ce que je lui aie eu donné la seconde. Souvent, en lui présentant l'un après l'autre deux objets semblables, on lui a dit : « un et deux », et elle répétait *deu* de même qu'elle répète le dernier mot

ou la dernière syllabe de ce qu'elle entend, mais elle n'avait pas encore employé le mot « deux » d'elle-même. Elle dit *gnol* pour « Guignol » (566e jour).

Comme elle me demandait *a peu* (un peu) de croissant et que le croissant était fini, je lui répondis : « il n'y en a pas » ; elle s'en alla en disant : « *nana pu*, croissant plus » (568e jour).

Elle dit : *bo-ié*, après avoir dit *o-ié*, pour « cuillère », *até* pour « assez », *badon* pour « ballon », *dadi* pour « radis ». Voyant, pour la première fois cette année, des cerises, elle les a montrées en disant *dadi ;* on lui a dit alors : « ce ne sont pas des radis, ce sont des cerises », elle a répété *o-i* et depuis a désigné les cerises de cette façon (569e jour).

Elle a demandé à s'asseoir sur la table en disant : « *ati a ta*, assise à table » (570e jour). Lorsqu'elle frappe ses mains l'une contre l'autre, elle dit *babo* pour « bravo » (571e jour). Apercevant des lapins, elle a crié *ta* (chat) ; « ce ne sont pas des chats, lui a-t-on dit, ce sont des lapins », elle a répété *apin* et s'est depuis servie à propos de ce mot. Elle dit : *vize* pour « Louise », *o-ié* pour « soulier », *vè* pour « vrai », ajouté, par exemple, au mot « pipi » quand on hésite parfois à la mettre sur le pot, parce qu'elle a imaginé de dire *pipi* sans nécessité lorsqu'on ne veut pas la sortir de son lit ou de sa chaise (573e jour).

Elle dit : *ia-ia* pour « Suzanne » et *ia-io* correspondant à « Suzon », mais, tandis qu'elle répond quand on l'appelle Suzanne ou Suzon, elle ne répond pas et n'a pas l'air de comprendre si on l'appelle *ia-ia* ou *ia-io*. Ayant entendu le mot « fraise », elle a répété *tè* et a depuis nommé ainsi les fraises. Lorsqu'elle a laissé tomber sur la nappe

quelque chose qui l'a tachée, elle montre la tache en disant : *mama*, *taté* (maman, saleté). Elle dit *vè* pour « verre » (574e jour.)

Elle dit : *beu* pour « beurre », *ton* pour « chiffon », *avé* pour « laver », *poté* pour demander à être « portée », *an a* pour « il y en a », quand il y a de l'eau dans le broc (575e jour) ; *té* pour « sel » (577e jour). Elle réclame sa douche le matin en disant : *batin bim* (bassin bim) ; quand elle l'a prise elle dit : *moni, a i é* (fini, ç'a y est). Ayant un peloton et en voulant un second qui n'était pas à sa portée, elle a demandé : « *iô*, l'autre » (578e jour). Il y a quelques jours qu'elle comprenait ce dernier mot ; ainsi, le 575e jour, elle avait très bien répondu à ces questions : où est ton œil ? où est l'autre ? où est mon oreille ? où est l'autre ? etc.

Elle a pendant ce mois modifié sa façon de dire certains mots. Elle a dit : *vi* pour « oui » au lieu de *bi*, *pati* pour « parti » au lieu de *pa* (548e jour) ; *api* pour « parapluie » au lieu de *pi* (551e jour) ; *atan* pour « attends » au lieu de *ata* (559e jour) ; *toté* pour « côtelette » au lieu de *tété* (562e jour) ; *pan* pour « pain » au lieu de *pa* (570e jour) ; *bodzi* pour « bougie » au lieu de *bi* (577e jour).

Tout au début du 19e mois, je me suis aperçu qu'elle ajoutait un *a* devant certains noms de son vocabulaire ; en lui faisant répéter ces noms seuls et accompagnés de l'article, il a été possible de distinguer les cas où cet *a* représente l'article et les cas où il est simplement la première lettre du nom. Par exemple, regardant sa main, elle dit *ma* ; elle dit également *ma* lorsque je lui demande de répéter le mot « main » ; mais, pour qu'on lui donne « la main » quand elle veut monter quelque part, elle dit *a ma*, et

elle répète *a ma* en réponse à ma demande de dire « la main ». Au 556e jour, je n'avais encore observé l'emploi de *a* comme article que avec huit noms : balai, bille, bougie, côtelette, mouche, pain, pelle, porte. Avant le 19e mois, l'article n'avait été remarqué que dans l'expression *de l'o* (de l'eau) entendue à partir du 505e jour.

La voyelle *a*, qui jouait déjà ce rôle d'article qu'elle ne devait pas tarder à jouer devant la plupart des noms, a bientôt tenu lieu aussi de « ça » dans « ça pue », de « il » dans « il pleut », de « un » dans « un peu ». A noter à ce propos que « un » n'est pas encore employé dans le sens numéral, tandis qu'elle dit « deux » en rapprochant deux objets pareils, deux dominos, deux cuillères, etc. (576e jour).

Voici quelques exemples de sa manière de parler, d'unir les mots, pendant le 19e mois. Regardant la lune, qui l'intéresse énormément, et qui disparaissait parfois derrière un nuage, elle disait alors : « *a u taté*, la lune cachée » (561e jour). Voulant, le soir, aller à la croisée, elle a dit : « *dadé a u*, regarder la lune » (565e jour). Pour qu'on lui enlève son chapeau, elle dit : « *toté pôpô*, ôter chapeau » (562e jour). A peine levée, elle a pris sa chemise de nuit par l'encolure en disant : « *toté mi*, ôter chemise ». Lorsqu'un chanteur qu'elle écoutait dans la cour s'en est allé, elle a dit : « *bodo pati*, bonhomme parti » ; or, jusque-là, le mot « bonhomme » n'avait été employé devant elle et par elle que pour désigner une statuette (576e jour).

D'après une note du 555e jour, le oui n'était pas exprimé chaque fois qu'il était de circonstance, tandis que le non était prodigué ; pour tous les deux elle se servait plus de la voix que du geste. Dès le 564e jour, le oui, devenu plus

fréquent depuis le 558e, n'est plus omis ; quand elle veut l'accentuer, elle ajoute à la parole le mouvement de la tête, de même pour le non. Les questions, auxquelles elle répond oui ou non à propos, ne lui sont pas posées à la troisième personne. On l'appelle, afin d'attirer son attention, « Suzanne, Suzon ou bébé », mais ensuite, en lui parlant, on ne se sert que des tournures régulières à la deuxième personne.

Il a été remarqué ce mois-ci qu'elle a une série de faits catalogués dans la mémoire, dont elle se souvient tous les jours à la même heure et rien qu'à l'heure habituelle. Aussitôt éveillée, elle réclame le bassin et son bain ; vers les neuf ou dix heures, elle réclame son chapeau et parle du marché, du panier qu'on emporte pour y aller, des journaux que l'on met dedans pour les rendre à la marchande ; à peine a-t-on fini de déjeuner, elle réclame le bocal où se met le café pour le porter à la cuisine ; et tout cela sans qu'il soit dit ou fait quelque chose de nature à éveiller son souvenir.

Elle cherche de plus en plus à répéter les mots qu'elle entend, qu'elle en comprenne ou non le sens. On lui a dit souvent : « entends-tu » ; en jouant toute seule elle rabâche *atatu* (549e jour). Le 569e jour, elle a parfaitement répété le mot « adieu » qu'on venait de dire. Le mot « moineau » ayant été prononcé, elle a dit d'elle-même *manô ;* un instant après, sur ma demande de dire « moineau », elle a répété *manô* (573e jour). Elle me tirait la moustache, je lui dis : « cela s'appelle la moustache », elle répète *ta ;* lui ayant dit ensuite : « où est ta moustache ? » elle a posé le doigt sur sa lèvre supérieure (574e jour).

Cependant il y a des mots qu'elle se refuse à répéter plus ou moins approximativement. Qu'elle entende le mot « chien » par hasard ou parce qu'on lui demande de le répéter, elle dit *ouo-ouo*, et impossible de lui tirer autre chose (562e jour). Elle a baptisé le savon *mné* et *mené*, sans que nous sachions d'où elle a pu sortir cette façon de le désigner, et nous avons souvent insisté — inutilement — pour qu'elle dise « savon » ; enfin, un jour, après avoir obtenu *avon*, puis *bavon*, comme réponse à ma demande de dire « savon », je lui ai montré le savon en lui posant la question : « qu'est-ce que c'est que ça ? » Elle a répondu : *mené*. J'ai simplement dit alors : « non, savon » ; elle a répété *mené*, et cela trois fois de suite (575e jour).

Si elle essaye de répéter des mots qu'elle ne comprend pas, elle comprend des mots qu'elle ne répète et qu'elle ne cherche encore à prononcer d'aucune manière. Ainsi, que le verbe « tousser » soit employé devant elle à un temps quelconque, et aussitôt elle se met à tousser, mais on sent que la toux n'est pas spontanée, elle n'est pas aussi franche que lorsqu'elle se produit naturellement (552e jour). Elle sautille dès qu'elle entend le verbe « danser » (574e jour). Elle venait de pleurer, on lui dit : « essuie-toi les yeux », elle a pris sa serviette et s'est essuyée (578e jour). Or, si à l'audition d'un de ces trois verbes « tousser, danser, essuyer », elle exécute l'action correspondante, ni spontanément, ni par imitation, elle ne songe à les exprimer à l'aide d'une articulation quelconque.

Elle continue à exécuter avec la langue toute espèce de mouvements ; elle la sort et la rentre alternativement avec

une extrême rapidité, la fait très bien claquer et la replie en forme de tuyau (573e jour).

Occupée à jouer toute seule, elle émet fréquemment une sorte de *o* produit en faisant le mouvement d'aspiration sans aspirer l'air ; ce même son se retrouve parfois dans son rire (575e jour).

Voici les sons notés à quatre reprises pendant qu'elle faisait semblant de lire : *bo, dé, de, é, mo, mi, me, é, a, bo, be, de, a* (553e jour) ; *de, ba, be, é, o, é, de, de, bi, bi, bi, be, ba, pe, pé* (556e jour) ; *ma, ma, ma, be, be, eu, u, é, u* (564e jour) ; *na, a, vé, ba, te, ti, a, ma, né* (576e jour).

Dans le tableau suivant ont été rangées, par ordre alphabétique de leur son initial, toutes les combinaisons phonétiques qu'elle a formées en leur attribuant un sens et qui ont été remarquées depuis le commencement du 12e mois jusqu'à la fin du 19e. En regard de ces combinaisons sont inscrits les mots qu'elles ont représentés ; si une même combinaison a servi pour plusieurs mots, il y a eu pour quelques mots deux combinaisons différentes. Au total, il y a 135 combinaisons pour 174 mots.

Tableau alphabétique des mots tels qu'ils ont été prononcés du douzième au dix-neuvième mois.

Mots.	Signification.	Mots.	Signification.
a	ah, chat, le, à ça, il, a (avoir), un.	*bo-io*	domino.
		bon	bon.
a-iou	caillou.	*boti*	bottine.
an	en.	*boum*	boum (onomatopée).
apè	asperge.	*bubu*	omnibus.
api	parapluie.	*ch*	chocolat.
apin	lapin.	*chi*	merci.
ata	attends.	*da*	madame, salade.
atan	attends.	*dada*	cheval.
até	assez.	*dadé*	regarder.
ati	lentille, assis.	*dadi*	radis.
ato	encore.	*de*	de.
avé	laver.	*deu*	Dieu, deux.
ba	bas, balai, bassin, boire, bois.	*dia*	Diane.
		dodo	dodo.
baba	balle.	*é*	est (être).
babo	bravo.	*è*	hé.
badé	balai.	*eu*	euh.
badon	ballon.	*ghé*	Guesde, guêtre.
bam	bam (onomatopée).	*gugu*	Gugusse.
batin	bassin.	*gnol*	Guignol.
bébé	bébé.	*gnon*	non.
bedo	bedon.	*hop*	hop.
beu	beurre.	*i*	Eugénie, Marie, livre, lit, y.
bi	bille, habiller, déshabiller, bougie, oui.	*ia-ia*	Suzanne.
bim	bim (onomatopée).	*ia-io*	Suzon.
bin	bain.	*ié*	tablier.
bo	brosse.	*iè*	lait, laitier.
bodo	bonhomme.	*ieu*	œil.
bodzi	bougie.	*iô*	autre.
bo-ié	cuillère.	*ju*	Jules.

Mots.	Signification.	Mots.	Signification.
kr	crochet.	*pi*	parapluie.
lolo	lolo.	*pipi*	pipi.
ma	fromage, main.	*pipu*	fichu.
ma-i	Marie.	*po*	jupon, pomme.
mama	maman.	*pom*	pom (onomatopée).
mémé	maman.	*popo*	pot, porte.
mené	savon.	*pôpô*	chapeau.
méné	porte-monnaie.	*poté*	porter.
mi	chemise.	*pôteu*	fauteuil.
mné	savon.	*pu*	pue (puer), plus.
mo	mouche.	*r*	crochet.
moni	musique, fini.	*s*	biscuit.
mou	moufle.	*si*	merci.
na	là.	*ta*	Charles, table, sable, chat.
nana	canard, croissant.	*tao*	carotte.
nié	panier.	*tata*	canne, café, caca, tasse.
niénié	panier.	*taté*	caché, saleté.
non	non.	*té*	thé, chèvre, sel.
nonon	oignon.	*tè*	terre, fraise.
o	eau.	*tété*	laitier, sécher, clef, corset, côtelette, thé.
o-i	cerise.	*ti*	si.
o-ié	cuillère, soulier.	*titi*	quiqui.
o-io	crayon, domino.	*to*	cloche, culotte.
ouf	ouf.	*tô*	seau, chaud.
ouo-ouo	chien.	*ton*	chausson, chiffon.
pa	parti, pain, pas, par.	*toté*	côtelette, ôter.
pan	pain.	*toti*	coquille, saucisson.
papa	papa.	*toto*	œuf.
pape	papa.	*tôtô*	couteau.
papè	papier.	*toton*	chausson, torchon.
pâté	pâté.	*tou*	tout, trou.
pati	parti.	*toutou*	coucou.
paton	poisson.	*u*	hue, lune.
pé	pied.	*vè*	vrai, verre.
pè	peigne.	*vi*	oui.
pépé	poupée, pelle.	*vize*	Louise.
peti	petit.	*zou*	jouer.
peu	feu, pleut, fleur, peu.		

III

Pour les cinq mois qui ont suivi le 19e, il a été tenu note non plus seulement des mots nouveaux, mais de tous les mots entendus dans le cours de chaque mois. J'ai, au début de chacun de ces cinq mois, recommencé ce travail comme si la petite n'avait rien dit jusque-là, n'inscrivant que les mots dont elle se servait d'elle-même en leur attribuant un sens précis. Quand, par exemple, elle répétait, même en le comprenant, un mot qui venait d'être prononcé, ce mot n'était pas inscrit, il ne l'était que lorsqu'elle l'employait spontanément à propos. En outre du relevé par mois, il a été fait pour le premier jour de chacun de ces mois le relevé du nombre et de la nature des mots entendus dans les conditions indiquées plus haut. Loin de chercher à allonger la liste des mots inscrits pendant ce premier jour, on a chaque fois évité avec soin de lui suggérer des sujets de conversation, d'attirer son attention sur des choses dont elle savait fort bien le nom, mais qu'elle ne songeait pas d'elle-même à nommer.

Le tableau que l'on trouvera à la fin de ces notes comprend dans sa première colonne, rangés par ordre alphabétique, tous les mots entendus du 12e au 24e mois inclusivement. A côté de chaque mot est indiquée sa nature. Les verbes ont été inscrits à l'infinitif alors même que l'infinitif n'a pas été employé par l'enfant, comme c'est le cas, par exemple, pour « avoir » et « être ». Il n'y a qu'une exception : « dépêchons-nous » a été inscrit sous

cette forme parce que c'est seulement sous cette forme, qui paraissait constituer un tout indivisible dans la bouche de l'enfant, que le verbe « se dépêcher » a été remarqué. Dans la colonne d'explications ont été notées pour chaque verbe toutes les différentes formes grammaticales observées. Lorsque l'indication d'une ou plusieurs de ces formes n'est pas accompagnée de la manière de dire de l'enfant, c'est que cette manière de dire est celle-là même que mentionne la colonne particulière de chaque mois.

Si le participe passé a été inscrit dans la première colonne, liste générale des mots, au lieu de l'infinitif quand il a été la seule forme grammaticale employée d'un verbe, et aussi en sus de l'infinitif quand l'enfant avait pour lui une expression spéciale, c'est que Littré a fait du participe passé un mot à part ; malgré cela, je n'ai cependant pas cru devoir ici le compter à part dans les cas assez fréquents où infinitif et participe passé ont été exactement dits de même.

Comme les divers sons et articulations, c'est d'après le système de Littré pour figurer la prononciation que les mots, tels qu'ils ont été dits par l'enfant, ont été représentés.

Dans un même mois, lorsque, pour un même mot, l'enfant a employé concurremment deux formes différentes, ces deux formes sont indiquées jointes par la conjonction « et » ; lorsqu'elle a employé successivement deux ou trois formes, celles-ci se suivent dans l'ordre où elles ont été employées, séparées par une virgule. Toutefois, quand la première forme employée dans un mois, — et cela a été la règle générale, — est exactement celle ou la dernière de celles figurant en regard du même mot dans la colonne du mois précédent, je ne répète pas celle-ci afin

de ne pas surcharger inutilement les colonnes, et je n'inscris que la forme qui lui a immédiatement succédé dans le cours du mois visé. L'époque de quelques-uns de ces changements de forme ayant été notée, on la trouvera mentionnée dans le texte consacré à chaque mois.

Pour les mots qui m'ont paru l'exiger, j'ai indiqué dans la colonne d'explications, soit le sens qu'ils avaient dans la bouche de l'enfant, soit les mots auxquels ils étaient joints par elle, et, en ce cas, à la suite des expressions rapportées, vient l'indication du mois où elles ont été notées ; lorsque cette indication manque, l'expression est du mois même où le mot à propos duquel elle est citée a été inscrit pour la première fois.

Tous les mots d'un mois ne se retrouvent pas inscrits dans la colonne du mois suivant. Si c'est tout naturel pour certains mots qui désignent des choses ou des personnes que l'enfant a pu voir à une époque et ne plus voir ensuite, — c'est le cas, par exemple, pour les fruits, — ça l'est moins pour certains autres. Quelques-uns ont dû être dits, à ce que je crois, dans tel ou tel mois où ils ne sont pas comptés, mais ils sont passés inaperçus malgré la constante attention à recueillir les mots prononcés. Quoi qu'il en soit, je ne me suis permis aucune correction, aucune adjonction, et n'ont été comptés dans chaque mois que les mots réellement entendus.

Je remarquerai à ce propos qu'un travail de ce genre, afin de n'être pas trop incomplet, n'était guère possible que dans un petit appartement. Le loisir de rester auprès de l'enfant tout le temps que ce travail a duré, et surtout les cinq derniers mois, n'aurait pas suffi si, par l'état même des lieux, il n'avait été impossible à l'enfant d'échap-

per à l'observation. Mais, sans doute à cause des conditions favorables qui se sont trouvées cette fois réunies, ce travail était devenu trop absorbant pour être continué après le vingt-quatrième mois, pendant lequel il a déjà fallu sans cesse avoir le carnet de notes à la main.

Voici maintenant, pour les cinq derniers mois de la deuxième année comme pour les mois précédents, le résumé mensuel des observations faites, en dehors toutefois de celles qui, exclusivement relatives à l'acquisition même des mots nouveaux, forment le sujet du tableau final dont il vient d'être parlé.

VINGTIÈME MOIS.

Le 579e jour, en la servant à table, je lui dis que ce que je lui donnais était du « veau » ; elle répéta ce mot très exactement et l'a employé depuis pour désigner n'importe quel plat de viande.

Pour obtenir quelque chose de sa mère (580e jour), elle alterne le geste d'embrasser avec le mot *poupou* (poupoule) ; à partir du 591e jour, elle emploie, en outre, comme terme caressant, *mimi*, qu'elle n'a sûrement pas entendu à la maison.

Lorsque, pour aller quelque part, il lui faut plus ou moins déranger quelqu'un ou quelque chose, elle dit *padon*, qui représente dans sa bouche le mot « pardon » (603e jour). Elle a eu évidemment l'occasion d'entendre dire ce mot aux personnes, mais rien n'a été fait pour le lui faire dire, ni aux personnes, ni surtout aux choses.

Le 591e jour, je lui ai mis entre les mains des jetons, des fiches et des demi-fiches de couleur violette, verte,

jaune, rouge, blanche et noire. Le 602e jour, j'en ai ajouté de couleur orangée ; je n'ai pas su en trouver de couleur bleue. Dès le 591e jour, elle a nommé le violet *o-ié*; or, on ne lui avait jusque-là jamais montré cette couleur, tandis qu'on avait eu l'occasion de lui désigner le rouge, le blanc et le noir. Elle a dit, le 592e jour, *iou* pour « rouge » et *ba* pour « blanc » ; le 595e jour, *vè* pour « vert » ; le 601e jour, *jô* pour « jaune » ; le 607e, *oa-ié*, et le lendemain *o-ia-ié* pour « orangé ». Le 595e jour elle a répété *na* pour « noir », mais elle ne l'a pas employé d'elle-même. Seulement, à sa connaissance du nom de quelques couleurs, n'a pas correspondu la connaissance réelle des couleurs elles-mêmes. Exception doit être faite uniquement pour le violet, qui, connu dès le 591e jour, début des expériences sur les couleurs, n'a jamais été confondu avec les autres. A partir du 593e jour, au lieu de *o-ié*, elle l'a appelé *io-ié ;* et d'elle-même elle a dit *a io-ié* (les violets), pour demander le petit panier où l'on met tous les jetons et pour désigner les jetons sortis ou non de leur panier (607e jour), donnant ainsi au tout le nom de la partie qu'elle préfère.

Dès le 579e jour, elle ne nomme plus sa mère *mama*, mais *maman*, et la dernière syllabe, sans être prononcée avec l'accent méridional, n'a pas non plus l'intonation parisienne proprement dite.

D'elle-même elle a remplacé, à dater du 585e jour, *tata* par *papé* pour dire « café ».

Elle disait *ouo-ouo* pour désigner les chiens ; ayant, le 585e jour, entendu le mot « chien », elle a dit *toutou*. Il y a évidemment là répétition d'une expression qui, n'ayant jamais été employée chez nous, n'a pu être

entendue par la petite que tout à fait accidentellement, soit en visite quelque part, soit au marché. Dès ce moment, pendant quelques jours, elle a dit tantôt *ouo-ouo*, tantôt *toutou* ; à partir du 591e jour, sans qu'une observation lui ait été faite à cet égard, elle ne s'est plus servie que de *ouo-ouo*.

Depuis le 581e jour, quand on voulait l'empêcher de faire ou l'obliger à faire quelque chose, elle vous disait d'un ton de commandement en vous repoussant : *pa t'an* (va-t'en) ; le 590e jour, elle a remplacé le *p* par un *b* et dit *ba t'an*.

D'elle-même, le 605e jour, elle a modifié sa façon de nommer le « savon » et substitué *bavon* à son *mené* tiré je ne sais d'où et qu'elle n'a plus répété.

Voici quelques exemples de sa manière d'unir les mots entre eux :

Pour demander à manger une pomme de terre, elle a dit (579e jour) : *maman, mané po tè* (maman, manger pomme *de* terre).

Ayant pris le bouchon de la carafe (580e jour), elle a dit : *mé ta* (mettre carafe) ; on lui a présenté la carafe et elle a bien placé le bouchon.

Appelant une chienne *dia* (Diane), lorsque celle-ci ne paraissait pas l'écouter, elle disait (583e jour) : *ata tu, dia ?* (entends-tu, Diane ?).

Voulant plonger sa poupée dans une cuvette pleine d'eau (585e jour), elle disait : *da o* (dans eau).

Comme je l'empêchais de prendre quelque chose (588e jour), elle m'a dit en me montrant le journal que je tenais : *pa t'an, i* (va-t'en, lis), puis elle a ajouté : *pa t'an, i nana* (va-t'en, lis canard).

Sa mère s'amusait à faire comme si elle voulait lui manger le pied (589e jour), et la petite disait d'un air sérieux : *non, pas bon.*

Ayant vu sa mère casser quelque chose, elle me dit (600e jour) : *papa, maman taté* (papa, maman cassé) ; le même jour, ayant failli en jouant au ballon renverser une potiche, elle a dit : *poti badon bé* (potiche ballon tomber).

Elle a l'air parfois de faire la conversation avec sa mère. Le 585e jour, par exemple, elle a dit : *toutou, ouo-ouo, ouo-ouo, — né, né, bou-ou-ou-oum, — bim gnol* ; les deux tirets indiquent deux légers temps d'arrêt, *toutou* et *ouo-ouo* signifient « chien », *né* « tonnerre », le *boum* prolongé avait été par elle fait la veille pendant un orage, et en disant *bim* (onomatopée) *gnol* (Guignol), elle ajoutait le geste de frapper. Ainsi, d'elle-même, elle a parlé de chien, et sauté du chien au tonnerre, du tonnerre aux coups donnés à Guignol, tout cela en ayant l'air de raconter quelque chose à sa mère.

Elle a continué à bavarder de la sorte, passant aisément de choses vues dans un endroit à des choses vues dans un autre. Mais il lui arrive d'intercaler deux ou trois *eu* en passant d'un sujet à un autre (605e jour). Parfois, en jouant, elle se parle tout bas (592e jour). Quand elle parle, l'intonation est variée ; ce qu'elle dit, même souvent lorsqu'il s'agit d'un seul mot, n'est pas sur la même note (584e jour).

Elle désigne les soldats par la syllabe *da* ; un facteur étant monté (580e jour), elle l'a appelé *da.*

Le nom de Lafargue — chez qui elle a vu la chienne Diane — ayant été prononcé (585e jour), elle a dit aussitôt *dia* ; la simple audition de ce nom de Lafargue, qu'elle

n'essaye même pas de répéter, a suffi à éveiller un souvenir très exactement lié à ce nom.

Elle a vu, le 588e jour, des vaches dont une avait une cloche au cou ; ayant entendu le surlendemain une cloche, elle a dit *va* (vache).

Elle aime beaucoup le beurre étendu sur du pain, ce qu'elle appelle *tati* (tartine). Lorsqu'elle en veut une, elle dit *a tati* (une tartine) ; dès que le morceau de pain est coupé, elle dit *beu* (beurre) ; une fois le beurre pris, elle ajoute *té* (sel) ; à peine a-t-elle vu toucher au sel, elle crie *até* (assez). Elle a, en ce cas comme en beaucoup d'autres, parfaitement catalogué les choses à faire (599e jour).

Certaines syllabes ou combinaisons de syllabes ont pour elle des significations très différentes; par exemple *moni* correspond à la fois à « musique » et à « fini ». Le 606e jour, elle cesse à un moment de jouer en disant *moni*. Pensant qu'elle en avait assez, je lui dis : « fini ? » Au lieu de me répondre oui, comme elle fait d'habitude en pareil cas, elle me répète deux fois *moni* avec un air qui m'a tout de suite fait voir que je ne l'avais pas comprise, et presque aussitôt je m'aperçois qu'on entend une musique à laquelle je n'avais pas encore fait attention. Ayant dit alors à l'enfant : « musique ? » elle a répondu *vi* (oui). Semblable fait s'était produit plusieurs fois déjà pour d'autres mots. Ainsi, seule l'idée qu'elle a en tête est éveillée par une forme employée cependant par elle dans plusieurs sens. Les mêmes syllabes constituent pour elle des mots aussi éloignés que le sont les idées qu'ils représentent sous une apparence identique. C'est, d'ailleurs, ce qui arrive dans les langues avec les homonymes.

Le mot « abat-jour » ayant été prononcé devant elle, elle a assez correctement répété *abajou* (585e jour).

Pour deux ou trois chansons qu'elle a fréquemment entendu chanter par sa mère, sans rien faire et sans avoir encore rien fait qui ressemble à un essai de chant, elle dit, dès qu'un vers est commencé, la syllabe finale de ce vers (585e jour). Elle éprouve, du reste, du plaisir à entendre chanter sa mère. Le 579e jour, étant assise devant sa mère pendant que celle-ci chantait, elle faisait silencieusement avec la bouche toute espèce de contorsions en ne quittant pas des yeux la bouche de sa mère.

ERRATA

A corriger dans le fascicule précédent :

Page 331, ligne 11, mettre *j* au lieu de *f*.

Page 334, ligne 1, mettre *meu* au lieu de *men ;* — ligne 11, lire : et *uè* au lieu de : et *nè ;* — ligne 14, mettre *ua* au lieu de *na*.

Page 336, ligne 9, mettre *ua-ua* au lieu de *na-na ;* — ligne 13, mettre *pfua* au lieu de *pfna ;* — ligne 14, mettre *amia-oua* au lieu de *amia-ona*.

Page 338, ligne 13, lire : des *fi* au lieu de : de *fi*.

Page 342, colonne *m*, supprimer un *mè* qui fait double emploi.

ESSAI D'UNE CONCORDANCE DES FORMES VERBALES

EMPLOYÉES DANS LES ÉPITRES DE SAINT PIERRE DU NOUVEAU TESTAMENT BASQUE DE J. DE LEIÇARRAGA (Bibl. nat., A. 569).

ADDITIONS ET CORRECTIONS

M. E.-S. Dodgson nous a adressé un erratum très minutieux, que nous publions ci-après, en supprimant certaines corrections fort peu importantes d'accents, de ponctuation et d'orthographe.

Partout, dans les mots basques et français de la première moitié, changez le petit *v* non initial en *u;* et au lieu de « *afin* » lisez « *à fin* ».

P. 168, l. 2, ajoutez « emploi absolu ».

11, pour « *détourne* », lisez « *destourne* ».

23, pour « *Vous* »... « *Nous* ». Après « *Indic.* », insérez « *prés.* ». La seconde cédille de ÇAIÇV est une faute d'impression originale, qu'il n'est pas nécessaire de répéter dans une concordance. Hautin omet très souvent les cédilles, et en ajoute quelquefois indûment.

27, après « *Indic.* », insérez « prés. ».

P. 169, l. 8, pour 6, lisez 7.

12, pour « Çuec ere », lisez « Çuec-ere ».

13, après « *vous* », insérez « *aussi* ».

Après l. 14, insérez « 1. 5. 6. Humilia *çaitezte*..., humiliez-vous ».

17, pour 4., lisez 3.

21, substituez « 2. 3. 14. Harçaz ERIDEN *çaitezten* (orig. harcaz) ».

24, pour « *Harçay* », lisez « *Harçaz* ».

25, après « *vous* », insérez « *vous* ».

30, ajoutez « Indic. prés. s. 1re per. rég. pl. 2e p. term. conj. partit. participiale aux. act. combin. euph. de *çaituztet* et *laric* ».

P. 170, l. 1, ajoutez « Indic. prés. pl. 3e per. r. pl. 2e p. *la* term. conj. ou participiale ».

12, après « *Sub.* », insérez « prés. ».

15, au lieu de « prés. », lisez « imparfait ».

25, pour « Hatsey », lisez « Hatzey ».

P. 171, l. 1, après « Indic. », lisez « prés. ».

2, pour « izan », lisez « & auxil. izan ».

3, pour 0, lisez 9.

10, ajoutez « i. q. préc. term. conj. ou participiale *la* = que, quia, quod, dans une phrase subordonnée ».

15, ajoutez « i. q. préc. partitive ».

19, pour « ONHETSE », lisez « Onhetsle (substantif) ».

21, ajoutez « i. q. Çarete avec *n* relatif (1. 1. 1. = qui) ou conjonctif », lequel, sauf dans son emploi de rel., donne ici un sens impératif ou exhortatif au présent indicatif.

P. 172, ll. 4, 6, 8, 11, 16, après « çaretenaz. 1. çaretencát. 1. çaretenean. 2. Çaretenéc. 1. & Çaretenonçat. 1. », ajoutez « i. q. préc. ».

8, ajoutez « *e* euphonique ».

12, le dernier *c* de çaretenéc devrait être une capitale.

15, après « qui », insérez « aussi ».

20, ajoutez « Ind. pl. 2e p. ».

27, après « ind. », insérez « 3e per. »

30, pour « il a », lisez « aussi a-t-il ».

P. 173, l. 9, pour ÇAYON, lisez ÇAYÓN.

12, ajoutez « Indic. ».

13, ajoutez « *e* euphonique ».

15, ajoutez « i. q. seq. term. conj. part. participiale ».

20, pour « *prophetizatu* », lisez « PROPHETIZATV ».

27, ajoutez « & absolu. rég. sin. ».

30, pour « *bacendute ;* », lisez « *bacendute* beçala ».

P. 174, l. 6, pour « pareiloit », lisez « pareilloit ».

8, après « desiretara : », insérez « vos ».

10, ajoutez « *e* euphonique. Ind. imp. pl. 3e p. r. s. r. in. s. 3e p. aux. act. ».

13, ajoutez « Ind. prés. pl. 3e p. r. pl. r. in. pl. 1e p. term. conj. aux. act. ».

16, pour « impef. », lisez « imparfait ».

17, pour « 1. 1. », lisez « 1. 2. » ; pour « çeineten », lisez « çineten ».

19, pour « qui n'estiez », lisiez « qui iadis n'estiez point ».

20, après 2, ajoutez « i. q. suivant ».

P. 175, l. 11, après « qui », insérez « vrayement ».

17, après « *da* », insérez « belharra ».

27, après « si », insérez « quelqu'vn ».

28, après « si », insérez « aucun ».

P. 176, l. 9, pour « ITZVLA, » lisez « ITZVLI ».

19, pour « DADIN » ... « *dadin* ».

24, pour « GLORIFICAT » ... « GLORIFICA ».

P. 177, l. 2, au lieu de « ...DAGO » ... « *ba*DAGO ».

5, au lieu de « *Iugeatzeco*... IVGEATZECO ; au lieu de DAGŒNARI... DACOENARI ».

7, ajoutez « *e* euphonique ».

15, ajoutez « iusqu'à ce que ».

17, ajoutez « iaquin ».

18, a. l. de « DAQVI », lisez « *ba*DAQVI ».

30, ajoutez « Ind. prés. sin. 1e p. combinaison euphonique de *Daquit* et *laric* ».

P. 178, l. 1, ajoutez « Ind. prés. pl. 3e p. term. participiale ».

3, pour « nég. », lisez « rég. »

4, ajoutez « N relatif ».

6, a. l. de « pot », lisez « Ind. », supprimez « prés. », ajoutez « *e* euph. ».

10, pour « *emendamendutara* », lisez « emendamentura ».

16, a. l. de « DEÇAÇUENÇAT », lisez « DEÇAÇUENÇÁT ».

19, après « sing. », insérez « r. s. ».

31, pour « *Iauna dela* », lisez « DELA Iauna ».

P. 179, l. 7, ajoutez « *N* conjonctif ou relatif ».

30, ajoutez « Ind. prés. pl. 3e p. term. participiale. verbe irrég. erran. »

P. 180, l. 8, pour « et », lisez « & ».

11, séparez « falsuac » et « ere ».

Supprimez la ligne 12.

18, après « Reseruaturic », insérez « suco ».

20, ajoutez « en sens participial ».

28, a. l. de « 3 », lisez « 2 ».

29, a. l. de « et », lisez « & ».

30, pour « DIRADEDARIC », lisez « DIRADELARIC ».

P. 181, l. 1, ajoutez « N relatif et conjonctif ».

13, pour « génitif », lisez « génitif singulier défini ».

22, pour « tormentez », lisez « tourmentez ».

Après la ligne 22, insérez :

« DIRADENÉN. 1. i. q. *diraden* décl. gén. pl. 2. 2. 10. Satsutara erorten diradenén, & cheminent en ».

25, pour « médit », lisez « médiatif ».

P. 182, l. 3, pour « Jean », lisez « Ian ».

P. 262, l. 1, pour « renascendis », lisez « renascendi est ».

P. 263, l. 24, pour « génitif », lisez « partitif ».

28, pour « 3 », lisez « 2 ».

P. 264, l. 30, pour « DRAVÇVLA », lisez « DRAVCVLA ».

P. 265, l. 1, pour « *drauçula* », lisez « *draucula* ».

19, pour « *badu* », lisez « ba*du* ».

P. 266, l. 1, pour « Harcaz » sic orig., lisez « harçaz ».

29, pour « DUÇ*uelaric* », lisez « *duçuelaric* ».

11, pour « EHAR », lisez « BEHAR ».

P. 268, l. 20, pour « IHUSSI », lisez « IKUSSI ».

28, mettez « ignoratzen » en petites capitales.

P. 269, l. 4, pour « lehenago DANIC », lisez « lehenagodanic ». Hautin l'a divisé.

9, pour « *uhan* », lisez « *vkan* ».

P. 270, l. 6, après « s. », ajoutez « on ».

7, avant « ind. », lisez « rég. ».

15, imprimez « eçagutzeaz » en lettres ordinaires.

P. 272, l. 25, mettez « prés. 3e pers. sing. » avant « term. » et ajoutez « ikus » après « participial ».

30, supprimez « term. » et remplacez par « prés. ».

31, lisez « pl. 3e rég. infinitif term. conj. iaquin ».

P. 273, l. 3, après « prés. », ajoutez « sing. ».

P. 274, l. 2, pour « 263 », lisez « 262 ».

P. 275, l. 16, pour « 200 », lisez « 268 ».

P. 276, l. 4, lisez « ohoraITZAÇUE », et supprimez ligne 5.

6, lisez « ohor*itzaçue* » comme dans le premier manuscrit

22, après « dir. », insérez « s. rég. ind. ».

P. 277, l. 1, imprimez *zarete* en italiques.

3, ajoutez « verbe substantif ».

9. Comme M. S. van Eys l'a indiqué, *ceineten* doit être « ceinetan ».

Nota. — P. 181... « diradenaren gainean ». Cette expression correspond exactement à l'anglais « on (or « about ») the (fact) that they all have to (must) be undone ». On voit que l'article suffixé à un verbe pluriel peut être au singulier, la lettre *N* = « que » ou « qui » étant la liaison.

E.-S. DODGSON.

« Ay mysterio porfiado valgame tu inmensidad. »
(Felix de Arteaga.)

L'ÉLARGISSEMENT DES FORMES INDO-EUROPÉENNES

SUR DES FINALES RHOTACISÉES

Les observations auxquelles cet article est consacré sont à beaucoup d'égards le résumé de celles qui ont déjà été présentées par l'auteur dans le tome VI de la *Bibliothèque de la Faculté des Lettres de Lyon*, sous le titre de *Le rhothacisme proethnique et la dérivation dans les langues indo-européennes*. Le sujet est de telle importance, les remarques qu'il suggère modifient si profondément tout ce qu'on était habitué à croire sur parole depuis Bopp à propos de la prétendue agglutination et des procédés de dérivation dans les idiomes d'origine aryenne, que je n'hésite pas à y revenir d'une manière succincte, mais avec un surcroît de preuves et d'applications : *delenda Carthago*.

Non seulement les remarques en question ont pour effet d'infirmer certaines théories de l'école de Bopp, mais elles s'accordent tout aussi mal avec le système plus récent de M. Brugmann. Je suis le premier à reconnaître tout ce qu'il y a de fâcheux pour elles à manquer de soumission à l'autorité d'un savant devant lequel tout linguiste qui se respecte doit, dit-on, s'incliner. Mais les faits sont les

faits ; les considérations extra-scientifiques n'ont pas le don de les toucher, et, quand on a pris le parti de les suivre, il faut, bon gré mal gré, montrer plus d'amitié encore pour la vérité que pour Platon lui-même. Puissent ces excuses me valoir l'indulgence dont j'ai besoin pour oser tenir tête à M. Brugmann et à ces Messieurs de la nouvelle grammaire !

Une finale indo-européenne *nts* est susceptible de donner les variantes suivantes :

nt, — chute de la finale *s* après un groupe de consonnes ;

t, — chute consécutive du *n* ;

ns(*s*), — assimilation régressive de *ts* en *ss* suivie de la chute du *s* final, qui termine un groupe de trois consonnes ;

n, *s*, — réduction du groupe *ns* à l'un ou à l'autre de ses éléments ;

r, — rhotacisme de *s* resté seul pour représenter le groupe final en question.

La seule raison qu'on ait de croire qu'un mot comme οὖθαρ-οὔθατος (sk. *ûdhar-ûdhas-ûdhan* ; lat. *ûber*) est pour *οὐθαρτ (Curtius, etc.) résulte du rapport de ἧπαρ-ἥπατος avec le sk. *yakṛt* (mais aussi thème *yakan* ; lat. *jecur* et thème *jecin*), argument auquel on peut ajouter celui que paraît fournir la déclinaison de δάμαρ-δάμαρτος.

En ce qui concerne *yakṛt*, on a évidemment affaire à un élargissement purement sanskrit de * *yakar* (qui est à *ûdhar* comme *yakan* est à *ûdhan*), semblable à celui de *bhṛt*, eu égard aux correspondants grecs et latins φώρ, *fer*,

ou à celui que présente le thème grec ὀνειρατ, eu égard à ὄναρ (cf. aussi lat. *jecin-or-*, *itin-er-*); quant à δάμαρτος, il est infiniment probable qu'il faut y voir le résultat de la contraction de *δαμαρ-ατ-ος, formé comme ὀνείρ-ατ-ος. La cause de ces élargissements paraît bien être d'ailleurs le rhotacisme de la finale des formes primitives, qui, perdant par là l'indice habituel de leur fonction grammaticale, l'ont rétabli en l'ajoutant aux finales des mots transformés, dont elles deviennent les substituts.

Si nous comparons maintenant, en tenant compte de ces remarques, les séries *ûdhas-ûdhan-ûdhar*, οὖθαρ-οὖθατ, *ûber*, *yakan—yakar-*, ἧπαρ-ἥπατ, *jecin-jecur*, nous en conclurons :

1° Qu'une finale primitive *nts*, ou de participe présent masculin ou neutre, rend compte de toutes ces formes ;

2° Que le rhotacisme de *ûdhar*, *yakar*, οὖθαρ, ἧπαρ, *ûber*, *jecur*, a eu lieu dès l'époque de communauté, ou dans la langue-mère elle-même. Toutefois, il a dû y être déterminé par les circonstances qui ont continué de le produire en sanskrit, surtout après *i*, *u* et les longues correspondantes, mais parfois aussi après *a*.

Si ces premières conséquences sont admises, toutes celles qui vont suivre en découleront avec une rigueur mathématique :

1° Les féminins sanskrits, comme *pîvar-î* (de *pîvan* pour **pîvans* cf. *pîvas*), *jitvar-î* (de *jitvan*[*s*]), *sṛtvar-î* (de *sṛtvan*[*s*]), — les formations zendes, comme *uruthvar-e*, *mithvar-e*, *dasvar-e*, etc., — les féminins grecs, comme πίειρ-α (auprès de πῖαρ et πίων), πέπειρ-α (auprès de πέπων), χέαιρ-α (auprès de χέων), — sont le résultat du rhotacisme proethnique du *s* final du suffixe *vas* (pour *vants*, *vans*).

2° Les formes sanskrites, comme *pîvar-as* (auprès de *pîvar-î*), *jitvar-as* (auprès de *jitvar-î*), *sṛtvar-as* (auprès de *sṛtvar-î*), et les formes grecques, comme πιερ-ός, πιαρ-ός (auprès de πίειρ-α), πέπειρ-ος (auprès de πέπειρ-α), ainsi que les formes zendes citées plus haut, montrent le développement de masculins (et de neutres) correspondants.

3° Le rhotacisme, en pareil cas, a parfois été suivi de lambdacisme, comme on le voit par le sk. *vidval-as* pour * *vidvar-as*, auprès de *vidvan(s)*, qui aurait pu donner un féminin, * *vidvar-î*.

4° La série *ûdhar*, οὖθαρ, *ûber*, présentant, eu égard à *ûdhas*, etc., un rothacisme proethnique, l'analogie indique qu'il en est de même pour les séries :

catur, τεσσαρ-, *quattuor, quater*, eu égard au sk. *catus ;*

antar, *inter*, eu égard au sk. *antas*, cf. ἐντός, *intus ;*

Les dérivés *catur-as*, *antar-as*, ἔντερ-ον, *inter-us*, sont formés comme *pîvar-as*, πιερ-ός, etc.

5° Souvent, l'élargissement d'une forme rhotacisée a pour effet de produire la chute par contraction de la voyelle de la dernière syllabe du primitif. Exemples :

Sk. *udan*, gr. ὕδωρ.

D'où *udr-as*, pour * *udar-as* (qui suppose * *udar*), ὕδρα, pour *ὑδερα (cf. ὑδαρός et ὕδερος).

6° Les rapports de *ἀκων, dans le dérivé, ἀκόν-η et de *ἀκᾶν, dans le dérivé ἄκαιν-α (cf. aussi ἀκων[τ]), avec, ὕδωρ, ὑδατ- pour *ὑδω(ν)τς, *ὑδα(ν)τ(ς), d'où le dérivé, ὕδρα, montrent que ἄκρος, α, ον est pour *ἀκαρ-ος, *ἀκερ-ος, (cf. ὑδαρ-ός, ὕδερ-ος) d'un primitif *ἀκωντς, *ἀκαντς. — Même dérivation pour le sk. *agr-as*, pointe, pour * *akr-as*, * *akar-as ;* au lat. *acer*, comparer, *über*, mais à l'archaïque *acr-us*, comparer, ἄκρ-ος, et sk. *agr-as*.

7° En sanskrit, se rangent à l'analogie de *pîvar-as*, *antar-as*, etc., les formations comme *ambhar-as*, *gambhar-as*, *bhramar-as*, etc.

A celle de *vidval-as* —, *taral-as*, *capal-as*, etc.

A celle de *-udr-as*, *agr-as*, etc. —, *kšipr-as*, *vipr-as*, *çubhr-as*, *indr-as*, *candr-as*, etc.

8° A ces dernières formations est comparable celle des adverbes sanscrits à sens locatif en *trâ*, plus tard *tra*, comme *atrâ*, *atra*, *tatrâ*, *tatra*, résultant de la combinaison des adverbes en *tas*, comme *atas*, *tatas*, d'où **atar*, *tatar*, cf. *antar*, avec la préposition *â*.

9° Les doublets sanskrits *asus-asur*, *dhîs-dhîr*, rendent compte de la manière la plus claire de la formation des dérivés *asur-as*, *dhîr-as* et de tous les analogues.

10° En grec se rattachent à la formation de πιαρ-ός, πιερ-ός, ὑδαρ-ός, ὕδερ-ος, avec ou sans lambdacisme —, μέγαρ-ον, μεγάλ-η, ὀμφαλ-ός, χθαμαλ-ός, ἐλεύθερ-ος, ἕσπερ-ος, θεωρ-ός, δῶρ-ον, etc.

A celle de ἄκρ-ος —, ἐχθρ-ός, ἐρυθρ-ός, μακρ-ός, etc.

11° ἰσχυρ-ός auprès de ἰσχύς est comparable à *asur-as* auprès de *asus*.

12° En latin se rangent dans la série de *ûber*, *acer* : — *ruber*, *tener*, *gener*, etc. ;

dans celle de πιαρ-ός, πιερ-ός, etc. : — *rutil-us*, *oper-a*, *nubilus*, *candel-a*, *cautel-a*, etc.;

dans celle de ἄκρ-ος : — *acr-us*, *capr-a*, etc.

13° Si l'on considère que, dans la série sanskrite sur le type de *udr-as*, il y a généralement rapport de forme radicale forte à forme radicale faible entre les substantifs neutres en *as*, comme *cetas*, *vepas*, *ojas*, *çobhas*, et les adjectifs dérivés *citr-as*, *vipr-as*, *ugr-as*, *çubhr-as*, etc., on

verra le même rapport entre *tavas* et *tur-as*, *çavas* et *çûr-as*, etc. ; c'est-à-dire qu'on en induira que *tur* dans *tur-as* vient de * *tavar*, dont les éléments vocaliques se sont contractés en *o-u*, avec rhotacisme de la sifflante finale. Mais, s'il en est ainsi pour *turas* eu égard à *tavas*, et pour *çûr-as* vis-à-vis de *çavas*, *sthûr-as* et *sthûl-as* sont dans un rapport semblable avec un hypothétique * *sthâvas*, qui n'était autre d'ailleurs que la forme neutre de *sthâvan(s)*, lequel est resté.

Or, le correspondant grec de *sthûr-as* est στύλ-ος formé certainement de la même manière, tandis que le doublet στήλ-η présente une forme où la contraction vocalique a donné un résultat différent, mais accompagné du même changement de la sifflante primitive en *r*, puis en *l*.

Δαλ-ός, δῆλ-ος, etc., sont certainement formés auprès de δαΐς pour *δαυις, comme le sk. *sthûr-as* et le gr. στήλ-η auprès de * *sthavas* et * *sthavis*, indiqué par *sthavir-as* ; il en est de même de φυλ-ή, φῦλ-ον auprès du sk. *bhavas*, et de tous les analogues.

14° Les finales en ᾱρ, pour ᾱς, qui subissent un élargissement, affaiblissent souvent, en ce cas, ᾱ en αι, ει.

C'est ainsi qu'on a ὀνείρ-ατ-ος et ὄνειρ-ος auprès de ὄναρ; πέπειρ-ος qui est à *πεπᾱ(ν)ς, doublet de πέπων(ς), comme *πιειρος est à πῖαρ pour *πιᾱς, doublet de πίων, etc.

Un affaiblissement du même genre se remarque encore : 1° dans les redoublements du genre de celui de δαιδάλλω, etc. ; 2° aux finales des thèmes de comparatifs et de superlatifs, comme πεπαί-τερος, πεπαί-τατος, certainement formés sur *πεπᾱς ; 3° aux finales de premiers termes de composés comme μιαι, venant de *μιᾱς (d'où μιαρ-ός) dans μιαιφόνος, etc.

Il en résulte, en toute probabilité que τεκμαίρ-ω est formé de τέκμαρ en vertu d'un même changement ; il en est de même de γεραίρ-ω, de *γεραρ venant de γέρας.

Il n'y a pas lieu de douter que la diphtongue des verbes en ειρω et en αιρω n'ait une semblable origine, en tenant compte toutefois de ce fait, qu'en beaucoup de cas, l'origine de ces verbes est moins simple que celle de τεκμαίρω ; — ainsi χαίρω auprès du latin *horreo* et du sk. *harš* est certainement pour *χαιρτω, *χαιρσω, d'un primitif *χαιρς, *χᾶρες ; cf. ταρσ-ός τερσ-αίνω, τέρσ-ομαι, στείρ-α auprès de στερρός, *στερε(ς)-ος, d'un primitif *τᾶρες ou *στᾶρες.

Tous les verbes en αινω présentent des formations analogues ; on le voit de la façon la plus claire par πιαίν-ω auprès de πῖαρ, pour *πιᾶς; πεπαίν-ω auprès de πέπειρ-α, venant de *πεπᾶς, doublet de πέπων(ς), etc.

Il n'est pas jusqu'à βαίνω, φαίνω, κτείνω, τείνω, etc., qui ne dérivent, selon toute vraisemblance, d'anciennes formes de participes -βᾶν(ς), φᾶν(ς), κτᾶν(ς), τᾶν(ς).

Le groupe νς peut d'ailleurs donner νν par assimilation régressive, et ainsi s'expliquent les verbes en ννυμι, comme κτίννυμι ; ἕννυμι, auprès du zend *vanh*, ne permet aucun doute à cet égard.

PAUL REGNAUD.

N. B. — L'objection générale qui consisterait à dire que la dérivation ainsi conçue exclut le suffixe *-ras*, -ρος, *-rus*, et qu'on ne voit pas pourquoi ce suffixe n'aurait pas été employé à multiplier les formes radicales, comme les suffixes *-tas*, -τος, *-tus*, du part. passé, *-tar*, -τωρ, *-tor*, des noms d'agents, etc., est facile à écarter. La finale *-ras*, -ρος,

-rus et ses substituts, n'a pas revêtu de fonction significative ou grammaticale déterminée. Il n'y a pas eu, à vrai dire, de suffixe de cette forme, parce que la finale correspondante ne *signifiait* rien. Il en est tout autrement des finales *-tas*, *-tar*, etc., qui ont servi à créer des catégories de formes à sens et à fonctions déterminés par elles ; de là, leur propagation indéfinie par la dérivation sous forme de suffixes. P. R.

PEQUEÑO CATECISMO CRISTIANO

DIOS ONAMAQUE CARTA CHENICUA

TRADUCIDO EN LA LENGUA CUNA Ó DE LOS INDIOS DEL DARIEN

Por el R. P. Fr. Pedro de Llisa misº capº y revisto
por los SS. A. L. Pinart y T. y J. Carranza.

Preg. ¿ Quien es Dios?

C. La Sma Trinidad.

P. ¿ Quien es la Sma Trinidad?

C. Dios padre, Dios hijo, Dios espiritu santo.

P. ¿ El padre es Dios?

C. Si padre.

P. ¿ El hijo es Dios?

C. Si padre.

P. ¿ El espiritu stº es Dios?

C. Si padre.

P. ¿ Luego son tres Dioses?

C. Los tres son un solo Dios verdadero.

P. ¿ Cual de las tres personas se hizo hombre?

C. El hijo.

P. ¿ En donde se hizo hombre?

C. En el sena de Maria Sma.

P. ¿ Paraque?

C. Para redimirnos del demonio y del pecado.

P. ¿ Donde van los buenos?

C. Al cielo.

¿ Diosdin tegua?

Dios e pacalmal.

¿ Dios e pacalmal tegua?

Dios pap, Dios e nuchu, Dios espiritu santo.

¿ Dios pap ati Dios?

Ee patir.

¿ Dios e nuchu Dios moga?

Ee patir.

¿ Dios espiritu Stº Dios moga?

Ee patir.

¿ Dios pagua teguilnica?

Dios e paguamal cuená guilubu chunchoquete.

¿ Piti e paguamal mastol guingujate?

Dios e nuchu.

¿ Piaje mastol guingujate?

Dios nan Santa Maria e abogan.

¿ Ibiga?

Melegue nen niya chugal te ibi istar.

¿ Nuetmala piaje nao?

Nitalalneca.

P. ¿Quienes son los buenos?

C. Los que observan los mandamientos de Dios.

P. ¿Donde van los malos?

C. Al infierno.

P. ¿Quienes son los malos?

C. Los que no cumplen los mandamientos de Dios.

P. ¿Como nos redimio el hijo de Dios?

C. Con la muerte.

P. ¿Donde muriò?

C. En la santa cruz.

P. ¿Quien es Cristo?

C. Dios y hombre verdadero.

P. ¿Como es Dios?

C. Porque es hijo de Dios vivo.

P. ¿Como es hombre?

C. Porque es tambien hijo de la virgen Maria.

P. ¿Que quiere decir Jesus?

C. Salvador.

P. ¿De que nos salvò?

C. Del pecado y del cautiverio del demonio.

P. ¿Que doctrina enseño?

C. La doctrina cristiana.

P. ¿Que partes tiene?

C. Cuatro.

P. ¿Cuales son?

C. Credo, mandamientos, oraciones y sacramentos.

P. ¿Cual es la señal del cristiano?

C. La santa cruz.

P. ¿Como usais de ella?

C. Signandome y santiguandome.

P. ¿Veamos como?

¿Tegua bul nepriapinchamal?

Dios choquerguine nepriapinchamal.

¿Istar a pinchamal piaje nao?

Niyaneca.

¿Istar a pinchamal tegua?

Dios choguerguine iti chulmal.

¿Unigua Dios e nuchu nen ataqueti?

Apureo ulguine.

¿Piaje Dios purcuisdegua?

Nacrusguine.

¿Quilulele (Jesus) tegua?

Dios mastol chunchoquete.

¿Unigua Dios?

Tenal Dios tula e nuchu.

¿Unigua mastol?

Tenal Dios enan Maria Santisima e nuchu moga.

¿Quilulele (Jesus) igui choque?

Unilagua.

¿Ibigua unilagua?

Ibi istar nen chujate niya neca moga.

¿Igui nen oturta?

Dios onamaqueta.

¿Onamaque picua?

Paquegua guilubu.

¿Piti ati?

Itoguete, Dios palmie, nanneca palmie, Dios cuichi guidubu.

¿Dios onamaque unimachi itogue?

Nacrus guilubu.

¿Unicabe epuo?

Anguacal guilusegal.

¿Taunemala?

C. Por la señal de la santa cruz de nuestros enemigos libranos, Señor, Dios nuestro, en el nombre del padre y del hijo y del espiritu santo. — Amen.

P. ¿Para que fin fue criado el hombre?

C. Para conocer y servir a Dios y gozarle.

P. ¿ Con que obras se sirve a Dios?

C. Con fe, esperanza y caridad.

P. ¿ Que enseña la fe?

C. Creer en Dios como verdad infinita.

P. ¿ Que enseña la esperanza?

C. Que esperemos en el como bueno y poderosisimo.

P. ¿ Que nos enseña la caridad?

C. A amarle sobre todas las cosas.

P. ¿Como sabremos creer bian?

C. Entendiendo bien el Credo.

P. ¿ Como esperar y pedir?

C. Entendiendo bien el padre nuestro.

P. ¿ Como bien obrar?

C. Entendiendo bien los mandamientos y sacramentos.

P. ¿ Quien hizo el credo?

C. Los Apostoles.

P. ¿ Paraque?

C. Para informar nos en la fe.

P. ¿ Donde esta Dios?

C. En el cielo, en la tierra y en todas partes.

P. ¿ Donde esta Cristo como hombre?

Guilusegal santa nacruz nen malguine, nan aya chuli nen gaabogan cujale, Dios ulguine, patir nuquine e nuchu ulguine espiritu santo ulguine. — Teyopi.

¿ Ibigua mastol o tule diba?

Dios taquegal, uiseugal guelgugale.

¿ Diosdin ibiga nen oguelgugale?

Epinchet, apintaguet, penguiluquete.

¿ Epinchet ogui oturtaque?

Diosguin epinchamalo chunachuna.

¿ Apintaquet ogui oturtaque?

Apintaquemalo armet chuna ulguine.

¿ Penguiluquet ogui oturtaque?

Nueti nen chabumalo.

¿ Ummieti nen epinchamalo?

Neguiscugal itoguete.

¿ Uni actacuelo equisoete?

Papnengatite guiscugale.

¿ Uni carnuet chet?

Itoguete guiscugal oturtaguet Dios onamaquet.

¿ Itoguete tegua pinchajate?

Dios e mastol matate.

¿ Ibiga?

Nen cuequi oturtacal.

¿ Dios piaje chi?

Nitalal nacquine calquilei chi tulequeatac.

¿ Quilulele piaje chi mastol?

C. En el cielo y en el Smo Sacramento.

P. ¿ Que es el Smo Sacramento?

C. La ostia y el vino sagrado.

P. ¿ Que hay en la ostia consagrada?

C. El cuerpo, sangre, alma y divinidad de Jesus.

P. ¿ A quien recibimos comulgando?

C. A Jesus Cristo Dios y hombre verdadero en cuerpo, sangre, alma y divinidad.

Bautismo.

P. ¿Que es el sacramento del bautismo?

C. El sacramento del agua, oleo y crisma.

P. ¿ Que significa el agua?

C. Que con el bautismo quedamos limpios de todo pecado.

P. ¿ Que significa el capillo?

C. La pureza de la vida que debemos guardar.

P. ¿ Y el oleo?

C. La plenitud de la gracia del espiritu santo.

P. ¿ I el crisma?

C. El olor del buen ejemplo que debemos dar.

P. ¿ I la vola en cendida?

C. La luz del buen ejemplo que debemos dar.

Nitalal teguine Diosmanneca chi.

¿ Nanneca chu ibi teguilubu?

Matu ologua patir nusajate ina ochigua patir nusajate moga.

¿ Matu ologua nusajate ibi chi?

Quilulele abogan ape purpa pelaagati chi.

¿ Tegua nen apinchuo caca iabal?

Quilulele mastol chunate e abogan ape purpa pel chunate.

Nusaeti.

¿ Nusaeti ibi te neguilubu?

Ti cualu pelguibusajate.

¿ Ti igui neguilubu?

Ti ulguine pelanen istar nica chulipemalo.

¿ Patir emola acalyogue igui neguilubu?

Nen cuequi nuet chicuegal.

¿ Cualu nusaleti igui ne guilubu?

Espiritu santo nuet guelgugal.

¿ Eguilubuse igui neguilubu?

Nacquine nue nan e dite.

¿ Canel occiet igui neguilubu?

Nuet nen pinchamalo otalegal.

P. ¿Que prometemos en el bautismo?
C. Seguir la fe y ley de I. C.

¿Nus aguine igui nen divise?
Quilulele achoguet cheet.

Confirmacion.

Ilapocua nus atemal.

P. ¿Que es confirmacion?
C. El sacramento que da el obispo a los que confirman.
P. ¿Como se ha de recibi?
C. En estado de gracia.

¿Ilapo nus atemalo igui neguilubu?
Patri e pirquinet tulega bal nusaet.
¿Uniguate apiro chumal?
Nue guelgugala.

Confesion.

Patirmal pel abchoco.

P. ¿Que es el sacramento de la confesion?
C. Una medicina del pecado cometido.
P. ¿Cuando se ha de recivir?
C. Una vez al año y en articulo de muerte.
P. ¿Como se ha de confesar?
C. Diciendole todos los pecados mortales al padre confesor con dolor y proposito de no pecar mas.
P. ¿Que es dolor?
C. Sentimiento de haber pecado.
P. ¿Que es dolor de contricion?
C. Pesar de haber ofendido a un Dios tan bueno.
P. ¿Que es dolor de atricion?
C. Una resolucion de no pecar mas.
P. ¿Como se ha de cumplir la penitencia?

¿Patirmal pel abchoco igui necguilubu?
Ina nueti tuega nutaqueti.
¿Chanaje apinchao?
Pircaimpabali tule oguigutani moga.
¿Uniguate choco?
Patirmal pel istar tulechajate acpeneguja abchoco quegal.
¿Ibi nacpigu choque?
Epinchet imal istar tule chajate.
¿Contricion numaque igui te necguilubu?
Pogue imal istar anchajate Dios nueti.
¿Atricion nacpigu ibiga?
Imal istarga anbalchao chuli.
¿Penitencia unigua chao degua?

C. Haciendo lo que manda el confesor.

Patirmal bega chao chegal.

Extremauncion.

P. ¿Que es el sacramento de la extremauncion?

C. El sacramento que da el sacerdote a los enfermos antes de morir.

P. ¿Como se ha de recibir?

C. En estado de gracia.

P. ¿Que gracia nos causa?

C. Perdona a los pecados veniales y vuelve la salud al cuerpo si lo conviene.

Extremauncion.

¿Extremauncion nusaleti igui necguilubuseet?

Matu ologua nusacaleti patir ucveamal purquetaniqui.

¿Unicarnen apinchumalo?

Nueguelgugala.

¿Ibi guelgunen palmimala?

Nue nanga ataqueli nen abogan ulucus epemalo.

Matrimonio.

P. ¿Que es el sacramento del matrimonio?

C. El sacramento que reciben el hombre y la muger cuando se casan.

P. ¿Que significa este sacramento?

C. La union de Cristo con la iglesia.

P. ¿Como se ha de recibir?

C. Con reverencia, buena intencion y estado de gracia.

Omemal ibujale.

¿Puna ibujale nusaleti igui necguilubu?

Ancal nese mastol puna moga patire guacalguine.

¿Temala igui necguilubu?

Quilulele Dios nanneca tarre mai.

¿Unicarnen apinchumalo?

Nue purtaquegala Dios guine enne epinche moga.

Los Mandamientos de Dios.

P. ¿Quien cumple con el primer mandamiento?

C. El que se ejercita en actos de fe, esperanza y caridad.

Dios carta narmacaleti palmie.

¿Carta narmacaleti palmie e cueragua tegua chao?

Uis itoguete apintaquelo penguiluco aditechao.

P. ¿Que prohibe el 2º mandto?

C. El juramento con mentira de cosa mala y el blasfema.

P. ¿Que es juramento?

C. Poner a Dios por testigo.

P. ¿Que cosa es blasfemar?

C. Hacer alguna cosa contra el nombre de Dios y de los santos.

P. ¿Quien cumple con el tercer mandto?

C. El que guarda los domingos y fiestas.

P. ¿Como se guardan los domingos?

C. Oyendo misa y no trabajando en ellos.

P. ¿A que estan obligado los padres?

C. A alimentar y instruir en la religion a sus hijos.

P. ¿A que estan obligado los hijos?

C. A obedecer, respetar y ayudar a los padres.

P. ¿Que prohibe el sº manda?

C El mata y hacer mal a los proximos en el cuerpo y en el alma.

P. ¿Que prohibe el 6º mandto?

C. El hacer, decir, pensar, mirar cosas deshonestas.

P. ¿Que prohibe el 7º mandto?

¿Carta narmacaleti palmie e pocua igui chao?

Tule cacanche abchoque apinapin niya colo.

¿Dios nancalba chumaque igui necguilubu?

Ibi acalacala nen chumaque Dios guichuli.

¿Istar chumaque igui necguilubu?

Itar imal chet acalacala Dios e mal moga.

¿Carta narmacaleti palmie e pogualegua iti?

Duminguin tule arpachuli iti mai.

¿Duminguin itogue unicar nue chapogal?

Itomai melegue arpago te hoipis.

¿Tule e papamal igui necguilubu e machimalgati?

Ocunemal oturtaque Dios maiguinete choco e nuchumal.

¿Nurcanamal igui e pap penginlati?

Papamal choquete chao, nispenchugal aspagal chogalite.

¿Carta narmacaleti palmie e atale igui choque?

Tulemele mecho tegue mele istar imalchet tule abogan e purpa.

¿Carta narmacaleti palmie e nercua igui choque?

Beche, bechoque, bepinche, betaque ibi istarmal.

¿Carta narmacaleti palmie e culelegue igui choque?

C. El robar y hacer daño a los proximos.

Atursegal imala amalgati.

P. ¿Que prohibe el 8º mandto?

¿Carta narmacaleti palmie e pabaga igui choque?

C. El mentir y murmurar.

Tule mele cacanche chumague mele istar ibchaega.

P. ¿Que prohiben el 9º y el 10º mandto?

¿Carta narmacaleti palmie epaguebague igui choque e ambegui moga.

C. El desear cosas deshonestas y los bienes de los prouimos.

Tule imalgati melegue epuo.

Los mandamientos de la iglesia.

Dios enanneca carta narmacaleti.

P. ¿Que manda el primer mandato de la iglesia?

¿Ecuenagua Dios nannaca carta narmacaleti igui necguilubu?

C. Oir misa los domingos y fiestas.

Misa itoguete pel dominguin Dios nanguilubu.

P. ¿Que manda el 2º mandto?

¿Dios enanneca carta narmacaleti epocuagua igui necguilubu?

C. Confesar una vez al año.

Pircaguinil cuena acalacala imal chet patir begachocal.

P. ¿Que manda el 3º mandto?

¿Dios enanneca carta narcamaleti epagua igui necguilubu?

C. Comulgar por la cuaresma ó pascua.

Dios apino ibcuenaga Dios nuchu eguilubu.

P. ¿Que manda el 4º mandto?

¿Dios enanneca carta narmacaleti e paquegua igui necguilubu?

C. Ayunar los dias mandados y no comer carne los dias prohibidos.

Dios purenet guilubu melegue chana cuno.

P. ¿Que manda el 5º mandto?

¿Dios enanneca carta narcamaleti e atale igui necguilubu?

C. Pagar diezmos y primicias a la iglesia de Dios.

Dios enanneca penucal tiesajale e puquet.

El padre nuestro.

Padre nuestro que eres en los cielos; santificado sea el tu nombre; venga a nos el tu regno; ha gase tu voluntad asi en la tierra como en el cielo. El pan nuestro de cada dia danosle hoy y perdonanos nuestras deudas asi como nosotros perdonamos a nuestros deudores y no nos dejes caer en la tentacion mas libranos de mal. Amen.

Dios te salve Maria.

Dios te salve Maria : llena eres de gracia. El Senor es con tigo, bendita tu eres entre todas las mugeres y, bendito es el fruto de tu vientre Jesus. Sta Maria, madre de Dios, ruega por nosotros pecadores, ahora y en la hora de nuestra muerte. Amen.

El Credo.

Creo en Dios padre todo poderoso creador del cielo y de la tierra, y en J. C. su unico hijo nuestro señor que fue concebido por obra del espiritu santo ; naciò de Sta Maria virgen, padeció debajo del poder de Poncio Pilato, fue crucificado, muerto y sepultado ; dascendió a los infiernos y al tercero dia resuscitó de entre los muertos, subió a los cielos y

Quil pap nengatite.

Pap nenguine pechigui nita lalneca cuichichi pe nucaguine anche betaqueguine peguilubguine pechoque pepincheguin napaguine mepa ayopi. Matu nanguine pangrane hoipos nanga neo pe amal chorote moga nen penguilmal nenditeyo chao nen penguilmala melegue nen arcuano niya imal nanguchao señor ibi istar. Teyopi.

Dios e nana onamaquet.

Dios imiso Maria imele pedin guelgu e pap pebal chi nuguine peguin peyo punmal impaguine nusaleguin pe ibi nuhueti pe abogan quilulele noali. Nusae Maria Dios e nan onamaque nangati istar nanpincha imis yonanpureo moga. Teyopite.

Itogue chunate.

Pap cherret itogo abuleuena chuli nitalal nenguine napsa neguin moga Quilulele a nuchu ueaca nan e pirguine oturtacal. Dios nan e nuchu ulguine espiritu santo abchojate tuleja Dios nan puleti guilubu palitos Poncio Pilato choqueguine, na cruz guine tarnachismalate purenis tulajate teacar niya neca arpi ipa paguatibal at aguet purcuena matale impa-

esta sentado a la diestra de Dios padre todo poderoso; y de alli ha de venir a juzgar a los vivos y a los muertos.

Creo en el espiritu santo, la santa iglesia catolica, la comunion de los santos, el perdon de los pecados la resureccion de la carne y la vida perdurable. Amen.

guine nicpab al nacuisate tebal chineca ito mai a pap choguete tebal acarnonico taguegal oguigusmalate tulejalmalate.

Itoguine espiritu santo ulguine nanneca catolica matu ologua nusajalate patir nanga nueti abchoco e oguigujalbal ataque guilubu nacquinechi. Teyopi.

Los mandamientos de Dios.

Los mandamientos de Dios son diez; los siete primeros pertenecen al amor de Dios y los otros siete al provecho del proximo.

El 1º. Amar a Dios sobre todas las cosas.

El 2º. No jurar el nombre de Dios en vano.

El 3º. Santificar las fiestas.

El 4º. Honrar padre y madre.

El 5º. No matar.

El 6º. No fornicar.

El 7º. No hurtar.

El 8º. No levantar falso testimonio ni mentir.

El 9º. No desear la muger de tu proximo.

El 10º. No codiciar los bienes ajenos.

Estos diez mandamientos se encierran en dos, en servir y amar a Dios sobre todas las cosas y a tu proximo como a ti mismo. Amen.

Dios carta narcamaleti palmie.

Dios carta narcamaleti ambegui guilubu pagua Dios gati e cuplegue nenmal gati.

E cuenati Dios nanga chabu bugal.

E pocua Dios enuie mele penguib choquega.

E pagua Dios nanneca palinane.

E paquegua nen pap nennana gatinue chabu.

E atale mele tule mechoe.

E nercua palipali mele nen puna epuo.

E cublegue melegue ibinaal atursao.

E pabaca melegue cacanche chumaque.

E paquebague puna amalgati melegue apuo.

E ambegui imal pegatichuli mele pinche chugal.

Iti ambegui carta narcamaleti palmie pocua guingululseet Dios anga imul choco chao nue chabugal nenmalate. Teyopite.

Los mandamientos de la santa madre iglesia son cinco.

El 1º. Oir misa los domingos y fiestas.

El 2º. Confesar a lo menos una vez al año.

El 3º. Comulgar por Pascua florida.

El 4º. Ayunar en la cuaresma y otros dias mandados.

El 5º. Pagar diezmos y primicias Asi sea.

Los sacramentos de la Sta Madre iglesia.

El 1º. Bautismo.

El 2º. Confirmacion.

El 3º. Eucaristia.

El 4º. Penitencia.

El 5º. Extremauncion.

El 6º. Orden sacerdotal.

El 7º. Matrimonio.

La Confesion.

Yo pecador me confieso a Dios todopoderoso, a la bienaventura, da siempre virgen Maria, al bienaventurado Sn Miguel arcanjel, a S. Juan Bta a los sstos apostoles

Dios nanneca carta narcamaleti palmie atale guilubu.

E cuenaguap el dominguin misa itoquete.

E pocua pircabali impaguin purtacal.

E pagua Dios mantoto guilubu matu ologua apinguegal.

E paquegua Dios purena guilubu omoe ipaguena mele ibcuno.

E atale penuquegul imal tiesalpuguet. Teyopite.

Dios enanneca iguen guilubuset.

E cuenaga-nusegal.

E pocua-patir epirquineti nusane.

E pagua-matu ologua apinguilete.

E paquegua-patir imal nanga choque chao.

E atale-oquiguetani patir secolo.

E nercua-patirmal ocua nanegal.

E cublaguc-omemal nuetibuet.

Patir abchocal.

An yopite pel an choco Dios guine e tumati teguine Dios nan Maria teguine Miguel Alcanjel teguine J. Bta e mejmenalate amalmoga Pedro Pablo te guilgnine

S. Pedro y S Pablo a todos los Santos y a vos Padre que digo mi culpa que peque gravamente con el pensamiento palabra y obra. Por mi culpa, por mi culpa, por mi grandisima culpa y por tanto ruego a la bienavent urada siempre virjen Maria, al bienaventurado S. Miguel Arcanjel S. Juan Bta y a los apostoles S. Pedro y S. Pablo y a vos padre para que rogueis a el Dios nuestro Señor. Asi sea.

Acto de contricion.

Pesarne Dios mio de haver pecado, de haveros oferdido solo por ser un Dios tan bueno y tambien porque me podeis castigar con el infierno; propongo no pecar mas, confesarme y cumplir la penitencia que me imponga el padre confesor. Asisea.

Acto de fe, esperanza y caridad.

Creo en Dios, espero en Dios, amo a Dios sobre todas las cosas y, me pesa en el alma de haver pecado. Asi sea.

Santo Dios.

Santo Dios,
Santo fuerte,
Santo inmortal,
Libranos señor
De todo mal.

amal epacalmal pe patir moga pel istar archaje ambega choco ambal chao chuli ne epincha Bulbalite cacaguin absoquete chao an nacpoe an nacpoe an nue nacpoe te ulguine Dios nan Maria tergui targachoco Miguel Alcanjel Jn Ba emejalmalate Pedro Pablo an pe chunate patir pe anga Dios icarbalinoe. Teyopi.

Contricion ito guilubu.

Dios angati ibi istar anchajate istar anchumague pe yanialba, pe Dios unilagua nuati, cuenaguati an pel ipurena chajate, pe anga oturtaque niyaneca ulguine imis acaran, balchao chuli, patir pela choco nue itogal igui anche palmie mala. Teyopite.

Itoquete apintaque pelguil ugueti.

Dios e pinche, Dios e anataco, Dios e anchabu yeran nacpigu ibi istar chajate. Teyopite.

Dios guilubu.

Dias guilubu,
Dios cantiquili,
Dios guepurquete,
Imalanga unirgal
Pel ibi istar.

Confesion, diciendo sus pecados al padre confesor.

P. ¿Cuanto tiempo hace que te confesaste?

C. Un àño, nunca, mucho tiempo.

P. ¿Rezaste la penitencia?

C. Si, no padre.

P. ¿Has creido en el malo ò cosas malas?

C. Si, no.

P. ¿Cuantas veces?

C. Una vez, dos veces, muchas ò algunas veces.

P. ¿Has jurado falso ò con mentira?

C. Si, no.

P. ¿Has jurado matar?

C. Si, no.

P. ¿Cuantas veces?

C. Una vez, etc.

P. ¿Has hablado blasfemia?

C. Si, no.

P. ¿Has santificado los domingos y fiestas?

C. Si, no.

P. ¿Has faltado a tus padres ò mayores?

C. Si, no.

P. ¿Has enseñado la doctrina a tus hijos?

C. Si, no.

P. ¿Has matado ò herido a reguno?

Patir nen chumaque nen apin pocuagua.

¿Inacua pe purmutaque?

Pircaguena, quecuena, chultenal.

¿Patir bega ibchoguegal pe chaja?

Ee, chuli patir.

¿Ibi istar pe pinchaja ibi istar pe abchoquegal?

Ee, chuli patir.

¿Ila picua?

Ilcuena, ilapocua, untar impagambali.

¿Acus pe chumaque becaran chajate?

Eto, chuli.

¿Penguil pe chumaque tule mechoe?

Eto, chuli.

¿Ila picua?

Ilacuena, etc.

¿Pe istar chumajate chulidegua?

Eto, chuli.

¿Duminguin mal nequin pe iti mai?

Eto, chuli.

¿Pe papamal chumaumatate impaguine pe secole?

Eto, chuli.

¿Dios onamaque carta pe nuscanaje oturtaja?

Eto, chuli.

¿Tulemal pe cuenmocha tulemal pichiglilejate?

C. Si, no.
P. ¿ Has pebado con fierro ?
C. Si, no.
P. ¿ Te has embriagado ?
C. Si, no.
P. ¿ Has pecado con muger ?

C. Si, no.
P. ¿ Eres casado ?

C. Si, no.
P. ¿ Era pariente tuya ?
C. Si, no.
P. ¿ Has pegado á tu mujer ?
C. Si, no.
P. ¿ Has robado algo ?

C. Si, no.
P. ¿ Has murmurado de alguno ?

C. Si, no.
P. ¿ Has comido carne los dias prohibidos ?
C. Si, no.
P. ¿ Has oido misa los domingos ?
C. Si, no.
P. ¿ Has pagado diezmos y primicias ?
C. Si, no.

Advertancia.

Seas buen cristiana, amas a Dios no seas borrechin, no seas ladron resa todos los dias no peques jamas deshonestamente.

Y por penitencia resaras seis

Eto, chuli.
¿Echagin pecalititoja tulemalga?
Eto, chuli.
¿ Pe mumurgus chuchoquegua?
Eto, chuli.
¿ Purdolmal pe atursa choquegua ?
Ee, chuli.
¿ Pe dina nue puna ibgus Dios nanneca choquete ?
Eto, chuli.
¿ Pe ibujate pemejarmal degua ?
Eto, chuli.
¿ Pe pundol pibioja choquegua ?
Eto, chuli.
¿ Iguena pe aturea chuchoquegua ?
Eto, chuli.
¿ Tule yancalbal istar imal pechaja ?
Eto, chuli.
¿ Dios purquet guilubu chana cuchu choquegua ?
Eto, chuli.
¿ Duminguinmal patir onamaque pe itoja ?
Eto, chuli.
¿ Ticsal puquet penapos choquegua.
Eto, chuli.

Guiscugale.

Nue beche Dios bechabugal melegue tuatar mumuru melegue ibimala atursao panepane pe onamaque melegue bel istar chao.

Nue ulucuja papnenguine ila

padres nuestros ó tres avemarias Pesame Dios mio de haber pecado, de haber os ofendido solo por ser vos un Dios tan bueno y tambien porque me podeis castigar con el infierno; propongo no pecar mas, confesar me y cumplir la penitencia que me imponga el padre confesor. Amen.

FIN.

nercua pe onamaque-chuli Dios e nana onamaque pagua pe onamaque. Dios angati ibi istar anchajate anchumaque pe yancalba pe Dios unilagua nueti cuenagati an pel ipircua chajate pe anga oturtaque nyanéca ulguine imis acar an balchao chuli patir pela angachoco, nue itogal igui anche palmimala. Teyopi.

OCUS.

PHONÉTIQUE SOULETINE

(*Suite*)

G

G initial euphonique. Exemple : *Garrathoin,* « rat » ; E. *raton,* médial tombe ; exemples : *Alea,* « alléguer » ; E. *alegar* ». Y aurait-il eu ici confusion phonétique avec l'E. *alear,* « battre des ailes, reprendre haleine » ? — *Eliza,* « église » ; E. *iglesia* ; ». Cf. le Pr. *gleyse, glise.* — *Gazitei,* « saline », pour *gazi-tegi ;* litt. « demeure du sel ». — *Nausi,* « maître », conservé sous la forme *nagusi,* dans certains dialectes, et peut-être dérivé de l'éthiopien *négush, negashi.* — *Ametztey,* « chênaie », pour *ametz tegi.*

G = *C*. Spécialement au commencement d'un mot et devant un *a* ou un *o*. Exemple : *Galza,* « bas, chaussettes » ; E. *calza,* ; Pr. *calza.* — *Gambera,* « chambre », du Pr. *cambra* ; cf. E. *camera.* — *Gandera,* « chandelle » ; E. et Pr. *candela.* — *Gathibu,* « captif » ; E. *cautivo* ; B. *caytin,* du latin *captivum.* — *Gartha-dembora,* « quatre-temps ». — *Gauza,* « chose » ; E. et

Pr. *cosa*, « chose », et *causa* « cause ». D'après Littré, on trouve en latin *causa* pris dans le sens de chose. C'est donc directement du bas-latin que viendrait le mot basque. — *Gardox,* « gousse de châtaigne » ; E. et Pr. *cardo*, « chardon », avec la finale *x* qui indique similitude ; litt. « ce qui est semblable à un chardon ». — *Gaztain*, « châtaigne » ; E. *castaña* ; Pr. *castanha* ; Pr. mod. *castanho* ; B. *castahne*. — *Gastelu*, « château, prison » ; E. *castello, castillo* ; Pr. *castelli*, d'où *gastelari*, litt. « geôlier », pour désigner un bondon de futaille. — *Gaste*, « jeune » ; Pr. *cast*, « chaste » ; E. *casto*.

Par une métaphore analogue on dit en delaware *pilâpé,* pour « jeune homme », de *pilsitt*, « castus », et *lenâpé*, « homo ». — *Gomenda*, « recommander » ; Pr. et E. *comandar* ; le basque a retenu le sens du latin *commendare*. — *Gophor*, « écuelle » ; E. et Pr. *copa,* « coupe », avec *or*, désinence. — *Gomita,* « inviter, convier » ; E. *convidor* ; Pr. *covidor, convidar*. — *Gondera*, « chapelet, espèce de mauvaise herbe » ; B. *counté*, *coundé*, « archaïq. *conté* », « chapelet ». Le mot basque a peut-être suivi l'influence de l'E. *contera*, « bouterolle ». — *Gorte*, « cour », de l'E. *corte* (Pr. *cort.*). — *Gorphitz*, « corps », du latin *corpus*. — *Gosta*, « coûter » ; E. et Pr. *costar*. — *Gal*, « perdre ». Peut-être du Fr. *caler*, « noyer, s'enfoncer, par suite céder ». Par exemple : dans *caler dona*, « de l'idée de céder à celle de perdre », la transmission n'est pas plus forte que celle de « voler, dérober », attribuée par les Anglo-Américains au verbe *to realize*, qui signifie « réalise » en anglais.

Il en est souvent de même après *n* dans l'intérieur d'un mot. Exemples : *Arrangura*, « soin, souci » ; E. *reneor*,

rancor, « rancune » ; B. *rencura,* « rancune, plainte ». — *Chango, zango,* « jambe » ; de l'E. *zanco,* « échasse » ; Pr. *chanque,* « échasse ». — *Chingar,* « lard », peut-être du B. *chin-carn,* « petite viande ». — *Frango,* « abondante » ; de l'E. *franco,* « libéral, franc ».

Dans les mots suivants et spécialement lorsqu'il est suivi d'un *R*, le *C* ou *Q* initial devient volontiers *G* en basque. Exemple : *Gel,* « chambre », peut-être du lat. *cella*, ou de l'E. *cella,* « cellule ». — *Gilza,* « clef » (voy. *I*). — *Giristinno,* « chrétien » ; lat. *christianus.* — *Gertha,* « trouver », probablement du B. *querre,* « chercher », et de la finale ablative *ta.* Cf. V. Fr. *querre* ; B. *querer,* « rechercher, aime, vouloir ».

Parfois le *G* initial répond à un *C* doux de dialectes néo-latins. Exemple : *Gerezi,* « cerise », de l'E. *cereza* ; Pr. *serizia.* — *Gerbi,* « suc, gomme » (voy. la lettre *I*).

Le *G* basque répond parfois à une labiale des dialectes néo-latins. Exemple : *Adoga,* « soigner » ; E. *adobar,* « accommoder, apprêter » ; Pr. *adonbar* (archaïq. *adobar*), « assaisonner, raccommoder ». — *Froga, froganza,* « preuve » ; B. *probe,* « preuve » ; Pr. *prova* ; E. *probar,* « prouver », et *probanza,* « preuve juridique ». — *Fagor* et *favore,* « faveur » ; E. et Pr. *favor.*

Il en est souvent de même pour certains mots d'origine celtique. Exemple : *Gizon,* « homme ». Peut-être du gaulois *vassos,* « éphèbe, jeune homme » ; Breton *grvaz.* — *Gor,* « en haut » ; Gaulois *ver,* « sûr, en dessus, très ».

H

Parfois euphonique devant une voyelle initiale, exemple : *Harrapa*, « attraper » probablement pris au français. — *Harma*, « arme ». — *Haronna*, « sable » E. et L. *arena*. — *Hagun*, « écume ». — *Higi* et *Igi*, « se mouvoir ». — *Hodei* et *Odei*, « nuage ». — *Hordi*, « ivrogne », peut être du vieux fr. *Ordous*, « sale ». — *Hotz*, « froid », dans la plupart des dialectes on dit *otz*. — *Hora*, « chien », forme dialectique de *ora*. — *Huin*, « pieds », forme dialectique de *ain* de l'E. *uñas*, « ongle », « corne du pied ». — *Hur*, « eau », forme dialectique de *ur*. — *Handi*, « grand », forme dialectique de *andi*, comme le prouve le médiatif souletin *anitz* « beaucoup ».

Il en paraît être parfois de même dans l'intérieur de certains mots ; exemple : *Bihotz*, « cœur », assez probablement apparenté au B. *biu*, « vif, vivant », et au L. *vivus*. — *Asté harte*, « mardi », littéralement « milieu de la période de trois jours », de *aste* pris actuellement dans le sens de semaine. — *Behi*, « vache », voyez la lettre *E*. — *Gehien* et *Goyen*, « supérieur, d'en haut ». Quelquefois, ce n'est pas seulement le *h*, mais encore la voyelle suivante qui sont euphoniques ; exemple : *Ahari*, « bélier », forme dialectique de *ari* probablement apparenté au L. *aries*. — *Ahal*, « pouvoir », forme dialectique de *al*. — *Ahardi*, « truie » ; cf. *urde*, « porc ». *Chahal*, « veau », forme dialectique de *chal*. — *Zahar* et *zar*, « vieux, usé ». — *Mihia*, « langue » ; forme générale *mia*.

Parfois, en revanche, le *H* initial est sujet à tomber ;

exemple : *amu*, « hameçon » ; B. *ham*, du L, *hamns*. — *Arri*, cri des âniers pour exciter leurs bêtes ; E. *harrear*, crier après le baudet ; cf. le Fr. *harri*, « bourriquets ». *Azan*, « gerbe ». — *Eme*, « femme, femelle » ; B. *hemme*, « femme », et *himi*, « femelle » ; cf. le Pr. *feme*, « femme ».

Le *H* initial = parfois en *K* disparu ; exemple : *haur*, « enfant », forme primitive *kaur*, constatée, par le prince L.-L. Bonaparte. — *Harri*, « pierre » ; breton *carraig*, probablement d'une forme celtique *carracos*. — *Hil*, « mourir, tuer » ; cf. l'anglais *to kill*. — *Hi*, « tu, toi », forme primitive, probablement *ki*, comme tendent à le prouver les formes correspondantes *kek*, du Chellonk *k*, *kion*, *kin* des dialectes algiques. On sait que tous ces idiomes présentent des affinités aussi frappantes qu'inexpliquées dans le rapport des pronoms personnels.

Le *h* médial, surtout entre deux voyelles similaires, égale parfois un *n* primitif ; exemples : *Ohore*, « honneur », *desohore*, « déshonneur ». — *Ahate*, « canard » ; cf. E. *anade*; Pr. *anate*. — *Liho*, « lin » ; cf. lettre *n*.

Le *h* semble disparu dans *anga*, « s'affaiblir » ; E. *ahogarse*, « s'étouffer, se noyer ».

I

Est souvent euphonique lorsqu'il se trouve entre une voyelle forte et un *n*. Ce phénomène se produit le plus souvent à la dernière syllabe du mot, avant l'article final *a* ; exemples : *Arrazoin*, « raison » ; E. *razon* ; B. *arrason*.

— *Botoin*, « bouton » ; E. *boton*. — *Chorroin*, « poignée de lin, diviser le lin » ; E. *chorron*, « chanvre peigné deux fois ». — *Dohain*, « don » ; E. *don ;* B. *donn* (archaïque *don*) ; le *h* est euphonique (voyez plus haut). — *Ekhain*, « mois de juin », pour *ekham*, de la finale locative *an* et de *ekhi*, « soleil », littéralement le mois solaire par exemple. — *Enkonia*, « s'attrister » ; E. *Enconar*, « irriter, enflammer, altérer », et *encono*, « animosité ». Pour le sens, le terme basque s'éloigne, il est vrai, un peu du terme espagnol correspondant, et il serait possible qu'il ait subi l'influence du terme « mélancolie ». Des phénomènes de ce genre sont fréquents en basque. *Falcoin*, « faucon » ; E. *halcon* (archaïque *falcon*), du latin *falconem*. — *Fazoin*, « façon », probablement pris au français ; Pr. *faisso ;* — *garrathoin*, « rat » ; E. *raton*.

L'*i* est quelquefois, mais plus rarement, euphonique dans une syllabe initiale, entre un *a* et un *n ;* exemples : *Aingira*, « anguille » ; Pr. *anguiera*, *anguilha ;* E. *anguila*, *ainguru*, « ange » ; Pr. *anyoul* (probablement archaïque *angoul*, *angioul*) ; E. *angel*. — *Ainzine*, « façade », du français « enseigne » ; cf. toutefois E. *insignia*, « enseigne », et *insignies*, « marques distinctives ».

On emploie encore volontiers le *i* comme lettre euphonique après une sifflante ou une chuintdnte à la fin des mots ; exemple : *aliaenzia*, « alliance » ; E. *Alianza*. — *Aparanzia*, « apparence ». Le terme basque se rapproche plus du français que de l'espagnol *apariencia*. — *Finezia*, « finesse », probablement pris au français.

Quelquefois, le *i* euphonique représente un *ñ* espagnol ou un *nh* provençal. Exemple : *aphain*, « raccommoder, faire la toilette » ; E. *Apañar*, « préparer, empoigner ».

Gaztain, « châtaigne »; E. *castaña*; Pr. *castanha, castegna ;* B. mod., *castanho ;* Pr. mod., *castagno*.

Il est d'autres cas encore dans lesquels le *i* de la dernière syllabe apparaît comme lettre euphonique entre un *o* et un *l ;* par exemple : dans *choil,* « seul », du provençal *sol ;* E. *solo*. — *Deboil*, « détruire » ; E. *debelar*, « vaincre, conquérir » ; cf. vieux français *debeller*, du latin *debellare*. — *Arrail,* « bûche »; B. *arralhe,* « fragment de bûche ».

Il en est parfois de même devant un *tz,* et alors le *i* pourrait bien tenir la place d'un *m* primitif disparu ; exemple : *egoitza*, « demeure, résidence », de *egon*, « demeurer, rester ». — *Emaitza,* « générosité, redevance », de *eman,* « donner », *aitz,* « pierre, cailloux ».

Le *i* initial après un *a* et suivi d'un *r* est aussi quelquefois euphonique ; exemple : *alokairu,* « salaire » ; cf. Pr. *alogar,* « allouer ». — *Apairu*, « repos » ; E. *amparo*, « refuge, asile », et *amparar,* « protéger »; cf. le français *emparer* rom. *rempart*. Le repos, c'est ce qui soutient, ce qui rend fort. N'oublions pas la parenté qui paraît exister entre notre mot *dîner* (archaïque *disner*), et le bas-latin *desima*, « forteresse, fortification ». On dirait en vieux français « se disner », pour *se desinarer*, « prendre son repas », littéralement « se fortifier » ; cf. le vieux français et latin *disnar ;* l'italien *desinare, disinare*.

Dans *aphiril,* « avril », le premier *i* est donné par le désir d'éviter la présence d'une double consonne que l'oreille basque jugeait peu harmonieuse. (Voyez plus haut.) Cf. E. et Pr. *abril*, du latin *aprilis*. C'est par le même motif d'euphonie que nous trouvons le *i* intercalé dans *giristinno,* « chrétien ». Cf. E. *cristiano* ; Pr. *cris-*

tian, et déplacé dans *gilz*, « clef ». Cf. le wallon *cliche*, « loquet » ; Fr. *clanche*, « clinche », partie principale du loquet qui tient la porte fermée, de l'allem. *Klinkhe*, « loquet ».

Le *i* final est signe de participe passé dans un grand nombre de verbes ; exemple : *hasi*, « commencé », de *has*, « commencer » ; *gazi*, « salé », de *gatz*, « sel », et, par suite, il entre quelquefois dans la composition du verbe lui-même. Exemple : *gazitzea*, « saler ».

D'autres fois il paraît servir à former des noms et adjectifs à sens soit actif, soit passif. Exemple : *chori*, « oiseau », peut-être « enchanteur », de *chora*, « enchanter ». Ce terme pourrait bien avoir quelque affinité avec notre mot *chœur* ; V. Fr. *cuer* ; E. *coro*, et *corear*, « faire la musique d'un chœur » ; du lat. *chorus* ; grec. χορός. — *Bihurri*, « indocile », de *bihur*, « résister, s'opposer », peut-être *chili*, « bourbier, vasière, endroit où on trouve de la bourbe comme engrais », de *chilo*, *zilo*, « trou, percer ». — *Atheri*, « temps sec », de *ather*, « cesser de *pleuvoir* ».

En revanche, le *i* disparaît dans *gerla*, « guerre », très probablement de l'espagnol *guerilla*. — *Bikar*, « vicaire », doublet de *bikari*, même signification ; B. *bicari*. — *Arrolze*, « œuf », peut-être de l'espagnol *rollizo*, « corps dur et rond », à moins qu'on ne préfère le rattacher à *arrollar*, « rouler », muni de finale *ze* ou *tze*.

Le *i* semble bien prosthétique dans *hil*, « marcher, se mouvoir », peut-être du Fr. *filer*.

I = *A*. *Irin*, « farine » ; E. *harina* ; B. *harie*.

I = *E*. Surtout lorsqu'il est final. Exemple : *arbi*, « rave » ; B. *arrabe*, *dithari*, « dé à coudre » ; E. *dedal* ;

B. *didan*, du B. lat. *digitale*. — *Dithi*, « mamelle » ; B. *tite*. — *Mendi*, « montagne » ; E. *monte*. — *Fani*, « ternir », probablement du Fr. *faner* ; cf. Pr. *fenar*, « faner de l'herbe ». — *Gerli*, « suc qui découle des arbres et des fruits » ; probablement contracté de l'E. *cera aleda*, « propolis », et peut-être *ephai*, « faucher », qui pourrait bien être une abréviation de l'E. *apelear*, « bâtonner, remuer le blé », *errepreni*, « reprendre » ; Pr. *reprenre* ; B. *reprene*.

Il en est de même dans quelques autres cas. Exemple : *espartina*, « espadrille » ; E. *esparteña*, « chaussures de jonc » ; Fr. du XVe siècle *espartique*, *espartille*, de *esparto*, « sorte de jonc ou genêt ». — *Frii*, « frire » ; D. *freir* ; Pr. *frire* ou *fregir*. — *Arabiz*, « selon », pour *aronez*, et peut-être *firrinta*, « mouvement violent », et *firrintaka*, « se mouvoir avec violence » ; cf. E. *ferrion* et *ferziona*, « mouvement de colère ». On trouve également en Fr. *férin* « caractères dangereux de certaines maladies ou plaies ». La présence du provençal double nous oblige à admettre l'étymologie espagnole comme seule probable. — *Garitzuma*, « carême ».

EI et I = EI. Dans certains cas, d'ailleurs, assez rares. Exemple : *akhit*, « fatigué, se fatiguer », probablement contracté de l'E. *aquitado*, « apaisé ». — *Alzeir*, « acier », peut-être du français. Cf. E. *acero*.

I = Y. Exemple : *arraina*, « poisson » ; E. *raya*, « raie ». — *Embeia*, « désir, envie » ; B. *embeye* ; cf. Pr. *enveiar*, « envier, désirer ». — *Behi*, « vache » ; E. *buey*, « bœuf » ; B. *boen*. (Le *h* est ici euphonique.) — *Ametz-tey*, « chênaie », pour *ametz-tegi*.

I = Or, peut-être devant les mots suivants, mais nous

n'oserions être trop affirmatif à cet égard : *chipa*, « véron » ; E. *chopa*, « petit poisson de mer ». — *Phita*, « poussin » ; E. *chota*, « chevreau de lait ».

I = U, très-exceptionnellement dans *eskudancha*, doublet de *eskinancha*, « esquinencie ». V. Fr. *esquinence*, *squinence ;* cf. *esquinencia*. Il y a probablement eu ici influence du mot *esku*, « main ». — Il en est de même dans *gorphitz*, « corps », de L. *corpus* et *Mairu*, « cruel », probablement du Fr. « Maure » ; cf. E. Moro ; B. *Mouron*.

Reste le mot *garhinna*, « cri de désespoir », qui pourrait bien être apparenté à l'anglais *groan*, « gémissement », d'où l'E. *gruñir*, « grogner », le V. Fr. *gronni*, *gronir*. Le premier serait intercalé par euphonie. Le *i* basque répondrait donc ici à un *o*, *n* ou *on* primitif. En V. Fr. du XIIIe siècle, on trouve *graigner*, et au XIIe, *granir* du B. L. et *grannire*.

K

K correspond à peu près constamment à une gutturale forte (*c* ou *qu*) des dialectes néo-latins. Les exceptions à cette règle semblent très peu nombreuses. On peut citer cependant *kotera*, « gouttière » ; cf. E. *gotora* ; B. *goutère*, ou le *k* basque correspond à un *g* primitif. De même pour *debeka*, « défendre » ; E. *devedar*, « prohiber », ou le dit *k* tient la place d'un *d*. Encore à cet égard peut-on supposer une influence exercée par le verbe français « se rebéquer ».

KH

KH tient le plus souvent la place d'un *k* primitif; exemple : *arkha*, « arche, coffre » ; E. *arco*; B. *arque*, « coffre ». — *Arkhu*, « arc » ; E. *arco*; B. *arquet*. — *Barkha*, « pardonner » ; L. *parcere*. — *Bekhatu*, « péché »; E. *pecado* ; B. *pecat*, « péché ». — *Bekhokia*, « audace »; E. *becoquiu*, « bonnet à oreilles ». Les Basques disent d'un homme « qu'il a du bonnet », là où nous disons qu'il montre du toupet. — *Ekharri* « porter » ; E. *acarrear*. — *Orkhatz*, « chevreuil », grec δορκας. — *Chuku* et *zukhu*, « sec », *chuka*, « sécher » ; E. *seco* et *secare*. —

Parfois le *kh* correspond à nn *g*. Exemple : *bekhain*, « sourcil », probablement abréviation, pour *begi gain*, littéralement : « Ce qui est au-dessus de l'œil ». — *Garkhorra*, « nuque », peut-être abréviation de l'hybride égal *Garganta-gor*, littéralement : « Ce qui est au-dessus de la gorge ». — *Ekhey*, « qui doit devenir », probablement sorte de doublet de *gaï*. —

L

L initial s'efface dans les mots suivants : *Aderallu*, « brique »; E. *ladrilla*. — *Osto* « feuille »; lapon *lasta* ; syrienne *listaès* ; polonais *lisc* ; tchèque *litsky*. Ce terme est curieux à étudier, parce que c'est un des rares mots (on en peut citer quelques autres encore) que les Basques

semblent avoir emprunté aux populations de l'Oural et du Caucase, lors de leur antique séjour dans les régions de l'Europe orientale. Par une coïncidence singulière, ce mot se retrouve dans la plupart, sinon la totalité des dialectes slaves, chez lesquels on ne le saurait cependant guère croire primitif. Il a dû être pris par eux aux idiômes ougro-finnois, alors, sans doute, que les Slaves ne formaient qu'une seule tribu. — *Olha*, « Ivraie, fausse avoine »; L. *lollium*.

Le L médial disparaît dans *akobi*, « accomplir », peut être pris en Fr. Il pourrait en être de même pour *ephai* « faucher »; cf. E. *apalear*, « remuer à la pelle, agiter le blé ».

Le L médial est euphonique dans *alzeir*, « acier », probablement pris au Fr. — *Moldesi*, « modestie »; E. *modestia*. — Peut être dans *belz*, « noir », qui dans d'autres dialectes s'écrit *balz* et semble bien apparenté à l'E. *bazo* « bis, brun ; cf. le F. *bis*.

L initial = D, dans *lanyer*, « danger »; V. Fr. *dangier*.

Le L basque correspond assez souvent a un LL E. Ex. : *argal*, « clairsemé » ; E. *argollado*, « amoindri, diminué ». — *Arrolze*, « œuf »; E. *rollizo*, « objet dur et rond », avec la finale *ze*. — *Balezta*, « dard » ; E. *ballesta*, « arbalète » ; cf. le Fr. *baliste ;* le B. *balestra*, « arbalète ». — *Gaztelu*, « château, prison »; E. *castello*, *castillo ;* B. *castelli*. — *Gel*, « chambre »; probablement de l'E. *cella*, « cellule ». — *gerla*, « guerre », probablement de l'E. *guerilla*.

Le L basque = R, spécialement devant les désinences *zu*, *go*, etc. Exemple : *amulzu*, « affectueux »; cf. *amor*. — *Dendalgou*, « état de couturière », de *dendari*, « cou-

turière », *li* répond à un *ll*. E, dans *balios*, « précieux, qui a de la valeur » ; E. *valioso*, « estimé, prépondérant ».

Enfin L paraît répondre à un *n* primitif dans *gila*, probablement du français.

LH

LH équivaut d'ordinaire à un *l* primitif. Exemple : *alhargun*, « veuf », et *alhargunsa* « veuve », E. *alargado*, « veuf ». — *Elha*, « parole », et *elder*, « bave, salive », probablement de *elhe* et de la finale augmentative *de* pour *te*, littéralement : « Ce qui se produit à force de parler ». *Olha*, « ivraie, fausse avoine », probablement du latin *lollium*.

LH est peut-être effacé dans *abarka*, « chaussure grossière de cuir. » B. *abarcalhs*, « espèce de sandales ». On pourrait toutefois rattacher directement le mot basque à l'E. *abarca*, « chaussure de paysan en cuir ».

M

M euphonique dans *arrambela*, « arc tendu pour suspendre les échevaux » ; E. *rabel* « zèbre, derrière ». Effacé dans *akobi*, voyez lettre L.

M = N dans *emblanko*, « point de doute ou d'incertitude » ; E. *en blanco ;* par exemple : dans *firma en blanco*, « signature en blanc ». La transformation de la nasale en labiale est amenée par la présence du basque qui suit.

M initial égale une labiale dans les mots suivants : *amenga*, « se venger », voyez lettre *A*. — *Makhila*, « bâton » , probablement du L. *baculum*. — *Mainho*, « bain »; E. *baño*. — *Mendekoste*, « Pentecôte »; E. *Pentecostes*. — *Merxika*, « pêche », du L. *persicum* (*malum*) ; E. *pesca* ; B. *pesque*. — *Mardie*, « par Dieu », probablement pris au Fr. — *Marra*, « figure tracée par un corps sur un autre »; cf. E. *bara* ; F. *barre*. — *Mentura*, « hasard » ; E. *ventura*, « bonne aventure, hazard. »

N

N parfois euphonique au milieu des mots spécialement devant un *tz* ou un *g*. Exemple : *changrin*, « chagrin », probablement pris au Fr. — *Phunzel*, « Pucelle », probablement pris au Fr. — *Mintzoa*, « action de parler, cris de douleur, plainte », pour *mihi-otzoa*, littéralement : « bruit de la langue ». — *Nintzan*, « j'étais », pour *nizzan*. — Dans certains dialectes on dit *lango*, pour « lac »; cf. E. *lago*.

Le N médial est sujet à tomber lorsqu'il se trouve entre deux voyelles identiques. Exemple : *Ahate*, « canard », du Pr. *anata* ; cf. E. *anade*. — *Ohore*, « honneur » ; E. *honor* ; *arrada*, « raser, à ras » ; Pr. *arrande*, « rare ». — *Liho*, « lin » ; E. *lino*, « toile de lin ».

Il en est de même dans les mots suivants où cependant le *n* n'est pas entre deux voyelles semblables : *Errekontra*, « rencontrer » ; cf. E. *encontrar* et *rencuentra*, « rencontre », ainsi que le Fr. *rencontrer*. — *Ema*, « femelle »,

peut-être du B. *hemne,* « femme », ou bien *himi*, « femelle ».

Le N final tombe dans les mots : *Alo*, « courage, allons » ; E. *alon*. — *Gerenno*, « étalon » ; E. *gerañon*. — *Bekhokia*, « audace », voyez *kh*.

N = M dans *hagun*, « écume », probablement pris au Fr. — *Neka*, « mèche », du Pr. *meca* ; cf. E. *mecha*.

N = L dans *labar* ou *nahar*, « ronce » ; cf. le Fr. *larris*.

NN

NN = N simple dans les mots : *Erreginna*, « reine », du L. *regine*. — *Giristinno*, « chrétien » ; E. *christiano*. — *Harinna,* « sable » ; L. et E. *arena-nnika*, « une niche », etc.

O

O final indique parfois le substantif par opposition au H verbal. Exemple : *choro*, « allégresse », et *chora*, « enchanter ». — *Delibero*, « résolution », et *deliberä*, « délibérer ». — *Erremedio*, « remède », et *erremedia*, « sortir d'embarras, soulager, remédier ». — *Galda,* « demander », et *galdo*, « demande ». — *Balio*, « valeur, prix », et *balia*, « se prévaloir », voyez lettre A.

Le O final tombe dans *bikari,* « vicaire » ; E. *vicario*, et dans *botikari*, « apothicaire » ; E. *boticario*. Peut-être ces mots, du reste, sont-ils pris non de l'espagnol, mais

du basque qui, lui aussi, supprime le *o* final. — *Eri*, « malade », peut-être de l'espagnol *erio*, « inculte, stérile ». — *Eskarni,* « contrefaire, contrefaçon » ; E. *escarnio* « moquerie », et *escarnecer*, « se railler de » ; cf. le B. *escarni*, « contrefaire, se moquer ». — *Eskaz*, « insuffisant » ; E. *escaso,* « modique, chétif, court, léger ».

O = U dans *chingol*, « ruban » ; E. *cingulo,* « cordon d'aube », du L. *cingulum*. — *Borondate,* « volonté » ; E. *voluntad*. — *Bihotz*, « cœur », peut-être du L. *vivus*, voyez TZ. — *Folxu,* « pouls » ; E. *pulso*. — *Dono,* « aptitude spéciale », probablement du L. *donum*.

Le terme *gano*, « disposition pour le travail », semble assez difficile à expliquer. Faut-il le rapprocher du français *gano,* terme de jeu d'hombre, équivalent à « laissez-moi venir la main ». Ce mot signifie : « Je gagne » en espagnol, mais comment les basques l'auraient-ils adopté avec la valeur qu'ils lui assignent ? *Gano* ne serait-il pas plutôt une contraction de l'espagnol *ganaso* « désireur », comme *bapo*, « fanfaron » en est une de *baposo,* « baveur » ?

P

P initial s'efface dans *artha,* « soigner », peut-être de l'espagnol *partear* « accoucher une femme ». — *Artean,* « dans l'intervalle », et *arte,* « fente, intervalle » ; E. *parte* (pris comme terme d'imprimerie), signifie : « Intervalle entre les mots ».

P. s'efface dans *piment*, « prétentieux dans sa tenue », probablement du Fr. *pimpant ;* cf. B. *pimpim*, « précieuse,

mijaurée ». N'y aurait-il pas quelque confusion au point de vue phonétique avec notre mot *piment ?*

P = B dans *pekada*, « bécasse » ; E. *becada*. — *Pekazin*, « bécassine », probablement pris au français.

P = Q. *Parropiant,* « individu avec lequel on est en relation d'affaires ». B. *parroquian*, et E. *parroquiano*, « paroissien ». Il est vrai qu'on trouve en B. *parropi*, « paroisse », mot qui a passé en Basque.

Comte DE CHARENCEY.

(*A suivre.*)

BIBLIOGRAPHIE

Le *Yih-King,* texte primitif rétabli, traduit et commenté, par Ch. de Harlez, membre de l'Académie royale de Belgique. — Bruxelles, *F. Hayez,* 1889. In-4°, 155 pp. (Extrait du tome XLVII des *Mémoires de l'Académie royale de Belgique,* 1889.)

C'est une tentative hardie et bien digne d'intérêt que celle de M. de Harlez : étant donné un livre qui passe chez les Chinois pour le résumé de toute science passée, présente et future, — à ce point qu'un lettré n'hésiterait pas, sans doute, à reconnaître dans le *Yih* la théorie du téléphone, tout comme ce vénérable prêtre de Ceylan montrait à M. Haeckel le darwinisme dans les premiers écrits bouddhiques, — étant donné que, de ce même livre, vu cette fois au travers d'un symbolisme nébuleux et bizarre, les Chinois ont voulu faire un traité complet de divination et d'art augural, et qu'ils l'ont encombré, dans cet esprit, de commentaires aussi abondants qu'inintelligibles, — faire table rase de ces commentaires, traduire le livre conformément au dictionnaire et à la grammaire, sans en rien retrancher, mais aussi sans y ajouter ce que les exégètes postérieurs y ont mis de leur grâce, — et en tirer en fin

de compte une série de sentences rangées sous soixante-quatre chefs, un simple livre de morale pratique, qui ne justifie en rien, bien entendu, son extraordinaire réputation, mais qui est assez dans la moyenne de l'intelligence et de la pensée chinoises, elles-mêmes essentiellement moyennes et terre-à-terre. Le résultat est sérieux à coup sûr, éclatant de vraisemblance, et suffirait à lui seul à faire bien augurer de la méthode.

Vraisemblable, dis-je, car M. de Harlez, si sa discussion historique, modestement empruntée à M. Terrien de la Couperie, n'était la sobriété même (p. 25), eût pu facilement, à l'appui de sa thèse, invoquer plus d'un argument d'analogie. Supposons que, au temps où les *sortes Vergilianæ* étaient en usage, la tradition des lettres latines se fût interrompue ou seulement faussée; supposons qu'un expert en cette divination eût superposé à Servius et à Macrobe toute une littérature augurale destinée à expliquer le sens occulte de chaque vers : Virgile serait pour nous ce qu'il est pour le peuple de Naples, un Nostradamus avec le prestige d'une antiquité plus reculée, et l'*Énéide,* un recueil de prophéties. Et Virgile n'est pas seul en cause : bien d'autres livres ont rendu des oracles malgré eux; il n'est peut-être pas un écrit saint ou vénérable qu'à un moment donné la superstition la plus grossière n'ait pris pour complice. Comment le *Yih-King* aurait-il échappé au sort commun, chez ce peuple sans doute le plus superstitieux du monde, en tout cas le moins spéculatif, le plus apte à ravaler au plain-pied de la vie journalière les plus hautes conceptions de la philosophie ou de la religion?

Quant à la mesure précise dans laquelle M. de Harlez avait le droit d'utiliser certains commentaires, d'en négliger

ou d'en rejeter résolument certains autres, c'est aux sinologues à en décider, c'est surtout au temps ou aux auteurs de nouveaux travaux à la fixer. Mais *a priori*, et toujours par voie d'analogie, lui donnera raison quiconque aura seulement entrevu les prodigieuses subtilités d'ignorance et d'ineptie que voile à peine le fatras des glossateurs. Sans même descendre, par exemple, jusqu'à l'époque récente de Sāyaṇa, qui voudrait juger de l'interprétation du Rig-Véda par tout ce qu'en disent et tout ce qu'y savent trouver les rédacteurs de l'Aitareya-Brāhmaṇa? Un compte de vers, un groupe de mots, moins que cela, une simple syllabe, des arrangements fortuits auxquels, certes, le poète n'a pu songer en tant que tels, revêtent un caractère hiératique ou magique, enferment un pronostic, sont doués d'une vertu bienfaisante ou destructive. Que dire alors de Sāyaṇa? L'école occidentale n'a vraiment commencé à comprendre les Védas que du jour où elle s'est décidée à le reléguer au dernier plan. Et il n'y a pas contradiction entre ce dédain et l'impatience légitime avec laquelle elle attend la publication de son commentaire de l'Atharva-Véda; car, évidemment, nous avons le plus grand intérêt à savoir ce que les Hindous du temps de Sāyaṇa lisaient dans les Védas, tout comme à apprendre, par la traduction de M. Philastre, comment les Chinois d'aujourd'hui interprètent leur *Yih-King*; mais il ne s'ensuit pas que nous devions nous mettre aveuglément à la remorque des uns ou des autres, et peut-être, à prendre l'absolu contre-pied de leurs dires, y aurait-il moins de chances de s'égarer qu'à les vouloir suivre en dépit de tout.

Chacun des 64 chapitres du *Yih-King* se compose des mêmes éléments, disposés dans le même ordre, savoir :

1° Un hexagramme ou *koua*, comprenant six lignes dont chacune peut être ou continue ou coupée (soit ——— ou — —), et composé lui-même de deux trigrammes superposés (le nombre des trigrammes qui peuvent entrer dans ces combinaisons étant de 8, le nombre des hexagrammes possibles est précisément de 64, ce qui montre que l'ouvrage, tel qu'il se comporte, est complet et parfaitement conservé);

2° Un caractère chinois, auquel, jusqu'à présent, on n'avait assigné qu'une valeur purement phonétique, mais dont M. de Harlez arrive à faire, en le traduisant idéographiquement, une véritable clef ou tête de chapitre, concordant bien avec le contenu général du chapitre, d'une part, et, d'autre part, avec le sens symbolique à attribuer à l'hexagramme d'après la valeur idéographique des deux trigrammes qui le composent;

3° Un paragraphe, censé le préambule du chapitre et l'explication générale de l'hexagramme;

4° Six paragraphes qui sont censés correspondre chacun à chacune des six lignes de l'hexagramme et en contenir l'explication détaillée;

5° Incorporés dans le texte 3° et 4°, trois commentaires (dont un conçu dans l'esprit divinatoire et par suite impropre à tout usage; M. de Harlez publie des extraits des deux autres).

Enfin l'ouvrage se complète de quatre commentaires placés à la suite du texte, dont deux sont conçus dans l'esprit divinatoire, les deux autres utilisables.

C'est le *koua*, — on le conçoit sans peine, — c'est ce mystérieux double trigramme, qui d'abord a intrigué les devins et fait rêver les adeptes. Au début, il paraît n'avoir

eu qu'une valeur symbolique assez enfantine et signifier, par exemple : « feu sur feu » = « éclat » ; « eau sur feu » = « contrariété » ; « montagne sur terre » = « oppression » ; « montagne sous ciel » = « retraite, vie cachée », etc., etc. Mais on l'a minutieusement décomposé en ses six éléments primitifs, et sur chacune de ses six lignes, la fantaisie augurale, se donnant libre carrière, a abouti à des explications dans le goût de celle-ci : « La première ligne coupée montre une queue qui se retire : position périlleuse où l'on ne doit faire aucun mouvement. La seconde ligne, de même nature, indique quelqu'un tenant ferme comme avec une lanière de cuir jaune qui ne se brise pas (1). La troisième ligne, continue, montre quelqu'un qui se retire lié, en grand péril : nourrissant un serviteur ou une concubine, cela sera heureux pour lui », et ainsi de suite. En vérité, M. de Harlez a raison, c'est l'absurde à sa plus haute puissance. Mais, si l'on déblaie le livre de cette *farrago* indigeste, voici qu'il apparaît un texte clair, sobre, menu, tel qu'on le peut attendre d'un La Rochefoucauld des bords du Fleuve Jaune : que l'on compare le *koua* III traduit avec (p. 150) et sans commentaire divinatoire (p. 44) ; c'est le passage de la nuit au jour, du chaos à un organisme rudimentaire.

La vérité sur l'ouvrage, telle qu'elle me paraît se dégager des conclusions de M. de Harlez, je la résumerai en peu de mots. L'hexagramme exprime symboliquement, le caractère qui le glose exprime idéographiquement une idée

(1) Notez que ces deux lignes, qui signifient tant de choses différentes, sont naturellement identiques entre elles et à bien d'autres, puisqu'il n'y a que deux types de lignes dans tout l'ouvrage.

abstraite mise en vedette et servant d'en-tête. Cette idée, la première sentence du chapitre, s'y réfère d'une façon générale. Quant aux sentences qui suivent, elles sont au nombre de six parce que le *koua* est de six lignes, par une recherche puérile et bien chinoise de symétrie ; mais il n'en résulte pas du tout que chaque sentence ait trait exclusivement à l'une des six lignes, comme on l'a cru, et c'est là l'erreur initiale d'où toutes les autres ont procédé. L'hexagramme est un ensemble, et chacune des sentences est également un ensemble, qui se rattache, par un lien plus ou moins lâche, mais toujours visible, au sens symbolique de l'hexagramme. Que si parfois elle ne s'y rattache que par voie de calembour sur quelqu'un des nombreux homophones de la langue chinoise, il ne s'en faut pas étonner outre mesure : cette gracieuse fleur de rhétorique est un poinçon d'authenticité.

Du résultat de cette méthode, je veux donner un exemple. Je choisis le chapitre le plus court (LI, p. 107), dont voici les éléments :

1° *Koua* « tonnerre sur tonnerre ».

2° Idéogramme *kán*, « tonnerre, effroi répandu, crainte ».

3° « Le tonnerre approchant répand l'effroi ; les rires, les causeries s'arrêtent subitement. Le tonnerre terrifie cent lis, mais ne doit pas arrêter la cuiller du sacrifice aux esprits ».

4° « (1) Le tonnerre approchant, on est plein d'effroi ; puis, quand il est passé, on sourit et on parle tous ensemble. — (2) Quand le tonnerre gronde, le danger arrive, on croit devoir tout abandonner et se retirer en un lieu sûr et élevé. Qu'on ne s'obstine pas à rechercher alors ce qu'on

a abandonné; on le retrouvera quelque temps après. — (3) Le tonnerre émeut, agite; il pousse à agir justement. — (4) Le tonnerre approchant trouble et interdit. — (5) Le tonnerre allant et venant répand l'effroi; mais on doit tâcher de ne pas abandonner les affaires entreprises. Même dans le danger pressant, on doit garder le milieu. — (6) Le tonnerre répand l'effroi et fait partout regarder avec trouble et crainte. S'il atteint et frappe, il causera un grand mal. Mais, s'il ne frappe ni tel personnage ni ses voisins, ce ne sera point un mal et fera seulement jaser les habitants d'une même maison. Quand le tonnerre gronde, que l'orage éclate, le sage recherche la cause de ce fait ».

C'en est assez, je pense, pour juger l'arbre par ses fruits. Les spécialistes rendront un arrêt plus détaillé et mieux motivé; mais, quelles que puissent être leurs réserves, je crois qu'ils seront unanimes à encourager en principe la savante et méritoire initiative de M. de Harlez.

V. HENRY.

Manuel pour étudier le sanscrit védique, précis de grammaire, chrestomathie, lexique. Bergaigne et Victor Henry. Paris, 1890.

Plusieurs années de travail commun avaient préparé ce volume; la mort de Bergaigne a laissé à M. Henry, seul, le soin de le terminer et de le publier. Il est destiné à initier à la connaissance de la langue et de la littérature

védiques les étudiants déjà familiarisés avec le sanscrit classique. Ce n'est donc pas aux débutants qu'il s'adresse. La grammaire (due à M. Henry) est un précis très condensé, très serré ; l'auteur le donne, trop modestement, comme un simple supplément à la Grammaire sanscrite de Bergaigne. En tout cas, il en suit rigoureusement le plan.

La chrestomathie occupe une place importante. Le choix des textes avait été fait, en grande partie, par Bergaigne ; la traduction, qui a servi au lexique, avait été faite séparément par Bergaigne et M. Henry pour le Rig-Véda, par M. Henry seul pour l'Atharva-Véda. M. Henry a seul choisi les textes de prose et composé le lexique, qui a demandé des soins particuliers et est digne de tous éloges pour sa clarté et sa netteté.

Des notes fréquentes aident à l'intelligence des passages difficiles, — qui sont assez nombreux ; mais tel est le propre de la littérature védique et on n'y peut échapper. — M. Henry, dans la préface, insiste avec raison sur la nécessité de recourir au lexique, même pour les mots d'usage courant ; comme il le dit avec raison, au point de vue de la signification le védisme réserve plus d'une surprise à qui connaît seulement le sanscrit classique.

En somme, dans ce manuel conçu par Bergaigne, la très grande part d'exécution revient à M. Henry, qui s'est tiré avec un savoir consommé d'une tâche délicate et que bien peu auraient su mener à bien.

A. H.

VARIA

I

QUERELLE POÉTIQUE DE CERVANTES ET DE LOPE DE VEGA.

L'*Ilustracion española,* du 15 juillet 1882, nº XXVI, p. 22, publiait les deux pièces suivantes, qui ne sont sans doute pas d'un goût très fin, mais qui sont intéressantes au point de vue linguistique :

Cervantes contra Lope.

Hermano Lope, bórrame el Soné
De versos de Aríosto y Garcilá,
Y la Biblia no tomes en la má
Pues nunca de la Biblia dices lé.

Tambien me borrarás la Dragonté,
Y un Librillo que llaman del Arcá,
Con todo el Comediaje y Epitá,
Y por ser mora, quemarás á Angé.

Sabe Dios mi intencion con San Isí;
Mas puesto se me va por lo devó,
Borrame en su lugar el Peregrí :

Y en quatro Lenguas no me escribas có,
Que supuesto que escribes boberí,
Lo vendrán á entender quatro nació :

Ni acaba de escribir la Jeruzá;
Bástale á la cuitada su trabá.

Respuesta de Lope.

Pues nunca de la Biblia digo lé,
Ni sé si eres, *Cervántes,* có, ni cú,
Sólo digo que es Lope Apolo, y tú
Frison de su carroza, y puerco en pié.

Paraque no escribieses, órden fué
Del cielo que mancases en Corfú.
Hablaste, buey, pero dixiste : mú !
¡ Oh ! mala quixotada que te di !

Honra á Lope, potrilla, ó ¡ guay de ti !
¡ Que es sol, y si enoja, lloverá !
Y ese tu *don Quijote* baladi,

De cul... en cul... por el mundo va,
Vendiendo especias y azafran romí,
Y al fin en maladares parará.

II

UNE ÉNIGME ANGLAISE.

Un anglais, naïf ou impudent, demandait il y a quelques mois, aux *Notes and Queries,* l'explication de la devinette suivante :

To five, and five, and fifty five,
The first of letters add ;
'T will make a thing to please a king
And drive a wise man mad.

La solution est donnée par les chiffres romains ; mais on ne se serait pas attendu à trouver une pareille question sous une plume anglicane. Le journal n'a d'ailleurs pas publié la réponse.

III

LA SCIENCE ET LES SAINTS.

Une niaiserie, qui a cours dans le monde religieux, c'est que, si un peu de science éloigne de Dieu, beaucoup de science y ramène. Mais on se demande de quelle science peuvent bien parler les dévots, en présence de passages tels que les suivants, empruntés à l'*Introduction à la vie dévote* de François de Sales :

« Le scorpion qui nous a piquez, est veneneux en nous piquant ; mais estant reduit en huile, c'est vn grand medicament contre sa propre piqueure ; le peché n'est honteux que quand nous le faisons ; mais, estant conuerty en confession & penitence, il est honorable & salutaire. » (I, XIX.)

« Les abeilles sur le thym... y trouvent vn suc fort amer ; mais en le succant elles le conuertissent en miel, parce que telle est leur proprieté. » (I, II.)

« La lyonne, qui a esté accostée du léopard, va vistement se laver pour oster la puanteur que ceste accointance luy a laissée, afin que le lyon venant n'en soit point offensé & irrité. » (II, XIX.)

« C'est vn bon signe en vn malade quand au sortir de sa maladie les iambes luy enflent ; car cela denote que la nature desia renforcée reiette les humeurs superflues ; mais ce mesme signe seroit mauuais en celuy qui ne seroit pas malade ; car il feroit recognoistre que la nature n'a pas assez de force pour dissiper & resoudre les humeurs. » (III, II.)

IMP. GEORGES JACOB, — ORLÉANS.

SATIRE CONTRE LES IGNORANTS

POÈME HINDOUSTANI

De Mîr Muhammad Taqî.

J'ai reçu par la poste, sous bandes, il y a deux mois environ, une très jolie plaquette, imprimée avec le plus grand soin, éditée par la librairie bien connue C. Clausen, à Palerme, et intitulée : *Consigli ai cattivi poeti, poema indostanico tradotto da M. Puglisi Pico;* 1891, 16 p. gr. in-8. Le nom de M. Puglisi Pico ne m'était point connu, mais sa publication m'intéressait assez pour que je me misse immédiatement à la parcourir. Tout d'abord, je fus frappé de certaines assertions du *Prologo,* qui trahissaient une évidente incompétence : « Nasceva la poesia indostanica fra il rumore delle armi nemiche... inaffiata dal sangue arabo e mongolo... Questa lingua venne parlata quando la sanscrita si cominciò a scrivere, undici secoli cioè avanti l'erà volgare, e venne detta lingua di campo, per i motivi della sua origine, *urdu-zeban,* al norte, come *mahrat,* all' oriente indiano. Oggi non è più quella di una volta, come tutto e, specialmente, come tutte le lingue, essa ha subito la sua evoluzione, ma non tanto però che

abbandonasse le affinità sanscrite e greche, con le quali la indostanica ha comuni molte regole grammaticali e specialmente quelle che reggono i genitivi e gli aggettivi ».

L'idée me vint de me rendre compte de l'exactitude de la traduction de M. Puglisi Pico. Il indiquait, comme référence, l'édition des œuvres complètes de Mîr-Taqî publiée en 1811, à Calcutta. Je me reportai à ce gros volume, où je trouvai la *masnawî* en question aux p. 1012 à 1015. Mais, à ma grande surprise, en rapprochant le texte de la traduction, je constatai des différences tellement considérables que je me demandai tout d'abord si c'était vraiment là le texte traduit. Je savais que le même morceau avait été publié par John Shakespear dans ses *Muntakhabat-i hindî* (Londres, 1820, t. II, pp. 186 à 190) ; il me fut facile de reconnaître que les deux textes étaient identiques, si ce n'est que celui de 1811 est imprimé en cursives, et que celui de 1820 a les voyelles marquées.

Sur ces entrefaites, je me rappelai que mon illustre et regretté prédécesseur, M. Garcin de Tassy, avait donné dans le *Journal asiatique*, en 1826, une traduction française de ce même poème ; ce travail, qui était la première œuvre hindoustanie de M. Garcin de Tassy, avait été l'objet d'un tirage à part dont je possède un exemplaire.

En rapprochant cette traduction de celle de M. Puglisi Pico, il fut manifeste à mes yeux que la première avait servi de prototype à la seconde. Le traducteur italien n'a certainement pas suivi le texte original, et il n'a fait sa version que sur la traduction française de 1826. En voici, entre autres, deux preuves décisives : le titre, *Conseils aux mauvais poètes*, est de M. Garcin de Tassy, qui l'a

substitué au titre arabe *tanbiyhu al-juhhâl* « admonestation aux ignorants » ; — le passage suivant :

> Così il proselitismo vien crescendo,
> così l'alta magia dei versi ha perso
> ogni lustro e splendor, ogni armonia

correspond exactement à celui-ci : « Rien ne saurait arrêter ce funeste prosélytisme ; aussi, l'art magique des vers a-t-il perdu tout son lustre, tout son éclat » ; et M. Garcin de Tassy ajoute en note : « Les Arabes nomment la poésie *sihr halâl*, magie permise ». Or, il n'est nullement question de *magie* dans le texte hindoustani où il n'est pas parlé davantage de « prosélytisme » ; Mîr Taqî se plaint seulement qu'on accueille trop facilement des prétendants poètes, et qu'on ne se préoccupe ni de leur capacité ni de leur talent.

La traduction de M. Garcin de Tassy n'est d'ailleurs qu'une longue paraphrase. Elle débute ainsi : « Il fut un temps où les jeunes gens, qu'une imagination brûlante, un esprit fécond, rendaient propres à la poésie, venaient étudier, sous les plus habiles maîtres, les règles de ce bel art, se former à l'école du goût. A cette époque, le public avait un discernement exquis ; son impartiale justice savait balayer les immondices littéraires loin du champ de la poésie ; aussi, un sot ne se serait point mêlé de faire des vers ; jamais un poète distingué n'aurait daigné communiquer avec lui ».

M. Puglisi Pico a, de son côté : « Eravi un tempo in cui la giovanile — età, di caldo imaginar compresa, — da' maëstri, venia guidata a l'arte — di far de' versi, con

squisito gusto. — Era allora altrimenti : il colto popolo — avea fine l'udito e, con giudizio — sano, bandiva da 'l fiorito campo — de 'l poetico regno, la più scema — e inutil pöesia. — Così lo sciocco — ardito mai non fu di scriver versi, — e 'l sacerdote de le muse ognora — allontanar ben seppe il vulgo insano ».

Or voici ce que dit l'original :

çuhbatên jab thîn tô yih fann-i ṣarif
réunions quand étaient alors cet art-de supériorité
kasb kartê jinki taba'en thîn latîf
étude faisaient qui-de dispositions étaient délicates
thi mumayyîz darmiyân inçâf thâ
était discernement au-milieu impartialité était
khâr ô khas sê kyâ yih arçah çâf thâ
paille et roseau de fait cette aire pure était
dakhl is fann mên nathâ ajlâf kô
entrée cet art dans non-était vulgaire à
kuch batâtê bhi tô aṣrâf kô
q.q. chose expliquaient aussi alors distingués à
thê jô us ayyâm mên ûstâd-i fann
étaient qui ces temps dans maîtres-de art
nâkasôn sê wê nakartê thê sukhan...
ignorants avec eux non-faisant étaient discours...

C'est-à-dire : « Lorsqu'il y avait des réunions (Écoles, Sociétés, Académies) où ceux qui avaient des dispositions délicates étudiaient l'art supérieur (la poésie), il y avait du discernement, il y avait de l'impartialité. L'arène était pure de toute paille ou roseau. L'accès de l'art n'était pas (donné) au vulgaire : il n'était possible qu'aux gens de goût. Ceux qui étaient alors les maîtres de cet art ne s'entretenaient point avec les ignorants ».

Ce passage suffit pour faire comprendre le système de

traduction de M. Garcin de Tassy, système qui était généralement adopté de son temps, et qui a, encore aujourd'hui, des adeptes. Le procédé est fort simple ; on prend le sens général d'un paragraphe ; on retient de loin en loin quelques expressions caractéristiques, qu'on se permet du reste d'atténuer ou de renforcer, et on broche sur le tout une amplification de rhétorique, écrite dans le meilleur français possible. C'est ce qu'on pourrait appeler la traduction *synthétique ;* on peut voir à ce point de vue avec quel art merveilleux sont faites les traductions de M. Garcin de Tassy : elles se lisent avec un plaisir infini ; elles ne sont point du tout inexactes et donnent bien le sens du texte ; mais elles ne sont d'aucun recours pour l'étude analytique et linguistique de ce même texte. On comprend, en présence de traductions de ce genre, les vieilles discussions sur l'utilité relative des versions et des thèmes, et l'on conçoit que les thèmes fussent recommandés, de préférence aux versions. Mais aujourd'hui, nous avons d'autres idées, d'autres habitudes, d'autres exigences ; nous voulons des traductions *analytiques :* nous prétendons traduire phrase par phrase et mot par mot ; nous cherchons à donner un correspondant précis à chaque expression d'un texte étranger, et, si nous nous préoccupons d'écrire dans un français correct, nous n'en faisons pas une condition nécessaire et absolue ; nous ne trouvons pas mauvais qu'un certain effort soit exigé du lecteur, qui ne pourra pas oublier ainsi que ce qu'il a sous les yeux est seulement la forme secondaire d'une pensée originairement exprimée dans une langue étrangère. Une pareille traduction aidera beaucoup pour l'étude d'un texte. C'est pourquoi nous faisons, nous, dans l'enseignement d'une langue

quelconque, de la version le principal, et du thème l'accessoire. La version, par ses trois opérations successives : recherche des mots, décomposition des phrases grammaticales, rédaction en français, apprend successivement le vocabulaire, la grammaire, la syntaxe ; le thème n'est que la répétition des règles et des mots appris, que leur application pratique, que la confirmation et la constatation des découvertes quotidiennes.

C'est pour ces raisons que j'ai cru pouvoir faire, à mon tour, une traduction de la *masnawî* de Mîr Taqî. Je ne prétends pas qu'elle soit irréprochable et sans défauts : je l'ai écrite un peu vite, au milieu d'autres travaux absorbants ; mais j'ai cherché, suivant mon habitude, à la faire aussi rigoureuse que possible.

« Lorsqu'il y avait des Académies, où ceux qui avaient l'esprit délicat étudiaient l'art supérieur, il y avait du discernement, il y avait de l'impartialité. L'arène était pure de toute paille ou roseau ; l'accès de l'art n'était point (donné) au vulgaire et n'était possible qu'aux gens distingués. Ceux qui étaient à cette époque les maîtres de l'art ne s'entretenaient point avec les ignorants.

« D'ailleurs, quel profit retirent de (la poésie) la société ou la religion ? Personne n'en a nécessairement besoin. Si le cordonnier ne se trouve pas dans sa boutique, où irez-vous porter votre chaussure détériorée ? Bon gré, mal gré, il faut aller chez lui ; il faut faire recoudre sa chaussure en donnant des pièces de monnaie. La nécessité de cette profession n'est pas discutable ; (mais) si la poésie n'existait pas, il n'y aurait aucun inconvénient. A voir l'état actuel de cet art en ce qui concerne la société, ne demandez pas

ce qu'il est pour la religion. La lumière qui va donnant de l'éclat est fausse : ayez une piété étroite et fermez votre cœur. S'il y a ici-bas tant de mensonges, où avoir confiance ? Quelle est la foi ? Où est la religion ?

« Jusqu'à nous encore existait l'ordre ancien, c'est-à-dire que ceux qui avaient une intelligence droite, les maîtres de l'art les aimaient, devenaient leurs guides sur la route de l'éloquence. Les inférieurs ne trouvaient jamais leur tour ; comment auraient-ils pu avoir connaissance de la poésie ? Qu'ont à faire les ignorants avec l'esprit parfait, les merciers ou les cardeurs de coton avec la poésie ?

« En résumé, les règles données sont (aujourd'hui) violées par les amis (complaisants) : n'importe qui arrive, on le laisse prendre place ; on ne s'informe pas du tout de sa capacité ; on ne fait pas attention à son instruction poétique.

« Après une conversation, des espèces d'amis ont pris l'ignorant par la main, l'ont amené avec eux dans une réunion, se sont assis aux places d'honneur, et, lui à leur main gauche, se sont mis à marmotter et à bavarder sur l'art poétique. Puis ils ont dit : « Celui-ci a, depuis ces « jours derniers, de l'inspiration ; son talent prend beau- « coup de vivacité ; il deviendra quelque chose s'il demeure « dans (notre) société et aussi si notre amitié lui reste ». S'il a continué à être leur compagnon, ils l'ont tous reconnu pour leur disciple favori ; on lui a fait signe de parler avec assurance devant les maîtres. A cette incitation, il s'est mis à réciter quelque chose : les bouches de (ces) princes de l'art ont commencé à murmurer ; à demi levés, ils se sont mis à écouter et à agiter la tête de çà de là. Plein d'ardeur, tout à coup, au moment des affaires, il s'est mis à raisonner avec vous et avec nous, et, ayant

en tête la prétention d'(être) un génie transcendant, il a fini par devenir l'ennemi des chefs et des princes (de l'art). Comme peuvent se perdre les dispositions naturelles ! Il ne faut plus d'éloges d'élèves ni de bénédictions de maîtres.

« Tant qu'existait ici le discernement du mauvais et du bon, pourquoi le premier venu aurait-il parlé poésie ? Tous devaient chercher les hommes de l'art et aller s'installer auprès d'eux. Ceux qui, d'eux-mêmes, entraient en concurrence avec les maîtres, on n'avait aucune confiance en eux ; on n'avait pour eux que du mépris ; on se mettait à les battre ; on les châtiait.

« *Histoire.* — Le Vizir d'Ispahan était très amateur de poésie. Un jour, Hilâlî vint chez lui. Informé par les officiers de la porte, il envoya l'ordre qu'on lui donnât l'entrée dans la maison. Avec le plus possible d'honneurs et d'égards, il le prend auprès de lui, le fait asseoir à son aise sur des coussins et insiste beaucoup sur sa supériorité. Quand, après avoir été longtemps assis, la nuit fut venue, il fit arriver la poésie dans la conversation et se mit à faire l'épreuve du talent poétique (de son visiteur). Hilâlî récita des vers ; c'était défectueux. Dès que (le vizir) l'entend, il est choqué ; il s'enflamme de colère, et, s'irritant de plus en plus, il crie : « Ici, un serviteur et un bâton ! », le jette à terre et lui donne une bonne correction ; il le bat de telle sorte qu'il perd le souffle. Il se lève ; chacun de ses bras et de ses jambes devient un bâton, et il le fait jeter, inanimé, dans la salle publique. Quand cette nouvelle se fut répandue dans tout le bazar, ses héritiers vinrent l'emporter, la même nuit. Lorsqu'il eut repris ses sens, il parla de la sorte :

« Le Seigneur du pays n'est pas méchant, et il n'est « point du tout l'ennemi de la poésie. Il a probablement « trouvé mes vers défectueux ; ils ne lui ont pas paru bien « faits ; il n'a vu dans cette pièce ni goût ni grâce. Il a « donné (à d'autres), en récompense, de l'or et de l'ar- « gent. Pourquoi, cette nuit, m'a-t-il ainsi châtié ? C'est « parce que la facture de mes vers est mauvaise. Il faut « que je complète mes études. Je vais aller m'asseoir « devant un grand poète ; je fréquenterai longtemps ce « maître, et, peut-être, par la faveur de ses conseils, mon « élocution atteindra-t-elle à un degré supérieur et me « viendra-t-il quelque perfection dans l'art (poétique) ».

« Et, se levant, il alla chez le savant Jâmî ; il s'exerça pendant une lune auprès de cet illustre (maître). Quand il fut arrivé à un degré de capacité supérieur, et qu'il fût trouvé propre à commencer à faire des œuvres parfaites, il revint un jour à la porte du Gouverneur. Les officiers de la porte allèrent lui faire ce rapport : « O chef ! celui qui, « l'autre jour, a été châtié est aujourd'hui revenu à la « porte, demandant à entrer. » L'ordre fut donné : « Qu'au- « cun obstacle ne lui soit opposé ! (Mon) intention est que « vous le laissiez venir heureusement. » Il vint alors devant (le vizir), tint ses regards baissés et demeura brûlant en plein soleil pendant un long moment. Après cela, le (vizir) lui fit un signe d'encouragement, et, de la cour même, il récita son éloge ; puis il fut congédié, après qu'on lui eut donné là une gratification.

« Un ami (du Gouverneur), étonné, lui dit : « A (sa) « première visite, celui-là avait été extrêmement honoré, « puis châtié autant que possible. Aujourd'hui, après lui « avoir fait un présent, tu l'as congédié sans façon. Je ne

« comprends pas ! Qu'était-ce que cela ? Qu'est-ce que « ceci ? » Le grand seigneur répondit : « Voici ce qui en « est des corrections passées : ma main lui a donné une « correction propitiatoire, parce qu'il était nécessaire qu'on « s'en souvînt, que la nouvelle s'en répandît loin et près, « que le bruit entendu allât dire partout que l'on devait « prendre l'instruction des maîtres. L'ignorant, qui ne « pouvait faire que des vers médiocres, acquiert (ainsi), « petit à petit, le talent estimé. Quand j'ai châtié ce « (Hilâli), il était mauvais ; mais, quand il est revenu, il « était digne de récompense. »

« Cette courte histoire apprendra ce que vaut la distinction (du bon et du mauvais), dont on fait (aujourd'hui) autant de cas que des vers sur le fumier. Ceux qui ne savent pas les distinguer perpétuent la défectuosité ; ceux dont vous voyez la vanité et la prétention n'ont ni la vraie élocution ni le langage. Chacun, là-dessus, pense être le Sa*h*bân de l'éloquence !

« Assez, qalam ! n'emploie pas trop de temps à parler. Tais-toi ; les temps heureux ne sont plus. Qui prête encore l'oreille aux sons harmonieux ? Qui a encore l'intelligence des mots ? Le monde entier est plein d'incapables ! Ai-je moi-même l'inspiration littéraire ? »

M. Garcin de Tassy rappelle que *Sa*h*bân* était un poète arabe très célèbre, qui parla la moitié d'un jour, pour faire conclure la paix entre deux tribus, sans répéter deux fois le même mot.

Julien VINSON.

GLOSSAR

ZU

DECHEPARE'S POESIEN

(Siehe Uebersetzung : Januarheft 1887, pag. 1-20, Juliheft 1888, pag. 235-258, und Januarheft 1889, pag. 73-95, etc.)

(*Suite.*)

---

daquit, (*dakit*), (E 2. 8. F 1.) G 2. ich weiss es; 1 Pers. sing. praes. indic. von *iaquin*. S. d. — Auch: er, (sie, es, man) ist mir; 3 Pers. sing. praes. indic. von *edin*, mit incorp. Dativ: « mir. » (S. *badaquit*.)

daquite, (*dakite*), (E 5.) F 6. sie wissen es; 3 Pers. plur. praes. indic. von *iaquin*. S. d.

daquitenen, (*dakitenen*), E 5. derer, welche es wissen, der Weisen; Genit. possess. plur. d. b. D. von *daquite*. S. d.

daquizquian, (*dakizkian*), A 7. dass sie dir sind; 3te Person plur. praes. subjunct. von *edin*, Hilfszwt., mit incorp. Dativ « dir ». — Inchauspe V. b. fol. 375 hat *hel dakitzayán:* « qu'ils arrivent à toi, » und weiter oben *hel zakizkién:* « que vous arriviez à nous; » fol. 466: *dakizkitzun* (laburd.), *datzakizkitzun* (guipuzc.) und *dakizuzan* (biskai.): « qu'il soit à toi, » höfl. Form « à vous. » — Aus der bisc. Ausdrucksweise wird durch Austausch von *zu* gegen *ki: dakizkian*.

(daquizquigu), (*dakizkigu*), (F 4.) sie sind uns; 3 Person plur. praes. indic. von *edin*, Hilfszwt., mit incorpor. Dativ « uns ».

daraça, (*daraza*), E 1. er, (sie, es, man) nöthigt ihn, sie, es; 3 Person sing. praes. indic. von *eraço* (*erazo*), *eraçoce:* nöthigen, zwingen.

darama, D 3. 3. E 3. er trägt es davon, « il l'emporte; » 3te Person sing. praes. indic. von *eraman, eramate :* forttragen, verbringen, wegführen, abführen; Causativ von *eman, emaite :* geben. S. b.

(daramac), (*daramak*), (D 2.) du verbringst; 2 Person sing. praes. indic. von *eraman.* S. *darama.*

daramaçu, (*daramazu*), E 8. Ihr (sing.) tragt es fort; 2 Person sing. höfl. Form praes. indic. von *eraman.* S. *darama.*

daraucate, (*daraukate*), D 7. sie haben, halten, machen es ihr; 3 Pers. plur. praes. indic. von *eroan,* Hilfszwt., mit incorp. Accus. « es » und Dativ « ihr ».

(daraudaçu), (*daraudazu*) (F 3.) Ihr (sing.) habt es mir; 2 Pers. sing. höfl Form praes. indic. von *eroan,* Hilfszwt., mit incorp. Accus. « es » und Dativ « mir ». S. *deraudaçu.*

darauritzut, A 3. Ich habe sie (plur.) Ihnen (singul.); 1te Person sing. praes. indic. von *eroan,* Hilfszwt. mit incorpor. Dativ « Ihnen ». Vgl. Widmung. (*Revue de ling.,* 15 janvier 1887, fol. 15; *Separatabdruck,* fol. 12.)

daraut, E 5. er hat es mir; 3 Pers. sing. praes. indic. des Hilfszwt. *eroan,* mit incorp. Dativ « mir ».

(darautaçu), (*darautazu*), (F 5.) Ihr habt es mir; 2 Person sing. höfl. Form, praes. indic. des Hilfszw. *eroan,* mit incorp. Dativ « mir ».

(daraye), (*daraie*), (G 3.) sie haben es dir; 3 Pers. plur. praes. indic. von *eroan,* Hilfszw., für *draue, daye, deye,* mit incorp. Dativ « dir ». Vgl. von Eys, G. c. fol. 317 und 348. — *Hiri eguin vadaraye bide gabe handia :* wenn sie dir grosses Unrecht gethan haben. Der Dativ « dir » ist hier doppelt ausgedrückt. Siehe auch *darayela.*

darayela, (*daraiela*), B 7. damit er, sie, es, man es ihnen hat; 3 Pers. sing. praes. indic. von *eroan,* Hilfszw., für *draue, daroe, deye, die,* mit angehängtem *-la :* dass, und incorp. Dativ « ihnen ». Vgl. van Eys, G. c. fol. 347 und 348. — *Eta emanen darayela :* und damit er ihnen gebe[n wird]. Siehe auch *daraye.*

dardo, F 1. Pfeil, Geschoss, Stachel, Spiess, Spitze, Speer, Wurfspiess, Dolch, telum, jaculum, sagitta, stimulus.

dardoa, D 8. die Spitze, das Geschoss, der Dolch; Nomin. pass. oder Accus. sing. d. b. D. von *dardo.* S. d.

dardoac, (*dardoak*), E 3. das Geschoss, der Stachel, die Spitze; Nomin. act. sing. d. b. D. von *dardo.* S. d.

dardoaz, D 8. mit dem Geschoss, mit dem Stachel; Instrum. sing. d. b. D. von *dardo.* S. d.

(darradala), (E 7.) dass du es mir sagst, erzählst; auch: dass er, (sie, es, man) mir es sagt; ferner auch: dass ich es dir sage; von *darradac* und *-la:* dass. S. d.

darradan, (E 7.) F 2. dass ich es dir sage; 1te Person sing. praes. von *erran, erraite,* (s. d.), mit incorp. Dativ « dir »; — auch: dass du es mir sagst, und: dass er (sie, es, man) es mir sagt; 2te und 3te Person sing. praes. indic. (subj.?) von *erran,* (s. d.), mit incorp. Dativ « mir ». Vgl. van Eys, G. c. fol. 272 und 275: *dagidan.*

darrayca, (*darraika*), D 8. er, sie, es, man folgt; 3te Person sing. praes. indic. von *iarraiki, iarraice:* folgen; (auch *iarraitu*); regiert den Dativ, wie im Deutschen. Vgl. *dadúka* von *eduki.* Inchauspe V. b. fol. 457.

dastatu, G 2. gekostet, verkostet, geschmeckt; Partic. perf. — Infinitiv *dastace.* Vgl. franz.: « tâter, » engl.: « to taste, » ital.: « tastare; » (deutsch « tasten »).

date, B 3. 8. 8. 8. 8. C (1.) 4. 8. 8. D 4. E 1. 3. er, (sie, es, man) wird sein; 3 Pers. sing. futuri indic. des Hilfszw. « sein ».

daten, A 7. (C 7.) dass er (sie, es, man) sein wird; welcher sein wird; von *date* und *-n.* S. b.

datenian, B 8. indem dass er (sie, es, man) sein wird; Locativ sing. d. b. D. von *daten,* (s. d.) mit eingeschobenem *-i-.*

dateyela, (*dateiela*), B 5. dass er (sie, es, man) es sein kann, werden kann; 3 Person sing. potentialis und futuri des Hilfszw. *edin.* S. *dayteyela.*

daude, B 7. 8. sie sind, sie bleiben, sie weilen, « ils demeurent; » 3 Person sing. praes. indic. von *egon, egoite.* S. *egon.*

daudia, F 4. sind sie denn? bleiben sie denn? von *daude* und *-a* Frage. S. b.

dauguinian, (*dauginian*), B 2. 3. C 3. 7. 8. D 3. im Nahen, beim

Herankommen, in der Nähe; ein Locativ sing. d. b. D. (ob von *iauguin?* S. d.).

dauque, (*dauke*), B 1. (8.) er kann sein, bleiben; 3 Person sing. potentialis von *egon*. (s. d.); nach Aizkibel: *dauke:* ellos tienen, sie haben, halten (?).

daut, E 6. er, sie, es, man ist, bleibt; sollte wohl *dau* (ohne *t*) heissen, als 3 Pers. sing. praes. indic. von *egon*. S. d.

daya, (*daia*), F 7. ist er (sie, es, man)? gibt es? 3 Pers. sing. praes. indic. von *içan: da* und *-a* Frage, mit eingeschobenem *y*.

daydi, (*daidi*), D 5. 5. er (sie, es, man) macht es, kann es machen; 3 Pers. sing. praes. indic. von ...? Etwa eine Nebenform von *egin: da(g)idi;* woher aber die Silbe *di?*

daydiçu, (*daidizu*), F 5. Ihr (sing.) macht es, könnt es machen; 2 Person sing. praes. indic. von ...? S. *daydi*.

daydit, (*daidit*), E 6. 7. F 1. ich mache es, kann es machen, auch ironisch: ich muss es machen (E 7.); 1 Pers. sing. praes. indic. von ...? S. *daydi*.

daydite, (*daidite*), D 6. sie machen es, können es machen; 3 Pers. plur. praes. indic. von ...? S. *daydi*.

dayte, (*daite*), E (1.) 2. er, (sie, es, man) kann, möge; 3 Pers. sing. potentialis von *edin:* können.

dayteyela, (*daiteiela*), A 3. dass er (sie, es, man) sein kann, werden kann; 3 Pers. sing. potentialis und futuri des Hilfszw. *edin:* können. S. van Eys, G. c. fol. 226 oben. S. auch Widmung, (*Revue de ling.*, 15 Januar 1887, fol. 13, *Separatabdruck*, fol. 10). Inchauspe, V. basque, hat fol. 175, 208 213 und 413: *daitiala*.

(deça), (*deza*), (A 6. B 5. 8. 8. C 2. D 8. E 2.) er, sie, es, man kann es, mag es, hat es; 3 Pers. sing. praes. indic. des Hilfszw. *eçan*. S. d.

(deçaçu), (*dezazu*), (C 6.) Ihr könnt, habt es; 2 Pers. sing. praes. indic. hoefl. Form, des Hilfszw. *eçan*. S. d.

deçaçun, (*dezazun*), C 6. Dass Ihr (sing.) es habt, könnt; von *deçaçu* und *-n:* dass. S. b. *Salua deçaçun:* dass Ihr ihn rettet.

deçan, (*dezan*), B 8. 8. C 2. dass er, sie, es, man habe; er, sie, es, man soll es haben; 3 Pers. sing. praes. indic. des Hilfszw. *eçan*, mit angehängtem *-n:* dass. S. b.

deçana, (*dezana*), E 2. derjenige, welcher es hat, kann; derjenige, welchen er hat, kann; denjenigen, welcher es hat; von *deça, -n* und Artikel *-a*. S. d.

dechepare, (*d'etchepare*), A 1. Dechepare; Familienname. Eigenthümliche Verschmelzung der französischen apostrophirten Adelspartikel « d' » mit dem bask. Eigennamen *echepare* in span. Orthographie. Vgl. Widmung (*R. de ling.*, Januar 1887, fol. 7, und *Separatabdruck*, fol. 4): *Echeparecoac*. S. d.

defendentac, (*defendentak*), B 8. der Beklagte, der Vertheidiger; Nomin. act. sing. d. b. D.; auch die Beklagten, die Vertheidiger; Nomin. pass. und Accus. plur. d. b. D. — Vgl. franz.: « défendeur, défenseur. »

defensionia, B 8. die Vertheidigung.

dela, (A 3.) A 5. 6. 8. B 7. C 4. D (2.) 8. E 2. dass er, sie, es, man ist; dass es gibt; von *den -la*, wenn nicht direct von *da -la*. S. d. (D 2.) der da ist; (C 4.) so dass sie ist.

delicatuya, (*delikatuia*), B 1. der, die, das zarte.

(dema), (B 6.) er, sie, es, man gibt ihn, sie, es; 3 Pers. sing. praes. indic. von *eman, ema(i)te:* geben. S. d.

demaçuna, (*demazuna*), C 6. der, welchen Ihr (sing.) gebt; 2 Pers. sing. hoefl. Form, praes. indic. von *eman, ema(i)te,* (s. d.): *demaçu*, mit *-n:* Relativpronomen und *-a:* Artikel.

(demala), (B 6.) dass man es gibt; von *dema* und *-la*. S. b.

demandantac, (*demandantak*), B 8. der Kläger, die Kläger; Nomin. act. sing. oder pass. (Accus.) plur. d. b. D. — Vgl. franz.: « demandeur. »

(demayo), (*demaio*), (B 3.) er gibt es ihm; 3 Pers. sing. praes. indic. von *eman, ema(i)te,* (s. d.), mit incorp. Dativ « ihm ».

dembora, D 3. (die) Zeit, (das) Wetter; franz.: « (le) temps. »

demonio, C 4. 4. Dämon.

den, (A 5. 6.) C 6. G 6. dass er, sie, es, man ist; welcher ist; was ist; (A 6.) wo sie ist; von *da* und *-n*. S. b.

dena, C 6. E 2. der, welcher ist; von *den* und *-a:* Artikel. S. d. Nomin. pass. und Accus. sing. d. b. D.

denac, (*denak*), B 4. G 6. der, welcher ist; Nomin. act. sing. d. b. D. von *den*. S. d.

denbora, A 3. D (3.) 5. E 5. 5. G 3. (die) Zeit; (das) Wetter.

denboraden, D 3. dass es Zeit ist; von *denboren* und *den*. S. b.

denian, (A 8.) B 4. 5. C 4. indem dass er, sie, es, man ist; Locat. sing. d. b. D. von *den*, (s. d.) mit eingesch. *i*; *guti vste denian:* indem man es kaum glaubt.

(denic), (*denik*), (C 8. D 5. 8.) Partitiv von *leyal*(*den*): welches (treu) ist. S. *den*; (*deuscay*)*denic*; was nichts werth ist, nichts taugt; *eztenic:* welches nicht ist.

densere, (*deusere*), A 3. auch Nichts; von *deus* und *ere*. Das *-n* ist ein Druckfehler. S. Widmung.

deramadan, C 7. dass ich es führe, verbringe; von *deramat* und *-n*. S. b.

deramagu, B 4. wir führen, verbringen es (das Leben); 1 Pers. plur. praes. indic. von *eraman*. S. d. und *eramayten*.

(deramat), (C 7.) ich führe, verbringe es; 1 Pers. sing. praes. indic. von *eraman*. S. d.

deramate, A 5. D 2. sie verbringen sie (die Zeit); 3 Person plur. praes. indic. von *eraman*. S. d. — Lardizabal, fol. 44, hat *daramate*.

deraudaçu, (*deraudazu*), F 7. Ihr (sing.) habt es mir; 2 Pers. sing. praes. indic. höfl. Form, von *eroan*, Hilfszw., mit incorp. Dativ « mir ». S. *derautaçu*.

deraut, E 3. G 1. er, sie, es, man hat es mir; 3 Pers. sing. praes. indic. des Hilfszw. *eroan*, mit incorp. Dativ « mir ».

derautaçu, (*derautazu*), F 1. Ihr (sing.) habt es mir; 2 Pers. sing. praes. indic. höfl. Form, von *eroan*, Hilfszw., mit incorp. Dativ « mir ». S. *deraudaçu*.

(deriçadan), (*derizadan*), (E 4.) welche ich schätze; von *deriçat* und *-n*. S. b.

(deriçadanic), (*derizadanik*), (E 4.) welche ich schätze; Partitiv von *deriçadan*. S. d.

(deriçan), (*derizan*), (F 7.) welcher schätzt; 3 Pers. sing. praes. indic. von *irici*, (s. d.), *deriça* und *-n:* Relativpr.

(deriçanari), (*derizanari*), (F 7.) demjenigen, welcher sie beurtheilt, schätzt; mit *hon:* hochschätzt, gern hat; Dativ sing. d. b. D. von *deriçan*.

(deriçat), (*derizat*), (F 7.) ich beurtheile, schätze ihn, sie, es; 1 Pers. sing. praes. indic. von *irici, erici.* S. ersteres.

(deriçut), (*derizut*), (F 7.) ich beurtheile Euch, ich halte Euch für... ; 1 Pers. sing. praes. indic. von *irici, erici.* (S. letzteres), mit incorp. Dativ « Euch ».

derizat, F 7. ich schätze sie. S. *deriçat.*

(deriztadana), (F 8.) diejenige, welche mich (im Baskischen: mir) beurtheilt; mit *hon:* diejenige, welche mir wohl geneigt ist. Accus. sing. d. b. D. von *deriztadan,* von (*hon*) *deriztat:* sie ist mir geneigt, und *-n:* welche; 3 Pers. sing. praes. indic. von *irici,* (s. d.), mit incorp. Dativ « mir ».

(deriztanari), (F 7.) derjenigen, welche mir ein Urtheil fällt, mich beurtheilt, schätzt; mit *hon:* welche mir wohlgeneigt ist; Dativ sing. d. b. D. von *deriztan: derizta:* sie ist mir geneigt. 3 Pers. sing. praes. indic. von *irici,* (s. d.), mit incorp. Dativ « mir », und *-n:* Relativpronomen.

derrana, C 8. es ist gesprochen, wird gesprochen; für *erran da,* (s. b.); 3 Pers. sing. praes. indic. (intrans.) von *erran.*

desconoci, (*deskonozi*), A 8. B 7. Begriff des Verkennens, Nichtkennens, Misskennens, Misskanntseins; Partic. perf. *desconocitu,* Infinit. *desconocice.*

desesperacer, (*desesperazer*), E 2. Verzweifelnd(er); bezügl. der Endung *-cer* vergleiche alocacer.

desir, C 4. G 6. Wunsch, Verlangen.

desira, B 6. G 6. Begriff des Wünschens; Radical von *desiratu, desirace:* wünschen; (B 6.) verkürzt, wegen des Imperativs; (G 6.) scheint es Substantiv und zwar Nomin. pass. sing. d. b. D. von *desir,* (s. d.) zu sein.

desiracen, (*desirazen*), E 4. 8. wünschend; Particip. praes. von *desiratu, desirace:* wünschen.

desiratuz, G 3. für gewünschtes, für (das) gewünscht haben; Instrum. d. unb. D. des Partic. perf. *desiratu;* Infinit. *desirace:* wünschen.

desonesqui, (*desoneski*), D 6. unehrlich, unredlich, unanständig; Adverbium von *desonest,* dessen *-t* vor *qu* ausgefallen ist.

desonestaden, E 7. welches unanständig ist; von *desonesta:* ungehörig, unpassend, und *den.* S. d.

despara, F 5. Begriff des Verzweifelns.

despeditu, F 4. verabschiedet, abgefertigt; Partic. perf. — Infinit. *despedice:* verabschieden.

despita, F 5. der Aerger, Verdruss, Unmuth, dépit.

deuocionez, (*debozionez*), A 6. mit Frömmigkeit, mit Andacht; Instrum. sing. d. unb. D. von *deuocione.*

deuocionia, (*debozionia*), A 7. die Andacht, die Frömmigkeit.

deuotqui, (*debotki*), A 6. B 6. fromm, devot, andächtig; Adverbium von *deuot* (?).

(**deus**), (A 3. D 8. E 3.) Nichts.

(**deuscay**), (*deuskai*), (D 8.) nichtsnutz; Taugenichts; von *deus* und *gay*. S. b.

deuscaydenic, (*deuskaidenik*), D 8. welches nichts taugt, was unstatthaft, ungehörig ist; von *deuscay* und *denic*. S. b.

deusere, (A 3.) E 3. auch etwas; mit der Verneinung (*ez*, *ecin* u. a.) auch gar nichts; von *deus* und *ere*. S. b.

deyen, (*deien*), A 6. dass er es ihnen hat; 3 Person sing. preas. indic. des Hilfszw. *e(d)uki*, (s. d.) mit incorp. Dativ plur. « ihnen ».

(**diaçan**), (*diazan*), (A 6.) das er es hat; 3 Pers. sing. praes. indic. von *eçan*, Hilfszw., (s. d.): *diaça*, mit *-n:* dass; *eman diaçan:* dass er es gibt. Die Einschiebung von *i* nach *d* ist im Dialect der Soule nicht ungewöhlich, wohl wegen der äusserst weichen Aussprache des *d*, welche in gewissen Fällen die Verwechslung dieses Consonanten mit deutschem *j*, (französischem *y*) zulässt. Vgl. *yetzi* und *deitzi:* melken, u. a. m. — Familiäre Form.

diacusaçut, (*diakusazut*), C 5. Ihr seht ihn mir; ich sehe ihn; 2 Pers. sing. höfl. Form praes. indic. von *icusi*, (s. d.) mit incorp. Dativ « mir »; auch 1 Pers. sing. praes. indic. bei der Conversation mit einer höher stehenden oder mit formeller Höflichkeit behandelten Person. Für *dacusaçut.*

diacuxu, (*diakutzu*), B 5. er, sie, es, man sieht ihn; 3 Pers. (höfl. Anrede) sing. praes. indic. von *icusi*, (s. d.). Nach Lardizabal fol. 18: *diacutsu:* er sieht es dir, (d. h. Euch sing.); 3 Pers. sing. praes. indic. mit incorp. Dativ sing. « Euch ». Für *dacuxu.*

(diaducat), (*diadukat*), (F 7.) ich habe es; 1 Pers. sing. praes. indic. von *eduki*. Für *daducat*.

diagoc, (*diagok*), A 7. er, sie, es, man ist, bleibt; 3 Pers. sing. praes. indic. von *egon*, (s. d.) in der familiären Anrede an einen Mann. Inch. V. b. fol. 451.

diagoçu,, (*diagozu*), B 1. (5.) F 4. er, sie, es, man ist, bleibt, (be)ruht; 3 Pers. sing. praes. indic. von *egon*, (s. d.) in höfl. Conversationston. Inch. V. b. fol. 451.; buchstäblich: Ihr (habt ihn d)er bleibt. Auffallend ist die Construction von *so:* Blick, mit *egon* (B 5.) anstatt mit *eguin*, (*diaguiçu*); *iangoycua* steht, obwohl handelnd, nicht im Nomin. act., da die höfl. Form den angeredeten Leser zum Subject macht, wobei *iangoycua* zum Accusativ wird. *Egon* ist hier augenscheinlich transitiv.

(diat), (E 7.) ich habe es dir; 1 Pers. sing. praes. indic. von *eroan*, Hilfszw., (s. d.) mit incorp. Dativ « dir ». Nach Inch. V. b. fol. 28: ich habe es (ohne Dativ) bei familiärer Convers. mit einem Manne.

dic, (*dik*), (A 6. 7.) D 3. (3.) (G 3.) du hast es; 2 Pers. sing. praes. indic. des Hilfszw. *e(d)uki*, (s. d.); oder auch: er, sie, es, man ist, bei familiärer Conversation mit einem Manne; dann 3 Pers. sing. praes. indic.

(diça), (*diza*), (E 7.) er, sie, es, man kann sie (plur.); 3 Pers. sing. praes. indic. von *eçan*, mit incorp. Accus. plur. « sie ».

diçaçun, (*dizazun*), A 3. dass Ihr sie habt; 2 Pers. sing. praes. indic. von *eçan*, mit incorp. Accus. plur. « sie »: *diçaçu*, mit angehängtem *-n*: dass.

diçagula, (*dizagula*), B 6. wir sollen sie (haben); 1 Pers. plur. imperat. von *eçan*, mit incorp. Accus. plur.: « sie. »

(diçaquet), (*dizaket*), (E 2.) ich könnte sie (plur.); 1 Pers. sing. potent. von *eçan*, mit incorp. Accus. plur. « sie ».

dichac, (*ditchak*), E 1. (das) Schicksal, (das) Loos, (das) Glück; Nomin. act. sing. d. b. und unb. D. von *dicha*.

(dichatacoric), (*ditchatakorik*), (F 7.) buchstäblich: beschicksalt, d. h. vom Schicksal behandelt, hier im Sinne von « unglücklich »; Partitiv des Genit. adject. d. unb. D. *dichataco*, von *dicha*. S. *dichac*. Scheint für *dichagaberic* zu stehen, Partitiv von *dichagabe:* unglücklich.

dici, (*dizi*), (A 5.) D 2. 4. (G 2.) er, sie, es, man hat es; 3 Pers. sing. praes. indic. von *e(d)uki*, (s. d.) in höflicher Conversation; sonst *du*. S. d. Inch. V. b. fol. 201: *dizu*.

dicit, (*dizit*) B 4. 4. 5. C 8. E 4. 5. (7.) 8. F 3. 4. 7. G 1. 2. 4. ich habe es; 1 Pers. sing. praes. indic. von *e(d)uki*, (s. d.) in höfl. Conversation; sonst *dut*. S. d. Inch. V. b. fol 201: *dizut*.

(**didaçu**), (*didazu*), (C 5. F 3.) Ihr (sing.) habt es mir; 2 Pers. sing. praes. indic., höfl. Form, von *e(d)uki*, (s. d.), mit incorp. Dativ « mir ».

(**didaçula**), (*didazula*), (F 3.) dass Ihr es mir habt; von *didaçu* und *-la:* dass. S. b.

didan, B 5. C 7. G 2. welche (sing.) ich habe; dass ich es habe; 1 Pers. sing. praes. indic. von *e(d)uki* (s. d.): *dut* und *-n* (s. b.), mit Vocalwechsel. Inch. V. b. fol. 28, hat *dudan*, wobei in der Soule *u* wie deutsches *ü* auszusprechen ist.

(**die**), (G 3.) sie haben es; 3 Pers. plur. praes. indic. von *e(d)uki* (s. d.), bei familiärer Convers. mit einem Manne; sonst *dute*.

difama, E 8. Begriff des Verunglimpfens, in Verruf bringens; Radical des Partic. perf. *difamatu*, Infin. *difamace;* hier verkürzt wegen des Optativs *enadila*.

digne, C 5. würdig, ehrenvoll.

dignequi, (*digneki*), A 7. würdig; Adverb. von *digne*. S. d.

digneric, (*dignerik*), D 1. 5. würdig; Partitiv von *digne*. S. b.

dignia, A 6. D 5. der, die, das Würdige, Ehrenvolle; Nomin. pass. (A 6. Accus.) sing. d. b. D. von *digne*. S. d.

dignitate, D 4. Würde.

diguçu, (*diguzu*), F 3. 3. wir haben es; 1 Pers. plur. praes. indic. von *e(d)uki*, (s. d.), in höflicher Conversation. Gewöhnlich *diçugu*. Für *dugu*. S. d.

diguici, (*digizi*), F 3. wir haben es; wie *diguçu* für *dugu*.

digun, D 3. damit wir es haben; 1 Pers. plur. praes. indic. von *e(d)uki*, (s. d.): *digu*, für *dugu*, mit *-n:* dass, damit. S. d.

diligencia, (*diligenzia*), B 5. der Fleiss, die Eile, die lebhafte, fördernde Wirksamkeit.

(**dio**), (G 5.) er hat es ihm; 3 Pers. sing. praes. indic. von *e(d)uki* (s. d.), mit incorp. Dativ « ihm ».

dioçunoc, (*diozunok*), F 1. da Ihr (sing.) selbst es erzählt, sagt; von *dioçu:* 2 Pers. sing., höfl. Form, praes. indic. unregelmässig (elliptisch?) von *erran,* (s. d.) mit *-n* da, indem, dass, und *-ok:* selbst, persönlich (van Eys. D fol. 299). — S. d. — S. auch *dioxut.*

(**diogoçu**), (*diogozu*), (B 1.) Druckfehler; siehe *diagoçu.*

diohaçu, (*diohazu*), F 4. er, sie, es, man geht; 3 Pers. sing. praes. indic. von *ioan, ioaite,* (S. d.), in höfl. Conversation.

diossat, D 3. ich spreche, sage, erzähle es; 1 Pers. sing. praes. indic. unregelmässige Form von *erran,* (s. d.), gewöhnlich *diotzat* (Aizkibel Supplem.) S. auch *dioxut.*

diostaçu, (*diostazu*), F 3. Ihr (sing.) sagt mir, könnt mir sagen; 2 Pers. sing. (höfl.) praes. indic. (potentialis), unregelmässige Form von *erran* (s. d.), mit incorp. Dativ « mir ». S. auch *dioxut.*

dioxut, (*diotsut*), E 8. F 4. ich sage, erzähle es Euch (sing.); 1 Pers. sing. praes. indic. unregelmässige (elliptische?) Form von *erran,* (s. d.) mit incorp. Dativ sing. « Euch ». Die Ausdrücke *dioçunoc* (*dioçu*), *diossat, diostaçu, dioxut* und andere, welche der Autor nicht verwendet, die aber bei Inch. V. b. fol. 458 zusammengestellt sind, sollte man theilweise verschiedenen Formen des Hilfszw. *e(d)uki* (Inch. V. b. fol. 28) nachgebildet glauben; doch scheint eine einfache Auslassung der Participien von *erran* nicht annehmbar, wohl aber eine Ableitung der unregelmässigen Formen von dem latein. Zeitworte « dicere », span. « decir », franz. « dire »; also ganz unabhängig von *erran.*

diquecit, (*dikezit*), F 5. ich werde es Euch (Dativ) haben; 1 Pers. sing. futuri von *e(d)uki,* (s. d.) mit incorp. Dativ « Euch »; für *deikezut.* Inch. V. b. fol. 250; oder ohne Dativ für *dikezut,* Inch. V. b. fol. 249. *diquecit* scheint hier Potentialis zu sein, sonst müsste *valiacen* stehen, anstatt des Radical's *valia.* Inch. V. b. fol. 498 hat *daikezut* als biscaiisches Futurum potentialis.

dira, B 6. 6. C 3. 8. D 1. 2. 4. G 5. sie sind; 3 Pers plur. praes. indic. von *içan,* (s. d.); auch *dire.*

dirade, F 7. G 2. sie sind, sie werden; 3 Pers. plur. praes. indic. von *içan,* (s. d.); in Nieder-Navarra gebräuchliche Form für *dira, dire.*

diradela, F 2. da sie sind, dass sie sind, von *dirade* und *-la*. S. b.

diraden, D 5. welche sind, dass sie sind, da sie sind; welche werden; von *dirade* und *-n*. S. b.

dirate, (C 1.) D 4. (6.) E 1. sie können sein; sie werden sein; 3 Pers. plur. potentialis von *içan*, (s. d.), als Futurum gebraucht.

diraustaçu, (*diraustazu*), B 2. Ihr (sing.) pflanzt es mir, prägt es mir ein; 2 Pers. sing., höfl. Form, praes. indic. von *irausi, irauste:* aufbrechen, mit Gewalt eindringen; mit incorp. Dativ « mir ».

diren (A 7.) F 8 welche sind; von *dira, dire* und *-n*. S. b.

(direnac), (*direnak*), ( ) die, welche sind; Nomin. pass. und Accus. plur. d. b. D. von *diren*. S. d.

(direnec), (*direnek*), (A 3. G 3.) die, welche sind; Nomin. act. plur. d. b. D. von *diren*. S. d.

diro, (E 2.) G 1. er, sie, es, man kann es; 3 Pers. sing. praes. potent. von *eroan*, (s. d.). S. van Eys. G. c. fol. 358.

(diroçu), (*dirozu*), (D 5.) Ihr (sing.) könnt es; 2 Pers. sing., höfl. Form, potent. von *eroan*, (s. d.). Vgl. van Eys G. c. fol. 358.

(diroçun), (*dirozun*), (D 5) welches Ihr (sing.) könnt; von *diroçu* und *-n*. S. b.

dirodano, E 4. bis dass ich es kann; von *dirot* und *ño*, mit eingeschobenem *a*. S. b.

(dirogu), (B 2.) wir können es (haben); 1 Pers. plur. potent. von *eroan*, (s. d.). Vgl. van Eys. G. c. fol. 358.

(dirot), (E 4) ich kann es; 1 Pers. sing. potent. von *eroan*, (s. d.), Vgl. van Eys. G. C. fol. 358.

diroyte, (*diroite*), D 6. sie können, vermögen es; 3 Pers. plur. potent. von *eroan*, (s. d.), für *dirote*. Vgl. van Eys. G. c. fol. 358. 359.

disputa, F 2. (der) Wortwechsel, (der) Disput, (der) Wortstreit.

(dit), (F 8.) ich habe ihn, sie, es; 1 Pers. sing. praes. indic. von *e(d)uki;* gewöhnlich *dut*. S. b.

diten, B 7. dass sie es haben; 3 Pers. plur. praes. indic. von *e(d)uki* (s. d): *dite*, für *dute*, mit angehängtem *-n:* dass. S. d.

dithia, D 6. die (weibliche) Brust, die Mutterbrust.

ditu, (B 4. 5) C 4. er hat sie (plur.) ; 3 Pers. sing. praes. indic. von *e(d)uki*, mit incorp. Accus. plur. « sie ».

(dituçu), (*dituzu*), (F 1.) Ihr habt sie (plur.) ; 2 Pers. sing. höfl. Form, praes. indic. von *e(d)uki*, mit incorp. Accus. plur. « sie ».

ditut, C 3. F 1. Ich habe sie (plur.) ; 1 Pers. sing. praes. indic. von *e(d)uki*, mit incorp. Accus. plur. « sie ».

(dituzte), (D 6.) sie (plur.) haben sie (plur.) ; 3 Pers. plur. praes. indic. von *e(d)uki*, mit incorp. Accus. plur. « sie ».

dizum, (*dizun*), A 4. auf dass Ihr (sing.) es habt; 2 Pers. sing. höfl. Form. praes. indic. von *e(d)uki*, (s. d.), *dizu* für *duzu*, mit angehängtem *m* (für *n*): dass. S. Widmung (*Rev. de l.*, Januar 1887, fol. 21 ; *Sep. Abdruck*, fol. 18). Die vorstehende Uebersetzung wird doch die richtigere sein.

dnguya, (*duguia*), F 5. haben wir es ; *n* ist Druckfehler ; siehe *duguya*.

doa, B 3. er, sie, es, man geht ; 3 Pers. sing. praes. indic. von *ioan, ioaite*. S. d.

(doaque), (*doake*), (D 7.) er sie es wird gehen, kann gehen ; 3 Pers. sing. futuri von *ioan, ioaite*, (s. d.), auch als potentialis gebraucht.

doat, E 4. ich gehe es, ich habe es ; 1 Pers. sing. praes. indic. (transitiv) von *ioan, ioaite*, (s. d.), als Hilfszeitwort.

doctoriac, (*doktoriak*), C 1. die Doctoren ; Nomin. pass. plur. d. b. D. von *doctor(e)*.

doctrina, (*doktrina*), A 3. 5. die Lehre.

doha, B 4. E 1. er, sie, es, man geht ; 3 Pers. sing. praes. indic. von *ioan, ioaite*. S. d.

(dohate), (D 3.) sie gehen, wandeln ; 3 Pers. plur. praes. indic. von *ioan, ioaite* S. d.

doathenic, (*dohatenik*), D 3. welche gehen, wandeln, durchlaufen ; Partitiv von *dohaten* : von *dohate* und *-n*. S. b.

dohen, G 2. dass er, sie, es, man (weg)geht ; 3 Pers. sing praes. indic. von *ioan, ioaite* ; für *doha -n*.

dolore, C 8. E 1. 5. 5. 5. Schmerz, Leid, Leiden.

dolorerequi, (*dolorereki*), C 4. mit Schmerz; Sociativ d. unb. D. von *dolore*. S. d.

doloretan, F 2. in den Schmerzen, in Schmerz, in Qual; Locat. plur. d. b. D. und Locat. d. unb. D. von *dolore*. S. d.

dolorezqui, (*dolorezki*), C 2. 3. schmerzlich; peinlich, wehmüthig; Adverbium des Instrum. d. unb. D. *dolorez*, von *dolore*. S. d.

doloriac, (*doloriak*), B 2. die Schmerzen; Nomin. pass. plur. (Accus. plur.) d. b. D. von *dolore*. S. d.

doloryan, (*dolorian*), E 5. im Schmerz, in der Qual; Locat. sing. d. b. D. von *dolore*. S. d.

dolu, B 2. 4. Reue, Bedauern, Trauer.

dolucen, (*doluzen*), F 8. bereuend, Reue fühlend; Partic. praes. von *dolutu*, *doluce*: bereuen.

doluya, (*doluia*), A 7. die Reue, der Schmerz, das Bedauern; Nomin. pass. und. Accus. sing. d. b. D. von *dolu*, (s. d.), mit eingesch. *y*.

(dona), (A 6.) der, die Heilige; Sanct; Sancta.

donario, D 8. Lohn, Belohnung, Gabe.

donoa, E 3. die Gabe, die Eigenschaft, das Geschenk.

dostetan, E 2. in Freude, in Vergnügen; Locativ d. unb. D. von *doste*: Erholung, Vergnügen.

dreça, (*dreza*), D 6. Begriff des Dressirens, Abrichtens, Erziehens; Radical von *dreçatu*, *dreçace*: abrichten; verkürzt wegen des Imperativs.

drugaçula, (*drugazula*), E 7. möget Ihr (sing.) es ihm haben! *ieyncoac drugaçula*: Gott, waltet Ihr es! *drugaçu*, für *draukazu*: 2 Pers. sing., höfl. Form, praes. indic. von *eroan*, (s. d.) mit incorp. Dativ « ihm », mit angehängtem *-la*: dass, unter Verwendung des Ganzen als Imperativ.

du, (C 8. D 8. E 1.) F 1. G 6. er, sie, es, man hat es; 3 Pers. sing. praes. indic. von *e(d)uki*. S. d.

(duc), (*duk*), (A 6.) du hast es; 2 Pers. sing. praes. indic. von *e(d)uki*, (s. d.) bei familiärer Anrede an einen Mann.

duçu, (*duzu*), (A 5) C 5. D 3. 5. 5. E 7. F 1. 2 4. 5. 6. 7. Ihr (sing.) habt es; 2 Pers. sing. höfl. Form praes. indic. von *e(d)uki*. S. d.

duçun, (*duzun*), A 3. C 6. 8. F 5 7. dass Ihr (sing.) es habt; welches Ihr (sing.) habt; von *duçu* und *-n*. S. b.

duçuna, (*duzuna*), (E 8.) F 5. 5. dasjenige, welches Ihr (sing.) habt; von *duçun* und *-a:* Artikel. S. b.

(duçuye), (*duzuie*), (C 3.) Ihr (plur.) habt es; 2 Pers. plur. praes. indic. von *e(d)uki*, mit eingeschobenem *y*.

duda, B 5. D 5. (7.) E 3. Begriff des Zweifelns; Zweifel; *duda gabe:* ohne Zweifel.

dudala, B 4. dass ich es habe; von *dut* und *la*. S. b.

dudan, A 7. 7. C 6. 7. E 5. 6. 7. 8. F 6. 7. welche ich habe; wie ich es habe; dass ich es habe: von *dut* und *-n*. S. b.

dudana, E 4. F 2. das, was ich habe; von *dudan* und *-a:* Artikel. S. b.

dudanian, E 1. indem dass ich es habe; Locat. sing. d. b. D. von *dudan*, mit eingesch. *i*. — S. *dudan*.

duen, B 4. dass er, sie, es, man es hat; von *du* und *-n*. S. b.

dugu, (A 5. 5.) B 1. C 2. D 2. wir haben es; 1 Pers. plur. praes. indic. von *e(d)uki*. S. d.

dugum, A 3. damit wir es haben; von *dugu* mit angehängtem *-m*, für *-n:* dass, damit.

dugun, A 8. B 1. (1.) 7. D 2. F 5. G 1. dass wir es haben; von *dugu* mit angehängtem *-n:* dass.

(duguya), (*duguia*), (F 5.) habt Ihr (sing.) es? von *dugu* und *-a:* Frage, mit eingesch. *y*.

(duqheçu), (*dukezu*), (E 5.) Ihr (sing.) werdet es haben; 2 Pers., höfl. Form, futuri von *e(d)uki*. S. d.

duque, (*duke*), C 1. Herzog.

duque, (*duke*), D 5. er, sie, es, man wird es haben, kann es haben; 3 Pers. sing. futuri von *e(d)uki*, (s. d.), als Potentialis gebraucht.

duquec, (*dukek*), D 3. G 3. 3. (3. 4.) du wirst es haben; 2 Pers. sing. futuri von *e(d)uqui* (s. d.) in familiärer Anrede an einen Mann; auch: « er wird es haben, wird sien; » 3 Pers. sing. futuri von *e(d)uqui*, bei familiärer Conversation mit einem Manne.

duqueçu, (*dukezu*), (E 8.) F 5. 6. 6. Ihr (sing.) werdet es haben; 2 Pers. sing., höfl. Form, futuri von *e(d)uki*. S. d.

(duquedan), (*dukedan*), (F 7.) dass ich es haben werde, dass ich es kann; von *duquet* und *-n*. S b

duquedanari, (*dukedanari*), F 7. derjenigen, welche ich nicht haben kann; Dativ sing. d. b. D. von *duquedan*. S. d.

(duquegu), (*dukegu*), (B 3. 6. D 1.) wir werden es haben, können es haben; 1 Pers. plur. futuri von *e(d)uki*, (s. d.), auch als Potentialis gebraucht.

(duqu-la), (*dukela*), (B 7.) dass er es haben wird, haben kann; von *duque* und *-la:* dass. S. b.

(duquet), (*duket*), (E 2. F 7.) ich werde es haben, kann es haben; 1 Pers. sing. futuri von *e(d)uki*, auch als Potentialis verwendet.

(duqueye), (*dukeie*), (F 5.) sie werden es haben, können es haben; 3 Pers. plur. futuri von *e(d)uki*, (s. d.), auch als Potentialis.

duqueyen, (*dukeien*), B 8. dass er es haben wird, kann (für *dukian*), und: dass sie es haben werden, können (für *dukién*); auch: dass du es haben wirst, (für *dukeyán*); 3 Pers. singul. und plur. (*dúke* und *dukie*), sowie 2 Pers. sing. (famil. Anrede an einen Mann) (*dukek*) futuri von *e(d)uki*, (s. d.), mit angeh. *-n:* dass. Im ersten Falle eingesch. *y*, im dritten Erweichung des Schluss *-k* in *y*.

dut, (E 6.) F 2. ich habe es; 1 Pers. sing. praes. indic. von *e(d)uki*. S. d.

Es ist vorgeschlagen worden, das als transitiv geltende Zeitwort im Baskischen im intransitiven Sinne aufzufassen und *z*. B. *dut:* **da-houra-t**: « es ist — dies — mir » zu lesen (Chaho, Gram. euscarienne 1836, page 82); Dr Friedrich Müller (Grundriss der Sprachwissenschaft 1885 III 2. 1. Seite 18, unten) liest: *nakarzu: n-a-kar-zu:* ich bin im Tragen (Getragen werden) durch Dich (höfl. Form).

Dürfte man nicht analysiren: **naiz-ekar-zu**, was dieselbe Uebersetzung mit grösserem Rechte zuliesse, und die Vocalwandlung in *-a-*, erklärte?

Auf *dut* übertragen ergäbe diese Analyse **da-euk** (Radical von *e(d)uki*)-**t**: « er, sie, es, man ist — im Haben (Gehabt werden) — durch mich. » Eine Variante der Form ist *daut*, eine andere, contrahirt, *dot* und *eduki* bildet *dadukat*.

Dieses System liesse sich mit überraschender Consequenz durch die ganze Conjugation hindurch anwenden, und die Unregelmässigkeit bei einzelnen Formen des Imperfectums würde dabei nicht störender sein, als sie es bei der transitiven Auffassung ist.

Erreicht würde dadurch leichtere Verständlichkeit der baskischen Texte, und bewiesen, dass die baskischen Participia perfecti niemals als Infinitive verwendet werden, wie durch zahlreiche Grammatiken (auch Larramendi) die Sage geht.

In einem besonderen Artikel soll diese interessante Frage eingehender besprochen werden (1).

(dutan), (D 1.) welche ich habe, dass ich es habe. S. *dudan.*

dute, A 3. 8. B 4. 8. G 5. 5. 6. sie haben es; 3 Pers. plur. praes. indic. von *e(d)uki,* (s. d.). *Vehar dute:* sie müssen.

(1) Ist bereits in einer Brochüre, von 24 Decber 1890, geschehen.

V. STEMPF.

(*A suivre.*)

NOTES SUR LE DÉVELOPPEMENT DU LANGAGE

(*Suite.*)

VINGT ET UNIÈME MOIS.

Me tendant quelque chose que sa mère lui avait remis pour moi, elle m'a dit (636e jour) : *papa, pa ta* (papa, pour toi). Elle se servait de « tu » dans les expressions « entends-tu », « viens-tu », mais n'avait pas encore à ma connaissance employé le mot « toi ».

Tandis que sa façon de dire un mot s'améliore sur un point, elle est souvent corrigée mal à propos sur un autre ; ainsi à *boi-ia* (voilà) succède, à partir du 617e jour, *vala*, forme dans laquelle on voit apparaître la consonne initiale de chacune des deux syllabes, mais disparaître le son *oi*.

Peu (fleur), *pill* (fille), *pon* (front), sont remplacés par *feu* (618e jour), *fi* (623e jour), *fon* (633e jour).

Ta est substitué à *chu* pour « chocolat » (634e jour), et *ui* à *vi* pour « oui » (636e jour).

Un peu souffrante le 614e jour, elle nous disait en plaçant la main sur son ventre : *ma a bedon* (mal à bedon).

Très souvent, au moment de s'endormir, elle éprouve le besoin de parler d'un fait qui l'a frappée dans la journée. Ainsi, le 627e jour, une fois au lit elle a répété à plusieurs reprises : *bébé ba-iin, badon* (bébé vilain, ballon). Elle s'était au Luxembourg disputée avec une petite fille à propos d'un ballon qu'elles voulaient toutes les deux.

Pour demander à « regarder dans la rue », elle a dit : *a dadé da u* (631e jour).

Elle nous a vu faire la chasse aux grosses mouches ; le 632e jour, m'en montrant une sur le plancher, elle m'a dit : *papa, a mou a tou, apé, mo* (papa, la mouche elle court, attraper, morte).

Elle voulait boire (634e jour), et j'étais en train de mettre l'eau; elle a crié d'un ton impatient : *até, vo-ion* (assez, voyons).

A table elle a réclamé un oignon en disant : *un gnognon a veu* (un oignon, *Suzanne* en veut) ; de même un instant après : *ma, maman, a veu* (fromage, maman, *Suzanne* en veut). Elle débute par le nom de ce qu'elle désire et ajoute ensuite, supprimant son propre nom, qui est, sous-entendu ou exprimé, le sujet de toutes les phrases où elle parle d'elle : « en veut » (635e jour).

Lorsqu'elle ne veut pas de quelque chose qu'elle n'aime pas ou lorsqu'elle ne veut plus de quelque chose qu'elle aime, elle se sert de « pas bon » très correctement prononcé (619e jour).

Elle a entendu les petites filles sautant à la corde tournée par d'autres, dire avant de se lancer : « à la une, à la deux, à la trois » ; depuis, il lui arrive de dire, en tournant ou non un bout de fil, *a la um, a da deu,* et aussitôt

après elle saute (629e jour). Elle reproduit parfaitement l'intonation avec laquelle ces mots ont été prononcés devant elle ; pour *a la um,* notamment, elle a ce mouvement qui forme un double menton et que l'on fait en cherchant à imiter la voix de basse. Du reste, d'une manière générale, elle n'a pas le parler monotone, et l'intonation interrogative, en particulier, est très marquée dans les expressions qui la comportent, telles que « entends-tu, — *atu tu* » (621e jour).

Elle répète beaucoup, sans les comprendre, les mots qu'elle entend, surtout le dernier mot des phrases, et elle les répète plus correctement qu'elle ne faisait, par exemple : gamine, *ami* ; maboul, *mabou* ; fou, *fou* (632e jour).

Prenant un livre ou un journal, elle fait parfois semblant de lire, c'est-à-dire qu'elle prononce des syllabes quelconques, seulement ces syllabes sont beaucoup moins nombreuses et moins variées qu'autrefois ; elle ne se sert presque plus que de syllabes commençant par *b*, ainsi elle a dit le 612e jour : *ba, bé, ba, bi, ba, be.* Le 635e jour elle m'a demandé *a vi* (un livre), et sur ma question : « pourquoi faire ? » elle a répondu : *ba, bé, be.*

VINGT-DEUXIÈME MOIS.

Rentrant le soir (644e jour), elle s'amusait de son ombre projetée par les becs de gaz. Quand l'ombre disparaissait, elle s'écriait : *bon, pati* (bon, partie), puis se tournant vers moi : *ia-ian, papa, a pa vu* ? (Suzanne, papa, *tu ne l'*as pas vue ?) ; d'autres fois elle s'adressait au bec

de gaz : *da a pa vu?* (gaz, *tu n'*as pas vu ?). Dès que l'ombre reparaissait, elle annonçait : *vala ia-ian* (voilà Suzanne).

Le 646e jour elle racontait ce qu'elle avait vu deux jours avant au Jardin d'acclimatation et ce qui était arrivé. Voici une de ses phrases : *a va da, maman pin magné ; tè a papô apapé* (la girafe *est* grande, maman *lui a donné du* pain *à* manger; *la* chèvre *a voulu* le chapeau attraper). Sont rétablis en italiques dans la traduction, ici comme ailleurs, les mots non exprimés par la petite.

Elle réclamait (649e jour) une poire (*pa*), sa mère en prenant une petite, elle lui a dit : *a peti non, da* (une petite non, *une* grande). Le même jour, on venait de lui poser un rond de serviette sur la tête, elle l'a demandé en disant : *don a ma, va va* (donne-*le moi* à *la* main, *tu* vas voir).

Le 650e jour, voyant, au Jardin d'acclimatation, des canards entrer dans l'eau, elle a dit : *nana bôtou, bim da o* (canards beaucoup, bim dans eau). Une bête lui ayant au passage touché la figure avec sa queue, elle m'a crié aussitôt : *a teu, papa, a vu ? pom a jou* (la queue, papa, *tu* as vu? pom *sur* la joue). La girafe ayant mis la tête à sa lucarne, la petite l'a signalée en disant : *da da u* (*elle* regarde dans *la* rue). Les jours suivants, elle a raconté ces incidents, répétant exactement les mêmes phrases, et appelant (654e jour) le tramway du Jardin d'acclimatation *mamé peti* (tramway petit).

Je n'étais pas habillé, le 655e jour, au moment où on l'a levée, et elle a constaté le fait : *papa abeié ato non, ia-ian abeié non* (papa habillé encore non, Suzanne habillée non).

Le 656e jour, à table, elle m'a dit : *a popo a veu, papa a veu tu ? taté don* (la compote *j'*en veux, papa en veux-tu ? assiette donne). Puis elle a ajouté : *pata po apoté* (François poires *a* apporté), ce qui était la constatation exacte d'un fait. La questionnant sur ce qu'il fallait lui faire parce qu'elle n'était pas sage, elle a répondu : *a ièiè poté* (le derrière fouetter). Elle a la manie de se déchausser et je le lui ai défendu ; je l'ai surprise se répétant, pendant qu'elle désobéissait : *atan, atan, ia-ian, poté* (attends, attends, Suzanne, fouetter).

Parlant d'une anguille, elle a dit (662e jour) : *maman, a mu a bè* (maman, elle remue la bête).

Voulant être couchée dans notre lit (663e jour), elle a dit : *maman, dodo da da iéi* (maman, dodo dans grand lit).

Voyant deux personnes s'embrasser (666e jour), elle a dit : *aba deu* (*ils s'*embrassent *les* deux); elle a dit la même chose depuis lorsque ce fait s'est reproduit en sa présence ou en voyant une gravure représentant deux personnes s'embrassant.

Passant d'une pièce dans une autre (668e jour) sans emporter sa poupée, elle a dit s'adressant à celle-ci : *ava, don a ma* ; *o! taté* (au revoir, donne la main ; oh! cassée); la main de la poupée était, en effet, cassée, et la petite a l'habitude de toucher la main aux personnes qu'elle quitte.

Montrant un poisson en relief sur une boîte de conserves, elle a dit : *paton* (poisson). En lui parlant de ses poupées indistinctement, il est arrivé d'employer le mot « filles » ; elle a pris l'habitude d'appeler une de ses poupées *fi* (fille) et l'autre *pépé* (poupée), et elle ne confond

jamais, c'est toujours la même qui est *fi* et la même qui est *pépé* (640e jour).

Demandant à aller se coucher le 643e jour, elle a, après avoir dit *dodo*, ajouté *ta* (tard), en nous montrant la pendule, nous disant ainsi ce que nous lui avons dit souvent lorsqu'elle refusait d'aller se coucher.

Elle aime les amandes vertes, et bien qu'on se serve toujours du mot « amande » et qu'on le répète avec intention, elle s'obstine à les désigner par le nom *a ba-io* (les noyaux), qu'elle leur a donné d'elle-même le premier jour. Le 667e jour, dix jours après l'observation précédente, elle substituait *ama* à *ba-io*.

Elle aperçoit quelquefois des Chinois, aussi lui arrive-t-il de parler des *na da a u* (Chinois dans la rue), et régulièrement elle ajoute : *a teu, a papi* (la queue, le parapluie). C'est d'elle-même qu'elle a remarqué le parapluie, tandis que, dès le début, la natte lui avait été signalée (661e jour).

Elle dit *baté*, pour « bracelet » ; s'amusant avec un chien, elle a touché le collier qu'il avait en disant *baté*. Le même jour (663e), montrant à la devanture d'un fruitier une grosse citrouille, elle a dit : *à ma* (la tomate).

Nous l'avons habituée à nous dire bonjour le matin ; elle s'est mise d'elle-même (666e jour) à dire bonjour, en se réveillant, à ses pieds (*pè bojou*) ; puis, dès qu'elle est habillée, au balai et autres objets qu'elle retrouve.

Le 657e jour, pour dire du feu qu'il était « éteint », elle a dit *adadu*. Surpris de la dernière syllabe, je lui ai demandé de me répéter le mot « éteint », elle a dit aussitôt *tin*. J'ai songé alors à lui demander de répéter

« éteindu », qu'elle n'a certainement jamais eu l'occasion d'entendre, mais que je me suis souvenu d'avoir vu mentionner dans le mémoire d'Egger sur le développement du langage chez les enfants, elle a exactement dit ce qu'elle avait tout d'abord dit d'elle-même : *adadu*. Je note qu'elle dit déjà *dadu*, pour « descendu ».

Le 658e jour elle voulait dire : *pata pa pa apoté* (François poires *n'a* pas apporté), elle a dit : *pata pa pa pa pa pa apoté*, mettant cinq *pa* au lieu de deux qu'il fallait, étant donné son langage ; elle précipitait les *pa* comme un bègue, et, après avoir lancé *apoté* avec l'explosion finale du bègue, elle a ri sans qu'une remarque lui eût été faite.

Pour le participe « venu » elle dit *menu*, elle prononce correctement l'adverbe « pas » ; or, pour dire : « il n'est pas venu », elle dit : *a ma menu*, remplaçant, en ce cas seulement, le *p* de « pas » par un *m* (662e jour).

Des militaires allant promener des chevaux passent souvent devant la maison, depuis le 670e jour elle a imaginé de dire à leur passage : *patô*, *patô*, *patô*, sans qu'elle ait entendu faire cette imitation du pas des chevaux sur le pavé.

Tripotant une douzaine de sous, elle faisait comme quelqu'un qui compte, l'intonation était bien celle que l'on a en pareil cas. Voici les syllabes prononcées : *a*, *de*, *de*, *té*, *de*, *ta*, *de*, *de*, *a*, *de*, *té*, *ta*, *de*. Elle continue d'ailleurs, à ne connaître véritablement que la signification de un et de deux ; elle sait quand il y a un objet ou deux, et d'elle-même elle l'indique ; lorsqu'il y en a plus de deux, elle ne l'exprime d'aucune manière. Sur ma demande de dire

« trois », elle a dit *ta*, et elle a dit ensuite de même pour « quatre » (641e jour).

VINGT-TROISIÈME MOIS.

Elle se sert du mot « trois » en comptant avant de se lancer pour essayer de sauter à la corde : *a la um, a la deu, a la ta* (à la une, à la deux, à la trois) ; elle ne se sert ni de ce mot ni d'un autre pour constater la présence de trois choses (689e jour).

Le 691e jour, pour la première fois, j'ai cherché à lui faire comprendre les mots « rond » et « carré », qu'elle a répétés *on* et *tué*. Le lendemain, sans que ces mots aient été préalablement prononcés, elle a été interrogée de la manière suivante : « Comment est ce livre ? Comment est cette assiette ? » Elle a répondu au hasard, tombant quelquefois bien, se souvenant en tout cas des deux mots en question.

Il lui arrive de changer d'elle-même sa façon d'appeler une chose, de même que sa façon de dire certains mots. Ainsi elle avait d'elle-même baptisé *nana* le petit pain, le croissant, monté le matin avec les journaux, qu'elle a connus tout d'abord sous le nom de « canards », transformé par elle en *nana*. Le 692e jour elle demandait *sason, sason,* et je ne comprenais pas, elle a fini par me montrer le croissant. « C'est du croissant que tu veux ? » lui ai-je dit ; sur sa réponse affirmative, j'ai ajouté, en lui présentant le croissant : « Qu'est-ce que c'est que ça ? » Elle a répondu *sason* ; c'est par le mot « croissant » que le petit pain a toujours été désigné devant elle, elle a fini par s'en

apercevoir, et elle le répète tant bien que mal. Le lendemain (693e jour), encore d'elle-même, elle substituait *nô* à *nana* pour désigner soit le paquet de journaux, soit un journal.

Il y a eu dans sa prononciation une modification frappante. Le son *s*, prononcé par elle dans très peu de mots avant le vingt-troisième mois et remplacé par *t*, a pris à son tour la place de cette dernière consonne dans un grand nombre de mots. Cette modification faite à propos dans certains cas, comme dans les mots : assez, assis, bassin, cassé, merci, seau, l'a été sans motif, au point de vue de la correction, dans d'autres ; par exemple, pour « biscuit », *bési* a succédé à *béti* ; pour « chausson », c'est *sôson* au lieu de *tôton*, et *sason* au lieu de *daton*, pour « garçon », la modification porte ici sur les deux syllabes, alors qu'elle n'est justifiée que pour la dernière ; c'est, pour « ceinture », *sasu* au lieu de *tatu*, avec une modification relativement bonne sur la première syllabe et une franchement mauvaise sur la deuxième (697e jour).

Réclamant d'un plat qui lui plaisait (671e jour), elle a dit : *ato, ba avan* (encore, boire avant).

Pour raconter (678e jour) qu'elle était allée en omnibus, elle a dit : *bibu zazan alé* (omnibus Suzanne allée).

Lorsqu'on lui fait une recommandation quelconque, elle répond : *voui, bon, atadu* (oui, bon, entendu), ou ce dernier mot tout seul (692e jour). Ce même jour, n'apercevant qu'une de mes mains, elle me dit : *vo l'è l'ô man ?* (où est l'autre main ?), intercalant un *l* entre l'équivalent dans sa bouche de « où » et de « est ». Elle a toujours

l'intonation interrogative très accentuée et commence à user beaucoup de *vo l'è...?* (où est...?) à propos, par exemple, d'objets qu'elle cherche et qu'elle ne trouve pas. Les autres formes interrogatives les plus fréquentes sont : *ata tu* (entends-tu), *viin tu* (viens-tu), *va tu* (vois-tu), *veu tu* (veux-tu). Du reste, elle fait souvent elle-même la demande et la réponse, répétant la même chose des dix et quinze fois dans les conversations interminables qu'elle paraît avoir avec ses poupées.

Le 673e jour elle a eu une sœur qu'on lui a présentée, et le mot « sœur » a été, à cette occasion, plusieurs fois prononcé devant elle. Littéralement stupéfaite, tout d'abord, elle a fini par retrouver sa langue et a dit : *seu tati* (sœur gentille), ajoutant ainsi une épithète au mot qu'elle venait d'entendre. Puis elle a signalé que *seu* avait : *a-iou* (caillou, tête), *a bedon* (un bedon), *a ièiè* (un derrière), *a ma* (une main) ; elle a failli lui fourrer le doigt dans l'œil et prétendait contribuer à l'habiller.

Bien qu'elle ait, dès le lendemain, connu le nom de sa sœur, Marcelle, répété par elle *masè*, c'est surtout du mot *seu* (sœur) qu'elle s'est servie pour la désigner jusqu'au 693e jour, à partir duquel *masè* est devenu le terme le plus fréquent.

Le 676e jour on allait la coucher, lorsqu'elle a crié : *bojou a seu avan* (bonjour à sœur avant).

Montrant sa mère, elle dit d'un air très sérieux, le 679e jour : *seu tété a dedan* (sœur téter là dedans). Le même jour elle a, d'elle-même, porté ses poupées et plusieurs jouets près de sa sœur en disant : *tiin, seu* (tiens, sœur).

Le 681e jour elle montrait divers objets à sa sœur, ajoutant chaque fois : *va tu? seu* (vois tu? sœur).

Pour demander que l'on couche sa sœur, dont sa mère s'occupe quelquefois trop longtemps à son gré, elle dit (692e jour) : *masè, mè dodo* (Marcelle, mets dodo).

A propos de ce qu'elle voit dehors à des enfants, à de grandes personnes, ou même à propos d'objets tels que chapeau, billes de billard, gant, servant d'enseigne, elle nomme la chose et ajoute aussitôt (676e jour) : *pa a zazan, non* (pas à Suzanne, non) ; parfois elle ajoute encore : *a papa non*, ou *a maman non*, mais elle termine régulièrement par *a madam* (à madame), ou *a meseu* (à monsieur). Le 679e jour, rencontrant une petite fille qui avait un ballon, elle l'a montrée en disant : *badon pa a zazan, non, a bébé* (ballon pas à Suzanne, non, à bébé). Elle a continué, après avoir nommé une chose, à ajouter *a zazan* ou *pa a zazan*, suivant que la chose pouvait être ou non en sa possession ; mais, le 683e jour, prenant sa photographie, elle a dit : *zazan, a ma* (Suzanne, à moi) ; elle a, cette fois, employé son nom pour désigner son portrait, et le pronom seul pour marquer la possession. C'est depuis le 674e jour qu'a été remarqué chez elle l'emploi du pronom « moi », mais jusqu'au 683e jour on lui avait toujours entendu ajouter son nom à ce pronom et dire *ma zazan* (moi Suzanne).

Elle a la manie de vouloir me déchausser, comme je retirais mon pied (696e jour), elle m'a dit d'un ton de commandement : *dom pié a ma* (donne pied à moi).

Ayant cassé une bobèche (680e jour), elle est venue me dire : *bobè tasé* (bobèche cassée). A ma question : « qui l'a cassée ? » elle a répondu : *zazan* (Suzanne). J'ai ajouté :

« qu'est-ce qu'il faut te faire ? » réponse : *foté ièiè* (fouetter derrière). Comme je lui disais : « approche-toi », elle est partie en criant : *non*, *ba t'an* (non, va-t'en).

Jouant avec sa poupée (683e jour), elle lui disait : *pa pipi a balon*, *vala*, *ata tu*, *poupé?* (pas pipi à pantalon, voilà, entends-tu, poupée ?) Puis : *ché*, *mama-ié*, *mi avan mè* (coucher, mademoiselle, chemise avant mettre). Elle la plaçait contre sa poitrine en disant : *tè poupé* (tette, poupée), et elle ajoutait un instant après en la retirant : *a tété* (elle a tété). Nombreux sont les faits de ce genre qui prouvent qu'elle remarque ce qu'elle voit faire, s'en souvient et l'imite.

A peine arrive-t-on avec elle sur les quais, elle s'écrie : *sèm batô* (Seine, bateaux). Noté le 688e jour, ce fait s'est souvent reproduit.

Lorsqu'on lui parle, pourvu qu'on parle lentement, il lui arrive de répéter, non seulement le dernier mot de la phrase, mais presque chaque mot, d'une manière, d'ailleurs, fort incomplète la plupart du temps. Ses répétitions d'un mot ne sont plus limitées à une seule syllabe de ce mot, elles vont, le cas échéant, jusqu'à deux ou trois syllabes ; c'est surtout pour le dernier mot qu'elles sont correctes. Lorsque ce n'est pas à elle que l'on parle, elle répète beaucoup moins, et elle se borne alors, d'habitude, à un seul mot saisi au vol ; cependant, il y a quelquefois répétition d'une suite de mots : le 691e jour, les mots « de l'autre côté de l'eau » ayant été dits à la fin d'une phrase qui ne lui était pas adressée, elle répéta aussitôt *tôté da o*.

VINGT-QUATRIÈME MOIS.

Le 702e jour, elle a employé le pronom « mon, ma ». Elle a continué à user de « moi », mais non comme sujet de verbe ; à cet égard, elle s'est exclusivement servie de la tournure : « Suzanne fait ceci, Suzanne veut cela », jusqu'au 715e jour, où l'emploi de « je » a été remarqué pour la première fois dans une réponse : *j'é* dit, pour « je l'ai ».

Il est curieux de voir la rapidité avec laquelle se succèdent dans son esprit les idées les plus différentes. Le 702e jour, tout en cherchant à « attacher un ruban », elle a dit deux ou trois fois *atasé ban*, et, sans transition, elle a continué ainsi : *a-iéi, mamò, amoneu, ba t'an mu-i* (Cornélie, chameau, ramoneur. va-t'en, Marie) ; or, il y avait justement plusieurs jours qu'elle n'avait pas vu sa petite amie Cornélie, elle n'était jamais allée voir le chameau avec elle, il n'avait été ni de près ni de loin question de ramoneur, et la bonne Marie, à qui elle disait de s'en aller, n'était pas là. Des faits de cette espèce se reproduisaient d'autant plus souvent qu'elle était à un moment où, seule ou non, elle parlait sans cesse.

Le 703e jour elle a dit à sa mère ; *a fin, dom pasô pin, maman* (*Suzanne* a faim, donne *un* morceau *de* pain, maman).

Voici deux phrases (706e jour) : *a mu a bè* (elle remue la bête) ; *a bezé a bô* (les souliers sont beaux), qui montrent le remplacement par *a* des mots « elle, la, les, sont ».

Elle avait dit quelque chose que je n'avais pas saisi, lui ayant demandé de le répéter, elle le répéta en ajoutant : *anta tu, papa ?* (entends-tu, papa ?)

A table, sa mère avait pris une poire et la pelait (716e jour) : *poi pa mu, maman ?* demande la petite qui, sur réponse affirmative, ajoute : *si, mu?* (si, mûre ?) ; pendant que sa mère enlevait une partie gâtée, elle continue : *tôté taté ?* (ôter gâté ?) et, après avoir mangé, elle tend la queue à sa mère et se tourne vers moi en disant : *a né a teu a maman, papa* (*Suzanne* a donné la queue à maman, papa). Elle parle ainsi infatigablement à propos de tout.

Entendant crier le mouron dans la rue (722e jour), elle a dit, sans apercevoir le moindre oiseau : *a fin peti bazô, a pasô pin a bazô* (*il* a faim *le* petit oiseau, un morceau *de* pain à *l'*oiseau).

Voyant sa sœur porter les mains à la bouche (724e jour), elle nous l'a signalée par ces mots : *masè, magné man* (Marcelle, manger main).

On avait l'habitude de mettre tiédir devant le feu une fiole d'eau de chaux destinée à sa sœur, quand il fallait cette eau on disait à Suzanne d'aller la chercher. Le 703e jour, après avoir pris la fiole, elle la laissa tomber en criant ; la fiole était, en effet, très chaude, et, pour la ramasser, je me suis servi de mon mouchoir. Le lendemain, comme on lui demandait l'eau de chaux, elle est venue à moi, m'a pris le mouchoir dans la poche en disant : *mosa, atan, chèché peti botè* (mouchoir, attends, chercher petite bouteille).

Le 704e jour elle a eu une nouvelle poupée, que, en plaisantant, on lui a dit d'appeler « Catherine » ; ce nom

n'avait probablement pas encore été prononcé devant elle, elle a répété une fois *tati-n* et il n'en a plus été question. Le lendemain, à la demande : « comment s'appelle ta poupée ? », elle a répondu sans hésiter *tati-n*.

Le 705e jour, lui ayant parlé de choses rondes ou carrées, elle s'était mise à énumérer divers objets, tels que table, assiette, verre, qu'elle qualifiait, d'ailleurs, au hasard ; elle a terminé par *fèm taé, po mamé* (fenêtre carrée, porte fermée), en montrant successivement la fenêtre et la porte qui, effectivement, était fermée.

Lorsqu'elle lance un mot nouveau, je ne distingue pas toujours tout de suite sa façon de le dire et il me faut le lui faire répéter. Si je lui dis simplement : « que dis-tu ? » elle répète exactement ce qu'elle a dit ; tandis que, si je lui demande de dire un mot donné, fort souvent elle dénature sa façon même de dire ce mot. Ainsi, le 725e jour, elle venait d'elle même de nommer pour la première fois l'eau boriquée. A la question : « que dis-tu ? » faite aussitôt après, elle a répondu *boké* ; tandis qu'elle a répondu ensuite *boté* à la question : « dis boriquée ? » Pour avoir sa véritable manière de prononcer un mot, il vaut mieux ne pas prononcer soi-même ce mot et le lui tirer par des interrogations telles que « que dis-tu ? qu'est-ce que cela ? »

Ayant placé son petit édredon sur les épaules, elle s'est promenée dans l'appartement (702e jour) en criant : *abi, abi* (habits), répétant d'elle-même le mot entendu dehors et reproduisant l'intonation perçue.

Pour « lit » tout court, elle dit *li* ; pour « le lit », elle dit *a li* ; or, pour « sur le lit », elle dit (725e jour) et a continué à dire : *a tu li* (le sur lit).

Elle prononce parfaitement la particule négative « pas » ; mais, à trois reprises, le 727e jour, pour dire « pas mouillée », elle a dit *ma mouié*, au lieu de *pa mouié*.

Elle prononce les nasales « an, in, on, un » avec l'accent parisien, et elle a prononcé de même les mots « allons donc » ; or, il est arrivé, durant ce mois, sans s'occuper le moins du monde de la petite, de dire quelquefois ces mots avec l'accent gascon pour contrefaire quelqu'un ; la petite a pris cet accent, et, tandis qu'elle gasconne en disant « allons donc », elle dit « vois donc » sans gasconner.

GABRIEL DEVILLE.

(*A suivre.*)

ERRATA

A corriger dans le fascicule précédent :

Page 11, ligne 17, lire : *362e*, au lieu de : *363e*.

Page 16, ligne 3, mettre *mamê* au lieu de *mané ;* — ligne 14, mettre *nonon* au lieu de *nomon*.

Page 19, ligne 10, mettre « de » en italiques et lire : *de l'o* au lieu de : « de *l'o* ».

Page 23, ligne 24, mettre *pâté* au lieu de *paté*.

Page 32, ligne 1 du tableau, mettre une virgule entre « à » et « ça ».

Page 38, ligne 19, lire « pour désigner l'ensemble des jetons » au lieu de « pour désigner les jetons ».

PHONÉTIQUE SOULETINE

(Suite et fin)

PH

PH égale le plus souvent un P primitif. Exemple : *Phala,* « pelle » ; E. *pala.* — *Phederika*, « prêcher » ; cf. L. *predicare.* — *Phereka*, « frotter » ; cf. L. *fricare.* — *Pherestu*, « honnête » ; E. *presto*, « preste, prêt ». — *Pheretcha,* « apprécier » ; E. *apreciar.* — *Pheskiza*, « remettre, abandonner » ; E. *pesquisar*, « chercher, rechercher ». — *Phexa*, « dépit » ; E. *despecho* ; B. *despieyt.* — *Phicha*, « urine » ; Fr. *pissat.* — *Phika,* « pic », du L. *pica* ; E. *picaza* ; B. *pigue.* — *Phinxeta*, « Pincette », probablement pris au Fr. — *Phikota*, « petite vérole » ; B. *picote*, « variole ». — *Phunzel*, « pucelle », probablement pris au Fr. — *Phostura*, « posture », probablement pris au Fr.

PH = F. Exemple : *Phiko*, « figue » ; E. *higo* ; L. *ficus.* — *Philzar*, « drille, vieux linge », de *zar*, « vieux, usé », et probablement du Fr. *fil.* — *Phago*, « hêtre » ; L. *fagus.* — *Phula*, « fouler, entasser », peut-être pris au français.

PH = V. *Dupha*, « tonneau », et *duphina*, « pot-au-feu » ; cf. Fr. *douve.* — *Phutz*, « vesse », serait-il pris au français ?

R

Paraît euphonique dans les mots *ano* et *arno*, « vin », serait-ce du L. *vinum ?* — *Balentria*, « victoire, succès dans la discussion ». C'est probablement un de ces mots hybrides, quant au sens, comme il y en a tant en basque, se rattachant, pour le son, surtout à l'E. *galanteria*, « galantine », et pour le sens à *valentia*, « vaillance ». — *Churtch*, *zurtz*, « isolé, abandonné, orphelin » ; B. *soutz*, « libéré ». — *Mendiren*, « montis », pour *mendi en*. — *Yauregi*, « château », litt. « maison d'un seigneur », apocope pour *yaun tegi*. — *Bortz* et *bost*, « cinq ». — *Grabella*, « gabelle ».

Se trouve déplacé dans *gartha dembora*, « quatre-temps ». — *Aitzurrotch*, « bident, trident », prob. de *aitzar*, « bêche », et *ortz*, « dent ».

= RR dans *beharondoko*, « soufflet », littéralement : « près de l'oreille », de *beharri*, « oreille » ; *ondo*, « auprès », et du prolatif *ko*. » — *Chorta*, « goutte », de l'E. *chorro*, « source jaillissante », d'où *chorrear*, « dégoutter » ; *chorrito*, « petit jet d'eau » ; cf. B. *chourrot*, « source jaillissante », et *chourronte*, « pluie qui bruit ». La consonnance *ta* constitue une sorte de datif.

= D. dans *desperi*, « expédier » ; E. *despedir*, « jeter, lancer, congédier ».

= L spécialement entre deux voyelles similaires. Exemple : *ainguru* ou *ainguri*, « ange » ; E. *angel* ; L. *angelus* ; B. *anyoul*. — *Soro*, « sol », non donné par M. Salaberry. — *Hiri*, « ville » ; vieil hérien, *ili*.

Il en est de même dans les mots suivants: *aingira*, « anguille » ; E. *anguila* ; Pr. *anguiera*, *anguilha* ; B. *anyèlhe*. — *Debru*, « diable »; E. *diablo* ; Pr. *diable*. — *Dithari*, « dé à coudre » (voyez lettre I). — *Gandera*, « chandelle » ; E. *candela*.

= N. *Arima*, « âme » ; L. *anima* ; E. *Alma*.

R final tombe dans *arraskatu*, « tenace, cupide » ; E. *rascador*, « grattoir, racloir ». Il y a probablement ici confusion avec *rascado*, « gratté ».

RR

Nous avons parlé plus haut, tout au long, de la transformation du R en RR, lorsqu'il est précédé d'une voyelle initiale. Nous avons vu également dans quel cas ce RR redevient lui-même un R simple. Nous n'aurons donc pas à revenir ici sur ce sujet.

Le R se double souvent en basque, lorsqu'il est précédé d'une voyelle euphonique et suivi d'une voyelle similaire ; exemple : *burrumba*, « bruit, hanneton » ; B. *broumba-s*, « se souvenir », et *brouni*, « bourdonner, gronder » ; E. *bromear*, « faire la débauche ». — *Burrusta*, « quantité qui s'échappe du récipient » ; E. *broza*, « débris, copeau, recoupes », et B. *brouste*, « jet d'arbre, pousse ». — *Garrasi* et *garratz* (voyez lettre A). — *Harrapa*, « attraper », probablement pris au français.

RH

Presque toujours, sinon toujours, l'équivalent d'un *R* simple primitif; exemple : *arhan*, « prune » ; erse *airneag*, du sanscrit *arani*, « premna spinosa », d'où peut-être le turc *erik*. — *Arhin*, « mener une conduite légère », peut-être de l'E. *rinco*, *rengo*, « éreinté, débauché ». — *Garhinna* et *garhaiti* (voyez la lettre A). — *Burho*, « jurement, imprécation ». Ne serait-ce pas notre terme *bourreau*, parfois pris comme particule d'exclamation ? — *Urhe*, « or » ; E. *oro*.

S

Le S final espagnol disparaît quelquefois en basque ; exemple : *sei*, « six » ; E. *seis*. — *Adio*, « adieu » ; E. *adios*. — *Alayinka*, « hélas », probablement de l'E. *alas* et de *yinka*, contraction pour *yinkoa*, « adieu ».

Le *S* médial disparaît dans *arrapostu*, *errepostu*, « réponse » ; B. *resposte* ; E. *respuesta*.

Peut être est-il euphonique dans *erresuma*, « royaume » ; Fr. du XIIe siècle *reaume roiaume* ; B. *reaume*, *reyaume*. N'y a-t-il pas eu là mutation du *y* ou *i* en *s?* Nous verrons plus loin des exemples de la mutation de l'*y* en *z*.

Peut-être la dernière partie de ce mot aura-t-elle été formée sur le modèle de celle de *garizuma*, « carême » ?

L'on trouve des exemples de mutation de la gutturale dure en *S* dans *salda*, « bouillon » ; E. *caldo*, « bouil-

lon ». Cf. F. *chaudeau*. — *Samur*, « se fâcher », peut-être de l'E. *camorra*, « querelle ».

Les exemples de mutation du S et du Z l'un avec l'autre sont fréquents ; citons entre autres : *arrasa*, « Raser » ; E. *arrazar*. — *Gazna* et *gasna*, « fromage ». — *broska*, « balayure, copeaux » ; E. *broza*, « débris, copeaux ». Le basque a ajouté la finale instrumentale *ka*. — *Adiskide*, « ami », peut-être pour *adinkide*, comme nous autoriserait à le supposer le mot *eguzki*, « soleil », pour *egun-ki*.

S = *TH* dans le mot *sagu*, « souris », s'il se rattache réellement au géorgien *thagwi*.

T

Semble parfois euphonique dans la déclinaison : ainsi *menditik menditarik* ; Ex : « monte », pour *mendiik*, *mendi-arik*.

Peut-être en est-il de même dans *gestera*, « aiguiser » (voyez lettre *G*).

Le *t* d'un participe passé passif, ou même simplement précédant un *u* final, se maintient presque toujours en basque, au lieu de devenir *d* comme en espagnol, même dans les mots pris au castillan ; exemple : *desordenatu*, « désordonné » ; E. *desordenado*. — *Atrebitu*, « hardi » ; E. *atrevido*. — *Eskrementatu*, « sali, plein d'ordures ».

Le *t* qui précède le S semble euphonique dans *antsia*, « souci » ; E. *anzia*. Peut-être tient-il la place du son guttural L. dans *anxius*.

En effet, le *T* pourrait bien encore avoir remplacé la gutturale *tuntur* ou *kunkur*, « bossu ».

Le *t* final tombe quelquefois, par exemple dans *friko*, « repas fin », du Fr. *fricot*. — *Embadi*, « paralytique »; B. *embadit*, « envahi ».

TCH

= *S* dans *foltechika*, « petite poche, pochette ». Cf. E. *bolsica*.

= *CH* dans *erretch*, « facile, aisé ». Ne serait-ce pas tout simplement le Fr. et Pr. *riche?* — *dutchulu*, « robinet, gouttière », du diminutif de l'E. *ducha*, « gouttière ».

= peut-être *TZ* dans *aitzurrotch*, « trident », de *aitzur*, « bêche », et *ortz*, « dent ».

TH

= T dans *Gathu*, « chat »; E. *gato*. — *Artho*, « pain de maïs »; dialecte de Marseille *artoun*, d'où peut-être le terme d'argot *larton*, « pain grossier ». — *Bortha*, « porte ». — *Borthu*, « désert »; E. *puerto*, « gorge de montagne », du L. *portum*. — *Darthu*, « rejeton de souche »; probablement de l'E. *dardo*, « dard ». — *Thornu*, « tour, charge »; E. *torno*. — *Thanu*, « tan ». — *Thira*, « tirer ». — *Althara*, « altérer ». — *Borthitz*, « fort », du L. *fortis*. — *Berthindu*, « de couleur naturelle, non teint », composé hybride du basque *bere*, « de soi-même ». et de l'E. *tinto*, etc.

= quelquefois D. Exemple : *Athamenda,* « demander », probablement pris au français. — *Bothere,* « pouvoir » ; E. *poder,* — *dithari,* « dé à coudre » ; E. *dedal.*

Paraît euphonique dans *bitharte,* « intervalle », de *bi,* « deux », et *arte,* « fente, intervalle », ainsi que dans *begitharte,* « visage », littéralement « intervalle des yeux. »

TH aurait entraîné la chute d'une consonne précédente dans *thu,* « salive, crachat », si, comme on l'a supposé, ce terme se rattache au grec πτυω « cracher ».

TT

Paraît tenir la place d'un *T* ou *D* primitif. Exemple : *Bortha,* « border ». — *Tturtterela,* « tourterelle ».

TZ

La combinaison des sons, ou diphthongue consonnante, *tz* ne semble pas primitive en basque, bien que, aujourd'hui, elle soit d'un emploi fréquent. Nous ne connaissons aucun mot qui commence par un *tz.*

Le groupe *tz* est souvent pour un *s* final dans les mots pris directement du latin, spécialement lorsque le *s* se trouve précédé d'un *i* ; exemple : *borthitz,* « fort » ; L. *fortis.* — *Laphitz,* « caillou » ; L. *lapis.* — *Gorphitz,* « corps » ; L. *corpus.* — *Bihotz,* « cœur ». — B. *biu,* probablement du L. *vivus.*

Il en est de même dans quelques autres mots ; exemple :

garratz, « sévère », probablement de l'E. *craso*, « gros, grossier ». — *Bertz*, « chaudron », peut-être bien par métathèse, du B. *brès*, « chaudron ».

Du reste, une loi analogue existe aussi en béarnais. Exemple : *Boutz*, « voix » ; archaïque *botz*, du L. *vocem*.

TZ = souvent *z* final ; exemple : *anitz*, « beaucoup », pour *aniz* ou *anditz*, médiat. de *andi* ou *handi*, « grand ». — *Eretz*, « en comparaison de », médiat. de *ere*, « aussi ».

TZ = *Z* précédé d'un *n* ou d'un *d*; exemple : *ahatzatz*, « bélier », probablement pour *ahari zar*, littéralement « vieux mouton ». Le deuxième *tz* est peut-être la même finale que nous retrouvons dans *beratz* ou *bera*, « mou, faible ». — *Ahuntza*, « chèvre », probablement syncopé, pour *ahunna zar*, littéralement « vieux chevreau ». — *Artzar*, « vieille brebis destinée à la boucherie », pour *ardi-zar*, de *ardi*, « brebis », et *zar*, « vieux ».

TZ = quelquefois *t* dans une désinence ; exemple : *entzat*, « pour », au lieu de *entat*, de *en*, signe du génitif ; *t* lettre probablement euphonique, et *a* ou *at*, signe du prolatif. La finale *te* devient volontiers *tz* après un *l* ou un *n* ; exemple : *laguntzea*, « accompagner ». — *Ibiltzea*, « marcher », mais *yatea*, « manger ». — *Ikhustea*, « voir ».

TZ, spécialement en souletin, est souvent l'équivalent de *st*; exemple : *gaitz*, « méchant, mal, mauvais » ; V. F. *gaste*, « perdu, ruiné » ; — *bortz*, « cinq », forme dialectique pour *bost*. — *Bertze*, « autre », forme dialectale pour *beste*. Il semble que dans certains cas cette transformation du *st* ou même du *d* en *z* d'abord, puis ensuite en *tz*, ait déterminé l'apparition du *r* qui précède et paraît

aussi purement euphonique que le *r* dans *gizonaren*, « homimis » ; *gizonari*, « homini », pour *gizona-en*, *gizona i*. Nous expliquerions ainsi le doublet *odei* ou *hodei*, « nuage », et *orz* que l'on retrouve, par exemple, dans *orz adar*, « arc-en-ciel », littéralement « branche de nuage ».

Toutefois, la diphthongue consonnante *st* s'est maintenue quelquefois ; par exemple : dans *gasta*, « dépenser » ; V. Fr. *gaster*, et dans la finale *sta*, « muni de, pourvu de ». *Ortz*, « dent incisive », serait-il pour *aho-atz* ou *aho-az*, littéralement « griffe, ou ongle de la bouche »?

Nous ne donnons, bien entendu, ceci que comme hypothèse.

U

Final marque souvent le substantif par opposition à *l'a* employé comme *bindevocal* pour marquer le verbe. Exemple : *Debeku*, « défense, prohibition », et *debeka*, « défendre ». — *Amarru*, « astuce, moyen de s'assurer », et *amarra*, « amarrer ». — *Gastu*, « dépense, frais », et *gasta*, « dépenser, gâter » (voyez, du reste, lettre *A*).

Dans *primu*, « héritier », par opposition à *prima* (du L. *primus*), le *u* marque évidemment le sexe masculin comme en latin. On sait que dans la plus grande partie du pays basque, le droit d'aînesse s'appliquait de la façon la plus absolue, sans distinction de sexe.

Le *u* final répond très fréquemment à un *o* espagnol ;

exemple: *Gathibu*, « captif »; E. *cautivo*. — *Abachu*, « défaut »; E. *abajo*, « en bas, inférieur ». — *Atrebitu*, « hardi »; E. *atrevido*. — *Pleitu*, « procès »; E. *pleito*. — *Debru*, « diable »; E. *diablo*. — *Arkhu*, « arche »; E. *arco*, « arc, arche ». — *Gastelu*, « château, prison »; E. *castello*. — *Gathu*, « chat »; E. *gato*. — *Falxu*, « faux »; E. *falso*. On peut y joindre *eremu*, « lande, désert », du grec ερημος.

Les mots formés de participes passés passifs conservent d'ordinaire avec le *t* le *u* final du latin ou bas latin en *tus*, *tum*; exemple: *famatu*, « renommé, célèbre »; Pr. *famat*, du bas-latin *famatus* — *desordenatu*, « désordonné ». — *Hirriskatu*, « risqué, hasardé ».

U = A des dialectes celtiques dans *lurra*, « terre, sol »; irlandais *lar*, « sol, plancher »; erse *lar*, *laer*; cornique *ler*; gallois *llaur*; breton *leur*, d'un primitif *plaros*, « plane, uni », dont le radical se retrouve dans le latin *planus*.

= E, par exemple, dans *chukhu*, « sec »; E. *seco*. — *Dallu*, « faux »; E. *dalle*; B. *dalh*. — *Aingurn*, « ange »; E. *angel*.

= O dans quelques mots; exemple: *hun*, « bon », forme dialectique de *on*, que le souletin lui-même a conservée dans *onex*, « agréer, trouver bon ».

Durdnrika, « bruit sourd, chanceler »; B. *tort*, « boîteux », et *de tort*, « de travers »; E. *tuerto*. « tortu », du L. *tortum*, et de la finale *ka* précédée du *i* ou *ri*, signe du datif. — *Folxu*, « pouls »; E. *pulso*. Ici le premier *u* a pu être changé en *o* à cause de celui de la syllabe finale.

Urde, « porc », probablement du V. Fr. *ord*, « sale »,

d'où *urdin*, « gris », littéralement « couleur porcine ». — *Errumes*, « vil, abject » ; ce mot ne paraît être autre chose que le V. Fr. *romace*, épithète injurieuse appliquée par les huguenots aux catholiques que ceux-ci qualifiaient de *huguenaces*. Citons, à ce propos, la chanson protestante publiée par M. l'abbé Dumaine dans son *Histoire de Tinchebray :*

Romain, romace
Le diable t'agace.
J'ai un gros couteau pointu
Pour te tirer l'âme du c...

U est euphonique dans *burrumba* et *burrusta* (voyez RR).

U = *i* dans *eskudancha* ou *eskidancha*, « esquinancie » (voyez lettre D). — *Uxu* ou *ixu*, « aveugle ».

Enfin, le *u* a disparu dans *gahamu*, « filet de nuit », pour *gau hamu*, de *gau*, « nuit ».

Ajoutons que parfois le *u* dans une syllabe initiale semble entraîner la chute de la consonne qui précède ; exemple : *urkha*, « pendre » ; et *urkagia*, « lieu où l'on pend », du L. *furca*. — *Uztar* et *buztar*, « attacher au joug. » — *Ume* ou *hume*, « enfant nouveau-né », probablement pour *haur-pe*, littéralement « *filius parvulus* ».

V

Le son de cette lettre n'existe pas plus en basque qu'en béarnais ; aussi ne l'emploie-t-on plus dans ces deux langues. Dans certains noms propres basques, on continue encore quelquefois à s'en servir, mais c'est un véritable

abus ; on mettra, par exemple: *etcheverry*, littéralement « maison neuve », au lieu de *etche berri*, qui serait seul correct.

X

Ne se rencontre jamais au commencement des mots, si ce n'est de quelques noms propres tels que : Xavier, Ximénès, Xénophon.

Il y a entre la finale *zu* et la finale *xu* une opposition qui rappelle un peu celle que nous avons rencontrée déjà entre *z* et *ch*. *Zu* équivaut à nos expressions « beaucoup, abondamment, pourvu de », et *xu* aux locutions « presque, à peu près ». Exemple : *Odolzu da*, « il est sanguin, il a beaucoup de sang » ; *idurixu dute*, « ils se ressemblent un peu, ils se ressemblent à peu près ».

A la fin des mots, ou dans une dernière syllabe, le *x* correspond d'ordinaire à un *s* ou un *z* ; exemple : *amenx*, « à moins » ; B. *menhs, mens*, « moins ». — *Deskanxa*, « s'amuser », et *deskansu*, « repos, jouissance ». — *Falxu*, « Faux » ; E. *falso*, — *folxu*, « pouls » ; E. *pulso*. — *Molxa*, « bourse, pochette » ; E. *bolsa*, « bourse ». Dans le mot *funx*, *fonx*, il correspond à un *dz* B. ; *foundz* qui lui-même est pour *fondz*.

Nous savons que le *x* final de *gardox*, « coque de châtaigne », littéralement « qui ressemble au chardon », est une contraction pour *ex* ; cette désinence signifie « trouver, reconnaître tel » ; exemple : *onex*, « agréer », littéralement « trouver bon », de *on*, « bon ». — *Ederrex*, « trouver beau », de *eder*, « beau » ; *gaitzex*, « trouver

mauvais », de *gaitz,* « mal, mauvais ». — *Sinhex,* « poire », probablement de *signum*, etc.

Y

Correspondant assez souvent à un *g* primitif ; exemple : *draya*, « petit plomb pour la chasse » ; Pr. *dragea ;* E. *gragea ;* catalan *drageya;* bas-latin *dragata*, peut-être du grec τραγῆματα. — *Desarranya*, « déranger » ; V. Fr. *désarranger;* Pr. *desarengar;* portugais *desarranyar.* — *Yende*, « personne, gens » ; E. *gente*, « gens, personne ». — *Lanyer*, « danger » ; V. F. *dangier.* — *Yestu*, « geste ». — *Ebanyelio*, « évangile ». Cette loi de mutation du *g* en *y* existe en béarnais ; comme le prouvent les exemples : *yent*, *ebanyèli*, et il se pourrait bien que les Basques le lui aient emprunté.

Parfois le *y* tient la place d'un *d* primordial ; exemple : *anyereyer*, « belette », pour *ander eder*, littéralement « jolie demoiselle » ; notre mot *belette* lui-même ne veut-il pas dire « petite belle » ? — *Yosta* et *dosta*, « s'amuser ». — *Yeinhu* et *deinhu*, « adresse ».

Y = *J* de l'Esp. dans *arbuya*, « détester » ; E. *arrebujar*, « entasser sans ordre, chiffonner » ; cf. B. *arrebonhiec*, « revêche », et *a l'arrebouhi*, « à rebours ».

Y = *I* final dans *ekhey*, pour *gai* (voyez lettre E).

Le *y* ou *i* est effacé dans *autrea*, « raisonner, plaider » ; Pr. et catalan *autreiar*, « octroyer » ; E. *otorgar*, « passer un acte devant notaire » ; d'une forme basse-latine conjectorale *auctoricare.* — *Barrèa*, « répandre » ; B. *barreya*, « verser, répandre ».

Il est vrai que, sous le rapport de la forme exclusivement, le mot basque se rapprocherait plutôt de l'E. *barrear*, « glisser sur l'armure », d'où *barrearse*, « se vautrer dans la fange ».

Z

Nous avons déjà vu que souvent la mutation du *z* en *ch* ou réciproquement, indique la grandeur ou la petitesse de l'objet considéré, cf. lettre *ch*. Quelquefois, mais bien plus rarement, elle paraît n'être due qu'à des raisons euphoniques ; exemple : *chango* ou *zango*, « jambe » ; cf. le Pr. *chanque*, « échasse », et l'E. *zanco* (même sens). — *Gilza*, « clef » ; wallon *cliche*, « loquet ».

Il pourrait y avoir changement de *n* en *z* dans *eguzki*, « soleil », pour *egun-ki*, littéralement « portion du jour ». — *Bekhaizgoa*, « envie, jalousie », de *bekkain*, « sourcil » ; mais ces mots ne seraient-il contractés pour *egunez-ki*, *bekhainez-goa ?*

Z = *TZ*, spécialement lorsque ces lettres se trouvent devant une désinence ou une autre consonne ; exemple : *aizkora*, « hache », littéralement « pierre levée », de *aitz* et *gor*. — *Aizttoa*, « couteau » ; littéralement « petite pierre », non donné par M. Sababerry. — *Abazka*, « mettre en pile », de *abatz*, « pile, monceau ». — *Gaizo*, « digne de pitié », et *gaizki*, « mal, très malade », de *gaitz*, « mal, maladie, méchant ».

Z initial = *Y*. Esp. dans *zezka*, « petite chandelle en cire » ; E. *yeska*, « mèche, amadou ». — *Zerba*, « herbe » ; E. *yerba*.

Le *z* et le *s* ou *c* doux permutent si fréquemment que nous nous bornerons à quelques exemples : *anzer* « oie » ; E. *ansar*, du L. *anser*. — *Bezti*, « vêtir » ; L. *vestire*. — *Akuza*, « accuser » ; E. *acusar*. — *Gazna* et *gasna*, « fromage », contraction pour *gatz esne*, littéralement « lait salé ». — *Desplazer*, « chagrin, contrariété » ; E. *desplacer*, etc., etc.

Z permute avec *t* dans *zizzil* ou *tirtil*, « sale, dégoûtant » ; E. *titiritero*, « jouer des marionnettes ».

QUELQUES REMARQUES SUR LA FORMATION DES MOTS EN LANGUE BASQUE

Les exemples que nous donnons ici sont, comme les précédents, pris à peu près exclusivement au vocabulaire soulctin de M. Salaberry. Du reste, le langage de la Soule ne paraît offrir à cet égard rien de bien particulier, et les règles qu'il suit lui sont, en général, communes avec les dialectes congénères.

Quelques savants avaient révoqué en doute l'existence, au sein de la langue basque, de ce procédé qui consiste à former des composés simplement en préposant le nom régi au régisseur et sans autre signe de rapport. Un simple coup d'œil jeté sur le dictionnaire aurait dû suffire à les détromper. Les mots formés de la sorte y abondent. Bornons-nous à citer les exemples suivants :

Ahamen-belhar, « menthe », littéralement « herbe de la bouchée », de *ahamen*, « bouchée ».

Bayant-etche, « cabane, maison de paysan », de *etche,* « maison ».

Argizagi, « lune », littéralement « dux luminis », ce terme *zagi* se retrouve dans *buruzagi,* « chef », de *buru,* « caput ».

Eskularru, « gant », littéralement « peau de la main », de *larru,* « peau, cuir ».

Esnedun, « femelle, qui donne du lait », de *dun,* « possesseur ».

Establezain, « gardien d'étable, vacher », de *zain,* « gardien ».

Hitztegi, « dictionnaire », littéralement « gîte des mots », de *tegi,* « gîte, demeure ».

Ardimihi, « langue de brebis », nom d'une espèce d'herbe, de *ardi,* « brebis ».

Bizarnabela, « rasoir », littéralement « couteau à barbe », de *nabela,* « couteau ».

Gaztainhaga, « longue gaule », littéralement « perche à châtaigne », de *haga,* « perche, gaule ».

Lursagar, « pomme de terre », de *sagar,* « pomme ».

Lurolloa, « outarde », littéralement « poule de terre », de *ollo,* « poule ».

Orzadar, « arc-en-ciel », littéralement « branche de nuage », de *adar,* « branche ».

Oxophütz, « vesse de loup », sorte de champignon, de *phutz,* « vesse ».

Phikota-seinhale, « marque de petite vérole », de *phikota,* « petite vérole ».

Sabelzorro et *tripazorro,* « bedaine », littéralement « sac du ventre », de *zorro,* « sac ».

Sungrebanda, « bande pour la saignée ».

Sathoroski, « motte de terre formée par les taupes », littéralement « soulier de taupe », de *oski*, « soulier ».

Saukalili, « fleur de sureau », de *lili*, « fleur ».

Suburdina, « chenet », littéralement « fer de feu », de *burdina*, « fer ».

Sumin, « douleur piquante », littéralement « mal de feu », de *min*, « mal, douleur ».

Urzobelhar, sorte d'herbe ressemblant au trèfle, littéralement « herbe de la Palombe », de *belhar*, « herbe ».

Ustarhede, « courroie à joug », de *hede*, « ficelle, courroie ».

Zinzurzilo, « trou du gosier », de *zilo*, « trou ».

Zordun, « débiteur », littéralement « possesseur de dettes », de *zor*, « dettes ».

Zurmin, « moisissure », littéralement « mal du bois », de *zur*, « lignum ».

Parfois un commencement de fusion se manifeste entre les composants. Elle se manifeste tantôt par la chute de la voyelle finale du nom régi ; exemples : *astegun*, « jour ouvrable, journée de travail », littéralement « jour de la semaine », de *aste*, « semaine », et *egun*, « jour ». — *Ixasadar*, « embouchure d'une rivière », littéralement « branche de mer », de *ixaso*, « mer », et *adar*, « branche ». — *Elizathe*, « environs de l'église », de *eliza*, « église », et *athe*, « porte ». — *Eskophil*, « pain de cire », de *esko*, « cire », et *ophil*, « pain ».

Tantôt par cette chute de la voyelle finale accompagnée d'une transformation de la consonne précédente. Exemple : *artzain*, « berger », littéralement « gardien de brebis », de *ardi*, « brebis », et de *zain*, « gardien ».— *Ithegun*,

« arpent », littéralement « journée de bœuf », de *idi,* « bœuf », et *egun,* « jour ».

Tantôt par la suppression de la syllabe finale du premier composant. Exemples : *Iradallu,* « faux pour couper les mauvaises herbes », de *iratze,* « fougère », et *dallu,* « faux ». — *Zaldun,* « Cavalier », de *zaldi,* « cheval de selle », et *dun,* « possesseur ».

Parfois c'est la consonne initiale du second composant qui souffrira quelque modification. Exemples : *begitharte,* « visage », de *begi,* « œil », et *arthe,* « intervalle », avec *th* euphonique intercalé.

D'autres fois, il y aura tout ensemble disparition de lettres dans les deux composants et emploi d'une lettre intercalaire ; exemple : *yauregi,* « château », pour *yauntegi,* littéralement « demeure d'un seigneur ». Le *r* est adventice ici comme dans *mendiren,* « montis », pour *mendi en.*

La modification peut porter seulement sur la consonne initiale du deuxième composant ; exemple : *ardaindegi,* « cave au vin », pour *ardain tegi.*

Du reste, ce mot *ardain* semble lui-même être un composé pour *arno zain,* littéralement « gardien du vin ». Le terme entier signifierait « demeure du cellerier ».

La fusion s'accumulant davantage, il pourra arriver que la modification portera sur la voyelle interne du second des composants ; exemples : *sagutei,* « souricière », littéralement « gîte des souris », pour *sagu-tegi.* — *Ametztey,* « chênaie », pour *ametz tegi,* de *ametz,* « chêne ». — *Sutei,* « foyer », pour *su-tegi,* de *su,* « feu », etc.

Enfin, il est un mode de fusion encore plus intime et

dont l'emploi contribue singulièrement à faire ressortir l'originalité de la langue basque.

C'est le procédé *holophrastique* en vertu duquel une partie du radical, ou parfois même le radical entier du second des composants disparaît entièrement pour rendre le mot entier moins long.

Les exemples en sont fréquents dans l'idiome des montagnards pyrénéens. Citons entre autres :

Astezken, « mercredi », pour *aste azken*, littéralement « dernier de la semaine, de la période de trois jours ».

Aide, « parent », peut-être pour *aita kide*, littéralement « patris similis ».

Emain, « sage-femme », probablement pour *eme zain*, littéralement « feminæ custos ».

Hemeretsi, « dix-neuf », contraction pour *hamar*, « dix », et *bederatzi*, « neuf ».

Auride, « frère, sœur », de *haur* « puer », et *kide* « similis ».

Ogile, « boulanger », pour *ogi egile*, littéralement « faiseur de pain ».

Mandoin, « muletier », pour *mando zain*, littéralement « gardien de mules ».

Mintzoa, « conversation, état d'une personne qui parle », de *mihi*, « langue », et *otzoa*, « bruit ».

Orzanz, « tonnerre », littéralement « bruit de nuage », de *orz*, « nuage », et *azanz*, « bruit ».

Iphuru, « point où le laboureur retourne la charrue », probablement pour *gibel buru*, littéralement « tête en arrière, tête à dos ».

Urdain, « porcher », pour *urde zain*, « gardien de porcs ».

Gazna, « fromage », littéralement « lait salé », de de *gatz*, « sel », et *esne*, « lait ».

Umerri, « nouveau-né », de *ume*, « puer », et *berri*, « novus ». — *Sagarnoa*, « cidre », de *sagarra*, « pomme », et *arnoa*, « vin ».

Dans certains dialectes, la conjugaison nous offre les contractions : *ukhant*, « j'ai reçu », pour *ukhan dut*, « acceptum habeo ». — *Yangot*, « Je mangerai », pour *yango dot*, « manducandum habeo ». — *Nathor*, « je viens », pour *ethorten naiz*, etc.

Un examen plus détaillé du vocabulaire nous eût, sans doute, permis d'allonger considérablement cette liste. Elle suffit pour faire voir au lecteur à quel point la méthode holophrastique est développée en basque.

Je ne sache guère que certains dialectes de l'Amérique du Nord, et appartenant aux familles algique et mohawk-huronne, qui puissent mériter d'être considérés comme plus holophrastiques que le basque. On a, par exemple, en lenâpé : *pilâpe*, « jeune homme », de *pilsitt*, « castus », et *lenâpé*, « homo » ; en delaware : *Getannitowit*, « Dieu », littéralement « Lui qui est le Grand-Esprit », de *getchi*, *kitchi*, « magnus » ; *manitou*, « esprit » et de la finale verbale. — En mohégan : *kitagichgouk*, sorte de serpent qui ne sort que la nuit, de *kitamen*, « craindre » ; *gischouh*, « soleil », et *achgouk*, « serpent ». Bref, les idiomes en question peuvent arriver de la sorte à faire de véritables phrases en un seul mot, et la ressemblance qui, sur ce point, éclate entre le génie de la langue basque et celui des dialectes du Nouveau-Monde n'est pas un des moindres motifs qui nous pousseraient à admettre l'existence d'une souche linguistique *Vasco-américaine*.

Nous savons bien à l'avance ce que l'on nous répondra. D'abord, le basque ne jouit pas d'autant de liberté que le delaware ou l'algonquin dans ses procédés de brisure, et, en outre, l'on trouve des traces de leur emploi dans tous nos dialectes européens, sans qu'ils en aient pour cela une physionomie plus américaine. L'on nous citera les formes latines: *malo*, *nolo*, pour *magis volo*, *non volo*. — Grecque : ζωγρεω « prendre vivant », pour ζωον αγρεω. — Allemandes: *beim,* « chez », pour *bei dem*, *zum,* « à, vers », pour *zu dem,* etc., etc.

Mais, d'abord, il n'est pas étrange que le basque, qui subit si longtemps l'influence des dialectes celtiques et latins, ait un peu perdu de la netteté de ses traits primitifs; ce serait le contraire plutôt qui devrait nous surprendre. En outre, la plupart des procédés linguistiques les plus divers existent en germe dans des idiomes de famille absolument dissemblables. C'est bien moins la présence desdits procédés que la fréquence de leur emploi qui nous semble importante au point de vue d'une classification rationnelle et méthodique. En vérité, l'on retrouverait jusque dans nos dialectes indo-européens certains artifices grammaticaux que tout le monde cependant s'accorde à reconnaître comme caractéristiques de la famille sémitique, seulement leur usage est chez nous tout à fait accidentel, réduit aux limites les plus étroites, tandis qu'en hébreu et en arabe ils jouent un rôle d'une importance capitale. Ce déplacement, par exemple, des voyelles que nous voyons en arabe dans *mektoub*, « écrit », par opposition à *kataba*, « scripsit », ou dans *œlama*, « savants », par opposition à *ilm*, « science », ne se manifeste-t-il pas en grec dans αγειρω rapproché de εγρηγορα? Les chan-

gements de voyelles qu'admet l'arabe dans *tholba*, pluriel de *thabeb*. — *Koutila*, « il a été tué », de *katala*, « il a tué ». ne possèdent-ils pas leur équivalent dans les formes anglaises *man* et *men*, *Break* et *broken* ; allemandes *ich sthahl*, « je volai », présent *ich stehle*, participe passé *gestohlen ?*

D'un autre côté, cette harmonie des voyelles qui joue un rôle si dominant au sein des dialectes ongro-altaïques, n'en retrouverions-nous pas comme un échantillon dans le pluriel vieil allemand *aepfil*, « pomme », du singulier *apfel*.

La seule raison qui nous empêche d'attribuer plus de valeur qu'il ne convient à ces coïncidences, c'est qu'elles sont rares et ne se présentent, pour ainsi dire, qu'à l'état de cas isolés. S'il en était autrement, nous serions en droit de peut-être voir en elles un indice de parenté originelle entre les diverses familles linguistiques en question.

Ce fait que le basque d'une part, et de l'autre les dialectes canadiens ont développé outre mesure et plus qu'aucun autre idiome, le système d'élimination des radicaux nous semble donc très significatif, d'autant plus que ce n'est pas, à beaucoup près, le seul trait d'affinité que l'on puisse signaler entre eux.

Comte DE CHARENCEY.

ÉTUDES PHONÉTIQUES ET MORPHOLOGIQUES

DANS LE DOMAINE DES LANGUES INDO-EUROPÉENNES (1).

I

SUR L'ORIGINE COMMUNE DES SUPERLATIFS ET DES COMPARATIFS EN *išṭhas-îyâṃs*, ιστος-ιων, ETC.

L'adjectif sanskrit *sthavir-as* suppose un primitif **sthavis*, sans doute pour **sthavas* (cf. *tavas* et les dérivés *taviš-as*, etc.), avec affaiblissement de l'*a* de la dernière syllabe en *i*, par suite de l'élargissement de la forme.

Selon toute vraisemblance, le superlatif *staviš-ṭhas* dérive du même primitif, élargi au moyen du suffixe *thas* (cf. les développements latins, tels que *jus-tus* auprès de *jus*, *robus-tus* auprès de *robus*, etc.).

En grec, la plupart des superlatifs en ισ-τος se sont développés auprès de substantifs neutres en ος, d'adjectifs en

(1) L'intelligence complète de ces études nécessite la connaissance des théories de l'auteur sur le vocalisme, l'assimilation des consonnes, etc., telles qu'elles ont été exposées dans de précédents articles de la *Revue*.

υς ou d'adjectifs en ρ-ος, élargis sur une finale rhotacisée postérieurement à la formation du superlatif correspondant. Dans ces différents cas, l'explication est la même que pour le sanskrit, en tenant compte de part et d'autre de l'ancien vocalisme. Ainsi, κέρδισ-τος est pour *κερδϜισ-τος, *κερδοεσ-τος, auprès de κέρδος; ἥδισ-τος, pour *ἥδϜισ-τος auprès de ἡδύς pour *ἡδοες (cf. lat. *suavis* et goth. *sûts* pour **sûtis*, **sûtvis*); ἔχθισ-τος, pour *ἐχθϜισ-τος auprès de ἔχθος et de ἐχθρός de primitifs *ἐχθοες, *ἐχθϜερ (cf. sk. *vepiš-ṭhas* pour **vepveš-ṭhas*, auprès de *vepas-vepo* pour **vepoas*, et de *vipr-as* pour **vep'r-as*, **vepas-as*) (1).

Les formes gothiques *hauhis-ta*, *armôs-ta*, ramènent, de leur côté, à des primitifs terminés aussi par *oas*, *oes*.

Enfin, le latin *magis-ter* est certainement à rapprocher de μέγισ-τος pour la partie thématique et doit s'expliquer de la même manière.

Si nous examinons maintenant les comparatifs correspondants, et que nous commencions par mettre en parallèle les formes gothiques *hauhizan* et *armozan* avec *hauhista* et *armosta*, il nous paraîtra absolument évident, en dépit de tout ce qu'on a pu affirmer de contraire : 1° que les premières ont pour base les mêmes primitifs que les secondes ; 2° que la partie finale *an* (des comparatifs) y représente seule le suffixe qui caractérise ces formes en sanskrit, en grec, en latin.

L'indication fournie par le gothique sur le premier de

(1) La forme forte de la racine dans *vepišṭhas*, eu égard à la forme faible dans *vipras*, s'explique du reste très facilement : dans le premier cas, l'affaiblissement résultant de l'élargissement a frappé la syllabe finale du primitif, et, dans le second, la seule syllabe restant après la contraction de **vepar* en **vep'r*.

ces points est d'ailleurs confirmée par le lithuanien, où la partie *esn* du suffixe *esn-ja*, dans *saldesn-ja*, par exemple, ne saurait être que le résultat de la contraction de *esjen*, correspondant, dans le gothique, à *izan*, pour *izjan* (1). Si l'on tient ce point pour démontré, et ce serait nier l'évidence de s'y refuser, on devra admettre pour les comparatifs sk. en *îyâms*, gr. en ων et latins en *ior*, la chute d'un *s* adouci en *z* devant le *j* du suffixe, de telle sorte qu'en sanskrit, *sthavîyâms*, *tavîyâms*, etc., sont pour **sthavîz-yâms*, **tavîz-yâms*, etc.; — en grec, κερδίων, ἐχθίων, ἡδίων pour *κερδιζ *jων*, *ἐχθιζ-*jων*, *ἡδιζ-*jων*; — en latin, *suavior* pour **suaviz-jor*, etc.

En sanskrit, la possibilité de la chute du *s*, probablement adouci en *z*, en pareil cas, est tout à fait assurée par le zend *hyat* = sk. *yad* (cf. le pronom sansk. *syas*).

En grec et en latin, le *z* primitif est toujours tombé, de même que le *j* dans la première de ces langues.

Pour ce qui est du *j* en latin, la presque certitude que *via*, *meio* (cf. *mejo*), etc., sont pour **vehja*, **mehjo*, etc., ainsi que l'existence des doubles formes *fluviorum*, *fluvjorum*, *Pompeius*, *Pompejus*, sont des faits qui ne laissent aucune difficulté, ce semble, à ce qu'on admette le passage de **suavi(z)jor* à *suavior*.

Ajoutons qu'en zend, dans les quinze formes environ de comparatifs qui présentent le suffixe *yams* = sk. *îyâms*, le *y* s'y trouve précédé soit d'une sifflante, soit d'une voyelle longue ou d'une diphtongue, qui expliquent sans peine l'absence du *z*.

(1) Sur la chute du *j* après une consonne en gothique, voir Leo Meyer, *Die goth. Sprache*, § 320.

Restent les cas particuliers du grec, comme βράσσων, μείζων, χείρων, etc., qui nécessitent l'hypothèse d'un processus différent. Le *j* est tombé avant l'adoucissement de la sifflante, puis une contraction s'est produite qui a fait disparaître la voyelle de la syllabe finale du primitif, et les deux consonnes mises en contact se sont assimilées d'après les règles de l'assimilation régressive.

C'est ainsi que βράσσων est pour *βραχFισ-jων, *βραχ'σων ; μείζων pour *μειγισ-jων et, avec dentalisme de la gutturale *μειδ'σ-ων (1) ; χείρων pour *χηρισ-jων (cf. χέρης) *χηρ'σων, *χηρρων, etc.

Le processus a été à peu près le même en latin pour la formation de *major* (cf. *magis-ter* et μέγισ-τος), antécédent **magis-jor*, d'où **mag's-jor*, **mazjor*, et de *pejor*, venant de **pecvis-jor* (même racine que dans *peccare*), d'où **pec's-jor*, **pess-jor* **pesjor*, *pezjor*.

Des contractions semblables rendent compte, non seulement des radicaux *max-* et *pess-* dans *max-imus*, *pess-imus*, qu'on ne peut d'aucune façon expliquer par **mag-timus*, **pes-timus*, mais aussi de *prox-* dans *prox-imus*. Le positif était **propis*, dont il reste le neutre *prope*, pour **procvis*, d'où **procpis*. *Prox-imus* est formé sur **proc(vi)s*, et *propior* comme **propis*.

Le rapport de *prope* et de *propior* montre, en toute évidence, qu'au moins dans ce cas, le comparatif a été formé sur le positif et non pas sur la partie radicale commune.

(1) Cf. goth. *maizan*, qui répond presque lettre pour lettre à μείζων ; pour le vocalisme radical cf. μῆκος.

II

SUR L'ORIGINE DU RAPPORT EN SANSKRIT DES LINGUALES ET DE *ḷ* (*l* ET *r*).

On connaît le phénomène phonétique en vertu duquel une gutturale finale suivie d'une sifflante en sanskrit peut se changer en linguale et même se maintenir comme telle devant une désinence, la sifflante disparaissant d'ailleurs dans tous les cas.

Exemples : *šaṭ, saḍbhis*, etc., de *šaš* pour **šaks*, six.

Ce phénomène a son parallèle en grec dans le changement si fréquent de ξ final en ζ. Exemples : κλᾴξ, *κλειζ d'où κλείς ; suffixe latin féminin, *ix* dans *genitrix*, etc. auprès du suffixe correspondant en grec ιζ, ις pour ιξ (1). Par là s'expliquent du reste les deux variantes des racines comme σφαγ, σφαζ ; le primitif est *σφαξ, *σφαγ-ος qui a donné σφαγ-ή, et, au moyen du doublet *σφαζ le présent σφάζ-ω, etc.

Le changement en sanskrit d'une gutturale (ou de la palatale dérivée) en linguale se coordonne avec une autre modification phonétique bien plus étrange à première vue : c'est la représentation, au moins apparente, dans les anciens textes, d'une linguale par le *ḷ* védique.

S'agit-il ici, comme on l'enseigne couramment, d'une

(1) Dans les patronymiques féminins comme χρυσηΐς ; à *genitr-ix* cf. surtout les formes comme κιθαριστρ-ίς et κιθαρίστρ-ια pour *κιθαριστρ-ισσ-α, *κιθαριστρ-ι(σ)α.

modification pure et simple de la linguale? C'est ce qu'il est impossible d'admettre, en présence des séries *iḍâ, iḷâ, irâ; nîḍâ, nîḷâ, nîrâ,* qui comprennent un troisième terme où le *ḍ*, avec sa prétendue variante *ḷ*, est représenté par *r*.

Il en résulte une première indication que le *ḷ* pourrait n'être qu'une variété du *l* ordinaire et provenir comme lui du lambdacisme de *r*.

Cette hypothèse prendra le caractère d'une certitude si l'on remarque que la forme *iš*, pour **ikš*, est le primitif commun de *iḍ-â, iḷ-â, ir-â*. Le premier de ces dérivés est formé comme *šaḍ-bhis* auprès de *šaš;* le troisième et le second proviennent évidemment d'une variante à finale rhotacisée **ir*, d'où *ir-â*, puis *il-â*.

Le rhotacisme possible de *š* final est du reste établi par les samdhis *cakšur manaḥ, havir yajñaḥ*, à comparer à *cakšušmant havišmant, cakšuš-â, haviš-â*. etc., de sorte qu'on peut poser cette proportion : hypothétique **ir* est à *havir*, comme instrumental *iš-â* est à *haviš-â*. Le *s* même, d'une finale *as*, présente la double transformation en *ḍ* et en *r* dans les composés védiques *anar-viç* et *anaḍ-vah*, auprès du nominatif singulier *anas*.

Quant à des exemples de dérivation analogue à celle de *irâ*, ils sont aussi nombreux que sûrs. Bornons-nous à citer *añhur-as* auprès de *añhus añhur*, et *pavîr-as* auprès de *pavis-pavir* d'un plus ancien **pavîs*.

Les séries radicales suivantes viennent encore à l'appui des arguments qui précèdent :

piš, pîḍ, pîl, « broyer » ; *miç, mikš, mîḍh, mîḷ, mil, mîl*, « se réunir, en venir aux mains » ; *heš, heḍ, hel*, « s'agiter, tourmenter ».

Particulièrement intéressant est le rapport de la racine sansk. *mard*, *mṛḍ*, *mṛl*. « adoucir, apaiser, calmer, rendre favorable », avec le latin *mulcere* et le grec μαλάσσω. Il ressort, de cette comparaison, que le primitif commun est **marakš* (*moarakš*), d'où les variantes **maraḍ*, **marar*, **mar'r*, *mar'l*, *mṛl* (1). Le latin *mulsus* est pour **mulxus*, de même que *mollis* est très probablement pour **mor's-uis*. D'autre part, le sanskr. *mṛdus* indique un changement de la gutturale, non pas en linguale, mais en dentale comme en grec, où le correspondant βραδύς (2) (voir Curtius, *Grundz*[5]. 230), qui est pour *μβεραδυς, *μFεραδυς, *μFαραδυς, ramène à l'ancien vocalisme radical en αο et rend compte du rapport à ce point de vue de μαλάσσω et de *mulceo*.

Il nous reste à expliquer les participes passés d'après le double type *ûḍhas*, *ûḷhas*, et, en général, toutes les formes verbales analogues.

A priori, cette explication, pour être acceptable, doit se coordonner avec celles qui viennent d'être proposées. Or, si

(1) Un rhotacisme semblable a donné en grec l'adj. μαλερ-ός dans le sens de doux.

(1) Si, comme tout l'indique, la rac. *mard*, broyer, et le latin *mordeo* sont de la même famille, c'est là qu'est le sens primitif; les idées d'assouplir, amollir, adoucir (matériellement), dérivent de celle de broyer, et de celle de doux au toucher on est passé à celle de doux au goût.

Le sens de βραδύς, lent, proprement mou, est le résultat d'une métaphore qui est restée vivante jusqu'à nos jours. Le latin *marcere*, se faner, se flétrir, pourrir, présente une variante de l'idée de s'amollir. Aux formes radicales à finale dentalisée de cette famille de mots se rattache μέλι(τ) venant de *μέλιξ, comme le montrent μειλίσσω, μείλιχ-ος, etc. Signalons encore la parenté du latin *merx*, *merces*, primitivement ce qui adoucit, concilie. Le francais *merci* et tous les dérivés ont gardé un vif reflet du sens primitif.

iš pour **ikš* a donné *iḍâ* et *iḷâ*, issu de *irâ*, l'adjectif verbal *vah*, pour **vaghz*, **vakhs* a pu donner sous sa forme faible les dérivés **ûḍh-as* et **ûḷ-as*. Le fait est d'autant plus possible que nous avons la lingualisation de la finale de *vah* (ou *vâh*) dans les composés *havyavâṭ* nom., *havyavâḍ-bhis* instrum., etc., phénomènes desquels il convient de rapprocher ceux que l'on constate dans les formes d'aoriste *avâṭ*, *vâṭ*, rac. *vah*.

ûḍh-as est donc sûrement un dérivé de *vaḥ;* d'ailleurs, l'analogie de *dug-dhas*, racine *duh* montre qu'on peut restituer pour cette forme de participe passé un antécédent **ûḍ-ḍhas* (1); cf. les formes védiques comme *didiḍḍhi*, rac. *diç*.

De son côté, la variante *ûr*, *ûḷ*, a dû se combiner avec le suffixe *tas* du participe passé, pour donner la forme correspondante *ûḷ-has*. Le participe passé *pûr-tas* semblerait indiquer, il est vrai, qu'on devrait avoir **ûḷ-tas;* mais *dugdhas*, etc., ramènent à une forme aspirée de la dentale du suffixe, qui a pu se réduire à *has* pour *dhas*, *thas* (adoucissement sous l'influence de la liquide), comme *hitas* pour **dhitas*, et surtout les impératifs sur le type de *e-hi* pour **e-dhi* (cf. les formes grecques, comme κλῦ-θι), de manière à donner *ûḷ-has* pour **ûḷ-thas*, **ûḷ-dhas*.

En tous cas, si les modifications subies par le suffixe,

(1) Ou, peut-être, *ûzh-ḍhas* par assimilation du groupe final de **vazhz* en la sifflante douce linguale aspirée *zh*, dont l'influence aurait lingualisé et adouci l'initiale du suffixe (cf. *iš-ṭas* et la finale *z* en zend des racines terminées par *h* en sanskr.). Mais dans l'hypothèse proposée, l'essentiel, à savoir que *ûḍhas* dérive directement de *vah*, reste acquis, car ce n'est qu'à la finale d'une forme que les phénomènes de lingualisation dont il s'agit peuvent se produire spontanément.

dans cette circonstance et dans les analogues (*voḷham*, *ûḷhvam*, *voḷhâ*, *voḷhum*, *voḷhar* (1), etc., c'est-à-dire partout où le suffixe avait primitivement une dentale pour initiale), sont obscures, l'origine du radical reste certaine, et rien ne saurait mieux démonter le rôle capital joué par les adjectifs verbaux sur le type de *iš* et *vah* dans la dérivation que les conséquences qui se déduisent forcément des faits réunis dans cette étude (2).

III

EXPLICATION DES REDOUBLEMENTS BRISÉS EN GREC.

Si, comme on n'en peut guère douter, πέμφιξ « bulle, souffle », est une forme à redoublement, ce mot est certainement pour *πεμφιγξ ; c'est ainsi seulement que peut s'expliquer la nasale de la première syllabe ; du reste, l'analogie de πίφιγξ, στήριγξ, φύσιγξ, etc., confirme tout à fait cette conjecture. Mais ποιφύσσω « souffler », qui, selon toute probabilité, dérive de πέμφιξ, nous ramène pour celui-ci à des antécédents *πϜεμφϜιγξ, *ποεμφοεξ.

De son côté, πομφός, même sens que πέμφιξ, est pour

(1) Formes possibles, sinon *textuelles*.

(2) Il reste à répondre à l'objection qui consisterait à dire qu'on s'expliquerait difficilement l'alternance toujours possible, à ce qu'il semble, des variantes *iḷâ*, *iḍ-â*, par exemple, et de toutes les analogues, si l'une dérive de **ir* et l'autre de **ikš*. Mais le sens en était le même et la substitution de l'une et de l'autre est devenue affaire de préférence personnelle et instinctive, comme en français celle qui se pratique couramment entre « nous asseyons » et « nous nous assoyons », etc.

πο'μφο'ξ, *ποεμφοεγξ, le σ final y représente un ancien ξ dont les éléments se sont assimilés en σ(σ), comme dans κλεῖς auprès du dorien κλᾴξ et dans le latin *vulpes* auprès de ἀλώπηξ.

Par suite du rhotacisme de la finale et d'un élargissement au moyen d'un suffixe ος, *οεξ, on a eu le dérivé πομφόλ-υξ pour *πομφορ-υξ, même sens que πομφός, d'où dérivent à leur tour πομφολύσσω (cf. la dérivation de ποιφύσσω) « bouillonner, former des bulles », et, avec le dentalisme (si fréquent en pareil cas) de la gutturale finale de πομφόλυξ, (cf. πέμφις pour *πεμφιζ auprès de πέμφιξ) πομφολύζω, même sens. N'oublions pas non plus, πομφολυγέω, πομφολυγάω et πομφολυγιζω qui se rattachent à la même souche.

La famille suivante s'est développée d'une manière remarquablement parallèle à celle de l'ensemble de formes dont il vient d'être question.

Indiquons d'abord que, dans tous les mots qui vont suivre, l'idée fondamentale est celle de bruire.

βέμβηξ, βέμβιξ pour *βεμβηγξ, « toupie, insecte bourdonnant », etc. — Cf. πέμφιξ.

Formes voisines : — βομβάξ « en bourdonnant », βόμβυξ, « ver à soie, en tant qu'ailé et bourdonnant, » βόμβος « bourdonnement », d'où βομβέω « bourdonner ». — Cf. πομφός.

βομβόλη « espèce d'abeilles », d'où βομβύλ-ιος « insecte bourdonnant » et βομβύλιάζω « bourdonner, gronder » en parlant des intestins. — Cf. πομφόλ-υξ et les verbes dérivés, ainsi que βομβυλίξ (même sens que πομφόλυξ), -β initial venant de π primitif adouci.

De la même famille dépendent encore : βομβρύζω pour *βομ-βερ-υζω, « gronder ». — Cf. πομφολύζω.

μέμβραξ « cigale », pour *βεμβερ-αξ.

βαμβαίνω, βαμβαλ-έω, βαμβαλ-ίζω, βαμβαλ-ύζω, « bégayer, balbutier, claquer des dents », — sans doute d'un primitif *βαμβαγξ d'où *βαμβαν(ς) et *βαμβαρ. Cf. βάβαξ « babillard », d'où βαβάζω et βαβράζω pour *βαβερ-αζω, « bégayer », ce dernier à rapprocher de βαμβαλ-ιζω.

βεβράξαντα (Hésych.) « crier ».

βαυβαλ-ίζω « chanter », etc.

Enfin viennent des formes où le rhotacisme s'est introduit dans la partie redoublée, soit par une assimilation postérieure au redoublement, soit et plutôt par suite d'un redoublement effectué sur la forme simple déjà rhotacisée. Il en est ainsi de βορβορύζω « gronder » en parlant des intestins (cf. βομβυλίαζω pour le sens) et les dérivés βορβορυγμή, βορβορυγμός.

On retrouve d'ailleurs le point de départ des formes redoublées πέμφιξ, etc., βέμβηξ, etc., pour le premier de ces mots dans la partie radicale φυς venant de *φωαξ, *φωηξ, dans φύσ-ιγξ, φύσ-α etc., « souffle », et, pour le second, dans βήξ, « toux », pour *βωηξ. Cf. βήσσω « tousser », βάζω « parler », βύζω, « crier », etc.

Il n'est pas impossible d'ailleurs que quelques-unes des modifications qui viennent d'être étudiées remontent à la langue-mère, et, dans ce cas, on pourrait rattacher à la même famille le gr. βάρβαρος et le sk. *barbaras;* toutefois, le latin *balbus,* qui paraît inséparable de ces mots, et dont la liquide ne saurait s'expliquer par un redoublement, rend l'hypothèse en question très douteuse Il est plus vraisemblable d'admettre que ces formes sont élargies sur des antécédents *βαρβος, **barbas.*

Quoi qu'il en soit, nous avons, par ce qui précède, l'explication des types suivants de formes redoublées :

1° La syllabe à nasale finale du redoublement reproduit la première partie du mot simple. Exemple : πέμ-φι(γ)ξ.

2° Redoublement semblable au précédent, suivi du rhotacisme (et souvent, plus tard, du lambdacisme) de la sifflante qui terminait le mot simple. Exemples : πομ-φό(ν)λ-υξ, βομ-βό(ν)λ-η.

Remarques. — C'est à ce type que se rattachent πίμ-π'ρ-ημι, πίμ-π'λ-ημι. Cf. surtout παφλάζω « bouillonner », pour *παμ-φ'λ-αζω, même famille que πέμφιξ.

3° La syllabe redoublée, comme celle de la forme simple, est terminée par une liquide. Ce type, pour les raisons qu'on a vues, alterne avec les précédents. Exemple : βορ-βορ-ύζω.

Remarques. — Les explications qui précèdent s'appliquent aux doublets φθῖν-ω- φθείρ-ω ; δῶρ-ον- *dŏn-um ; moen-ia -*moer-us*, d'où *mûr-us* ; π'λ-εύμων-π'ν-εύμων d'une ancienne partie radicale πενς, etc. (1).

Comparer, mais en remarquant la différence des conclusions, les articles de M. K. Brugmann *Ueber die sogenannte gebrochene Reduplication in den indogermanischen Sprachen*, dans le tome VII des *Studien* de G. Curtius, et de M. R. Fritzche, *Quæstiones de reduplicatione græca*, dans le tome VI du même recueil.

PAUL REGNAUD.

(1) Comparer aussi le rapport du sansk. *an-yas* avec le latin *al-ius ;* du lat. *unus* avec *ullus*.

BIBLIOGRAPHIE

Die Pluralbildungen der indogermanischen Neutra, par Johannes Schmidt. 1 vol. in-8°, 456 p. Weimar, *H. Böhlau*, 1889.

Les linguistes allemands, qui ont inventé tant et de si belles choses depuis quelques années, sont en train de réformer la logique, en même temps que la grammaire. Naguère, on appelait sophisme tout raisonnement échafaudé, soit sur des données d'une exactitude contestable, soit sur des comparaisons dont les deux termes sont d'une identité problématique. Les linguistes allemands sont en train donc de transformer les sophismes d'autrefois en syllogismes impeccables. Nous en prendrons à témoin le livre de M. Schmidt (Johannes), dont le titre figure en tête de ces lignes.

Voici un exemple entre mille de la manière de raisonner, nous ne dirons pas qu'il inaugure (il ne faut flatter personne), mais qu'il contribue, avec ses nombreux émules en linguistique comparée de la *Zeitschrift de Kuhn*, de la *Berliner Wochenschrift*, du *Literarisches Centrablatt*, etc., à substituer à la vieille méthode cartésienne. — Le gothique *fidvér* est une forme de pluriel neutre, parce qu'il correspond au sk. *catvâri* « quatre », anciennement *catvâr* et

primitivement *ketvôr*. Donc, la langue-mère possédait des neutres pluriel en *ôr*; donc les mots grecs, comme ὕδωρ, sont d'anciens pluriels neutres ou des collectifs employés dans le sens de singuliers, comme l'allemand *gewasser* ou l'hébreu *majîm* « les eaux », qui ne se rencontre qu'au pluriel.

Si vous alliez dire à M. Schmidt qu'il n'est peut-être pas absolument sûr que *ketvôr* était un neutre pluriel de la langue-mère; que, d'ailleurs, la finale de ὕδωρ peut avoir une autre origine que celle de *ketvôr* (puisque *ketvôr* il y a); que d'autres explications ont été récemment proposées, etc., etc., M. Schmidt lèverait les épaules, et il aurait raison, attendu qu'il est professeur de grammaire comparée à l'Université de Berlin, capitale de l'empire d'Allemagne, dans lequel la grammaire comparée a été inventée; que tout ce qu'on fait en dehors d'Allemagne en semblable matière ne compte pas; qu'on peut lire dans toutes revues savantes du cru que son ouvrage est un chef-d'œuvre de saine méthode et de vraie science, etc., etc.

De pareilles raisons sont décisives. Insister paraîtrait de mauvais goût et tout à fait impertinent. Nous n'insisterons pas. Sganarelle expliquait à Géronte, par les raisons si péremptoires que l'on connaît, comment il se faisait que sa fille était muette. Nous saurons désormais par M. Schmidt, et grâce à des déductions que ne désavouerait pas Sganarelle, comment se sont formés, à son avis, les pluriels neutres dans les langues indo-européennes. C'est tout ce que le titre de son livre nous laissait espérer, et nous ne saurions, à moins d'être trop exigeant, lui en demander davantage.

PAUL REGNAUD.

La langue française en Indo-Chine, par A. Aymonier. Paris, 1891, 67 p. pet. in-8 (extrait de la *Revue scientifique*).

Il a été créé dernièrement à Paris une École coloniale, dont l'organisation n'est d'ailleurs encore ni suffisante ni complète. La direction en a été confiée à M. Aymonier, bien connu par ses travaux sur les langues de l'Indo-Chine, où il a fait un long séjour. M. Aymonier se préoccupe naturellement surtout de nos colonies de l'Extrême-Orient, de ces régions où la France est appelée à développer son activité et à exercer une influence de plus en plus directe et efficace sur l'évolution sociale et ethnographique d'un demi-milliard d'hommes environ.

Dans la brochure ci-dessus annoncée, il y a beaucoup à louer, mais il y a beaucoup à critiquer aussi. On doit certainement encourager la propagation de la langue française dans l'Annam et le Tonquin ; et à ce point de vue, M. Aymonier a tout à fait raison de partir en guerre contre le *quoc-ngu,* ce patois écrit qui ne représente ni la prononciation exacte ni l'écriture de l'annamite. Mais j'ai peur qu'il ne soit un peu trop radical : proposer l'enseignement aux indigènes d'un français artificiellement réduit, simplifié, monosyllabisé pour ainsi dire ; vouloir apprendre aux enfants du pays, au lieu de l'écriture chinoise, un alphabet franco-annamite de convention ; c'est entreprendre l'impossible, c'est méconnaître les conditions du développement de tout langage, c'est oublier les exigences de la mentalité ethnique et l'éducation héréditaire de l'esprit. Il faut, au contraire, se borner à demander la connaissance

du français pour l'admission aux emplois publics, et par conséquent l'enseigner facultativement dans les écoles primaires, obligatoirement dans les écoles supérieures. En revanche, il faut imposer aux fonctionnaires européens la connaissance de la langue du pays (rien n'est difficile avec une bonne méthode, et un millier de signes est vite appris), pour éviter les abus de l'interprétariat, dont le rôle devra être purement auxiliaire et subordonné.

Mais M. Aymonier n'est pas linguiste, dans le sens propre et absolu du mot ; les premières pages de sa brochure, où il décide avec l'assurance d'un profane de questions qu'il n'a certainement pas bien étudiées, le montrent trop clairement. Il faudrait presque relever et réfuter toutes ses assertions, phrase par phrase.

Je ferai à l'éminent directeur de l'École coloniale un autre reproche, plus grave peut-être. A mon avis, il attribue beaucoup trop d'importance aux missionnaires et à leur œuvre, dont la portée civilisatrice m'a toujours paru extrêmement douteuse. Chez des peuples comme ceux-là, où le lettré est l'homme important, où la religion a surtout un caractère individuel et philosophique, le prêtre et le soldat sont de fort mauvais instruments de propagande et de conquête. Laissez donc en paix ces braves bouddhistes, dont la religion est, au moins là-bas, fort supérieure au christianisme. Quant aux chrétiens massacrés, leur sort me touche peu ; qu'allaient-ils faire dans cette galère ? S'ils avaient été les plus près, c'est eux qui auraient massacré les autres. Étaient-ils si près d'être Français ? Je ne le crois guère. Chacun sait que le plus souvent les convertis, les renégats, sortent des classes les moins recommandables de la société, et n'apprennent qu'à réunir les défauts et

les vices de deux cultes ou deux races. Le zèle des néophytes ou des convertisseurs est toujours dangereux, du reste ; aussi j'estime qu'il faut retourner le mot que cite M. Aymonier, et dont on a vraiment peu trop abusé, et qu'il faut dire hautement : « Le cléricalisme ne doit pas être un article d'exportation ».

JULIEN VINSON.

Les Vascons avant leur établissement en Novempopulanie, par J.-F. BLADÉ. Agen, 1891, 38 p. in-8.

On retrouve, dans cette remarquable et très intéressante brochure, toutes les qualités de son savant auteur : érudition profonde, déduction rigoureuse, raisonnement serré, réfutation des lieux communs, etc. M. Bladé explique fort bien que la Vasconie occupait à peu près le même territoire que la Navarre espagnole actuelle ; que les Vascons furent soumis par Annibal après qu'il eut passé l'Èbre ; qu'ils reprirent leur indépendance lors du départ d'Annibal pour l'Italie, et ne reconnurent l'autorité des Romains qu'à partir de l'an 188 avant notre ère ; qu'ils passèrent en 466 sous la domination des Wisigoths ; qu'entre 581 et 587 ils franchirent les Pyrénées et vinrent s'établir en Novempopulanie ; que le nom de *Vascones,* dont l'étymologie est fort obscure, paraît avoir été substitué, vers l'époque de Tibère, à *Cantabri ;* que les Vascons cis-pyrénéens paraissent avoir été appelés *Vaccœi* aux premiers temps de leur arrivée ; qu'après l'invasion musulmane, les noms *Bascli, Blascones, Bascleones, Vasculi, Vascli,* pa-

raissent désigner exclusivement les Vascons montagnards, c'est-à-dire les Basques actuels.

Mais pourquoi donc M. Bladé, qui a naguère si vaillamment combattu l'hypothèse ibérienne, dit-il aujourd'hui que « le basque représente le parler des anciens Ibères », et que « cet idiome » représente aussi « le langage des Vascons » ? Rien n'est moins certain ; aucune indication précise ne permet d'affirmer que les Ibères, les Cantabres, les Vascons, les Vardules (Guipuzcoa), les Caristes (Alava), ou les Antrigons (Biscaye), parlaient basque. Peut-être avaient-ils chacun leur idiome propre ; peut-être parlaient-ils simplement divers patois celtiques. Rien ne m'autorise à croire que le basque ait jamais dominé sur un territoire étendu, habité par des populations organisées et relativement civilisées. Je ne sais pas et ne voudrais rien affirmer.

Julien VINSON.

VARIA

I

VICTOR HUGO ET LA LANGUE BASQUE.

J'ai cité plusieurs fois déjà des mots et des phrases basques, insérés par Victor Hugo dans quelques-uns de ses ouvrages. Il les avait très probablement appris pendant son voyage de 1843 dont le récit vient de paraître sous le titre de : *En Espagne* (Paris, J. Hetzel, 1890, in-8, (IV)-343 pages).

On trouve un certain nombre de mots basques dans ce volume. Le 4 août 1843, dans la montagne au-dessus de Pasages, un chevrier dit au poète : « mauvais temps ! » *iguraldia gaiztoa* (1). Le même jour à sept heures du soir, le voyageur salue « gravement » un pâtre en lui disant : *Jaincoa berorrecrequin* (2) « Dieu avec vous ! ». Le 5 août, à une vieille femme qui lui demande s'il vient de la montagne, il répond « en basque médiocre » : *buy, bicho nequesa* (3) « oui, chemin difficile ». Le 8, il veut visiter l'église de Leso et demande à une vieille mendiante « la clef » *guilzta* (4). Le 14 août, il entend le dialogue suivant entre son guide (Escamuturra) et des contrebandiers auxquels les voyageurs vont demander l'hospitalité dans la montagne, sur la route de Pampelune

(1) Corr. *egurraldi gaichtoa.*

(2) Corr. *berorrequin. Berorrec* est le nominatif; ce mot, qui signifie proprement « lui-même », est employé par les Basques espagnols comme correspondant du *vm.* (*usted*) castillan, à la façon de l'*Âp* indien.

(3) Corr. *bay, bide nequesa.*

(4) Corr. *Guiltza.*

à la frontière française : *Zuec?* — *Guc.* — *Nun?* — *Emen.* — *Cembat?* — *Lau* « Vous? — Nous. — Où? — Ici. — Combien? — Quatre ». Il y avait, en effet, quatre personnes : Escamuturra, Azcoaga, Irumberry et Victor Hugo qu'on présenta aux contrebandiers en ces termes : *adisquidea* « un ami (1) ».

J. V.

II

VOCABULAIRE BASQUE RECUEILLI PAR UN PÈLERIN DE SAINT-JACQUES EN 1726.

L'année dernière, M. le baron de Bonnault d'Houët a publié, à Montdidier (impr. Ab. Radenez), le très intéressant récit du *Pèlerinage d'un paysan picard à Saint-Jacques de Compostelle au commencement du XVIIIe siècle* (in-8 de xxxix-218 p.). Le voyageur en question, *Guillaume Manier*, tailleur, âgé de vingt-deux ans seulement, traversa deux fois le pays basque et fut frappé, les deux fois, de la singularité du langage de ce pays ; mais c'est seulement à son retour qu'il eut l'idée de recueillir un spécimen de ce langage. On lit, à ce propos, aux pp. 146-147 du livre publié par M. de Bonnault, le passage suivant : « Le 30 [décembre 1726], au matin, dans quelques maisons, je me suis amusé à recueillir quelques mots de cette langue biscayenne, qui est aussi difficile que l'allemand ». Mais ce passage est suivi d'une ligne de points, et le savant éditeur dit en note : « Cet essai de manuel de la conversation est fort court et renferme trop d'expressions obscènes pour mériter d'être reproduit ». Comme les documents basques qui remontent à plus de cent ans sont toujours très précieux, comme ; d'autre part, un vocabulaire recueilli par un voyageur peu lettré doit certainement donner une idée assez exacte de la prononciation populaire ; il me parut qu'il y avait intérêt à publier la liste dressée par le paysan picard de 1726. Je m'adressai à M. de Bonnault, qui voulut bien, avec la meilleure grâce possible, m'envoyer une copie très exacte de ce document, en

(1) *Adisquidea* « l'ami » ; *adisquide bat* « un ami ».

m'autorisant à le publier. Je le reproduis, aussi fidèlement que possible, ci-après : il se lit aux pp. 215-217 du manuscrit original. J'ajoute entre parenthèses l'orthographe rectifiée de la plupart des expressions ; j'explique, à la suite, dans des notes spéciales, quelques formes plus altérées que les autres ; dans ce but, j'ai numéroté les lignes du manuscrit.

C'est en allant de Saint-Jean-Pied-de-Port à Bayonne et en approchant de cette dernière ville, où il est arrivé le lendemain 31 (il avait quitté Saint-Jean le 28), que Manier a recueilli son vocabulaire. Le lecteur sera peut-être surpris ou choqué de certains mots ou de certaines phrases ; mais pour être pèlerin, on n'en est pas moins homme, et nul n'ignore que la piété des derniers siècles admettait volontiers certains accommodements. Il y a des choses beaucoup plus... raides dans le journal de Manier (cf. par exemple p. 140).

1.	Pour dire adieu	ginga.
2.	La Ste Vierges.	endardanamaria (*andre*, etc.).
3.	Un homme	yonna (*yauna*).
4.	Une femme	andrea.
5.	Un garcon.	moutiloa.
6.	Une fille.	ynescatoy.
7.	Un enfans	haura (*haurra*).
8.	Bonjour.	disouliegonon.
9.	Bonsoire	endasoulagaon.
10.	Asoyé vous monsieur. . .	yasite yonna (*yar zite yauna*).
11.	Et vous ausis	uaye sou yaré.
12.	Ou et la maitresse	nonda chico andrea (*etcheco*).
13.	Ou et le maitre.	nonda nosia (*nausia*).
14.	Mon pere	ayeta (*aita*).
15.	Ma mere	ama.
16.	Mon frere.	anaya.
17.	Ma sœur	a enearaua.
18.	Ma tante	yseua (*izeba*).
19.	Donné moy du pain. . .	endasounoguya.
20.	Donné moy du vin	enda sou arnois.
21.	Du vin rouge	arnois gorea.

22. Un verre . . . . . bayera (*baira*, *beira*).
23. Du fromages. . . . . cassena (*gazna*).
24. Du lard . . . . . singara (*chingarra*).
25. Du sel . . . . . cassa (*gatza*).
26. Des choux. . . . . assa (*aza*).
27. Un lièvre . . . . . herbia (*erbia*).
28. De la viande. . . . . araguya (*haragia*).
29. De la volaile. . . . . ouilloua (*olloa*).
30. Sil vous plait. . . . . plasser vasse (*plazer baduzu*).
31. Je vous remercie. . . . . exquariquasquy (*eskerrik aski*).
32. De l'eaux . . . . . houra (*ura*).
33. Du feux. . . . . souia (*suya*).
34. Un chapeaux. . . . . capela.
35. Un abis. . . . . yotacosa.
36. Des jartiere . . . . . calsouluncaria.
37. Des chemise. . . . . ahtora (*athorra*).
38. Ouy . . . . . ospla.
39. Non. . . . . asse (*ez*).
40. Un chevalle . . . . . samaria (*z*).
41. De l'avoine . . . . . saldaria (*z*).
42. Un chien . . . . . chachora (*chacurra*).
43. Mangé . . . . . eayesase (*yan ezazu*).
44. Vous ette foux. . . . . eroua (*erhoa zire*).
45. Le fouet sur le culs. . . . ypordiasatsate.
46. Baisé moy aux culs. . . . ayesagatipordiapoc.
47. Sorté dehors. . . . . fite comparate.
48. Un . . . . . baye (*bat*).
49. Deux . . . . . biguage (*biga*).
50. Trois . . . . . hiroux (*hirur*).
51. Quatre . . . . . lause (*laur*).
52. Cinque . . . . . bosse (*bortz* ou *bost*).
53. Six. . . . . saye (*sei*).
54. Sept . . . . . saspie (*zazpi*).
55. Huit . . . . . sorcie (*zortzi*).
56. Neuf . . . . . beneracie (*bederatzi*).
57. Dix. . . . . amat (*hamar*).

58. Onze	amecaye (*hameka*).
59. Vingts	auguit (*hogoi* ou *hogei*).
60. Trente	beroguita (*hogoi-ta-hamar*).
61. Quarante	meroguoit (*berrogoi*).
62. Cinquante.	berogoeitamarre (*berrogoi-ta-amar*).
63. Donné moy un baiser. . .	endasoupoupale.
64. Vous ette belle.	edara ciree (*edarra zire*).
65. Je vous aime.	maye asitout.
66. Le nœ (*nez*).	soudoura (*sudurra*).
67. Je vous salue.	salugraciari.
68. Dieu vous benisse	dominus tecum.
69. Du pain.	audian (*oguia*).
70. Du vin	arloy (*arnoa*).
71. Du cidre	pigoyrina.

1. *Ginga* doit être, soit pour *gin gira* « nous sommes venus », soit plutôt pour *Yinkoa* (*dela zurekin*) « Dieu soit avec vous ».

5. *Moutiloa* est remarquable; il est probablement pour *mutilcoa*, diminutif de *mutila* « garçon »; on dit aujourd'hui, en supprimant le *l*, *muticoa*.

6. Le *y* initial est de trop; *nescatoy* représente la prononciation courante de *nescatoa* (*oa* = *ua*, *wa*, etc.).

8. Tronqué; pour *Yinkoak dizula egun on* « Dieu vous ait bon jour ».

9. *Indazula gau on* « que vous me fassiez (donniez) bonne nuit ».

11. Peut-être pour le datif *bai zuri ere* « oui, à vous aussi ».

14-18. L'adj. pronom. n'est pas exprimé dans le basque, sauf dans *enearaua* (*ene arreba*), où on a mis un *a* de trop en tête. *Arreba*, comme on sait, c'est « sœur de frère » (« sœur de sœur » est *ahizpa*); l'interlocuteur de Manier était donc un homme.

19-21. *Indazu oguia* sans *n*; *indazu arnoa*; *arno gorria*.

30. *Vasse* pour *bauzu*, contraction courante de *baduzu*.

35. *Yotacosa* est sans doute une adaptation de « justaucorps ».

36. Sans doute pour *galza lokhorria* « ligature de chausse ».

37. *Athorra* est plus proprement « chemise d'homme »; il s'em-

ploie pourtant aussi pour « chemise de femme », sauf en Soule où chemise de femme se dit *mantharra*.

38. *Ospla* est sans doute du patois ; *o sip platz* « oui, s'il vous plaît ». En basque, « oui » se dit *bai*.

45. *Ipurdia azotatzue* « fouettez le derrière », ou *ipurdian azota zite* « soyez fouetté sur le derrière ».

46. Vraisemblablement pour *eyezadat ipurdian pot* « faites-moi baiser dans le derrière ».

47. *Fite camporat,* avec métathèse.

48-62. Les altérations des noms de nombre viennent évidemment d'erreurs de copie. Le *t* de *auguit* et *meroguoit* est probablement pour un *l*, le *oi* ou *ei* final basque ayant été tout d'abord écrit *oil* ou *eil* (cf. vermeil).

63. Il faut *indazu pot bat*, *t* pour *l*.

65. Lisez *maite zitut* ou *maita zitut*.

66-67. Latin plus ou moins altéré.

69. Doublet de 19. Le *di* correspond au *gi*.

70. Doublet de 20-21 : *arnoa* ou *ardoa*.

71. *Pigoyrina* est peut-être pour *pitar-arnoa* « vin de piquette de cidre » ; « cidre » se dit *sagarnoa* « vin de pomme ».

Il faut remarquer : 1° que Manier ajoute toujours l'article final *a*, toujours employé par les Basques quand ils citent un mot isolé, par exemple *arnoa* « le vin », au lieu de *arno* « vin» ; 2° qu'il confond, en général, *z*, *s* et *ch*, en *s* ; 3° qu'il rend *rr* fort par *r* ; 4° qu'il transcrit *tz* par *ss* ; 5° qu'il représente *oa* final par *ois*, marquant ainsi la prononciation courante et populaire, *ua*, *wa*, etc., qui est spéciale à certaines régions. Il faut noter aussi les formules et les mots suivants, caractéristiques des dialectes bas-navarrais : *dizula egun on*, *zite*, *zire*, *eskerrik aski*, *suya*, *zamaria*, *pot*, etc. Nous conclurons de ces remarques que le pèlerin picard a bien recueilli ce petit vocabulaire dans la vallée de la Nive, vers Ustaritz et Villefranque ; mais qu'il l'a mis au net une fois rentré chez lui ; ainsi peuvent se comprendre certaines erreurs tout à fait inexplicables autrement. M. de Bonnault nous apprend que c'est seulement en 1736 que Manier a rédigé son récit. J. V.

IMP. GEORGES JACOB, — ORLÉANS.

LES LIMITES DE LA LANGUE FRANÇAISE

Depuis l'époque (1855) où M. de Coussemacker publia sa carte de la limite du français et du flamand en France (1), les localités frontières de langue exclusivement française sont restées les mêmes. Ce sont : Gravelines, Saint-Georges, Saint-Folquin, Sainte-Mariekerque, Munck-Nieurlet, Éperlecques, Serques, Salperwick, Saint-Omer, Arques, Campagne, Wardrecques, Racquinghem, Wittes, Aire, Thiennes, Haverskerque, Merville, Neuf-Berquin, Estaires, Steenwerck, Nieppe. Les deux premières et les sept dernières appartiennent au département du Nord ; les autres à celui du Pas-de-Calais. — Dans une zone mixte, où dominait le français, l'auteur plaçait : Dunkerque, Coudekerque-Branche, Grande-Synthe, Fort-Mardick, Mardick, Loon, Craywick, Bourbourg, Watten, Saint-Pierre-Brouck, Ruminghem, Holque, Saint-Momelin, Haut-Pont et Lyzel (faubourgs de Saint-Omer), Clairmarais, Renescure, Blaringhem, Boeseghem. — Dans une autre zone mixte, où dominait le flamand, il plaçait : Petite-Synthe, Loo-

(1) *Annales du Comité flamand de France,* tome II, p. 62; cf. t. III, p. 377.

berghe, Cappelle-Brouck, Ebblinghem, Lynde, Sercus, Steenbecque, Morbecque, Hazebroucq, Vieux-Berquin, Bailleul. La ville de Bergues, elle aussi, était rangée dans cette série. — Enfin les localités frontières, à l'ouest et au sud, de langue exclusivement flamande, étaient : Zuydcoote, Leffrinkoucke, Teteghem, Coudekerque, Cappel, Armbouts-Cappel, Spicker, Brouckerque, Pitgam, Drincham, Eringhem, Merckeghem, Millam, Wulverdinghe, Lederzeele, Buysscheure, Noordpeene, Zuydpeene, Bavinchove, Staple, Wallon-Cappel, Hondeghem, Borre, Pradelles, Strazeele, Merris, Meteren, Saint-Jans-Cappel.

Il faut ajouter que deux faubourgs de Saint-Omer (celui du Haut-Pont au nord, celui de Lyzel au nord-est) se trouvent dans la zone mixte.

Aujourd'hui encore, cette zone est encore bilingue, et aucune commune n'est devenue exclusivement française de langue, mais le français a fait d'énormes progrès. Voici quelques indications à ce sujet.

A Craywick, les deux tiers de la population parlent presque exclusivement le français. Un tiers ne comprend pas le flamand; un tiers le parle souvent. Mais tous, indistinctement, savent converser en français. A la mairie, à l'église, on n'use que du français.

A Bourbourg, on n'entend plus guère que quelques vieillards converser en flamand. C'est leur ancienne coutume, mais, au besoin, ils parlent français. Avant peu, Bourbourg devra être placé dans la zone exclusivement française; le flamand ne sera plus parlé et compris que par les quelques ouvriers belges que l'on y rencontre.

On peut en dire autant de Ruminghem. Avant peu, l'on n'y parlera plus que français.

A Holque, un peu à l'est de Ruminghem, de l'autre côté de la voie ferrée, le flamand n'est plus usité que dans un petit nombre de familles.

En réalité, à l'heure actuelle, la seconde zone de M. de Coussemacker, celle où les deux langues étaient parlées mais où dominait le flamand, pourrait presque tout entière être comprise dans la première, celle où domine le français.

Prenons quelques-unes des communes rangées, en 1855, parmi celles où le flamand était exclusivement parlé; nous allons voir comment le français y a pénétré.

A Zuydcoote, sur la côte, à l'est de Dunkerque, le flamand s'est bien maintenu; à Leffrinckoucke, également, tout le monde l'y parle; il n'y a pas un dixième de la population qui connaisse quelque peu le français.

A Teteghem, un peu plus au sud, il en va différemment. Le flamand est bien la langue habituelle, mais le français est parlé par presque tous. Ceux-là seuls qui l'ignorent sont les vieillards septuagénaires.

Un peu à l'est, à Uxem, tout le monde comprend le français et les trois quarts des habitants peuvent le parler, bien que la langue du pays soit réellement le flamand.

A Coudekerque, mi-chemin entre Dunkerque et Bergues, le flamand domine, mais on parle les deux langues.

En allant de Coudekerque à Bourbourg (dont nous avons parlé plus haut), on trouve Spicker et Brouckerque; dans ces deux communes, le flamand domine sans nul doute, mais la majeure partie des habitants connaît le français.

Les deux langues sont également parlées à Cappelle, localité un peu à l'ouest de Coudekerque.

Au sud de Coudekerque, et un peu à l'ouest de Bergues,

— où le français est couramment parlé à côté du flamand, — se trouve Bierne. Là, le flamand est la langue usuelle, mais, à peu d'exceptions près, tous se servent aussi du français.

Vers le sud-ouest, à Steene, où le flamand est l'idiome courant, un tiers de la population ignore encore le français.

A Crochte, au sud de Steene, le français a encore peu pénétré.

Si l'on gagne l'est de Bergues, on constate qu'à Warhem les deux langues sont parlées.

Plus à l'est encore, à Hondschoote, près de la frontière belge, le flamand n'est guère usité que par la population ouvrière ; mais tous connaissent et parlent le français.

Si nous laissons le nord-est du pays flamand pour revenir à l'ouest, nous constatons qu'à Millam le flamand est la langue usuelle, mais que le français le pénètre sérieusement.

Il en est de même à Wulverdinghe, un peu au sud.

A Merckeghem, un peu plus à l'est, le flamand est moins attaqué.

Au sud de cette dernière localité, à Volkerinckhove, on parle communément le flamand, mais le français est fort bien compris.

Un peu plus au sud, à Lederzeele, le flamand domine sans nul doute, mais une centaine de personnes parlent uniquement le français, et un nombre supérieur, peut-être, le parlent habituellement en raison de leurs relations. D'autres, enfin, le comprennent sans le parler.

A Buysscheure, vers le sud-est, le français a peu pénétré.

En gagnant le sud-est, Staple est presque exclusivement flamand; de même Wallon-Cappel.

Si l'on se dirige vers la frontière belge, un peu au nord-est d'Hazebroucq, se trouvent : Borre, Pradelles, Strazeele; le flamand est la langue courante, mais les deux tiers de la population peuvent plus ou moins bien converser en français.

A Merris, le français gagne à grands pas.

A Meteren, près de Bailleul, les neuf dixièmes de la population parlent flamand. Un sixième environ, les vieillards, ne comprennent pas le français.

Au nord de Borre, de Pradelles, de Merris, se trouvent Caestre et Flêtre. Dans ces deux communes le français a encore peu gagné; le flamand est presque exclusivement en usage; on n'emploie le français que dans un très petit nombre de familles.

Enfin à Berthen, près de la frontière, où l'on parlait exclusivement le flamand il y a une quarantaine d'années, le français a fait de réels progrès. A l'exception des personnes âgées et des illettrés, tout le monde peut parler le français. Les enfants des écoles en usent entre eux, et souvent, le dimanche, à l'estaminet, c'est en français qu'ont lieu les conversations.

*
* *

Après Steenwerck, la dernière ville de langue française du département du Nord, tout près de la frontière belge, est Nieppe. Passant en Belgique, on se trouve dans une enclave encore française, comprenant Plougsteert, War-

neton, Bas-Warneton, Comines (dont le nord appartient à la Belgique, le sud à la France). Ces quatre localités forment la frontière septentrionale du français.

En gagnant l'est se trouve Wervick, qu'il faut placer de l'autre côté de la limite linguistique : la moitié de la population parle exclusivement le flamand, l'autre parle les deux langues. A Menin, la proportion est encore plus forte en faveur du flamand.

Les localités septentrionales de langue française sont, en allant vers l'est, Mouscron, Espierres. Dans chacune de ces localités, la moitié de la population ne parle que le français; l'autre moitié, presque tout entière, parle les deux langues.

Renaix doit être placé au nord de la limite, mais le français y a fait de grands progrès. Sur 14,500 habitants, 5,400 ne parlent que le flamand, 5,000 parlent les deux langues, 3,200 ne parlent que le français (1).

A Lessines, un dixième à peine de la population parle le flamand en même temps que le français, qui est la langue usuelle.

A Enghien, la moitié de la population parle les deux langues; les cinq sixièmes de l'autre moitié ne parlent que le flamand, l'autre sixième le français.

Les neuf communes du groupe de Tubize, en Brabant, donnent 16,300 individus ne parlant que le français, contre 700 parlant les deux langues et 300 ne parlant que le flamand.

Hal, au nord de Tubize, a un sixième de sa population de langue française.

(1) K. Brämer. *Nationalität und Sprache im Königreiche Belgien.* Stuttgart, 1887 (Population en 1880).

Waterloo, Wavre, Jodoigne, sont incontestablement de la région sud; le flamand n'y est parlé que très exceptionnellement.

Les petites localités de l'Ecluse, Zetrud-Lumay, Opheylissem, Neerheylissem, Corswarem, appartiennent à la même région. De même Waremme, Otrange, Herstappe, Bassange, Wonck.

Au nord, puis en descendant vers l'est, se trouvent, en pays non français : Tongres, Mouland, Fouron, Aubel, Henri Chapelle, Walkenraedt, Baelen, Membach.

Visé, de langue française, se trouve au lieu où la frontière incline vers le sud-est pour bientôt se diriger vers le sud, laissant à l'est la langue allemande. Les quatre communes de Limbourg sont, en très grande partie, de langue française; sur 8,900 habitants, 6,400 la parlent exclusivement.

En somme, sur toute sa frontière nord, le français fait des progrès plus ou moins rapides.

*
* *

La frontière, du nord au sud, depuis Limbourg jusqu'au territoire français, laisse en territoire de langue allemande : Eupen, Montjoie, Amel, Saint-Vith (dans la province rhénane), Beho (en Belgique), Clervaux (en Luxembourg), Tintange, Arlon (en Belgique); en territoire de langue française : Limbourg (Belgique), Malmédy (province rhénane), Salm (Belgique), Wilz (Luxembourg), Meix-le-Tige, Rachecourt, Halanzy (Belgique). Elle aboutit alors entre Longwy (France) et Redange (nord de la Lorraine).

Les plus récents travaux à consulter pour la limite du français et de l'allemand, en Alsace et en Lorraine, sont ceux de C. Thiss (1).

A l'ouest, en territoire de langue française, se trouvent : Longwy (France), Hayange, Vigy, Remilly, Dieuze (Lorraine), Schirmek (Alsace), Saint-Dié, Gérardmer, Giromagny, Belfort, Delle (France) ; — à l'est, en territoire de langue allemande : Esch (Luxembourg), Redange, Thionville, Metzerwiese, Boulay, Faulquemont, Morchange, Fenestrange, Sarrebourg (Lorraine), Baar, Weiler, Sainte-Marie-aux-Mines, Kaysersberg, Wintzenheim, Münster, Saint-Amarin, Masmünter, Dannemarie, Pfirt, en Alsace.

A son entrée en Suisse, la frontière linguistique laisse à l'ouest, en langue française, Movelier ; à l'est, en langue allemande, Liesberg. Elle suit la limite occidentale du canton de Soleure et gagne le lac de Bienne. Les bords ouest de ce lac (Bienne, Twann) sont, comme l'autre rive, de langue allemande ; mais, au sud-ouest, Landeron est de langue française. Du sud du lac de Bienne, la frontière linguistique se dirige sur le nord du lac de Morat : Erlach, Ins, Morat, parlent allemand. En allant vers le sud, Fribourg est sur la limite même, appartenant au domaine français, la ville basse toutefois parlant allemand. La frontière descend alors, du nord au sud, jusqu'au point où se joignent les trois cantons de Berne, Vaud et Valais. En langue française se trouvent : Praroman, Charmey, Rougemont. A partir de là, la limite linguistique est celle

(1) *Die deutsch-französische Sprachgrenze in Lothringen;* Strasbourg, 1807. *Die deutsch-franz. Sprachgrenze im Elsass*, ibid., 1888. (Fasc. I et V de : *Beitr. zur Landes- und Volkskunde von Elsass-Lothringen.*)

même des cantons. C'est au Wildstrubel qu'il faut placer la limite nord-est du français, qui descend vers l'Italie pour aboutir à la Dent-Blanche; elle laisse à l'ouest : Venton, Chippis, Ayer. — Sierre est la limite occidentale de l'allemand.

*
* *

En Italie, on peut dire que la région montagneuse du Piémont est de langue française; l'italien commence au bas des montagnes. Ainsi, non seulement Aoste, mais Verres, plus à l'est, est de langue française. De même Suse, Fénestrelle. Mais Vittone, Ivrée, Giaveno, Pignerol, Saluces, Coni, sont sur le territoire de langue italienne.

La frontière, de là, court du nord au sud à travers les montagnes pour gagner le littoral. Tende et La Briga sont du domaine français, et la Roya sert de limite. C'est à Vintimille que commence, à proprement parler, l'italien; à l'ouest, sont parlées des variétés du provençal.

*
* *

Nous pouvons signaler, en ce qui concerne la limite sud du français, de langue d'oc et du catalan, le mémoire publié par nous dans dans le numéro 5 (tome Ier) de la *Revue mensuelle de l'École d'anthropologie de Paris* (1891).

Au nord-est, la limite du catalan est celle même du département des Pyrénées-Orientales. Les localités extrêmes sont donc : Saint-Hippolyte, Salces, Opoul, le petit hameau de Périllos. — De l'autre côté de la frontière linguistique

(et parlant languedocien) sont les localités de l'extrême sud-est de l'Aude : Leucate, Fitou, Feuilla, Embres-et-Castelmaure, Tuchan, Paziols.

En face de cette dernière localité se trouve (dans les Pyrénées-Orientales) Vingrau. D'après certaines personnes, l'idiome parlé à Vingrau est le languedocien ; d'après d'autres, c'est le catalan. A vrai dire, les deux langues y sont en usage, mais la langue du pays est bien réellement le catalan. — Vingrau, situé dans la montagne, est quelque peu éloigné d'autres villages catalans ; il est en rapport avec Tuchan, chef-lieu de canton de l'Aude, avec Paziols, deux localités de langue d'oc. Bien qu'ayant toujours été compté dans le Roussillon, Vingrau a toujours fait partie du diocèse de Narbonne. En somme, il a toujours été en relations suivies avec le pays languedocien. Toutefois, les routes qui relient actuellement Vingrau aux pays catalans, situés plus au sud, ont donné une nouvelle vigueur à l'ancienne langue, à la langue locale.

A la hauteur de Vingrau, la limite départementale cesse d'être la limite linguistique, et les localités catalanes frontières jusqu'à la *Têt* sont : Tautavel, Estagel, Montner, Neffiach, — puis, en obliquant vers l'ouest, pour regagner la frontière départementale : Ille, Rodès, Tarérach, Mosset. Dans la partie languedocienne des Pyrénées-Orientales, les localités frontières, situées en face des précédentes, sont : La Tour-de-France, Cassagnes, Belesta, Montalba, Trévillach, Campoussy. Le languedocien est la langue en usage dans les communes qui dépendaient de l'ancien Languedoc et qui font la base des cantons de Sournia et de La-Tour-de-France. — Bien qu'assez proche de Vingrau, Tautavel a été moins entamé par le languedocien.

— Tarérach est essentiellement catalan, bien que le languedocien y soit entendu et parlé.

A la hauteur de la petite ville de Mosset, la frontière redevient la frontière linguistique : du côté catalan, les localités extrêmes sont Mosset, Puyvalador, Porté ; du côté languedocien, Counozouls dans l'Aude, Quérigut, Mérens, l'Hospitalet dans l'Ariège.

Porté, et un peu plus au sud Porta, sont à l'ouest les dernières localités de langue catalane. Le col de Puymorens, le Pont Cerda, forment la limite des deux régions. Par delà, on se trouve en Ariège, en pays de langue d'oc. Il y eut anciennement des relations entre les souverains de Cerdagne et les habitants de Mérens, mais cette localité a toujours été de langue d'oc ; on y use bien de quelques mots catalans, mais cela est de peu d'importance : ce ne sont que des mots d'emprunt. Entre eux, les habitants de Mérens ne font usage que de l'idiome d'oc. Il en est de même au petit village de l'Hospitalet (l'ancien Hôpital de Sainte-Suzanne). Ici également, le catalan est fort bien compris. Le contact avec les Catalans est fréquent : l'Hospitalet, en effet, est sur la route qui mène de Foix, par Ax, à Puycerda. Nombre d'individus gagnent leur vie à porter des marchandises d'Ax (par l'Hospitalet, Porté, Porta) à La-Tour-de-Carol et à Bourg-Madame, d'où on les dirige plus ou moins ouvertement et licitement sur Puycerda. Ces circonstances ont singulièrement familiarisé avec le catalan la population de l'Hospitalet, qui se compose presque exclusivement de pâtres, de muletiers, de mineurs, de guides. Mais ceux-ci, conversant entre eux, parlent la langue d'oc.

En somme, les localités de la frontière languedocienne

sont : Leucate, Fitou, Feuilla, Embres, Tuchan, Paziols, La-Tour-de-France, Cassagnes, Belesta, Montalba, Trévillach, Campoussy, Counozouls, Quérigut, Mérens, l'Hospitalet; celles de la frontière catalane nord sont : Saint-Hippolyte, Salces, Opoul, Perillos, Vingrau, Tautavel, Estagel, Montner, Neffiach, Ille, Rodès, Tarérach, Mosset, Puyvalador, Porté.

*
* *

Au sud-ouest, le français rencontre la langue basque dans le département des Basses-Pyrénées (1). Partant, un peu au-dessous de Biarritz, la limite linguistique rejoint l'Adour au bas de Saint-Pierre-d'Irube, suit ce fleuve jusqu'au-delà d'Urcuit, le quitte alors pour englober Briscous et Bardos (à l'exception de La Bastide-Clairence), puis Saint-Palais et Esquiule, pour aboutir au pic d'Anie, à la frontière. La limite nord du basque, en France, comprend donc : Bidart, Arbonne, Urcuit, Bardos, Charritte-Mixe, Ilharre, Arbouet, Etcharry, Arrast, L'Hôpital-Saint-Blaise, Esquiule, Sainte-Engrace. Sont en territoire de langue française : Biarritz, La Négresse, Bayonne, Urt, La Bastide-Clairence, Bidache, Villenave, Saint-Félix, Angous, Oloron, Aramits, Montory.

(1) Bonaparte, *Carte des sept provinces basques*, 1863. — Paul Broca. *Sur l'origine et la répartition de la langue basque; Mémoires d'anthropologie*, tome II, p. 108-114. — Julien Vinson. *Les Basques et le pays basque*, p. 25. Du même : *Avant-propos à l'essai sur la langue basque*, de Ribary (1877, p. XVII).

*
* *

Enfin, à l'ouest, la limite actuelle entre le français et le breton a été indiquée par Paul Sébillot (1) comme suit. En pays de langue bretonne : Plouha, Pléguien, Tressignaux, Bringolo, Saint-Jean, Lanrodec, Saint-Fiacre, Corlay, Saint-Mayeux, Mûr, Saint-Connec, Croixanvec, Noyat, Kerfourn, Naizin, Saint-Allouestre, Saint-Jean, Plaudren, Treffléan, Sulniac, Berric, Ambon. En pays de langue française : Tréveneuc, Tréguidel, Plélot, Plouagat, Saint-Gildas, Vieux-Bourg, Saint-Bihy, Saint-Martin, Saint-Gilles, Hémonstoir, Saint-Gonnery, Gueltas, Credin, Reguiny, Radenac, Guehenno, Plumelec, Elven, La Vraie-Croix, Muzillac, Billiers; soit de la baie de Saint-Brieuc à l'embouchure de la Vilaine.

*
* *

On remarquera que dans les pages ci-dessus nous avons compris sous le nom de « français » les dialectes d'oïl et les dialectes d'oc. La limite entre ceux-ci a été donnée par M. Ch. de Tourtoulon (2). Les principales localités sud de langue d'oïl sont, d'après l'auteur : Blaye, Lussac, Chalais, Montmoreau, Angoulême, Mansle, Ruffec, Charroux, L'Isle-Jourdain, Montmorillon, Éguzon, Aigurande, Sainte-Sévère,

(1) *La langue bretonne; limites et statistiques.* In : *Revue d'ethnographie*, 1886, p. 1-29.

(2) *Archives des Missions scientifiques*, 3e série, t. III et t. V (1876, 1879).

Hérisson, Le Montet, Saint-Pourçain, Donjon, Marcigny, Monsols, Louhans, Chaussin, Dôle, Rochefort, Marnay, Gy, Fresne, Vesoul, Belfort. — Si l'on admet avec M. Ascoli un dialecte distinct franco-provençal, ce dialecte comprend, d'après les recherches de cet auteur : Genève, la Savoie, le Val-d'Aoste, le Valais, les pays de Vaud, de Fribourg, de Neufchâtel, la partie de Berne entre le Jura et le lac de Bienne, une partie du Dauphiné, de la Bourgogne et du Lyonnais (1). D'autres auteurs comprennent ici une bien plus grande partie du Dauphiné et de la Franche-Comté, c'est-à-dire étendent davantage vers le nord et vers le sud le domaine franco-provençal (2).

*
* *

Le mémoire de H. Suchier (*Die franzœsische und provenzalische Sprache*), inséré dans la troisième livraison du *Grundriss der romanischen Philologie* de G. Grœber (1888), compte sur les 37,672,048 habitants de la France, en 1881, le nombre ci-dessous d'individus parlant un autre idiome que le français (oïl ou oc) :

Étrangers	589.404
Tsiganes (Andrée)	10.000
Basques (Luchaire)	140.000
Bretons (Sébillot)	1.340.700
Flamands (Bœckh)	176.860
Catalans	208.855
Corses	272.639
Quatre villages de Génois	1.000

(1) *Archivio glottologico italiano;* t. III, p. 391 (1876).
(2) Grœber. *Grundriss der romanischen Philologie;* t. Ier, p. 593.

Reste, pour les Français parlant français : 34,932,590. A ce nombre, il faut ajouter, comme parlant français :

Iles normandes	87.702
Belgique de langue française	2.237.867
Moitié des Belges parlant deux langues et tiers des Belges parlant trois langues.	232.200
Malmédy et environs.	9.600
Trois villages luxembourgeois	969
Neuhengstett	60
Lorraine et Alsace.	238.807
Suisse de langue française	608.007
Italie du nord-ouest	122.667
Celle San Vito.	1.050

Au total, 38,471,519 individus dont le français (oïl ou oc) est la langue en Europe. — Brachelli, en 1884 (*Die Staaten Europas*), avait indiqué le nombre de 40,280,000.

Il est bon d'observer que si quelques indications reposent sur des recensements assez récents (par exemple, en ce qui concerne les Bretons), d'autres remontent à une dizaine d'années, quelques-uns même à une époque encore un peu plus lointaine. Les nombres ci-dessus indiqués n'ont donc qu'une exactitude très relative.

Celle San Vito est une enclave de langue française dans la Capitanate, province de l'Italie méridionale. — Neuhengstett est une colonie vaudoise, en Wurtemberg. — Par contre, les quatre villages où se rencontrent encore les traces du dialecte italien génois sont : Biot, Vallauris, Mons, Escragnoles (voir *Revue de linguistique,* t. XIII, p. 308). Le provençal, d'ailleurs, aura bientôt raison des restes de cet idiome, qui n'en diffère point considérablement.

Ab. HOVELACQUE.

GLOSSAR

ZU

DECHEPARE'S POESIEN

(Siehe Uebersetzung : Januarheft 1887, pag. 1-20, Juliheft 1888, pag. 235-258, Januarheft 1889, pag. 73-95, etc.)

(*Suite.*)

---

duten, A 3. 3. (B 8.) C 6. damit sie es haben; welches sie haben; (dass man es hat?); von *dute* und *-n.* S. b.

dutenian, E 1. indem (dass) sie es haben; Locativ sing. d. b. D. von *duten.* S. d.

(duyala), (*duiala*), (A 6.) dass du ihn, sie, es hast; von *duyan-la,* oder *duc-la.* S. d.

duyan, (*duian*), (A 6.) B 2. 5. (5.) D 3. da du es hast; dass du es hast; welches du hast; von *duc* und *-n.* S. b.

duyana, (*duiana*), B 5. E 7. der, die, das, welchen, -e, -es, du hast; von *duyan* und *a:* Artikel. S. d.

duyen, (*duien*), A 5. 7. B 7. 8. (D 8.) F 1. (8.) G 1. (5.) welchen er, sie, es, man hat; dass er es hat; da er es hat; von *du* und *-n,* mit eingesch. *y.*

duyena, (*duiena*), (B 5.) D 5. E 1. 1. 2. 2. 5. F 5. der (den), welcher es hat, welchen er hat; Nomin. pass. (Accus.) sing. d. b. D. von *duyen.* S. d.

(duyenac), (*duienak*), ( ) der, welcher es hat; Nomin. act. sing. d. b. D. von *duyen.* S. d.

duyenian, (*duienian*), D 3. F 5. indem dass er, sie, es, man es hat; Locat. sing. d. b. D. von *duyen,* (s. d.), mit eingeschobenem *i.*

(duyenic), (*duienik*), (B 1. D 8.) welcher es hat; was er hat; Partitiv von *duyen*. S. d.

duyenori, (*duienori*), C 8. gerade der, welchen man hat; von *duyen* und *ori*. S. b.

E

(e-), nicht nein; in Verbindung mit Verben vor gewissen Consonanten für *ez* stehend.

ebaqui, (*ebaki*) E 4. zerschnitten, geschnitten, zerfleischt; Partic. perf. — Infinit. *ebaquice*, schneiden.

ebaxi, (*ebatsi*), B 6. E. 3. gestohlen, entwendet, geraubt; Partic. perf. — Infinit. *ebatste* stehlen.

eben, C 4. hier, jetzt.

(ebili), bewegt, aufgeregt, (herum) -gegangen, -gelaufen; Partic. perf. — Infin. *ebilt(z)e*; auch *ibilli*, *ibilt(z)e*.

ebilia, F. 4. der hin und her geführte, gebrachte; frz. « promené »; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *ebili*. S. d.

ebiliniz, D 3. ich bin (auf und ab) gegengen, hin und her gelaufen, umher gewandelt; von *ebili* und *niz*. S. b.

ebiliren, C. 1. 2. 4. G. 5. aufregen werdend, aufgeregt werdend; anlaufen, sich bewegen-, bewegt-, wandeln werdend; Partic. futuri von *ebili*. S. d. — G 5 ohne Hilfszeitwort.

(-ec), (*-ek*). Endung des Nomin. act. plur. d. b. D. und häufig auch der unbest. D. — Hie und da auch Ablativ.

eçac, (*ezak*), A (6.) 6. 6. 6. 7. B 5. 5. 2te Pers. sing. imperat. des Hilfszw. *eçan*, wenn man familiär zu einem Manne spricht.

eçaçu, (*ezazu*), E 8. F 4. 2te Pers. sing., höfl. Form, imperat. von *eçan*; *erran eçaçu*, redet! *har eçaçu*, nehmet.

eçagucen, (*ezaguzen*), A 8. (B 7.) E 1. im kennen, im begreifen; kennend, begreifend, verstehend, würdigend; Partic. praes. von *eçagun*, (*eçagutu*), *eçaguce*, (er)kennen.

eçaguçen, (*ezaguzen*) B. 7. im kennen, begreifen, einsehen, würdigen; kennend, einsehend; die Cédille unter dem 2ten *c* ist ein Druckfehler. S. *eçagucen*.

eçagucia, (*ezaguzia*). A 6. 7. die Bekanntschaft, Kunde, Fühlung; Nomin. pass. und Accus. sing. d. b. D. des Infinitivs *eçaguce*, kennen, erkennen. — Partic. perf. *eçagun*, (*eçagutu*).

(eçan), (*ezan*), (A 5.). hypothetisches Radical und Partic. perf. eines viel gebrauchten Hilfszeitworts; *beguireçan*, A 5, steht für *beguira heçan*, (s. b.), dass er dich behüte. — Alleinstehend hat das Hilfszeitwort *eçan* keinen Sinn, den man im Deutschen wiedergeben könnte.

(ecarri), (*ekarri*), getragen, gebracht; Partic. perf. — Infinitiv *ecart(c)e*.

(eçarri), (*ezarri*), (C 3. 3. D 8.). gesetzt, gestellt, geworfen, gewettet. — Infinitiv *eçarce*.

eçarridu, (*ezarri du*), D 8. sie hat ihn..... gesetzt, installirt, (zu etwas) gemacht; von *eçarri* und *du*. S. b.

eçarridut, (*ezarri dut*), C 3. ich habe es (ein)gesetzt; ich habe es darangesetzt; von *eçarri* und *dut*. S. b.

eçarriren, (*ezarriren*), C. 3. stellen-, setzen-, werfen werdend. Part. futuri von *eçarri*. S. d.

(-(e)çat), (*-(e)zat*), Endung des Destinat d. unb. D.

eçayala, (*ezaiala*), A 8. sei nicht! *neque eçayala*, sei nicht müde; ermüde nicht! von *ez* und *ayala*. S. b. Vgl. Inch. V. b. fol. 370 oben : *e-hadila*.

eçayçula, (*ezaizula*), F. 4. möget Ihr (sing.) nicht sein! von *ez*, *çayçu(n)* und *-la*. S. d.

eçayt, (*ezait*), E. 5. er, sie, es, man ist mir nicht; von *ez* und *çayt*. S. b.

ecetare, (*ezetare*), B. 3. auch nicht, ebensowenig; für *ez eta ere*.

eçetare, (*ezetare*), B. 6. auch nicht, ebesonwenig; die Cédille unter dem *c* ist ein Druckfehler; S. *ecetare*.

eceyn, (*ezein*), A 3. 5. B 4. 5. 7. 7. C 6. (E 4.) G 3. 5. 6. wer auch immer, irgend ein, irgend wer, irgend welcher; auch : jemand, jeder; aus *edoceyn* contrahirt; G 3 : *eceyn pausugabia*, ohne jegliche Unterbrechung.

eceynere, (*ecein ere*), E. 4. jeder, e, es auch, desgleichen jeder.

echaparere, (*etcheparere*), F 8. des Echepare; für *Echepareren*; Genit. possess. sing. des Namens *Echepare*, welchem die mit dem

Worte verwachsene französische Adelspartikel D(e) nicht vorangestellt wurde, um den baskischen Genitiv möglich zu machen. Vgl. *Dechepare*.

eche, (*etche*), A 6. Haus. Spanische Orthographie, da die Aussprache des *ch* in Spanien wie tch (deutsch « tsch ») lautet.

echeparecoac, (*etcheparekoak*), A 3. der von *Echepare ;* hier : « von dem von *Echepare* » ; Nom. act. sing. d. b. D. des Genit. adj. *echepareco,* dessen Endsilbe *co* hier die Adelspartikel vertritt, wesshalb auch nicht, wie sonst, ein *D* vor dem Namen steht. Vgl. die deutsche Ausdrucksweise : die Stammburg « derer » von Eberstein. S. *echaparere*.

echia, (*etchia*), D. 7. das Haus; Nom. pass. oder Accus. sing. d. b. D. von *eche*. S. d. — Span. Aussprache.

echian, (*etchian*), F. 4. im Hause ; Locat. sing. d. b. D. von *eche*. S. d. — Spanische Aussprache.

echianden, (*etchian den*), D 7. welcher im Hause ist ; von *echian* und *den*. S. b.

eci, (*ezi*), D 2. 2. 4. F 1. 4. G 6. denn, dass, sodass, als, es sei denn, ausser.

eci, (*ezi für ezin*), B 2. unmöglich, unthunlich. S. *ecin*.

(eci), (*ezi*), (F 7.) Begriff des Beurtheilen's, Schätzen's, Verzweifeln's, Bändigen's, Herrwerden's ; auch als Partic. perf. gebrauch ; Infinitiv *ecice*.

eciaquiqueçu, (*eziakikezu*), F 6. er wird es nicht wissen, erfahren ; von *ez* und *ciaquiqueçu*. S. b.

eciçala, (*ezizala*), E 7. sei nicht ! von *ez* und *hiçala*. S. b.

ecin, (*ezin*), A 3. 8. B. 1 5. 5. D 2. 4. 4. 4. 5. 5. 6. E 1. 1. 2. 3. 3. 3. 4. 5. (5.) 6. 6. F. 1. 1. (1. 4.) 6. 6. 7. 7. 7. 8. G 1. 5. wohl aus *ez eguin* entstanden : nicht thun, nicht gethan, nicht thunlich, unthunlich, unmöglich.

(ecinerran), (*ezin erran*), F 1. unmöglich auszusprechen, zu sagen ; (unaussprechlich) ; von *ecin* und *erran*. S. b.

ecinduque, (*ezinduke*), E 7. Ihr (sing.) würdet es nicht haben ; von *ez* und *cinduque*. S. b.

ecinduqueçu, (*ezindukezu*), F 4. Ihr (sing.) werdet es unmöglich haben ; von *ecin* und *duqueçu*. S. b.

ecineten, (*ezineten*), C 3. Ihr (plur.) wart nicht; von *ez* und *cineten*. S. b.

ecinic, (*ezinik*), C. 2. gebettet, gelagert, gelegt; Partitiv des Partic. perf. *ecin, ecite*, sich legen, (se coucher); auch *eçan, eçate*.

ecirade, (*ezirade*), F 5. Ihr seid nicht; 2te Pers. sing., höfl. Form, praes. indic. von *içan* (s. d.) : *cirade* mit der Verneinung *e*(*z*). S. b.

eçiraden, (*eziraden*), B. 4. dass Ihr (sing.) nicht seid; von *ez*, *cirade* und *-n*, (s. d.); 2 Pers. sing. (höfl. Form.) praes. indic. von içan; hier wohl : sie waren-, wurden nicht; 3 Pers. plur. imperf. indic. von *içan : ciraden* mit der Verneinung *ez*.

ecitela, (*ezitela*), E 5. F 3. 5. seid nicht; dass Ihr (sing.) seid; von *ez, cite*(*n*) und *-la*. S. d.

ecitian, (*ezitian*), A 5. im (sich) legen, beim zu Bette gehen. Locat. sing. d. b. D. des Infinit. *ecite*, sich legen; Partic. perf. *ecin*, (*etzin*); auch *eçan, eçate*.

ecitut, (*ezitut*), E 7. F 3. ich habe Euch (sing.) nicht (von *ez* und *citu*). S. b.

(-(e)coz), (-(*e*)*koz*). Destinativ des Genit. adj. d. unb. D. für -(*e*)*coçat*.

eçuqueyena, (*ezhukeiena*). B 5. dasjenige, was du nicht haben würdest, möchtest; von *ez* und *huqueyena*. S. b.

ecusteaz, (*ekusteaz*), B 2. mit dem Sehen, durch das Sehen. Instrum. sing. d. b. D. von *ecuste*, Infinitiv; Partic. perf. *ecusi*, auch *icusi, icuste*, sehen.

ecyn, (*ecin*), D 5. E 2. 5. unmöglich, unthunlich. S. *ecin*. Sollte D 5 *ecyn* nicht für *eceyn* stehen? S. d.

èder, D 8. E 3. 3. F 3. 6. schön.

ederra, A 3. der, die, das schöne; hier adjectivum; von *eder*. S. d.

ederrac, (*ederrak*), F 1. der, die, das Schöne; Nomin. act. sing. d. b. D. von *eder*. S. d.

ederrago, D 6. schöner; Comparativ von *eder*. S. d.

ederretan, D 2. in den Schönen, unter (parmi) den Schönen. Locat. plur. d. b. D. von *eder*. S. d.

ederrez, C 8. mit den Schönen, durch die Schönen; Instr. plur. d. b. D. von *eder*. (s. d.); kann auch der Instr. d. unb. D. sein.

ederric, E 3. schön; Partitiv von *eder*. S. d.

ederrori, E 4. dieser, -e, -es schöne; von *eder* und *ori* (s. b.), mit merkwürdiger Verdoppelung des *r* von *eder*.

edetaçu, (*edetazu*), E 1. 6. nehmet hiweg,... fort, tilget, verbannet; 2 Pers. sing. imperat., (höfl. Form), von *edeki, edekice*. hinwegnehmen. franz. « ôter ».

(edin), hypothetisches Radical und Partic. perfecti eines vielgebrauchten Hilfszeitworts.

(edo), oder; zweifellos, zufällig (?).

eduqui, (*eduki*), A 5. B 3. 6. gehabt; Partic. perf. des Hilfszw. *eduqui,* Infinit. *eduquice* (?), haben, halten, besitzen; auch *iduki, euki.*

egarria, C 3. der durstige; Nomin. pass. und Accus. sing. d. b. D. von *egarri,* Durst, durstig.

egarrico, (*egarriko*), B 3. durstig (machen) werdend; Partic. futuri von *egarritu, egarrice.* durstig machen, durstig sein. Für das *g* sollte ohne Zweifel ein *c* stehen *ecarrico* tragen, wegschleppen werdend, als Partic. futuri von *ecarri, ecarce,* tragen, bringen, herbeiführen; das Hilfszw. fehlt.

egocitu, (*egozitu*), C 3. er hat es geworfen, hingeworfen, hingestreckt; von *egoci.* Partic. perf. — Infinit. *ego(i)zte, egoce,* werfen; und *du.* S. 1.

egon, B 4. F. 8. G. 2. 5. geblieben, geweilt, gewesen; Radical und Partic. perf. — Infinit *egoite,* bleiben, weilen, sein.

egonen, C 1. 2. (F 7.). bleiben werdend, sein werdend; Partic. futuri von *egon.* S. d.

egonenda, B. 8. C 1. 2. 4. er, sie, es, man wird bleiben, sein. von *egonen* und *da.* S. d.

egonenduçu, (*egonen duzu*), F 7. er, sie, es, man wird bleiben; höfl. Form der Conversation, für *egonen da* (s. d.); von *egonen* und *duçu.* S. b.

(egoqui), (*egoki*), (E 4.) angepasst, daher : « passend. angenehm, zusagend. Partic. perf. — Novia de Salzedo hat *egoki :* convenir.

egoyteco, (*egoiteko*), E 4. (um) zu bleiben; Supinum von *egon.* S. d.

egoytia, (*egoitia*), D 6. G 4. das Bleiben, Verweilen, Sein; Nomin. pass. sing. d. b. D. des Infinit. *egoyte*, von *egon*. S. d.

egoytiaz, (*egoitiaz*), E 4. durch das Bleiben, Verweilen; Instrum. sing. d. b. D. des Infinitivs *egoyte*, von *egon*. S. d.

egoyztea, (*egoiztea*), G 1. das Werfen, Fortwerfen; Nomin. pass. sing. d. b. D. des Infinitivs *egoyzte, egozte*. werfen; *egotzi*, Partic. perf.

egoyzten, (*egoizten*), A 8. im Werfen, werfend; Partic. praes. von *egotzi, egotze, egoyzte*. werfen. S. l.

eguia, (*egia*), B 4. 4. 5. C 1. 8. D 1. 2. 3. 3. E 8. F 4. 6. 7. G 1. die Wahrheit; der, die, das wahre.

eguiara, (*egiara*), F 1. nach der Wahrheit hin; Direct. sing. d. b. D. von *eguia*. S. d.

eguiatic, (*egiatik*), B 2. von der Wahrheit (aus); Ablat. sing. d. b. D. von *eguia*. S. d.

eguiaz, (*egiaz*), B 4. 8. durch die Wahrheit, in Wahrheit, mit Sicherheit, wahrlich, wahrheitsgemäss, -getreu; Instrum. sing. d. b. D. von *eguia*. S. d.

eguiazco, (*egiazko*), G 1. wahrhaft, wirklich; Genit. abject. des Instrumentalis *eguiaz*. S. d.

eguiazqui, (*egiazki*), B 5. 5. D 2. 4. durch die Wahrheit, wirklich, wahrhaftig; Adverbium des Instrum. *eguiaz*. S. d.

eguic, (*egik*), A 6. (6.) D 3. mache, thue, oh Mann! 2 Pers. sing. des Imperativs (Anrede an einen Mann) von *eguin, eguite*. S. d. — *Othoy eguic*, verrichte Gebet, bete! *so eguic*, blicke!

eguidaçu, (*egidazu*), C 6. 6. 7. 7. E (6.) 7. 8. machet es mir! 2 Pers. sing., höfl. Form, imperat. von *eguin*, (s. d.), mit incorp. Dativ « mir ».

eguiguçu, (*egiguzu*), C 5. D 5. macht uns! schafft uns! 2 Pers. sing. höfl. Form, imperat. von *eguin*, (s. d.), mit incorp. Dativ plur. « uns ».

eguile, (*egile*), (G 3.). Macher, Thäter, Urheber; von *eguin*. S. d.

eguin, (*egin*), A 5. 6. (6.) 7. 7. B 1. 1. (1.) 2. 2. 3. 3. 4. 5. C 1. 3. 7. 7. D 1. 1. 4. 4. 5. E 3. 4. F. 4. G 1. 2. 3. 3. gethan, That, Handlung, Thun, Act, Gethanes, Werk; Begriff des Thuns, Wirkens, Handelns; Radical und Partic. perf. — Infinitiv *eguite*,

wirken, thun, machen ; A 6 : *eguin albaiteça*. du magst es machen ; *eguin* hier Radical, wegen des Potentialis ; B 4. Radical wegen des Imperativs dessen Hilfszeitwort fehlt. — Auch : « geschaffen, erschaffen, bestellt, eingesetzt ; *eguin*. That ; *ongui eguin*, gut gehandelt, gute Handlung, Wohlthat. E 3. mit *neçan*. Partic. perf.

eguina, (*egina*), C 5. E 1. G 2. die That, das Gethane, das Werk, die Thatsache ; Nomin. pass. oder Accus. sing. d. b. D. von *eguin*. S. d. — Hala *ongui eguina*, das so wohl Gethane, solche Wohlthat.

eguinac, (*eginak*), A 3. G 1. die Gemachten, Gefertigten, die Thaten, Handlungen ; Nomin. passiv. und Accus. plur. d. b. D. von *eguin*. S. d.

eguinagatic, (*eginagatik*), E 7. um des gemachten willen ; von *eguina* und *gatic*, (s. b.) ; *potbat niri eguinagatic*, um des mir gemachten, gewährten, gegebenen Kusses willen.

eguinaz, (*eginaz*), B 4. E 2. mit dem Gethanen, für das..., über das Begangene ; Instrum. sing. d. b. D. von *eguin*, S. d.

eguindadinian, (*egin dadinian*), F 6. indem (dass) man gethan, ... gehandelt hat ; von *eguin* und *dadinian*. S. b.

eguindic, (*egin dik*), G 3. er hat es gemacht,... geschafft ; 3 Pers. sing. praes. indic. bei familiärer Conversation mit einem Manne. Von *eguin* und *dic*. S. b.

eguindu, (*egindu*), E 1. G 2. er hat es gemacht,... gethan ; von *eguin* und *du*, S. b.

eguinen, (*eginen*), B 2. C 1. E 7. thun werdend ; Partic. futuri von *eguin*. S. d. — *Eguinen dut*. ich werde es thun.

eguinendu, (*eginen du*), C 2. er wird es thun,... machen,... halten ; von *eguinen* und *du*. S. b.

eguinendut, (*eginen dut*), B 3. E 7. ich werde es thun ; von *eguinen* und *dut*. S. b.

(eguinez), (*eginez*), (G 2). für die gethanen, gemachten, begangenen ; Instrum. plur. d b. D. von *eguin*. S. d.

eguinic, (*eginik*), B 8. C 3 gethan, gemacht, begangen ; Partitiv. von *eguin*. S. d.

eguiteco, (*egiteko*), A 3. 7. 7. B 3. 3. 5. C 1. 7. G 4. um zu machen, um zu thum ; Supinum von *eguin*. S. d.

eguiten, (*egiten*), A 8. D 5. E 1. im Machen, im Thun; thuend, machend; bei A 8. und D 5. ist das Hilfszw. weggelassen; Partic. praes. von *eguin*. S. d.

eguitenduc, (*egiten duk*), A 8. G 4. 4. du machst es, besorgst es, thust es an; von *eguiten* und *duc*, (s. b.); *eguitenduc buluz etavezticia*. du entkleidest und bekleidest (dich).

eguitera, (*egitera*), A 3. 4. um zu thun, machen, verfassen; buchstäblich: « nach dem machen hin; Directiv sing. d. b. D. von *eguite*, Infinitiv von *eguin*. S. d.

eguitez, (*egitez*), G 2. durch thun,... handeln; Instrum. d. unb. D. von *eguite*, Infinitiv von *eguin*. S. d.

eguitia, (*egitia*), A 8. F 6. 8. das Thun; Nomin act. sing. d. b. D. des Infinit. *eguite*, von *eguin*. S. d.

eguitiaz, (*egitiaz*), B 4. F 6. durch das Thun, mit dem Handeln; Instrum. sing. d. b. D. des Infinitivs *eguite*, von *eguin*. S. d.

egun, A 5. 7. 8. B 3. 3. 5. 6. 8. C 1. 1. 1. 1. 1. 1. 4. D 7. F 1. 5. Tag, heute.

egunari, D 2. dem Tage; Dativ sing. d. b. D. von *egun*. S. d.

egunaz, D 3. 8. E 3. bei [dem] Tage, am Tage, tags, den Tag über; Instrum. sing. d. b. D. von *egun*. S. d.

egundano, B 7. C 6. D 4. F 7. bis heute, jemals; in Verbindung mit *ez*, niemals; von *egun* und *dano* (raño). S. d. bis. S. d.

egunetan, E 7. in den Tagen; Locat. plur. d. b. D. von *egun*. S. d.

(egur), (B 4. D 7.), Holz. Klotz, frz. bûche; B 4. in der Zusammensetzung mit *aldi*, steht *egur* für *egun*; (s. d.); diese Verwandlung des *n* in *r* ist selten, aber doch hie und da zu finden. Vgl. *iauregui* von *iaun* und *tegui*; *arima* (*anima*); *belhauricatu* von *belhaun* (übrigens auch *belhaunicatu*); in der Pfälzer Mundart hört man auch wohl: « setz' dich neber mich », (für « neben mich »).

eguraldi, B 4. Wetter, Witterung; von *egun*. Tag, und *aldi*. Mal, Wendung, Zeitraum, Aufgelegtheit, Laune (Tageslaune).

egurra, D 7. Das Holz, Brennholz, Holszcheit, der Klotz; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *egur*. S. d.

eguya, (*egia*), F 2. die Wahrheit.

eguydaçu, (*egidazu*), F. 1. macht es mir; vgl. *eguidaçu*.

eguyn, (*egin*), E 8. F 3. (5.) G 1. gethan, Begriff des Thuns; siehe *eguin*.

eguyna, (*egina*), F 5. die Thatsache, das Geschehene, das Gethane; siehe *eguina*.

eguynduçu, (*egin duzu*), F 5. Ihr (sing.) habt es gethan; von *eguyn* und *duçu*. S. b.

ehonere, B 1. 6. 8. C 1. D 5. E 6. G 4. irgendwo, wo auch immer; mit *ez*, nicht, oder *gabe* ohne: nirgends. Vgl. *nihon, nihonere*.

ehoqui, (*ehoki*), E 4. wen von *e(h)o*, *e(h)oce* mahlen, misshandeln, todtschlagen, weben, dann muss der Sinn wohl « verwebt, festgehalten, befestigt » sein, doch ist eine Form *ehoqui* nicht in den Wörterbüchern zu finden. Wenn man *egoqui* lesen dürfte, in der Annahme, dass *g* sich zum *h* erweichte, oder dass der Setzer irrthümlich *h* für *g* nahm (die beiden Consonanten liegen in den franzoes. Schriftkasten nebeneinander), dann entspräche der Ausdruck (nach Aizkibel und Lardizabal) den span. Zeitwörtern « pertenecer, tocar, estar, convenir, cuadrar » und würde die Bedeutung von « eingewöhnt, heimisch geworden » haben. *Egoqui* hat die Form eines Partic. perfecti.

ehor, B 2. 3. 6. D 1. 3. 3. 4. F. 7. G 1. 4. jemand, irgend ein französ.: « personne »; in Begleitung der Verneinung « niemand, kein ».

ehorc, (*ehork*), B 3. 3. 4. 5. 6. D 2. E 2. 2. 5. 8. F 6. jemand, irgend ein; Nomin. activ. von *ehor*, (s. d.); mit der Negation verbunden: « niemand, keiner ».

ehorere, B 6. wer auch immer, irgend jemand, irgend einer. Vgl. *nihor ere*.

ehori, B 3. irgend einem; Dativ sing. von *ehor*. S. d. In Begleitung der Verneinung: « Niemandem ».

ehorveguira, (*ehor begira*), G. 1. ist getrennt su lesen: *ehor veguira*. S. d.

(-ei), Endung des dativ plur. d. b. D. — Siehe auch *er*.

elas, B 2. 3. 4. C 1. 4. 5. D 2. 2. 6. E 4. 5. F 2. ach! oh Jammer! wehe!

elaydite, (*elaidite*), D 6. sie... würden es nicht machen; von *ez* und *laydite*. S. *laydite*.

elementac, (*elementak*), C 1. die Elemente; Nomin. pass. plur. d. b. D. von *element*.

elgar, C 2. einander, gegenseitig.

elgarrequi, (*elgarreki*), B 7. C 4. D 8, E 3. F 3. 6. 7. mit einander; beisammen, zusammen; Sociativ und Adverbium von *elgar*. S. d.

eliça, (*eliza*), A 7. (die) Kirche.

eliçara, (*elizara*), A 6. 6. nach der Kirche (zu); Directiv sing. d. b. und unb. D. von *eliça*. S. d. Das zweite Mal (A 6.) sollte wohl der Locativ *eliçan* in der Kirche stehen.

eliçate, (*elizate*), D 8. er, sie, es. man wäre nicht; von *ez* und *liçate*. S. d.

(eliçaturen), (*elizaturen*), (E 6.) kirchlich..., geitslich werdend; den geistlichen Beruf wählen werdend. Partic. futuri von *eliçatu, eliçace*, von *eliça* gebildetes Zeitwort. S. l.

eliçaturenyz, (*elizaturen niz*), E 6. ich werde Geistlich(er) werden; von *eliçaturen* und *nyz*. S. b.

emac, (*emak*), B 5. gib! wende an! 2 Pers. sing. imperat. von *eman, emon*, Infinit. *ema(i)te* geben. S. d.

(emaitera), (A 3.) zu geben. S. *imeitera*.

eman, A (6.) 6. B 1. 3. 8. C 1. 7. D 6. E 8. F 6. Radical und Partic. perf. Begriff des Gebens; gegeben; Infinit. *ema(i)te*, geben.

emandarautaçu, (*eman darautazu*), F 5. Ihr (sing.) habt es mir gegeben, verursacht, eingeflösst, angeheftet; von *eman* und *darautaçu*. S. b.

emanderaut, F 6. er, sie, es, man hat es mir gegeben; von *eman* und *deraut*. S. b.

emandiaçan, (*eman diazan*), A 6. dass er es gibt, (gebe); von *eman* (hier Radical, wegen des Subjunct.) und *diaçan*. S. b.

emandici, (*eman dizi*), C 6. er hat es gegeben; von *eman* und *dici*. S. b.

emandio, G 5. er hat es ihm gegeben; von *eman* und *dio*. S. b.

emanen, A 5. B 4. 7. geben werdend; Partic. futuri von *eman*. S. d.

emanendic, (*emanen dik*), G 3. er wird es geben; von *emanen* und *dic*. S. b.

emanendu, B 7. er wird es geben,... ertheilen; von *emanen* und *du*. S. b.

emanic, (*emanik*), B 1. 6. D 5. gegeben.., ertheilt habend; Partitiv des Partic. perf. *eman*. S. d.

ematuric, (*ematurik*), D 8. beschwichtigt, besänftigt, beruhigt; Partitiv des Partic. perf. *ematu*, Infin. *emace* besänftigen.

emaytecoz, (*emaitekoz*), A 5. buchstäblich: « für um zu geben; Verbindung des Supinums *emayteco*, von *eman*, (s. d.) mit der zu *z* verkürzten Endung *tzat* des Dertinativs.

(emayten), (*emaiten*), (D 8.) im Geben, gebend; Part. praes. von *eman*. S. d.

emaytendu, (*emaiten du*), D 8. er gibt es; von *emayten* und *du*. S. b. — *Emaytendu oguena* er legt es zur Last, er macht ein Verbrechen daraus.

emazte, B 6. D 2. 7. Frau, Weib.

emaztea, D 8. die Frau, das Weib; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *ematze*. S. d. — Hier Accusativ.

emazteac, (*emazteak*), D 6. 6. die Frauen; Nomin. pass. und Accus. plur. d. b. D. von *ematze*; auch Nomin. act. sing. d. b. D. die Frau.

emaztebatendaco, (*emazte batendako*), D 7. für eine (einzige) Frau; von *emazte* und *batendaco*. S. b.

emazteda, D 8. es gibt Frauen; von *ematze* und *da*, (s. b.); *emazte* Nomin. pass. d. unb. D. wegen des davorstehenden unbestimmten Zahlworts *anhiz*, viel.

emazten, D 6. der Frauen; Genit. possess. plur. d. b. D. von *emazte*. S. d.

emazteric, (*emazterik*), B 6. D 7. 7. Frau, Weib; Partitiv von *ematze* (s. d.); hier wohl im Sinne eines Plurals.

emaztetan, D 7. in den Frauen, unter den Frauon; Locat. plur. d. b. D. von *emazte*. S. d.

emaztia, D 7. 7. 8. 8. die Frau, das Weib; lat. mulier, uxor; Nomin. pass. und Accus. sing. d. b. D. von *ematze*. S. d.

emaztiac, (*emaztiak*), D 4. 6. 7. 8. 8. die Frauen (D 4.); Nomin. pass. plur d. b. D. von *emazte*, (s. d.); oh Frauen (D 6.); Vocativ plur.; die Frau; Nomin. act. sing. d. b. D. (D 7. 8. 8.)

emaztiari, D 7. der Frau, dem Weibe; Dativ sing. d. b. D. von *emazte*. S. d.

emiago, E 7. süsser, leiser; Comparativ von *eme*. süss, leise.

emya, (*emia*), D 8. der, die, das süsse, sanfte, besänftigende; Nomin. pass. und Accus. sing. d. b. D. von *eme*. süss, leise.

(-en), Endung des Genitiv possess. d. unb. Decl. nach Consonanten, und plur. d. b. D.

enaçaçula, (*enazazula*), C 5. habet Ihr (sing.) mich nicht! von *ez*, *naçaçu* und *la*. S. d.

enaçan, (*enazan*), A 8. dass er mich nicht kann; von *ez* und *naçan*. S. b.

enadila, E 8. dass man mich nicht..... möge; von *ez*, *nadi(n)* und *la*. S. d.

enadin, G 4. dass ich nich bin, sei, kann; dass man mich nicht hat, kann; von *ez* und *nadin*. S. b.

enaguien, (*enagien*), F 8. ich machte es nicht; von *ez* und *naguien*. S. b.

enaquidiçu, (*enakidizu*), F 6. ich kann Euch (sing.) nicht; von *ez* und *naquidiçu*. S. b.

enaynde, (*enainde*), F 2. ich könnte nicht; von *ez* und *naynde*. S. b.

(-ençat), (*-enzat*), Endung des Destinativ's d. unb. D. nach Consonanten, und plur. d. b. D.

encontru, E 8. Begegnung, Zusammentreffen.

ençun, (*euzun*), A 7. D 7. F 8. 8. Begriff des Hörens, Vernehmens, Verstehens; Radical und Partic. perf. « gehört; Infinit. *ençute* hören.

ençunen, (*enzunen*), C 1. hören werdend; Partic. futuri von *ençun*. S. d.

endelgamenduya, (endelgamenduia), A 7. die Intelligenz, der Verstand, das Verständniss, Bewusstsein; Nomin. pass. und Accus. sing. d. b. D. von *endegalmendu*. Verstand, mit eingesch *y*.

endelguyaz, (*endelguiaz*), A 5. mit dem Verstande, mit der Vernunft, Intelligenz; Instrum. sing. d. b. D. von *endelgu*, mit eingesch. *y* vor dem Artikel.

endin, F 7. möchtest du sein? dass du wärest! für *hendin;* 2 Pers. sing. imperf. subjunct. von *edin*, Hilfszw. S. d.

ene, A 3. 8. B 5. C 3. 3. 4. 4. 6. 7. 7. D 2. 6. E 1. 2, 2. 3. 3. 4. 4. 4. 4. 4. 4. 5. 6. 6. 6. 7. 8. F 1. 2. 3. 3. 4. 4. 4. 6. 7. 7. 7. 8. 8. G 1. 1. 1. 1. 2. 2. 2. 2. mein, meine, mein; Pronom. possess. der 1 Pers. sing.; auch unregelm. Genitiv possess. von *ni* (s. d.); siehe auch *nere*, *neure*.

enec, (*enek*), F 6. die Meinigen; Nomin. act. plur. d. b. D. von *ene*. S. d. — Kann auch Nom. act. d. unb. D. sein.

enegogoa, E 3. meine Gesinnung; von *ene* und *gogoa*. S. b.

enequila, (*enekila*), F 6. mit mir; von *enequi*. Sociativ von *ene* (s. d.) und *-la* (dass?).

enetaco, (*enetako*), E 1. 8. für mich, für mein, meinig; Genit. adj. d. unb. D. (im Sinne eines Destinativs) von *ene* und *ni*. S. b.

enexayac, (*ene etsaiak*), A 8. mein Feind; Nomin. act. sing. d. b. D. von *exay* (s. d.) mit vorgestelltem Fürwort *ene*. S. d.

eneyen, (*eneien*), F 8. ich hatte es ihnen nicht; von *ez* und *neyen*. S. b.

engana, A 8. B 2. F 3. G 4. Begriff des Betrügens, Täuschens, Bethörens, Berückens; Radical des Partic. perf. *enganatu* (s. d.), Infinit. *enganace;* hier verkürzt wegen des Imperativs und Suppositivs.

enganatu, B 3. 5. D 3. betrogen, getäuscht, bethört, berückt; Partic. perf.; Infinit. *enganace*.

enganaturic, (*enganaturik*), A 8. B 1. betrogen; Partitiv von *enganatu*. S. d. — *Gende hunec enganaturic.* Volk, (Leute), von dieser (Welt) betrogen.

enganatuya, (*enganatuia*), C 6. D 2. der, die, das Betrogene; das Betrogensein, der Betrug; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *engatanu,* (s. d.) mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel.

engoitic, (*engoitik*), G 5. von nun an, schon; französ. « désormais ». S. auch *engoytic*.

engoytic, (*engoitik*), D 5. F 3. G 2. von jetzt an, schon, fürder, fernerhin ; wie *engoitic*. S. d.

enguztaçu, (*enguztazu*), A 8. gebet (sing.) sie (plur.) uns ! 2 Pers. sing. (höfl. Form) imperat. von *eman, emon, emaite,* geben (s. d.), mit incorp. Accus. plur. « sie » und Dativ plur. « uns ». Unregelm. Form für *eman itzaguzu*. (Inch. V. b. fol. 93.)

eniac, (*eniak*), C 3. E 3. G 1. die Meinigen ; Nomin. pass. plur. d. b. D. von *ene* (s. d.) ; kann auch der Nomin. act. sing. d. b. D. « der, die, das Meine » sein.

eninduquen, (*eninduken*), G 2. er würde mich nicht haben ; von *ez* und *ninduquen*. S. b.

eniz, E 3. F 8. ich bin nicht ; von *ez* und *niz*. S. b.

enoya, (*enoia*), E 4. F 2. Begriff -des (sich) Langweilens. (E 4.) verkürzt wegen des Potentialis *paneynde*.

enoyan, (*enoian*), C 7. dass ich nicht gehe ; von *ez* und *noyan*. S. b.

V. STEMPF.

(*A suivre.*)

LITTÉRATURE ÉPIQUE DE L'IRLANDE

MALADIE DE CUCHULAINN ET UNIQUE JALOUSIE D'ÉMER
(FEMME DE CE HÉROS)

Troisième partie (1).

28. Nous allons maintenant continuer le récit des aventures de Cûchulainn.

« Va Loeg », dit Cûchulainn, « va trouver Emer (2), « raconte-lui que des *Side* (3) sont venues me voir et « qu'elles m'ont bien maltraité ; dis-lui que je me porte « mieux et qu'elle vienne me trouver. » Loeg, pour rendre courage à Cûchulainn, lui répondit :

1. Grandement inutile est à un guerrier le lit
2. où il dort malade ;
3. son mal est l'œuvre des fées,

(1) Les première et deuxième parties de ce morceau ont paru dans la *Revue de linguistique,* t. XXI, p. 347-360.

(2) Émer était la femme légitime de Cûchulainn.

(3) Des fées, des déesses pour les païens, des démons aux yeux des chrétiens irlandais.

4. des femmes qui habitent la plaine de feu du misérable chef (1).
5. Elles t'ont vaincu,
6. Elles t'ont réduit en captivité,
7. Elles t'ont fait sortir de la bonne voie.
8. La puissance des femmes t'a mis hors d'état de rien faire.
9. Réveille-toi du sommeil où t'ont battu des gens qui ne sont pas des soldats.
10. Le moment est venu de prendre place avec toutes les forces,
11. parmi les héros que leur char mène au combat :
12. il faut que tu t'assoies sur le siège du char de guerre.
13. Alors se présenteront à toi les occasions
14. où te couvrant de blessures tu feras de grandes actions.
15. Quand Labraid aura montré sa force,
16. Quand brillera le rayon de sa gloire, il faudra te lever et tu seras grand.
1. Grandement inutile est à un guerrier le lit
2. où il dort malade;
3. son mal est l'œuvre des fées,
4. des femmes qui habitent la plaine de feu du misérable chef.

29. Ensuite Loeg se rendit dans l'endroit où était Emer et lui raconta dans quel état se trouvait Cûchulainn. « Loeg », dit-elle, « il est mal à toi, qui fréquentes le « pays des side, de n'en pas avoir rapporté le remède « qui te ferait l'honneur de guérir ton maître. Il est « honteux pour les Ulates de ne pas chercher le moyen « de rendre la santé à ce grand homme. Si Conchobar « avait une blessure, si Fergus était tombé dans un « sommeil léthargique, si un coup avait déchiré la « chair de Conall le vainqueur, ce serait Cûchulainn qui « viendrait à leur secours. » Et elle chanta le lai que voici :

(1) C'est-à-dire du roi des Démons. C'est une glose chrétienne qui a pénétré dans ce texte originairement païen.

1. O Loeg, fils de Riangabir! hélas!
2. En vain tu as plusieurs fois visité le séjour des side,
3. tu tardes bien à en rapporter ici
4. la guérison du fils de Dechtéré (1).
5. Malheur aux généreux Ulates!
6. ni le père nourricier ni le frère de lait de Cûchulainn
7. ne font par le monde aucune recherche
8. pour nous trouver le moyen de guérir leur héroïque ami.
9. Si Fergus, père nourricier de Cûchulainn, était en léthargie,
10. et si pour le guérir il fallait la science d'un druide,
11. Le fils de Dechtéré ne resterait pas en repos,
12. tant qu'il n'aurait pas trouvé un druide maître du mal.
13. Si c'était le frère de lait de Cûchulainn, si c'était Conall le vainqueur
14. qui avait des blessures graves,
15. Cûchulainn parcourrait le monde entier
16. jusqu'à ce qu'il eût découvert un médecin pour le guérir.
17. Si Soegaire le Victorieux
18. avait été vaincu dans un combat trop hardi,
19. Cûchulainn chercherait dans toute l'Irlande aux vertes prairies
20. la guérison du fils de Connad Mac Iliach (2).
21. Si c'était Celtchar aux trahisons
22. qui fût tombé dans un long sommeil léthargique,
23. on verrait nuit et jour voyager
24. dans le pays des side Cûchulainn.
25. Si c'était l'héroïque Furbaide
26. qui fût alité au loin,
27. Cûchulainn parcourrait le monde entier
28. pour trouver le moyen de le sauver.
29. Ils sont morts, les habitants du palais des side du sureau,
30. leurs grands exploits ont pris fin,
31. Leur chien ne devance plus à la course les chiens des hommes,
32. depuis que le sommeil s'est emparé de ce domaine des side.
33. Hélas! la maladie me saisit

(1) Cûchulainn était fils de dieu Lug et de Dechtéré, une mortelle sœur de Conchobar, roi d'Ulster.

(2) Père de Loegaire.

34. à cause de Cûchulainn, chien du forgeron de Conchobar (1)!
35. Le mal que je sens au cœur s'étend à mon corps tout entier.
36. Quand t'amènerai-je un médecin qui te guérisse!
37. Hélas! la mort est dans mon cœur!
38. une maladie arrête le guerrier qui en char traversait la plaine
39. et maintenant il ne va plus
40. aux assemblées de Murthemne!
41. Pourquoi ne sort-il pas d'Émain?
42. C'est à cause de la side qui l'a quitté.
43. Ma voix s'affaiblit et meurt,
44. Je suis trop malheureuse!
45. Mois, saison, année, se sont écoulés,
46. et chez lui le sommeil n'a pas repris son cours régulier.
47. Il n'avait près de lui personne. Une douce parole
48. ne s'est pas fait entendre à lui, ô Loeg, fils de Riangabair!
1. O Loeg, fils de Riangabair!
2. En vain tu as plusieurs fois visité le séjour des side.
3. Tu tardes bien à en rapporter ici
4. La guérison du fils de Dechtéré.

30. Emer partit pour Emain, afin d'aller voir Cûchulainn; elle s'assit dans la chambre où il était et elle lui adressa la parole. « C'est pour toi », lui dit-elle, « une honte de « garder le lit par amour pour une femme; la cause de ta « maladie est que tu es resté au lit trop longtemps. » Et, après avoir causé avec lui, elle chanta un lai :

1. Lève-toi, héros des Ulates.
2. Réveille-toi bien portant et gai.
3. Regarde le roi d'Ulster (2), vois combien il est grand.
4. Tu as assez longtemps dormi.
5. Regarde ses épaules brillantes,
6. ses cornes à boire pleines de bière.

(1) Cûchulainn veut dire chien de Culann; Culann était forgeron du roi Conchobar.
(2) Conchobar.

7. Voilà ses chars qui avancent dans la vallée.
8. Regarde leur course sur le belliqueux échiquier;
9. Voilà ses puissants guerriers,
10. Voici ses femmes jeunes et douces,
11. voilà ses rois en course de bataille,
12. voici ses reines majestueuses.
13. Regarde comment débute l'hiver brillant,
14. comment chaque heure apporte sa merveille.
15. Vois, c'est pour toi que sont faits
16. son froid, sa durée, sa terne atmosphère.
17. C'est un mal qu'un sommeil trop lourd,
18. c'est l'affaiblissement qui suit la défaite.
19. Un sommeil trop long, c'est le lait à satiété,
20. c'est le lieutenant de la mort, de la mort il a toute la puissance.
21. Réveille-toi. Le sommeil, c'est la paix de l'homme ivre,
22. rejette-le avec une énergie vigoureuse.
23. J'ai beaucoup parlé, mais c'est un doux amour qui m'inspire.
24. Lève-toi, héros des Ulates!
1. Lève-toi, héros des Ulates.
2. Réveille-toi bien portant et gai!
3. Regarde le roi d'Ulster, vois combien il est grand!
4. Tu as assez longtemps dormi.

31. Quand elle eut chanté, Cûchulainn se leva, se passa la main sur le visage. Sa faiblesse et sa pesanteur avaient cessé. Il se leva donc et se mit à marcher. Il se rendit auprès du rocher où avaient eu lieu ses visions précédentes. Liban (1) lui apparut de nouveau, lui parla et l'invita à venir au séjour des side. « Quel est l'endroit où se trouve Labraid? » demanda Cûchulainn. « Je vais te l'expliquer », répondit Liban.

(1) Femme du roi divin Labraid; elle offrait pour épouse à Cûchulainn la déesse Fand; Liban et Fand étaient deux sœurs, filles d'Aed Abrat. Le royaume de Liban est la « douce plaine », *Mag Mell*. Pour les chrétiens irlandais, c'était l'enfer.

1. Labraid habite sur les bords d'une mer pure
2. que fréquentent des troupes de femmes.
3. Tu arriveras sans fatigue dans ce pays
4. si d'abord Labraid en est prévenu.
5. Sa main hardie repousse le danger,
6. cent fois je l'ai vu et c'est pour cela que je le dis.
7. D'un splendide ton de pourpre
8. sont les joues de Labraid.
9. Il agite sa tête comme un loup dans la bataille
10. devant les minces épées que le sang rougit.
11. Il brise les armes des ennemis impuissants;
12. il brise les boucliers qui abritent les guerriers.
13. Sa peau est toute œil dans le combat,
14. sa poursuite est sans pitié.
15. Il est le premier de tous les soldats,
16. seul il en tua plus de mille.
17. Labraid, le plus brave des guerriers, merveille de l'histoire,
18. atteignit la terre d'Éochaid Inil, son ennemi.
19. Sa chevelure ressemblait à des baguettes d'or,
20. son haleine avait l'odeur du vin.
21. Labraid, le plus merveilleux des héros, entreprend le combat,
22. il est dur pour l'ennemi qui habite les contrées lointaines.
23. Les courses belliqueuses de bateaux et de chevaux
24. commencent devant et dans l'île où est arrivé Labraid.
25. Il y a un guerrier qui a fait au-delà des mers une multitude d'exploits,
26. c'est Labraid, le rapide manieur d'épées.
27. Cûchulainn, vaincu par lui, a été longtemps sans pouvoir combattre,
28. car Labraid est le chef des side qui ont endormi le héros d'Ulster.
29. Ses chevaux ont à leurs colliers des freins d'or rouge;
30. ces freins ne sont pas ses seuls bijoux;
31. il y a un pilier d'argent et de verre
32. dans la maison que Labraid habite.
1. Labraid habite sur les bords d'une mer pure
2. que fréquentent des troupes de femmes.
3. Tu arriveras sans fatigue dans ce pays;
4. d'abord Labraid en est prévenu.

32. « Je n'irai pas dans ce pays sur l'invitation d'une « femme », répliqua Cûchulainn. — « Que Loeg y aille », répliqua Liban ; « il verra tout. » — « Qu'il parte », répondit Cûchulainn. Loeg se mit en route avec Liban. Ils passèrent par Mag Luada, par Bile Buada, par Oenach Emma et arrivèrent à Oenach Fidga : ce fut là qu'ils trouvèrent Aed Abrat avec ses filles. Fand souhaita la bienvenue à Loeg. « Pourquoi », demanda-t-elle, « Cûchulainn ne « vient-il pas ? » — « Il lui a déplu », dit Loeg, « d'accepter « l'invitation d'une femme. » Et s'adressant à Labraid : « Il ne sait pas même si tu as entendu parler de lui. » — « C'est moi qui l'invite », répondit Labraid, « qu'il se « hâte de venir me trouver, car c'est aujourd'hui que se « livre la bataille. »

33. Loeg retourna dans l'endroit où était Cûchulainn. Liban l'accompagnait. « Comment ton voyage s'est-il passé, « Loeg? » demanda Cûchulainn. Loeg répondit : « Il faut « que tu partes, car le combat aura lieu aujourd'hui « même. » Et après avoir parlé ainsi il chanta un lai :

1. Je suis allé en un clin d'œil
2. dans un pays merveilleux que je connaissais déjà,
3. j'ai atteint le monceau de pierres aux vingt bataillons.
4. J'y ai trouvé Labraid à la longue chevelure.
5. Je l'ai trouvé sur le monceau de pierres,
6. assis, des milliers d'armes à l'entour,
7. sur sa tête de beaux cheveux blonds
8. attachés à une pomme d'or.
9. Malgré le temps écoulé depuis ma première visite, il me reconnut
10. à mon manteau de pourpre cinq fois replié.
11. Il me dit : « Viendras-tu avec moi
12. dans la maison où est Failbe-le-Beau? »
13. Il y a dans la maison deux rois :

14. Failbe-le-Beau et Labraid;
15. trois fois cinquante guerriers entourent chacun d'eux.
16. Malgré leur nombre, tous habitent la même maison.
17. A droite cinquante lits
18. et dans ces lits autant de guerriers.
19. A gauche cinquante lits
20. et dans chaque lit un guerrier.
21. Les lits ont des piliers ronds
22. de belles colonnes bien dorées.
23. Ils sont éclairés par une chandelle.
24. Le chandelier est fait d'une pierre précieuse et brillante.
25. A la porte de l'ouest,
26. du côté où se couche le soleil,
27. il y a une troupe de chevaux gris à la crinière tachetée,
28. et une autre troupe de chevaux au pelage rouge foncé.
29. A la porte de l'est, il y a
30. trois arbres de verre pourpre,
31. du haut desquels une troupe d'oiseaux fait retentir un chant doucement prolongé
32. aux oreilles des jeunes gens qui habitent la royale forteresse.
33. A la porte du château il y a un arbre,
34. de ses rameaux s'échappe une belle et harmonieuse musique.
35. C'est un arbre d'argent que le soleil éclaire;
36. il brille autant que de l'or.
37. Il y a là trois fois cinquante arbres,
38. tantôt leurs feuillages se touchent, tantôt ils ne se touchent pas;
39. chaque arbre nourrit trois cents personnes
40. de gland abondant et sans écorce.
41. Il y a une source dans le noble palais des side.
42. On y trouve aussi trois fois cinquante manteaux bigarrés,
43. avec une broche d'or éclatante
44. pour attacher chacun des manteaux bigarrés.
45. Là est une cuve de réjouissant hydromel
46. pour partager aux habitants de la maison.
47. Elle ne s'épuise jamais, la coutume est établie
48. qu'elle soit toute pleine à toujours.
49. Il y a une femme dans le noble palais;
50. elle ne ressemble pas aux femmes d'Irlande.
51. Quand elle sort, on voit sa chevelure blonde;

52. elle est belle, elle a beaucoup de talents.
53. Les paroles qu'elle adresse à chacun
54. ont un charme merveilleux.
55. Elle blesse tout homme au cœur
56. par l'amour qu'elle inspire.
57. La noble femme dit :
58. Quel est ce vallet que nous ne connaissons pas?
59. Viens un peu ici, si c'est toi
60. qui est le vallet du guerrier de Murthemne (1).
61. Je me rendis à son appel lentement, bien lentement.
62. Je craignais pour mon honneur.
63. Elle me dit : « Vient-il ici,
64. le fils unique de l'excellente Dechtéré (2)? »
65. C'est un malheur que tu n'y sois allé, ô Cûchulainn!
66. chacun t'y demande.
67. Il faut que toi-même tu voies comment est faite
68. la grande maison que j'ai vue.
69. Si l'Irlande m'appartenait tout entière
70. avec la royauté suprême sur ses blonds habitants,
71. Je l'abandonnerais, — la tentation serait irrésistible. —
72. J'irais habiter le pays où je suis allé.
1. Je suis allé en un clin d'œil
2. dans un pays que je connaissais déjà.
3. J'ai atteint le monceau de pierres aux vingt bataillons.
4. J'y ai trouvé Labraid à la longue chevelure.

34. « Tu me rapportes de bonnes nouvelles », dit Cûchulainn. — « Oui », reprit Loeg, « il faut partir et « aller dans ce pays-là. Tout ce qu'on y trouve est bon. » Et alors Loeg continua de raconter les belles choses qu'il avait vues dans la demeure des side.

1. J'ai vu une terre brillante et noble
2. où l'on ne dit ni mensonge ni injustice.
3. Là est un roi qui commande à une magnifique armée,

(1) De Cûchulainn.
(2) Cûchulainn.

4. c'est Labraid à l'épée rapide.
5. Quand j'ai traversé Mag Luada,
6. L'arbre sacré de la victoire m'est apparu.
7. Je me suis assis en Mag Denna
8. près de deux serpents à double tête.
9. Liban m'a dit
10. dans l'endroit où je suis allé :
11. Ce serait un prodige bien doux pour moi
12. Si sous tes traits Cûchulainn était venu ici.
13. Ce sont de jolies femmes ; par leurs victoires, elles ne font pas le malheur du vaincu,
14. les filles d'Aed Abrat.
15. La beauté de Fand mérite une bruyante renommée;
16. elle n'a jamais été égalée ni par reine ni par roi.
17. Je répéterai ce qu'on m'a dit,
18. c'est une fille d'Adam sans le péché (1).
19. La beauté de Fand en mon temps
20. n'a pas sa pareille.
21. J'ai vu des guerriers glorieux
22. avec des armes tranchantes,
23. des vêtements aux brillantes couleurs ;
24. ce n'étaient pas des vêtements de roturiers.
25. J'ai vu les femmes joyeuses au festin,
26. J'ai vu la troupe des jeunes filles.
27. J'ai vu de beaux garçons
28. se promener autour de l'arbre de la colline.
29. J'ai vu dans la maison les musiciens
30. jouant pour Fand.
31. Si je ne m'étais hâté d'en sortir,
32. j'aurais reçu une blessure qui n'est pas cruelle.
33. J'ai vu la colline où s'élevait cette maison.
34. C'est une belle femme qu'Eshne Iuguba (2).
35. Mais la femme dont je parle ici
36. ferait perdre la raison à des armées entières.
1. J'ai vu une terre brillante et noble
2. où l'on ne dit ni mensonge ni injustice.

(1) Encore ici une glose chrétienne.
(2) La maîtresse de Cûchulainn.

3. Là est un roi qui commande à une magnifique armée,
4. c'est Labraid à l'épée rapide.

35. Cûchulainn partit avec Liban pour ce pays mystérieux. Il emmena avec lui son char et son cocher. Il arriva avec Liban dans l'île. Labraid lui souhaita la bienvenue, les femmes firent de même toutes ensemble. Fand souhaita la bienvenue à Cûchulainn séparément. « Qu'al- « lons-nous faire ? » demanda le héros. « La réponse est « facile », répliqua Labraid, « ce que nous ferons sera d'aller trouver « l'ennemi ». Puis ils sortirent, s'approchèrent de l'armée ennemie et jetèrent les yeux sur elle : elle était innombrable, cette armée. — « Va-t-en », dit Cûchulainn à Labraid. Labraid partit et Cûchulainn resta seul en face de l'ennemi. Les deux corbeaux magiques annoncèrent sa présence. Les guerriers jetèrent un cri : « Probablement », dirent-ils, « le héros grimaçant (1) « de l'Irlande arrive, voilà ce dont nous préviennent les « corbeaux. »

36. Les troupes armées arrivèrent en masse compacte : il ne restait pas une place vide dans le pays. Eochaid Iuil vint se laver les mains à la source. Il était bon matin. Cûchulainn lui vit l'épaule nue dans la coule ouverte, et lui lança son javelot, qui lui traversa le corps et qui du même coup tua trente-trois hommes. Puis il attaqua Senach l'endiablé : et après un grand combat il le tua. Labraid revint alors et devant lui Cûchulainn continua le massacre. Labraid le pria de cesser le carnage. « Il est à craindre », dit Loeg, « que le guerrier ne tourne sa

(1) Cûchulainn.

« fureur contre nous, car il ne s'est pas encore rassa-
« sié de combat. Il faut préparer trois cuves d'eau fraîche
« pour éteindre son ardeur. Quand il est dans la pre-
« mière cuve, l'eau devient tellement chaude qu'elle bout;
« quand il passe dans la seconde, la chaleur de l'eau
« est si grande que personne ne pourrait la supporter;
« quant à la troisième cuve, la température de l'eau est
« supportable. »

37. Lorsque les femmes revirent Cûchulainn, Fand chanta :

1. Le héros majestueux s'avance en char sur la route.
2. Quoique sans barbe encore et jeune,
3. il est beau parcourant ainsi le pays dans sa course rapide,
4. le soir après l'assemblée de Fidga.
5. Le voile du navire qui l'amena ne résonnait pas de la musique des side,
6. il est couleur de sang.
7. Le chant qui murmure sourdement au-dessus de son char
8. est celui qui au-dessous de lui chantent les roues.
9. Les chevaux attelés à son char vigoureux
10. ont longtemps fait attendre ma curiosité.
11. Nulle part on n'a trouvé des chevaux pareils :
12. ils sont plus rapides que le vent du printemps.
13. Cûchulainn jongle avec trente pommes d'or,
14. qu'on voit passer et repasser devant son visage.
15. Nulle part on n'a trouvé un roi égal à lui,
16. soit par la douceur soit par la force.
17. Il y a sur chacune de ses deux joues
18. des fossettes rouges comme le sang,
19. des fossettes vertes, des fossettes bleues,
20. des fossettes pourpres à la douce couleur.
21. Son œil lance sept rayons de lumière.
22. On ment quand on dit qu'il est aveugle :
23. son œil noble est orné
24. d'un cil noir comme scarabée.

25. Il a sur la tête, le digne guerrier, —
26. on l'a raconté dans toute l'Irlande, —
27. il a trois cheveux de couleurs différentes,
28. ce jeune homme sans barbe.
29. Son épée qui tranche et se rougit de sang
30. a une poignée d'argent.
31. Son bouclier est orné de bosses d'or jaune
32. et d'une bordure de laiton blanc.
33. Il marche à travers les guerriers dans le carnage,
34. il parcourt le champ de bataille au milieu du danger.
35. Parmi vos guerriers braves, il n'en est pas un
36. qui puisse être comparé à Cûchulainn.
37. C'est Cûchulainn qui est venu ici,
38. c'est le jeune guerrier de Murthemne
39. et celles qui au bout de longtemps ont obtenu son arrivée,
40. ce sont les filles d'Aed Abrat.
41. Une pluie de sang longue et rouge,
42. tombant à côté des arbres, est le signe de sa présence.
43. Superbe, orgueilleux, hautain, il fait pousser des gémissements,
44. et malheur à celui contre lequel s'irrite le héros.
1. Le héros majestueux s'avance en char sur la route.
2. Quoique sans barbe encore et jeune,
3. il est beau parcourant ainsi le pays dans sa course rapide,
4. le soir après l'assemblée de Fidga.

38. Après Fand, ce fut Liban qui souhaita la bienvenue à Cûchulainn ; elle parla ainsi :

1. Salut à toi, Cûchulainn, sanglier royal aux heureux succès
2. grand prince de la plaine de Murthemne !
3. Tu as l'esprit grand, tu es l'honneur des guerriers qui triomphent dans les combats.
4. Cœur de héros, fort comme une pierre de fronde adroitement lancée, rouge comme le sang dans ta colère !
5. Toujours prêt à combattre les ennemis des braves Ulates !
6. Ton beau teint a la couleur des yeux des jeunes femmes. Salut !
1. Salut à toi, sanglier royal aux heureux succès,
2. grand prince de la plaine de Murthemne !

« Qu'as-tu fait depuis ton arrivée ? Cûchulainn », demanda Liban. Cûchulainn répondit :

1. J'ai lancé mon javelot
2. dans la forteresse d'Eogan Iubir (1).
3. J'ignore si j'ai gagné le célèbre trésor
4. qui devait être le prix de la victoire.
5. Ai-je réussi ou non dans le combat ?
6. en tout cas je n'ai pas encore obtenu la rémunération à laquelle j'ai droit.
7. J'ai lancé mon javelot, le brouillard m'a empêché de voir si je suis arrivé au but.
8. Mais si un homme a été atteint, il n'est plus vivant aujourd'hui.
9. Une belle armée très rouge aux chevaux nombreux
10. vint m'attaquer, l'attaque était de flanc ;
11. c'étaient les gens de Manannan, fils de la mer,
12. Eogar Iubir avait demandé leur aide.
13. Je dirigeai mon char autour d'eux comme je pus
14. et quand j'eus trouvé le point favorable,
15. seul contre trois cents,
16. je leur donnai la mort.
17. J'ai entendu les gémissements d'Eochaid Iuil.
18. Mais quand ce sont des paroles d'amitié que prononçent les lèvres,
19. vraiment, oui vraiment, des batailles
20. ne doivent pas être le sujet de l'entretien.
1. J'ai lancé mon javelot
2. dans la forteresse d'Eogan Iubir ;
3. j'ignore si j'ai gagné le célèbre trésor
4. qui devait être le prix de la victoire.

39. Cûchulainn épousa Fand et resta un mois en sa compagnie. Au bout du mois il lui fit ses adieux. Elle lui

(1) Manannan, dieu et premier mari de Fand, venait des plaines d'Eogan Iubir, § 45 ; son mariage avec Fand avait eu lieu en Dùn Iubir ou forteresse d'Iubir. Manannan avait abandonné Fand quand celle-ci rechercha l'amour de Cûchulainn.

dit : Tu me donneras rendez-vous où tu voudras, j'irai. Ils convinrent de se retrouver en Irlande, à Ibar Cind Trachta. Cela fut raconté à Emer. Emer se fit fabriquer des poignards pour tuer Fand. Elle vint accompagnée de cinquante femmes à l'endroit où Cûchulainn et Fand s'étaient donné rendez-vous. Cûchulainn et Loeg jouaient aux échecs et ne firent pas attention aux femmes qui approchaient d'eux. Mais Fand aperçut les femmes ; elle dit à Loeg : « Regarde, Loeg, ce que je vois. » — « Qu'est-ce que c'est ? » demanda Loeg. Il leva les yeux. Alors Emer dit :

1. Regarde, Loeg, derrière toi :
2. sont à t'écouter de belles femmes à la noble intelligence,
3. avec des poignards bleus et pointus dans la main droite.
4. De l'or couvre leurs poitrines aux belles formes.
5. On verra ce que feront les braves guerriers qui vont en char au combat.
6. Il est clair qu'Emer, fille de Forgall, a changé de procédé.
1. Ne crains pas,

40. dit Cûchulainn ;

2. il ne t'arrivera rien du tout.
3. Tu viendras dans le char puissant
4. près du siège ensoleillé,
5. devant moi-même ;
6. je saurais te défendre
7. contre une multitude de femmes
8. au quatre coins de l'Ulster.
9. En vain la fille de Forgall menace
10. devant ses cinquante amies
11. de faire acte de violence,
12. certes contre moi elle n'osera.

41. Cûchulainn continua en s'adressant à Emer :

1. Je recule devant toi
2. comme on recule devant ses amis.
3. Quand je frappe
4. du javelot dur, ma main n'est pas tremblante ;
5. mon poignard n'est guère mince,
6. ni ma colère faible ou ses effets étroits.
7. Ma force est bien grande
8. pour être contrainte à la retraite par la force d'une femme.

« Réponds-moi », dit Emee : « Pour quelle raison « m'as-tu déshonorée devant toutes les femmes d'Ulster, « devant toutes les femmes d'Irlande et devant tous les « gens d'honneur? Je suis venue ici en me cachant de toi « et j'ai pour moi une grande force : en effet, quelque « grandes que soient les querelles que t'a faites ma fierté, « certes, tu chercherais en vain contre moi une cause de « divorce quelques efforts que tu fisses. »

42. « Une question, Emer », dit Cûchulainn. « Quelle « raison as-tu pour ne pas me laisser quelque temps en « compagnie de Fand? Elle est pure, chaste, blanche, « habile, égale à roi ; elle a une multitude d'attraits, « cette femme que les vagues ont apportée des régions « situées au-delà de mers immenses. Elle est belle et « de noble naissance, elle sait broder et fait habilement « les travaux des mains, elle est intelligente, elle a l'es- « prit mûr et ferme, elle possède quantité de chevaux « et de vaches. Il n'y a rien sous le ciel qu'elle ne ferait « pour son époux, pas d'engagement qu'elle ne tiendrait « quoi qu'elle eût promis. Quant à toi, Emer, tu ne trou- « veras pas de vainqueur aux belliqueuses cicatrices qui « soit égal à moi. »

43. « Certes », reprit Emer, « elle n'est pas meilleure « que moi, la femme à qui tu t'es attaché. Mais on trouve « beau tout ce qui est rouge, blanc tout ce qui est nou- « veau, joli tout ce qui est étrange. Tout ce qui est accou- « tumé paraît amer, les absents ont tort, ce que l'on « connaît ennuie et on le quitte pour aller apprendre tout « ce qu'on ne sait pas. O mon ami! continua-t-elle, il fut « un temps où j'étais en dignité près de toi ; et je le serais « encore si je te plaisais. » Sa douleur attrista Cûchulainn. « Sur ma parde », dit-il, « tu me plais toujours et tu me « plairas tant que tu vivras. »

44. « Je serai donc délaissée », dit Fand. « Il vaut « mieux que ce soit moi », répondit Emer. « Non », reprit Fand, « ce sera moi qui serai abondonnée : voilà longtemps « que ce danger me menace. » Elle était accablée de douleur et de découragement. Elle ressentait une grande honte d'être répudiée et de retourner sitôt chez elle. Son grand amour pour Cûchulainn devenait pour elle un supplice, et pour exprimer son chagrin, elle chanta ce lai-ci :

1. Moi, je vais partir,
2. c'est ce que je puis faire de mieux, mais c'est par force.
3. Quoique mon honneur exige,
4. j'aimerais mieux rester.
5. Il me serait plus agréable de rester ici
6. sous ta douce autorité de mari, —
7. quelque étrange que je te puisse sembler, —
8. que de retourner dans la chambre d'Aed Abrat mon père.
9. O Emer! Cûchulainn t'appartient ;
10. il m'a quittée, ô heureuse femme.
11. Il m'est impossible de le posséder
12. et je ne puis m'empêcher de le regretter.

13. Beaucoup d'hommes ont demandé mon amour
14. tant à la maison qu'au désert.
15. J'ai repoussé leurs prières,
16. car je suis honnête femme.
17. Quel malheur que d'aimer un homme
18. qui ne fait pas attention à moi !
19. Mieux vaut m'en aller
20. que de ne pas trouver un amour égal au mien.
21. Cinquante femmes sont venues ici,
22. ô Emer, à la noble chevelure blonde !
23. pour attaquer Fand, — ce n'était pas bien, —
24. et pour la tuer misérablement.
25. J'ai trois fois cinquante
26. femmes très belles et non mariées.
27. Elles m'appartiennent et habitent une forteresse ensemble.
28. Elles ne m'abandonneraient pas, moi.
1. Moi, je vais partir.
2. C'est ce que je puis faire de mieux, mais c'est par force.
3. Quoique mon honneur exige,
4. j'aimerais mieux rester.

45. Cependant Manannan vint à savoir ce qui se passait : il apprit que Fand, fille d'Aed Abrat, était engagée dans une lutte inégale avec les femmes d'Ulster et abandonnée par Cûchulainn. Il vint d'Orient chercher Fand, il arriva près d'elle et personne ne le vit, sauf Fand seule. Saisie d'une grande jalousie et d'une tristesse profonde, Fand, en voyant Manannan, chanta un lai :

1. Regardez le fils des guerriers de la mer,
2. il vient des plaines d'Eogan Iuber ;
3. c'est Manannan, sa beauté surpasse le monde entier.
4. Il fut un temps où il m'était bien cher !
5. J'ai aujourd'hui poussé un noble cri,
6. mon cœur a fièrement cessé d'aimer le héros d'Ulster.
7. Il y a un chemin où l'amour nous conduit ;
8. le connaître ne sert à rien.

9. Le jour où le fils de l'Océan et moi nous nous trouvâmes ensemble
10. dans une chambre de la forteresse d'Iubir,
11. nous crûmes tout de suite
12. que jamais rien ne pourrait nous séparer.
13. Quand le majestueux Manannan m'emmena,
14. je fus une épouse égale à lui.
15. Il n'a pas en me prenant supporté
16. une perte au hasard, au jeu d'échec de mariage.
17. Quand le majestueux Manannan m'emmena,
18. je fus une épouse égale à lui ;
19. un bracelet d'or que j'ai
20. fut le cadeau dont il paya ma pudique rougeur.
21. J'avais sur la bruyère, hors de la maison,
22. cinquante femmes aux multiples couleurs.
23. Je lui donnai cinquante hommes.
24. Les cinquante femmes étaient sans défaut.
25. Ce n'est pas badinage : quatre fois cinquante
26. étaient les habitants de notre unique maison.
27. Deux fois cinquante hommes heureux et bien portants,
28. deux fois cinquante femmes belles en bonne santé.
29. Je vois venir ici traversant la mer,
30. invisible pour les sots qui m'entourent,
31. le cavalier chevelu de la mer ;
32. il n'a pas besoin des vaisseaux des side.
33. Il est arrivé près de nous ;
34. seule toi, ô side, tu vois,
35. grâce à la supériorité de ton intelligence, le plus petit objet,
36. quand même il serait très loin de toi.
37. Mon malheur était inévitable,
38. car les femmes n'ont guère de bon sens ;
39. le héros d'Ulster que j'ai tant aimé
40. m'a livrée à l'injustice de mes ennemis.
41. Adieu à toi, beau Cûchulainn.
42. Il nous est bien facile de te quitter.
43. Puisque je n'atteins pas le but de mon désir,
44. la dignité me commande la retraite.
45. Le moment du départ est venu pour moi.
46. Il y a une personne contre laquelle ici

47. on a eu de grands torts,
48. O Loeg, fils de Riangabair !
49. J'irai trouver mon véritable époux
50. afin qu'il ne fasse rien de contraire à ma volonté.
51. Pour que vous ne disiez pas que je m'enfuis en cachette,
52. s'il vous plaît, regardez !
1. Regardez le fils des guerriers de la mer ;
2. il vient des plaines d'Eogan Inber.
3. C'est Manannan : sa beauté surpasse le monde entier.
4. Il fut un temps où il m'était bien cher !

46. Après avoir ainsi chanté, Fand se leva et s'approcha de Manannan. Manannan lui souhaita la bienvenue et lui dit : « Eh bien ! femme, attends-tu Cûchulainn maintenant ? « où est-ce avec moi que tu viendras ? » — « Sur ma « parole », répondit-elle, « il y a un de vous que je pré- « férerais m'attacher comme époux, mais c'est avec toi « que j'irai. Je n'attendrai pas Cûchulainn, car il m'a « abandonnée : d'ailleurs, il n'y a pas à tes côtés de reine « digne de toi ; il y en a une près de Cûchulainn. »

47. Mais quand ce dernier vit Fand s'éloigner de lui et suivre Manannan, il adressa la parole à Loeg : « Qu'est-ce cela ? » — « C'est facile à voir », répondit Loeg : « Fand part avec Manannan, fils de l'Océan, et la cause en est qu'elle ne te plaît pas. » Alors Cûchulainn fit trois sauts en l'air et trois sauts à droite du lieu appelé Luachair. Puis il resta longtemps sans boire ni manger, parcourant les montagnes ; il y dormait toutes les nuits sur le chemin de Mid Luachair.

48. Emer alla voir le roi Conchobar à Emain et lui raconta dans quel état se trouvait Cûchulainn. Conchobar

envoya des poètes, des savants et des druides d'Ulster avec mission d'aller prendre Cûchulainn et de l'amener à Emain. Cûchulainn voulut les tuer. Mais ils chantèrent devant lui des paroles magiques, puis ils le prirent par les pieds et par les mains et le bon sens lui revint. Alors il demanda à boire et à manger. Les druides lui donnèrent le breuvage d'oubli. Aussitôt qu'il l'eut bu, il oublia Fand et tout ce que cette side lui avait fait faire. Les druides donnèrent aussi le breuvage d'oubli à Emer ; ils lui otèrent par là sa jalousie, qui l'avait mise dans un état pareil à celui de son mari. Manannan agita son manteau entre Cûchulainn et Fand pour empêcher à jamais entre eux toute rencontre.

49. L'apparition de ces side avait failli faire périr Cûchulainn. Car la puissance des démons était grande avant le christianisme; elle était si grande que les démons sous forme corporelle livraient bataille aux hommes et leur faisaient apparaître de mystérieuses beautés en leur persuadant qu'avec elles ils vivraient éternellement. Ce sont ces apparitions que les ignorants appelaient *side* et race des *side*.

H. D'Arbois de Jubainville.

NOTES SUR LE DÉVELOPPEMENT DU LANGAGE

(*Suite.*)

MOTS.	NATURE des mots.	12° — 19° MOIS.	20° MOIS.	21° MOIS.	22° MOIS.	23° MOIS.	24° MOIS.	EXPLICATIONS.
à	prép.	a	a	a	a	a	a	A table : *a ta ;* à boire : *a ba ;* le journal à papa : *nana a papa.*
abatis	sub.						abati	Les bras.
abat-jour. . .	sub.		abajou	abajou			abajou	
acclimatation .	sub.					matasion	ématasion	Le Jardin d'acclimatation.
accrocher. . .	v.					atosé	achoché	Accrocher, accroché.
acheter. . . .	v.				até		asé	Acheter, acheté.
adieu	adv.				adieu	adieu	adieu	
ah.	int.	a	a	a	a	a	a	Marque l'étonnement, le saisissement.
aider.	v.						édé	Aide-moi : *édé moi.*
aiguille. . . .	sub.			vi	ghi	ghi	évi	
air.	sub.		tè		è	è	è	Courant d'air : *tè* (20e mois), *da d'è* (à partir du 22e mois); en l'air : *a l'è* (24e mois).
aller.	v.		pa, ba	ané	ané	alé	alé	Va-t'en : *pa t'an*, puis *ba t'an* (20e mois et suiv.); s'en aller : *an ané* (21e mois et suiv.); tu vas voir : *va va* (22e mois et suiv.); allons (impér.) : *alon ;* aller ou allé : *alé* (aller voir les bêtes : *alé va lè bè*) (23e mois et suiv.).

ammoniaque .	sub.						amonia	
amuser. . . .	v.				amu	amu	amuié	S'amuser (22e et 23e mois); s'amuser : *amuié;* Suzanne s'amuse : *zazam amu* (24e mois).
André	n. pr.					adé	adé	
âne	sub.				a	a	am	
anguille . . .	sub.					a-i		
appeler. . . .	v.						apè	Appelle maman : *apè maman.*
apporter. . .	v.				apoté		apoté	Apporter ; apporte (impér.) : *apo* (24e mois).
approcher . .	v.						aposé	Approcher.
après	prép.				apè	apè	apè	Expression interrogative.
argent. . . .	sub.		ian, jan, ajan	ajan				Toutes les pièces de monnaie.
armoire . . .	sub.						amoi	
arranger. . .	v.				ané	a-ia-ié	anagné	Arranger, arrangé.
asperge. . . .	sub.	apè	apè					
assez.	adv.	até	até	até	até	asé	asé	
assiette. . . .	sub.		taté	taté	atè	atè	asè	
assis.	part.	ati	ati	ati	ati	asi	asi	Pour demander à s'asseoir.
attacher . . .	v.						atasé	Attacher, attaché.
attendre . . .	v.	ata, atan	atan	atan	atan	atan	atan	Attends attends (impér. employé comme exclamation) : *atata* (13e mois et suiv.), *ata ata* (17e mois et suiv.), *atan atan* (19e mois et suiv.).
attraper . . .	v.			apé	apapé	apapé	apapé	Attraper, attrapé ; pas attrapée : *pa papé.*
autre.	adj.	iô	iô	iô	iô	lô	lô	L'autre (dit seul, 19e mois) ; où est l'autre main : *vo l'è lô man* (23e mois).
autruche. . .	sub.					ôtu	ôsu	
avaler	v.			ava	ava	ava		Avaler, avalé.
avancer . . .	v.					avan	avan	Avancer.
avant	adv.				avan	avan	avan	

MOTS.	NATURE des mots.	12° — 19° MOIS.	20° MOIS.	21° MOIS.	22° MOIS.	23° MOIS.	24° MOIS.	EXPLICATIONS.
avec	prép.						avè	Avec Suzanne : *avè zazam.*
avoir	v.	a	a	a	a	a	a *et* é	Il y en a : *an a* (19° mois et suiv.); j'en ai : *an é;* tu en as : *an a* (24° mois).
bague	sub.					ba	ba	
baignoire . . .	sub.						bo-iam	
bâiller	v.						ba-ié	Bâiller.
bain	sub.	bin	bin	bin	bin	bin	bin	
baisser	v.				bè	bè	bè	Baisser, baisse (impér.).
balai	sub.	ba, badé	ba-ié, baè	baè	baè	balè	balè	
balle	sub.	baba		ba	ba	ba	ba	
ballon	sub.	badon	badon	badon	badon	badon	balon	Jouet et, en outre, à partir du 22° mois, aérostat.
bam	onom.	bam	bam	bam	bam	bam	bam	Quand quelque chose tombe ou en jetant quelque chose.
banc	sub.		ban	ban	ban	ban	ban	
Baptiste . . .	n. pr.						basi	
barbe	sub.			ba	ba	ba		
barboter . . .	v.					babo	babo	Suzanne barbote (quand elle tripote l'eau) : *zazan babo.*
barbouillon . .	sub.						babouion	Terme de plaisanterie, qu'elle emploie, par exemple, pour me provoquer à jouer avec elle.
bas	adv.				ba	ba	ba	Là bas : *a ba* (22° mois et suiv.); en bas : *a ba* (24° mois).
bas	sub.	ba	ba	ba	ba	ba	ba	
bassin	sub.	ba, batin	batin	batin	batin	basin	basin	Le tub.
bateau	sub.		batou	batô	batô	batô	batô	

baver	v.						bav	Marcelle bave : *masè bav.*
beau.	adj.				bè	bè	bô	Employé d'abord au féminin seulement; dans le 24e mois, elle a dit en montrant certaines choses : *è bô* (c'est beau), tout en continuant à dire en parlant de sa poupée : *è bè* (elle est belle).
beaucoup. . .	adv.		bôtou	bôtou	bôtou	bôtou	bôtou	Dit quand il y a plusieurs choses ou une assez grande quantité de quelque chose.
bébé.	sub.	bébé	bébé	bébé	bébé	bébé	bébé	Employé au début pour désigner les autres enfants et quelquefois pour se désigner elle-même, ce mot a été ensuite réservé aux enfants représentés sur des gravures.
bedon	sub.	bedo	bedon	bedon	bedon	bedon	bedon	Le ventre.
besoin. . . .	sub.						bezan	J'en ai besoin : *an é bezan.*
bête.	sub.			bè	bè	bè	bè	Bête, sale bête (quand on lui refuse quelque chose) : *bè, sa bè;* aller voir les bêtes (aller au Jardin des plantes) : *alè va lè bè* (23e mois et suiv.).
beurre. . . .	sub.	beu	beu	beu	beu	beu	beu	
bibi	mot		bibi		bibi	bibi	bibi	Terme de plaisanterie à notre adresse employé d'abord seul, puis joint presque toujours au mot *lolo : bibi lolo.*
bien.	adv.						biin	C'est bien (quand quelque chose lui plaît) : *è biin;* je la tiens bien : *la tiin biin;* ce mot est aussi employé seul quand elle consent à quelque chose ou

MOTS.	NATURE des mots.	12° — 19° MOIS.	20° MOIS.	21° MOIS.	22° MOIS.	23e MOIS.	24° MOIS.	EXPLICATIONS.
								qu'elle a compris quelque chose; il est joint parfois, en ce dernier cas, à l'interjection *ah:* ah ! bien
bière.	sub.				vè	bè	biè	
bifteck. . . .	sub.				petè	betè	betè	
bille.	sub.	bi	bi	bi	bi	bi	bi	
bim	onom.	bim	bim	bim	bim	bim	bim	Dit à la suite de certains bruits; faire bim (prendre son bain ou sa douche) : *fè bim* (22e mois).
biscuit. . . .	sub.	s	beti		béti	bési	bési	
blanc	adj.		ba	ba	ba	ba	bam	
blanchisseuse.	sub.						seu	
bleu.	adj.					beu	bleu	Elle a joué de bonne heure avec des jetons de diverses couleurs, mais le bleu manquait dans la série ; c'est pour cela évidemment qu'elle a nommé cette couleur plus tard que les autres.
bobêche . . .	sub.					bobè	bobè	
bobo.	sub.		bobo	bobo	bobo	bobo	bobo	Dit quand elle s'est fait mal, employé aussi plus tard pour désigner le mal lui-même, une écorchure par exemple.
bœuf.	sub.						beu	Le bœuf en daube.
boire.	v.	ba	ba	ba	ba	ba	boi	Boire.
bois	sub.	ba	ba	ba	ba	ba	boi	Ajouté d'abord à « bon Dieu » employé comme jurement ; dit, en outre, dans le 24° mois, pour le

bon	adj.	bon	bon	bon	bon	bon	bon	
bonbon. . . .	sub.		bobon	bobon	bobon	bonbon	bonbon	
bonhomme. .	sub.	bodo	bodo	bodo	bodo	bodom	bonom	A désigné d'abord une statuette, puis, en outre, les chanteurs de la cour.
bonjour . . .	sub.		bojou	bojou	bojou	bojou	bonjou	
bonnet. . . .	sub.						boné	
Bonnet. . . .	n. pr.					moné	boné	
boriqué . . .	adj.						boké	L'eau boriquée.
bottine. . . .	sub.	boti		boti	boti		botim	
bouche. . . .	sub.		bou		bou	bou	bou	
boucher . . .	v.						boché	Boucher, bouché.
bouchon . . .	sub.			boton	bochon	bochon	bochon	
bouger. . . .	v.						bojé	Pas bouger (dit quand je vais la photographier) : *pa bojé.*
bougie. . . .	sub.	bi, bodzi	boji	boji	boji	boji	beji	Désigne une bougie seule, le paquet de bougies et aussi le bougeoir muni de sa bougie.
bouillir. . . .	v.			be-i	be-i	be-i	be-i	Faire bouillir : *be-i* (21° mois et suiv.), *fè be-i* (24° mois); ça bout : *a bou* (21° mois et suiv.).
bouillotte. . .	sub.		be-io		bo-io	bo-io	bo-io	
boulangère. .	sub.			be-iè	bajè	bojè	bojè	La porteuse de pain.
boum	onom.	boum	boum	boum	boum	boum	boum	Dit à la suite de certains bruits, quand il tonne par exemple.
bouteille . . .	sub.		boté	botè	botè	botè	botè	
bouton. . . .	sub.			ton	boton	boton	boton	
boutonner . .	v.			moné	moné	botom	botom	Boutonner ; boutonne (impér.), 23° mois et suiv.
bracelet . . .	sub.		baté	baté	baté	baté	basé	
bras	sub.		ba	ba	ba	ba	ba	
bravo	int.	babo	babo	bavo	bavo	bavo	bavo	En tapant ses mains l'une contre l'autre ou lorsqu'on applaudit.
Briolle. . . .	n. pr.					be-io	be-io	
broc.	sub.		bô	bô	bô	bô	bô	

MOTS.	NATURE des mots.	12° — 19° MOIS.	20° MOIS.	21° MOIS.	22° MOIS.	23° MOIS.	24° MOIS.	EXPLICATIONS.
brosse. . . .	sub.	bo	bo	bo	bo	bo	bo	
brosser. . . .	v.						bozé	Brosser, brossé.
brouillard . .	sub.						bou ia	
brûler. . . .	v.			bu		bu	bolé	Ça brûle : *a bu* (21° mois et suiv.); brûler, brûlé (24° mois).
bu	part.			bu	bu	bu	bu	Suzanne a bu : *ia-ian a bu.*
buffet	sub.						bufé	
ça.	pron.	a	a	a *et* ta	a *et* ta	tsa, sa	sa	Ça pue : *a pu*, ça y est : *a i é;* employé aussi seul ensuite : *ta* (21e et 22e mois).
cabinet. . . .	sub.						tabiné	Le cabinet d'aisances et le cabinet de travail.
caca.	sub.	tata	tata	tata	tata	tata	kaka	
cacher. . . .	v.	taté	taté		taté	sasé, chaché	chaché	Cacher, caché; la lune est cachée : *a u taté.*
café	sub.	tata	papé	fafé	fafé	fafé	fafé	Désigne le café en grains et le bocal qui le renferme, l'infusion et, à partir du 23e mois, l'établissement public.
caillou. . . .	sub.	a-iou	a-iou	a-iou	a-iou	a-iou	ka-iou	La tête; employé aussi dans le sens propre à partir du 22° mois.
calotte. . . .	sub.					tao	tao	Tape sur la joue.
canard. . . .	sub.	nana	nana	nana	nana	nana	nana	A désigné d'abord les journaux; employé aussi dans le sens propre à partir du 22° mois; employé rarement dans le sens de journal à partir du 24° mois.

carafe	sub.		ta	ta	ta		sa	
carotte. . . .	sub.	tao		tao	tao	tao	tao	
carré	adj.					taé	taé	
carreau . . .	sub.						tao	Vitre.
carton	sub.						taton	Les boîtes de carton qui renferment certaines de ses affaires, par exemple son chapeau.
cassé.	part.		taté	taté	taté	tasé	sasé	
casserole. . .	sub.		ao	tato	tato	tato	saso	
Catherine. . .	n. pr.						tati-n	En outre, Catherinette : *tatiné.*
cave.	sub.				ta		ta	
ceinture . . .	sub.					tatu, sasu	sasu	
celui-ci. . . .	pron.					si	si	Celui-ci, celle-ci.
cerceau . . .	sub.					sesô	sèsô	
cerf-volant . .	sub.				avolan	avolan		
cerise	sub.	o-i	ti	ti	ti			
chaise	sub.		taté, até	tè	tè	sè	sè	
chameau. . .	sub.				mamô	mamô	mamô	
chanter. . . .	v.				taté	tan	sam	Chanter; chante (impér.); le bonhomme chante : *a bodom tan.*
chapeau . . .	sub.	pôpô	papô	papô	papô	papô	papô	
charbon . . .	sub.						babon	
Charles . . .	n. pr.	ta						
Charlotte. . .	n. pr.						chao	
chat.	sub.	a, ta	ta		ta	sa	sa	
chaud	adj.	tô	tô	tô	tô	tô	tô, chô	
chauffer . . .	v.						fé, fôfé	Chauffer, chauffé; le poêle chauffe : *a poi fôfe.*
chausser. . .	v.					sôsé	chôché	Chausser, chaussé; chausse (impér.) : *chô* (23° mois et suiv.).
chaussette . .	sub.		toté	tôté	tôté	sôsé	sôsé	
chausson. . .	sub.	ton, toton	toton	toton	tôton	sôson	chôchon	
chauve-souris.	sub.			mouni			sôzi	
chemin (de fer)	sub.		papfé	pfafé	pfafé	fafé	fafé	
chemise . . .	sub.	mi	mi	mi	mi	mi	mi	

MOTS.	NATURE des mots.	12e — 19e MOIS.	20e MOIS.	21e MOIS.	22e MOIS.	23e MOIS.	24e MOIS.	EXPLICATIONS.
chercher. . .	v.				taté	chèché	chèché	Chercher, cherché.
cheval. . . .	sub.	dada	dada	dada	va	va	va	Outre *va* (cheval), elle emploie aussi le pluriel (*vô*) à partir du 23e mois.
cheveu. . . .	sub.		veu	veu	veu	veu	veu	
chèvre. . . .	sub.	té	té	tè	tè	tè	chèv	
chien	sub.	ouo-ouo	ouo-ouo *et* toutou	ouo-ouo, tiin	tiin	ouo-ouo *et* siin	siin	
Chinois. . . .	n. pr.				na	na	nia	
chiffon. . . .	sub.	ton				fon	fon	
chocolat . . .	sub.	ch	chu	ta	ta	ta	sa	
chou-fleur . .	sub.						chou	
cigare	sub.						sida	
ciseaux. . . .	sub.		tôtô	iô	iô	zô	zô	
citron	sub.					son	son	
clair.	adj.						tè	Il fait clair (dit le matin) : *fè tè;* il ne fait plus clair (quand, le soir, on allume la lampe) : *fè pu tè.*
clef	sub.	tété	té	té	té	té	té	
cloche. . . .	sub.	to		to		to		
clou.	sub.				tou	tou	tou	
clown	sub.				toum	toum	toum	
cochon. . . .	sub.				toton	chochon	chon	
cogné	part.						togné	Je me suis cognée : *ma togné.*
col	sub.						to	
collier. . . .	sub.				a-ié	o-ié	o-ié	
comme. . . .	conj.						ko	Comme ça : *ko sa.*
compote	sub.							

								quelque chose que je lui ai demandé, elle me dit : Tu es content, papa ? *è tatam, papa ?*
coq	sub.					tô	kô	
coquille . . .	sub.	toti	toti	toti	toti	toti		
coquine . . .	sub.				totim	totim	kokim	Terme de plaisanterie à l'égard de sa mère, de sa sœur et aussi de ses poupées.
corde	sub.		tato	tato	to	to	to	A signifié d'abord et la corde à sauter et sauter à la corde ; employé dans le premier sens seulement à partir du 21e mois.
cordon. . . .	sub.			don		don	don	Lacet de ses manches, de ses chaussons, etc.
corne	sub.			to	tom	tom	tom	Chausse-pied.
Cornélie . . .	n. pr.				a-iéi	a-iéi	aléli	
corset	sub.	tété	té	té	taté	tasé	tasé	
côté.	sub.				tôté	tôté	tôté	A côté et de l'autre côté : *a tôté.*
côtelette . . .	sub.	tété, toté	tôté	tôté	tôté	tôté		
coton	sub.					toton	toton	Ouate.
cou	sub.		tou	tou	tou	tou	tou	
couche. . . .	sub.					tou	tou	Serviette.
coucher . . .	v.					ché.	ché	Coucher, couché.
coucou. . . .	sub.	toutou	toutou & titou	titou	toutou	toutou	toutou	Dit en jouant à cache-cache.
coudre. . . .	v.			tou	tou	tou	tou	Coudre.
coup.	sub.						tou	Un coup de pied : *a tou pié.*
couper. . . .	v.				pé		pé	Couper, coupé ; coupe (impér.) : *pou* (24e mois).
courant . . .	sub.				da	da		Courant d'air : *da d'è.*
courir	v.			tou	tou	tou	tou	Courir, cours (impér.) ; la mouche court : *a mou tou.*
couteau . . .	sub.	tôtô	tôtô	tatô	tatô	totô	totô	
couvercle. . .	sub.						touvè	
couverture . .	sub						vatu	
crapaud . . .	sub.			papô	papô	papô	papô	Saletés du nez.

MOTS.	NATURE des mots.	12° — 19° MOIS.	20° MOIS.	21e MOIS.	22° MOIS.	23° MOIS.	24e MOIS.	EXPLICATIONS.
cravate. . . .	sub.			aba		ava	va	
crayon. . . .	sub.	o-io		o-io	beion	ion	ion	
crème	sub.						tèm	
crier.	v.					ti, ki	ki	Marcelle crie : *masè ti.*
crin.	sub.			tin		tin		
crochet. . . .	sub.	r, kr	kr	té	té	té	sasé	
crocodile. . .	sub.					totodi	totodi	
croisée. . . .	sub.						vazé	
croissant. . .	sub.	nana	nana	nana	nana	sason	sason	Petit pain.
cuillère . . .	sub.	o-ié, bo-ié	beié	beié	beié	beiè	boiè	
cuisine. . . .	sub.						meni	
cuisse	sub.					fi	fi	
culotte. . . .	sub.	to	to		tao	to	to	
cuvette. . . .	sub.					vè	vè	
cygne	sub.					sim	sim	
dans.	prép.		da	da	da	dan	dan	Dans l'eau : *da o* (20° mois et suiv.), *dan o* (24e mois).
danser. . . .	v.			daté, dan	dan	dan	zam	Danser, danse (impér.); Suzanne danse : *ia-ian dan.*
Dauphin . . .	n. pr.			afin	afin	afin		
de.	prép.	de	de	de	de	de	de	De l'eau : *d'o,* puis *de l'o* (17° mois); courant d'air : *da d'è* (22e mois).
dé.	sub.		bodé	bodé	bodé	dé	dé	
débarbouiller.	v.						débabouié	Débarbouiller, débarbouillé (laver la figure).
déboucher . .	v.						aboché	Déboucher, débouché.
debout. . . .	adv.			abou	bou	bou	bou	
déchausser. .	v.						[illegible]	[illegible]

déjeuner. . .	v.		né		né	né	né	Déjeuner.
demander . .	v.					abadé		Demander, demande (impér.), dit à sa mère en revenant de se promener avec moi pour être questionnée sur ce qu'elle a vu dehors.
dent.	sub.				dan	dan	dan	
dentelle . . .	sub.			taté	taté	dantèm	dantèm	
dépêchons-nous	v.						monou	Dit, par exemple, quand elle est pressée de sortir, pendant qu'on s'habille ou qu'on l'habille.
derrière . . .	adv.		éiè	éiè	ièiè	ièiè	da-iè	Employé d'abord substantivement, puis, en outre, adverbialement; par derrière : *ba ièiè* (22° mois), *pa ièiè* (23° mois et suiv.); le derrière : *da-iè* (24° mois).
descendre . .	v.		tan	dan	tan	san	sam	Descendre, descends (impér.).
descendu. . .	part.			dadu	dadu			
déshabiller. .	v.	bi	bi	abi	abi	abi		Déshabiller, déshabillé.
dessert. . . .	sub.				sè	sè		
deux.	adj.	deu	deu	deu	deu	deu	deu	
diable	sub.						diab	Désigne le jouet à ressort qui se dresse brusquement quand on ouvre la boîte.
Diane	n. pr.	dia	dia	dia	dia	dia	diam	Nom d'une chienne.
Dieu.	int.	deu	deu	deu	dieu	dieu	dieu	Employé comme jurement; bon Dieu, bon Dieu de bois : *bo deu, bo deu ba* (19° mois et suiv.), *bon deu* (21° mois), *bon dieu, bon dieu ba* (22° mois et suiv.), *bon dieu boi* (24° mois).
dire.	v.			di	di	di	di	Dis (impér.), sert à interroger.
dodo.	sub.	dodo	dodo	dodo	dodo	dodo	dodo	
doigt.	sub.						doi	
domino. . . .	sub.	o-io, bo-io	io-io	ono	meno	mono	mono	

MOTS.	NATURE des mots.	12° — 19° MOIS.	20° MOIS.	21° MOIS.	22° MOIS.	23° MOIS.	24° MOIS.	EXPLICATIONS.
donc.	conj.					don	don	Vois donc : *va don;* allons donc (quand, par exemple, elle ne réussit pas à son gré en faisant quelque chose) : *alon don.*
donné	part.						né	(Suzanne) a donné à maman : *a né a maman.*
donner. . . .	v.			don	don	dom	dom	Donne (impér.).
dormir. . . .	v.					do	do	Marcelle dort : *masè do.*
douillette. . .	sub.			o-ié	o-ié		do-iè	
drapeau . . .	sub.			papô	papô	papô		
droit.	adj.					da	da	Pied droit, main droite, etc.
dur	adj.			du	du	du	du	
eau	sub.	o	o	o	o	o	o	
éclair	sub.		tè	tè	tè	tè		
écouter. . . .	v.				étou	tou	tou	Écoute (impér.).
écrire	v.					ti	ti	Écrire ; tu écris, papa ? *ti papa ?*
Edmond . . .	n. pr.					mon	mon	
édredon . . .	sub.					dedon	dedon	
éléphant . . .	sub.					fan	fan	
embrasser . .	v.			apaté	aba	abasé	abasé	Embrasser.
emporter. . .	v.					ampoté	ampoté	Emporter.
en.	adv.	an	an *et* a	an *et* a	an *et* a	an *et* a	an *et* a	Il y en a : *an a* (19° mois), va-t'en : *pa t'an* (20° mois), (Suzanne) en veut : *a veu* (20° mois); employé aussi comme préposition, en l'air : *a l'è*, en place : *an fa.*

[illegible]	adv.					afin	Employé comme exclamation quand, après s'être impatientée, elle a fini par obtenir ou réussir quelque chose.
enrhumé. . .	part.			mé	mé		
ensemble. . .	adv.					asam	Faire dodo ensemble : *fè dodo asam.*
entendre. . .	v.		ata	ata	ata	ata	anta	Entends-tu (dit quand on ne lui répond pas) : *ata tu?* (20° mois et suiv.), *anta tu?* (24° mois); entends (impér.) : *ata* (23° mois et suiv.).
entendu . . .	part.					atadu	antandu	Employé seul, quand on vient de lui faire une recommandation, dans le sens de « convenu ».
entonnoir. . .	sub.			ana	ana	na	
entrecôte. . .	sub.						tô
entrer	v.		até	até	até	até	até	Entrez (impér.), dit quand on frappe à la porte ou en frappant elle-même à la porte pour se la faire ouvrir.
envolé. . . .	part.					ambolé	ambolé	
envoyer . . .	v.			abo-ié		abo-ié	avoi-ié	Envoyer, envoyez (impér.), dit lorsqu'elle veut lancer son ballon et aussi pour qu'on le lui rejette.
épingle. . . .	sub.		pin	pin	pin	pin	pin	
éplucher. . .	v.					épuché	épuché	Éplucher, épluché ; épluche (impér.) : *épuch* (24° mois); dit pour la peau des fruits, par exemple les oranges et mandarines, à enlever ou enlevée.
éponge. . . .	sub.		pon	pon	pon	pon	pon	
escalier. . . .	sub.					za-ié	ta-ié	

MOTS.	NATURE des mots.	12e — 19e MOIS.	20e MOIS.	21e MOIS.	22e MOIS.	23e MOIS.	24e MOIS.	EXPLICATIONS.
essuyer. . . .	v.			afi	éfi	éfi	éfi	Essuyer, m'essuyer, essuyé, essuie (impér.).
éteindre . . .	v.				adin	adin	atin	Éteindre (dit pour demander à souffler une allumette ou une bougie).
éteint	part.				adadu	tin	tin	
éternuer . . .	v.						nanu	Suzanne éternue : *zazam nanu.*
étoile	sub.				ta	ta		
étrangler. . .	v.						taté	Étrangler (serrer le cou), s'étrangler (avaler de travers); étrangle (impér.) : *tan ;* Suzanne s'étrangle : *zazam tan.*
être	v.	é	é	è	è	è	è	Ça y est : *a i é* (19e mois et suiv.); c'est chaud : *è tô* (21e mois et suiv.); tu es content : *è tatam,* les souliers sont beaux : *a bezé a bô* (24e mois).
Eugénie . . .	n. pr.	i						
euh	int.	eu	eu	eu	eu	eu	eu	Dit lorsqu'elle sent une mauvaise odeur.
faim.	sub.			fin	fin	fin	fin	Suzanne a faim : *ia-ian a fin.*
faire.	v.				fè		fè	Faire; il fait froid : *fè fa.*
fatigué. . . .	part.						fighé	
fauteuil. . . .	sub.	pôteu	pôteu		pôteu	fôteu	fôseu	
fendu	part.			badu		badu		
fenêtre. . . .	sub.					fèm	fèm	
fer.	sub.				fè	fè	fè	Fer à repasser.
fermer	v.		mamé	mamé	mamé	mamé	mamé	Fermer, fermé; ferme (impér.) :

						feu	feu	
ficelle	sub.		peté	petèle		fesè	fesè	
fichu.	sub.	pipu	pipu	pipu	pipu	fifu	fifu	
fil.	sub.		pi	fi	fi	fi	fi	
filer.	v.						fi	File (impér.) (va-t'en).
fille	sub.		pill (*ll* mouillés)	fi	fi	fi	fi	Désigne ses poupées.
fini	part.	moni	moni	moni	moni	moni	moni	
fiole.	sub.						fio	
flanelle. . . .	sub.					manè	vanè	Les brassières en flanelle.
fleur.	sub.	peu	peu	feu	feu	feu	feu	
fois	sub.				fa	fa		Une fois (dit pour demander, par exemple, à tremper les lèvres dans une tasse de thé ou de café): *a fa.*
fondu	part.					bazu	vodu	A propos du sucre mis, par exemple, dans un bol de lait.
foret.	sub.						fozé	Ce qui sert à déboucher les bouteilles.
fouet.	sub.						fé	
fouetter . . .	v.			peté	poté	foté	fosé	Fouetter, fouetté.
four.	sub.			pou	pou			
fourche . . .	sub.						fou	
fourchette . .	sub.		poté	poté	boté	vosè	fochè	
fourneau. . .	sub.					onô	founô	
fraise	sub.	tè	tè	tè				
François . . .	n. pr.			pata	pata	pasa	fasa	
frisé.	part.						bozé	
frit	part.				pfi	fi	fi	Des pommes frites : *a pfi.*
froid.	adj.			fa	fa	fa	fa	
fromage . . .	sub.	ma	ma	ma	ma	ma	ma	
front.	sub.		pon	fon	fon	fon	fon	
frotter	v.				foté	foté	foté	Frotter (brosser le plancher) : Suzanne frotte : *ia-ian fo* (22e mois et suiv.).

(*A suivre.*)

G. DEVILLE.

BIBLIOGRAPHIE

Le Théâtre indien, par Sylvain Lévi. *Paris,* Bouillon, éditeur, 1890. 429 et 122 pages.

Tous ceux qui s'intéressent aux progrès des études indo-européennes en France se rappellent les longues difficultés qu'avait rencontrées la création, à la Sorbonne, de la chaire de sanscrit et de grammaire comparée dont le regretté Bergaigne a été le premier, et, jusqu'à présent, l'unique titulaire. Par suite d'un concours de circonstances, dans lesquelles le souci de la science et de la justice a été absolument subordonné à de mesquines considérations et à de basses intrigues, tout le fruit des efforts faits pour installer à la Faculté des lettres de Paris, dans la situation qui lui était due, un enseignement que représentent au moins vingt chaires magistrales dans les Universités allemandes, pour ne parler que d'elles, a été anéanti. Sous de vains prétextes, le sanscrit a été séparé de la grammaire comparée, et chaque partie de l'enseignement ainsi démembré a été ramenée à de simples cours. Les personnes sans mandat et sans responsabilité qui ont été les instigatrices de cette déchéance doivent être contentes; c'en est fait pour longtemps, et peut-être pour toujours, de la

chaire inaugurée, et, on peut le dire, illustrée par Bergaigne.

Fort heureusement, l'excellent maître a laissé quelques bons élèves, celui, entre autres, auquel est échu le cours de sanscrit qui prolonge le sien sous un titre diminué, et dont l'ouvrage indiqué en tête de ces lignes est la thèse de doctorat.

Le livre de M. Lévi peut être considéré comme un inventaire raisonné de presque tout ce qu'on sait actuellement sur le théâtre de l'Inde. A part un appendice consacré aux notes et à différents index, il se divise en deux grandes parties : la première retrace les théories dramatiques des Hindous, toute la technique de l'art comme ils l'entendaient, et nous donne l'analyse des principales pièces que nous possédons ; dans la seconde, nous avons une étude sur les origines du drame, suivie d'un examen de la question de l'influence que la scène grecque a pu exercer sur celle de l'Inde et de considérations sur la pratique du théâtre depuis les indications les plus anciennes jusqu'à nos jours.

Ce bref aperçu de la manière dont M. Lévi a traité son sujet suffit à montrer tout l'intérêt de son étude.

La partie qui a dû coûter le plus de peine à M. Lévi, et qui rendra le plus de services, sont ses deux catalogues des *Ouvrages dramatiques* et des *Poètes dramatiques*. Dans l'état actuel de la science, rien n'importe davantage à l'histoire littéraire que l'établissement de répertoires de ce genre. Les savants qui prennent le soin de les dresser méritent d'autant plus de reconnaissance que la tâche est plus ingrate en ce qui les regarde et plus utile pour leurs émules.

Ce qui vient d'être dit n'ôte rien aux éloges qui sont dus, à divers titres, aux parties rédigées, et qui, sous une forme littéraire, contiennent une quantité de renseignements importants et de jugements non seulement marqués au coin du bon sens, mais édifiés généralement sur un savoir étendu et de bon aloi.

Il ne faut pourtant pas se dissimuler qu'en raison de différentes circonstances, indépendantes d'ailleurs de la diligence et de la science de M. Lévi, le dernier mot est loin d'être dit avec son livre sur le théâtre de l'Inde. Tant que le grand traité de Bharata n'aura pas été publié dans son entier, il sera impossible de trancher d'une manière définitive la plupart des questions importantes qui se rattachent à l'origine et au développement de l'art dramatique dans l'Inde. Tout particulièrement, la question des débuts est inséparable d'une étude complète des rapports des autres parties de l'art scénique avec la musique et la chorégraphie. Or, les chapitres inédits de Bharata contiennent à cet égard des données étendues, de première main, et qui sont vraisemblablement de nature soit à modifier, soit à confirmer différentes hypothèses auxquelles M. Lévi s'est provisoirement arrêté.

Comme lui, je penche à croire que le théâtre de l'Inde est autochtone, et qu'il faut voir les premières ébauches, non pas de l'art dramatique même, mais de la forme dialoguée qui caractérise le genre dans les hymnes à différents interlocuteurs du *Rigveda*. La combinaison du chant et de la danse, au moins dans les représentations sur lesquelles ont été fondés les préceptes de Bharata, paraît propre à fournir des preuves en faveur de la création indépendante de l'art théâtral dans l'Inde. Mais ces preuves

ne sauraient découler que de renseignements exacts sur ce qu'étaient ces auxiliaires de l'action proprement dite; or, encore une fois, c'est la publication intégrale de Bharata qui peut seule nous fournir les précieux et indispensables renseignements qui nous manquent à cet égard (1).

Sous un autre point de vue, une rectification qui s'impose déjà à M. Lévi est celle de la date de l'époque à laquelle vivait Kâlidâsa. « Si l'induction permet, dit-il, d'affirmer un fait à défaut de preuves immédiates, nous sommes en droit de fixer la date de Kâlidâsa à la première moitié du VIe siècle (ap. J.-C.). » Or, le livre récent de M. Bühler, intitulé *Die indischen Inschriften und das Alter der indischen Kunstpoesie,* aboutit à des conclusions qui tendent à reculer de plusieurs siècles la date des œuvres littéraires du cycle dont font partie celles de Kâlidâsa. Du reste, en ce qui le concerne particulièrement, l'inscription dite de Mandasôr, datée de 427 ap. J.-C., montre, d'après M. Kielhorn, que l'auteur connaissait l'un des ouvrages attribués à Kâlidâsa. La modification considérable qui en résulte pour ce qui est de l'âge du plus célèbre poète dramatique de l'Inde ancienne n'est pas sans entraîner des

(1) Une omission bien surprenante est celle qu'implique l'indication donnée par M. Lévi (I, 15) des chapitres publiés du traité de Bharata. Il ne mentionne pas les adhyâyas 6 et 7 dont j'ai donné le texte à la fin de ma *Rhétorique sanskrite* (pages 1-42). — Je profite de l'occasion pour annoncer la publication prochaine et intégrale du texte du *nâṭya-çâstra* de Bharata. Cette tâche considérable va être entreprise par M. Grosset, sous-bibliothécaire de la grande Bibliothèque de la ville de Lyon, qui a déjà donné la preuve de sa compétence en donnant une édition très soignée du 28e adhyâya de l'ouvrage en question.

changements correspondants dans nombre de faits et d'appréciations qui se rattachent à l'histoire du théâtre hindou.

Si la date absolue de Kâlidâsa exige de nouvelles études, la date relative, assignée généralement jusqu'ici à la *Mrickakatikâ* et d'après laquelle cette pièce serait antérieure à Çakuntalâ, trouve M. Lévi incrédule. Il pense que « c'est un préjugé qui ne repose sur aucune base solide ». La question est des plus difficiles, et il m'est impossible de songer à l'examiner ici. Je me bornerai à déclarer que je ne suis pas aussi convaincu que M. Lévi de l'erreur qu'il signale à cet égard, et que le fait même de l'attribution de ce beau drame à un personnage légendaire comme le roi Çudraka semble plutôt de nature à en attester l'antiquité qu'à le rapprocher de nous. L'œuvre était glorieuse pour son auteur, et l'on voit difficilement pourquoi il ne l'aurait pas signée de son nom, à l'exemple de Kâlidâsa et de Bhavabhûti, s'il n'appartenait pas à une époque antérieure, où les productions littéraires se recommandaient plutôt habituellement du nom d'un personnage consacré par les traditions que de celui de leur véritable auteur.

Dans un ouvrage aussi nourri de faits, et de faits qui peuvent donner lieu souvent aux interprétations les plus diverses, que celui de M. Lévi, on n'en finirait pas si l'on voulait toucher à tout ce qui mérite d'être signalé ou discuter tout ce qui paraît contestable. Qu'il me suffise, avant de terminer, de m'étonner de la part si étroite faite par l'auteur à la théorie des *rasas,* tout à fait capitale pourtant, dans l'Inde, en matière de composition dramatique, et de faire d'expresses réserves sur l'exactitude *fondamen-*

tale de la traduction des hymnes védiques dialogués qui figurent au chapitre des origines du drame (1).

Mais il serait injuste, en présence d'un travail que distingue malgré tout tant de soin et de savoir, de clore ces lignes sans en féliciter très chaudement l'auteur et sans reconnaître qu'il a rendu par là un grand service à l'indianisme en général, tout en faisant grand honneur à l'érudition française appliquée aux choses de l'Inde.

PAUL REGNAUD.

A Manual of the Andamanese languages, by M. V. PORTMAN. *Londres*, Allen et C°, 1887. — Petit in-8° de viij-229 p.

A Dictionary of the central Nicobarese language, preceded by notes on the grammar of the central form, by E. H. MAN. *Londres*, Allen et C°, 1889. — In-8° de lx-iv-243 p.

Il m'a paru convenable de réunir dans une seule revue ces deux ouvrages, qui présentent à peu près le même intérêt et qui concernent l'un et l'autre des idiomes géographiquement voisins et du reste fort peu connus. Ce ne sont guère malheureusement que des vocabulaires, car la partie grammaticale y est trop courte, surtout dans le livre de M. Portman, et l'on n'y trouve pas de textes suivis, ce qui serait essentiellement désirable. Ces vocabulaires, qui

(1) En ce qui concerne l'hymne x, 108, l'observation s'applique plutôt à M. James Darmesteter, auquel M. Lévi paraît avoir emprunté sa traduction, qu'à M. Lévi lui-même.

paraissent d'ailleurs faits avec le plus grand soin, sont écrits avec une orthographe phonétique raisonnable. Toutefois, je n'aime guère les *âô* et *âû* par lesquels M. Portman représente l'*ow* et l'*aw* anglais de *cow* et *awful*.

La grammaire andamanaise n'occupe que huit petites pages. Nous y apprenons que ces idiomes usent non seulement de suffixes, mais encore de préfixes, que « lait » s'y dit « jus de poitrine », qu'on se sert beaucoup de particules emphatiques sans significations propres (?); nous y voyons que la langue est presque uniquement agglutinante et qu'elle a une forte composition pronominale. La conversation est souvent très rapide et très elliptique. Les Andamanais ne savent pas compter au-delà de deux; jusqu'à vingt pourtant, ils peuvent indiquer un nombre avec les doigts; au-delà, ils disent « tous » ou « beaucoup ».

M. Portman distingue quatre dialectes andamanais dont il donne des vocabulaires comparatifs : l'*Âka Bîa*, avec lequel on peut se faire comprendre depuis l'île Rutland jusqu'au passage Homfray. De là, jusqu'à une ligne menée de Jêder lâ kuk à Bârlâkabil, on parle *Âka Bôjiâb*. Au nord, se trouve l'*Âka kêdê* et plus au nord encore l'*Âka châriâr*. M. Portman a joint quelques mots de l'*Ongê* (pron. *Eungê*), qui est l'idiome propre des habitants de la petite île Andaman.

La grammaire nicobaraise de M. Man est beaucoup plus étendue. L'auteur nous apprend d'abord que les îles Nicobar sont habitées par deux sortes d'hommes : les uns (au nombre de 6,200 environ) occupent toutes les côtes et « sont évidemment d'origine maléo-birmane »; les autres (au nombre de quelques centaines) sont confinés à

l'intérieur de la grande Nicobar. On reconnaît dans leurs langues six dialectes : central, méridional, intérieur (grande Nicobar), de Teressa et Bompoka, de Chowra, de Car Nicobar. Ces idiomes sont très riches en sons et en mots particulaires ; ainsi ils ont *a, â, à, ā, ä, e, ë,* etc., et disent d'une manière différente « manger de la viande » ou « manger des légumes » ; en revanche, ils n'ont pas de mot générique pour « animal « ou pour « marée », quoiqu'ils sachent distinguer plusieurs espèces de marées. Les genres et les nombres sont marqués par composition, les cas par position des mots ou par des particules additionnelles. Les pronoms ont une forme pour le duel. La numération est vigésimale.

Julien Vinson.

Nociones de Gramática general aplicadas especialmente á la lengua castellana, par d. T. Escriche y d. Fr. Fernandez. *Guadalajara*, 1884, in-8° de xv-186-(iv) pages et 2 tableaux.

Ce livre est surtout destiné aux professeurs, ce qui explique et justifie le caractère purement sommaire et méthodique que lui ont donné ses auteurs. Le plan en est excellent de tous points ; il traite successivement des éléments du langage : lettres, sons, syllabes, accents, — mots et racines, — propositions et analyse, — périodes, phrases et syntaxes. Il ne suffit pas pour l'étude de l'espagnol, mais il complète et corrige beaucoup d'ouvrages didactiques. J. V.

VARIA

UNE CURIEUSE ANAGRAMME.

Au chapitre IX, livre IIe, de la première partie du *Don Quichotte*, Cervantès raconte comment il a retrouvé la continuation perdue de l'histoire de son héros parmi les cahiers qu'un garçon allait vendre à un marchand de soie, récit écrit, dit-il, par *Cide Hamete Benengeli*, historien arabe.

Qui était cet historien? Que signifie *Cide Hamete Benengeli?* Cervantès a mis dans toute sa composition tant de substance et tant d'intention; il a donné aux personnages de ses livres des noms avec tant de finesse et de propriété; peut-on croire qu'il ait laissé dépourvu de signification celui qu'il suppose l'auteur de son colossal poème? Il semble qu'il n'eût pas été à la hauteur de son génie en inventant un nom creux précisément pour celui qui devait imprimer les meilleures conceptions de son imagination si riche.

Il n'en a pas été ainsi. *Cide Hamete Benengeli* renferme l'unique, la plus grande, la plus propre signification qu'il puisse porter, puisque c'est, nous allons le voir, le nom déguisé de *Miguel de Cervantès*.

Cervantès a-t-il voulu se cacher sous une anagramme pour protéger sa paternité du *Quichotte* contre les larcins des plagiaires? C'est probable. L'agitation de sa vie l'obligeait à de fréquents voyages; elle put lui faire prévoir le cas où ses manuscrits pourraient s'égarer et tomber en des mains peu scrupuleuses pour s'approprier les imaginations d'autrui; l'occasion aurait été bien tentante, et les larcins littéraires ne manquent pas.

S'il n'eut pas cette intention, il faut convenir que la coïncidence est des plus rares, et plus rare le hasard qui fait que le nom arabe imaginé est l'anagramme de *Miguel de Cervantès*, anagramme non pas parfaite, mais si approximative qu'elle laisse soupçonner que l'imperfection est intentionnelle, et que l'auteur perspicace a voulu, par elle, faire allusion au défaut physique que la profession de soldat avait laissé dans sa personne. Voyons :

Miguel de Cerbantes,
Cide Hamete Benengeli.

Comparons les deux noms, après avoir rappelé que Cervantès, peu soigneux de l'orthographe, défaut de beaucoup d'écrivains, écrivait son nom avec un *b ;* nous trouvons les coïncidences suivantes : tous deux ont trois mots, les mêmes sons vocaux *a*, *e*, *i ;* chez tous deux manquent les sons *o*, *u ;* dans chacun d'eux se trouve une liquide sans prononciation, l'*u* de Miguel, l'*h* de Hamete ; l'*a* n'entre qu'une fois dans chaque nom ; dans l'un et l'autre, l'*e* est plusieurs fois répété.

Toutes les consonnes de l'arabe se trouvent dans l'espagnol ; toutes celles de l'espagnol se trouvent dans l'arabe, à l'exception de *r* et de *s*, celle-ci la dernière, c'est-à-dire l'extrémité, ce qui laisse le nom *manchot*, estropié, comme son maître.

Dans aucun des deux noms les consonnes ne se répètent ; seule, *n* se voit deux fois dans l'arabe, une d'elles au lieu de *r* de l'espagnol. On y voit aussi répété l'*i* final, occupant la place de *s* supprimé, c'est-à-dire les éléments retranchés, couverts, non remplacés par d'autres étrangers au nom, mais par ceux du nom même.

Tant de hasards rendent, en vérité, le *hasard inadmissible.* Cela dit, comptons les lettres qui forment M i g u e l d e
1 2 3 4 5 6 7 8
C e r b a n t e s, nombre que l'on obtient dans l'ordre suivant
9 10 11 12 13 14 15 16 17
en donnant à chaque lettre son numéro correspondant : c i d e
9 2 7 5
h a m e t e b e r n g l s.
4 13 1 8 15 10 12 16 11 14 3 6 17

Comme l'*u* du nom espagnol est entièrement liquide, son chan-

gement en *h*, liquide aussi en arabe, est rationnel et parfaitement indiqué, et nous avons ainsi un *Cide Hamete* d'une origine légitime, indisputable.

Berngls, mot barbare à première vue, cesse de l'être dès que nous voulons le prononcer. Naturellement et involontairement, nous disons Berengels, par l'addition forcée de l'*e*, élément propre du nom des lettres *n*, *g*, et élément nécessaire absolument pour qu'on puisse entendre l'articulation de ces mêmes lettres.

Cervantès trouva donc que son anagramme donnait *Cide Hamete Berengels*, et, voulant donner au nom entier une physionomie arabe, il changea *r* en *n* et *s* final en *i*. De cette manière, il obtint pour résultat le préfixe *ben*, équivalent de *hijo de* (fils de), caractéristique des patronymiques arabes, et la terminaison *li*, qui est également fort commune dans les mots de cette langue. Par une modification si faible, il convertit ainsi *Berengels* en *Benengeli*, sans adjonction d'aucune lettre étrangère à son nom, et laissa à l'anagramme *Cide Hamete Benengeli* toute la saveur et la physionomie arabe.

De plus, Cervantès, toujours enjoué et toujours avec intention, aura trouvé la finale *eli* plus piquante pour donner au nom maure la teinte de ridicule dont il colore, avec tant de grâce, celui des personnages de sa fable. Pour Quichotte, Pansa, Rossinante, Dulcinée, un chroniqueur Benengeli, rappelant *berengena* (aubergine), convenait mieux qu'un Benmusef, un Benomar ou un Benzeit. Si, respectant davantage l'exactitude de l'anagramme, il eût dit *Benergel*, il n'aurait pas non plus fait arriver à l'oreille la sensation la plus agréable, ni réveillé par elle l'idée piquante que fait naître *Benengeli*.

Si l'anagramme paraît tout d'abord alambiquée, cette impression s'efface si l'on s'arrête bien aux considérations déjà exposées, et si l'on n'oublie pas l'idée qu'a eue l'auteur de rendre le mot arabe. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que les commentateurs du *Quichotte*, si prolixes pour rechercher l'intention de Cervantès dans un grand nombre de ses mots, de ses phrases et de ses pensées, n'aient rien dit, à notre connaissance, de la signification que renferme l'anagramme en question.

De toutes manières, nous répétons que, s'il n'y a pas eu idée préconçue dans l'invention d'un nom pour l'historien supposé des exploits de Don Quichotte, c'est un hasard des plus rares et des plus heureux que, de *Miguel de Cerbantes*, il jaillisse *Cide Hamete Benengeli.*

(Traduit de l'espagnol.)

J.-G. MAGNABAL.

IMP. GEORGES JACOB, — ORLÉANS.

NOUVELLE EXPLICATION

DE L'ORIGINE DU DÉCASYLLABE ROMAN.

L'origine du décasyllabe roman est des plus obscures, et les systèmes les plus divers ont été émis sur ce point sans parvenir, suivant nous, à d'autre résultat que des constructions purement subjectives. C'est qu'en effet, nous ne possédons pas de documents échelonnés de manière à nous faire suivre pas à pas la marche de l'évolution, et à nous apporter ainsi la vérité objective et vérifiable.

En attendant, de nombreuses explications ont été données, que nous n'avons pas à exposer ici. Elles forment deux groupes.

Suivant les uns, entre autres M. Gaston Paris, le décasyllabe aurait sa racine, comme tout vers rythmique roman, dans la poésie populaire des Romains, et serait sans aucun lien avec les rythmes savants gréco-latins.

Suivant les autres, MM. Gautier, ten Brinck et Bartsch, Littré, Quicherat, Benloew et V. Henry, l'origine du décasyllabe se puise dans le vers gréco-latin métrique et classique, mais dans un vers logaédique satisfaisant à l'isosyllabie; mais quel est ce vers?

Sur ce dernier point ces auteurs se divisent.

Suivant les uns, c'est le dactylique tétramètre hypercatalectique ; suivant d'autres, c'est l'hendécasyllabe saphique ; suivant d'autres, le trimètre iambique ; suivant d'autres, le trimètre scazon. Nul n'avait songé au vers gréco-latin classique par excellence, l'hexamètre. Le besoin d'isosyllabie avait détourné de cette idée. Cet obstacle n'a pas arrêté un explorateur hardi et sagace des mystères linguistiques et rythmiques. Ce qui l'encourage, d'ailleurs, c'est qu'il s'appuie sur des documents qui tracent en partie la marche de l'évolution, ce qui semble substituer enfin sur cette question une méthode objective à celles purement subjectives.

Cette nouvelle explication a été tentée par l'éminent linguiste allemand Thurneysen, dans son opuscule : *Der Weg vom dactylischen Hexameter zum epischen Zehnsilber der Franzosen*. Nous devons faire connaître aux lecteurs de cette *Revue* ses intéressantes recherches.

Le savant auteur, disons-nous, ne rattache plus le décasyllabe roman aux vers logaédiques ni aux vers populaires ; l'origine se puiserait dans le vers latin classique, l'*hexamètre*.

A première vue, cela peut paraître improbable. Comment aurait-on choisi un vers savant pour y puiser un vers populaire? un vers métrique pour en faire un vers rythmique? D'autre côté, l'hexamètre varie de 12 à 17 syllabes ; comment aurait-il été le type d'un vers de 10 syllabes seulement, nombre fixe ?

Sans discuter ces impossibilités d'*a priori,* l'auteur suit et étudie l'évolution historique, dont le décasyllabe, avec sa *formule traditionnelle* 4-6, serait le point d'arrivée.

Faisons d'abord *abstraction d'un nombre fixe des syllabes* au commencement de l'évolution.

L'hexamètre métrique suit certaines formules, malgré le nombre variable de ses syllabes. Il faut d'abord le diviser en ses deux parties, ses deux *hémistiches*.

Le *premier hémistiche* finit de deux manières, ou par ́ - - ou par ́ - - -; la composition des pieds qui précède cette formule varie; il en résulte, en somme, pour le premier hémistiche, les formules suivantes :

Type A. I, 5 syllabes avant ́ - -, en tout 7 syllabes.

Type A. II, 4 syllabes avant ́ - -, en tout 6 syllabes.

Type A. III, 3 syllabes avant ́ - -, en tout 5 syllabes.

Type A. IV, 4 syllabes avant ́ - - -, en tout 7 syllabes.

Type A. V, 3 syllabes avant ́ - - -, en tout 6 syllabes.

L'accentuation marque l'accent et non la quantité.

Ainsi :

árma virúmque cáno -

fait partie du type A. I, puisque la finale est ́ - - et que le nombre des syllabes est de 7 ; on ne compte pas l'accentuation des syllabes précédentes, qui varie.

Le calcul, d'après la quantité, serait tout autre et donnerait pour la finale ∪ —.

Le second hémistiche a pour finale : ́ - - - ́ -, d'une manière fixe. Ici l'accent coïncide toujours avec la quantité.

Mais le nombre des syllabes qui précède forme différents types.

Type B. I ; 5 syllabes, en tout 10 syllabes,

Placidum caput éxtulit únda.

L'accentuation des syllabes qui précèdent les deux der-

niers pieds est variable, et de plus ne coïncide pas avec la quantité.

Type B. II, 4 syllabes, en tout 9 syllabes.

Type B. III, 3 syllabes, en tout 8 syllabes.

Type B. IV, la finale du vers est différente et est accentuée ´ – – ´ –.

Patriam et genus a Jóve súmmo.

L'auteur retrouve dans les poètes de transition la reproduction de ces types rythmiques. Il n'y a de fixité, quant aux accents, qu'à la fin du vers, dans deux types, et à la fin de l'hémistiche, dans deux types aussi; les autres accents n'ont pas de place fixe ; le nombre des syllabes est variable, mais suit toujours l'un des types ci-dessus. D'abord, en particulier chez Commodien, au milieu du IIIe siècle, le système métrique ne disparaît pas entièrement. Seulement la prosodie métrique a subi une grave atteinte ; on ne compte comme longues que les longues par position ; les longues par nature sont souvent traitées comme des brèves. D'un autre côté, une brève devient souvent longue quand elle se trouve placée sous l'*ictus*.

Exemple du premier cas :

Statim suo dictŏ sănavit

Exemple du second cas :

Divitias dătas a Súmmo
secúndum Dĕi decréta.

Il en résulte que, dans les *deux derniers pieds*, *l'accent se dégage peu à peu de la quantité* et finit par régner seul ;

dès lors, la *fin du vers* est successivement *métrique*, *à la fois métrique et rythmique*, et enfin *métrique*.

Quant au reste du vers, il demeure libre, tant sous le rapport de l'accentuation que sous celui de la quantité ; seulement il suit, quant au nombre de syllabes, l'un des types ci-dessus établis.

Cependant, un reste de métricité se rencontre dans l'hémistiche final de 8 syllabes, en ce que la seconde syllabe y est longue, et dans l'hémistiche de 10 syllabes, en ce que la seconde syllabe y est brève et la troisième longue.

En ce qui concerne le premier hémistiche, on retrouve, quant au nombre de syllabes, les cinq types ci-dessus.

Quant à la métrique de cet hémistiche, la dernière syllabe qui porte l'*ictus* dans l'hexamètre classique peut être une brève au lieu d'une longue. Au contraire, la syllabe pénultième doit être longue dans l'hémistiche de cinq syllabes, et brève dans celui de sept syllabes. Quand la pénultième est brève, l'antépénultième ne doit pas être une longue par position. Sauf ces restrictions, la quantité et l'accentuation sont *ad libitum,* il suffit de suivre un des types de nombre syllabique.

Souvent les différents vers consécutifs assonent ensemble.

Incolæ cœlorum | futuri cum Deo Christo
Tenente principium | videnti cuncta de cœlo,
Simplicitas bonitas | habitet in corpore vestro.

Plus tard, on observe la production de divers phénomènes.

Ainsi, dans le second hémistiche, au cinquième pied, une des deux syllabes non accentuées disparaît souvent, et

par conséquent la finale du vers est ⏑ – – ⏑ – au lieu de ⏑ – – – ⏑ –, et alors l'hémistiche a de 7 à 9 syllabes ; par suite, le dactyle fixe pénultième disparaît à son tour.

Ainsi, si l'on emploie toujours à la fois dans le poème les différents types ci-dessus, cependant les types tentent à se localiser. Dans l'*épitaphium* de l'évêque irlandais Cumianus, sur 16 vers, le premier hémistiche de tous les vers n'emploie plus guère que les types A. II et A. IV, c'est-à-dire un nombre de 6 et de 8 syllabes, types qui ne varient que par la finale ; il n'y a qu'un vers à faire exception en suivant le type A. V. Dans le second hémistiche on suit les types B. II et B. III, sauf un vers qui suit le type B. I.

Une citation rendra ce fait plus sensible.

Hic sacra beati | membra Cumiani solvuntur,
Cujus cœlum penetrans | anima cum angelis gaudet.
Iste fuit magnus | dignitate, genere, forma
Hunc misit Scotia | fines ad italicas senem :
Locatus Ebobio | Domini constrictus amore,
Ubi venerandi | dogma Columbani Servando
Vigilans, jejunans | indefessus, sedulo orans
Olympiades quatuor | uniusque curriculo anni
Sic vixit feliciter | ut felix modo credatur.

Puis l'*unification* devient plus complète. Dans les vers suivants, le premier hémistiche suit partout le type A. II et le second hémistiche toujours le type B. II.

Ego nata duos | patres habere dinoscor ;
prior semper manet, | alter qui morte finitur.

En d'autres termes, le premier hémistiche est uniformément de 6 syllabes et le second de 8, en tout 14. Point

de quantité observée, point non plus d'accentuation dans l'intérieur du vers. A la fin il y a un dactyle suivi d'un spondée rythmique.

Quelquefois, les premiers vers d'un poème ont adopté un type unique, et les autres vont divergeant dans tous les sens, c'est-à-dire adoptant des thèmes variés ; c'est ce qui arrive dans l'épitaphe de saint Thomas.

Le commencement que voici est régulier :

6 + 8 *Qui mihi tribuat* | *ut fletus cessent immensi*
et luctus animæ | *det locum vera dicenti*, etc.

Le type le plus fréquent devient 5 + 8 = 13.

A. III et B. III.

Bella consurgunt | *poli præsentis sub fine*

sans exclure cependant les autres types.

Mais une des *thesis* du pied disparaît et l'on a 5 + 7 = 12.

Bella consurgunt | *poli præsentis fine.*

Puis la *thesis* du 6e pied latin disparaît à son tour ou est représentée par un *e* muet.

Il en est de même du 5e pied du premier hémistiche, qui tombe ou est représenté par un *e* muet, et alors on a la formule même du décasyllabe 4 + 6 = 10.

C'est ici qu'intervient ce qu'on peut appeler le *principe de traduction*.

Le poète français *cherchant une forme* prend la forme latine, compose le vers en mauvais latin, puis le transcrit en français.

Par exemple le premier hémistiche est

Sancta Maria = 5 syllabes ;

il transcrit *sainte Mari-e* = qui, à cause de l'*e* muet final, n'a plus que 4 syllabes qui comptent.

Qui nos redemit = 5 syllabes ;

il transcrit *ki nus raenst* — ; deux syllabes latines se sont contractées en une syllabe française, il n'y en a plus que quatre.

De même, dans le second hémistiche, les 7 syllabes se réduisent à 6 dans la *transcription* par le même *processus*.

C'est ce qui explique que, dans le décasyllabe, la *syllabe muette* ne compte pas plus à l'*hémistiche* qu'à la *fin du vers*. On pourrait dire aussi bien qu'elle compte et que le vers est en réalité de 12 syllabes, dont 2 se contractent dans les terminaisons masculines de la fin du vers et de l'hémistiche ; le vers *piano* n'est-il pas le vers *normal* en italien ?

Mais tous les vers français sont-ils issus de ce type unique 5 + 8 devenu 5 + 7, puis 4 + 6?

Nullement ; d'abord on s'est servi d'autres types qui, par la transcription, donnent le *même résultat*.

Ainsi, le type 5 + 8, sans devenir d'abord en latin le type 5 + 7 par la suppression d'une des *thesis* du 5e pied, peut devenir directement le décasyllabe.

Ki plus est pres de Rome = qui plus est pressum de Roma.

Où la *thesis* du 5e pied disparaît en se contractant par

le seul fait de la *traduction,* et la thesis du 6e par le seul fait de l'*assourdissement* de l'*a* final.

De même :

Ki sempres vint avant = qui semper venit abante.

Ainsi, encore le type A donne les 4 syllabes du premier hémistiche.

Oez Seigneurs = audite seniores.

Le type A. II aboutit au même résultat,

Vostre emperere = vester imperator.

De même, le type A. IV.

Asez est melz = adsatis est melius.

De même le type A. V.

De vasselage = de vassallatico.

Aussi dans le second hémistiche.

Type B. I.

Chevalers puis avoir — caballarios possum habere.

Type B. II.

Si bones nen out ouches | tam bonam non habuit acquam.
Ne placet damnedeu | ne placeat domino Deo.

On voit qu'il *semble* que le vers ait été d'abord *conçu* en latin, puis *transcrit* en français ; cependant il n'en est rien : le vers a été conçu directement en français, mais sur

un *modèle latin ;* aussi croirai-je plutôt, si l'on doit adopter le système de Thurneysen, que la langue vulgaire a d'abord adopté *un des types latins*, puis a composé tout sur ce type.

L'*absorption de la dernière syllabe du vers* convertit le caractère de *trochaïque* en *iambique*, au moins dans les terminaisons masculines. Par contre, dans ces masculines, la dernière syllabe reste accentuée comme en latin l'avant-dernière ; dans les féminines, c'est l'avant-dernière qui reste accentuée comme en latin.

L'*absorption de la dernière syllabe du premier hémistiche* convertit encore le rythme trochaïque en rythme iambique, au moins dans les terminaisons masculines, plus tard dans les féminines, par la non prononciation des syllabes muettes. Par là même la dernière syllabe de l'hémistiche devient accentuée non directement et comme vestige du rythme latin comme pour la fin du vers, mais par suite de la loi d'accentuation de la fin des mots, une fin de mot se trouvant à cet endroit comme vestige de la césure latine.

Telle est, suivant Thurneysen, l'origine du décasyllabe français dans sa formule traditionnelle 4 — 6.

De ce décasyllabe dérivèrent deux autres vers : le *décasyllabe* de formule 6 + 4 et l'*alexandrin* de formule 6 + 6.

Le premier, usité dans Gérard de Ross. Aïol, résulterait de l'*interversion des deux hémistiches.*

Le second résulterait du *prolongement d'un des membres.*

Enfin, l'*octosyllabe* aurait une *tout autre origine ;* il dériverait du *dimètre iambique* et aussi peut-être en même temps du Glyconien. Il y aurait alors emprunt direct,

Que faut-il penser du système de Thurneysen ? Nous ne pouvons en faire ici l'examen critique détaillé. Il n'est pas dépourvu de vraisemblances ; l'*hexamètre classique avait vivement frappé les lettrés*, le clergé ; et d'eux au peuple la transmission était facile. L'idée que le vers latin de basse latinité imita le vers classique en comptant les syllabes, suivant les divers agencements de ce vers, la quantité étant perdue de vue, aussi bien que l'accent, partout où l'accent en latin était variable, c'est-à-dire partout, excepté à la fin du vers, semble prouvée par les exemples cités.

La preuve est plus douteuse lorsqu'il s'agit du *passage* du vers de basse latinité, du vers rythmique latin, au vers rythmique français. Il faut d'abord admettre que le vers français se composa sur le modèle de ce vers rythmique latin, et que ce vers latin s'était lui-même réduit à un seul type dominant. La seconde partie semble prouvée, mais la première ne l'est pas.

Il naît l'objection suivante. Les seuls lettrés alors se trouvaient dans le clergé ; or, si le clergé a transmis l'hexamètre latin, il a dû le faire par l'intermédiaire des chants d'église. Or, précisément, ces chants ne donnent pas l'hexamètre, mais des vers logaëdiques ou iambiques réguliers. Cette objection est grave.

Une autre objection ne l'est pas moins. L'auteur veut se borner au vers français et exclut l'étude du vers roman en général ; or, dans les langues romanes, le décasyllabe 6 — 4 est aussi fréquent que celui 4 — 6, et une bonne explication doit valoir pour l'un et pour l'autre. Aussi, en adoptant le système qui tire le décasyllabe de l'hexamètre, nous serons disposé à croire qu'il y a, entre la formule 4 — 6 et celle 6 — 4, une différence analogue à celle qui existait

entre la césure *penthémimère* et celle *hephthémimère*. L'auteur cité prétend que le vers 6 — 4 est le vers 4 — 6 artificiellement retourné ; ces artifices n'entrent pas dans les formations rythmiques, qui sont inconscientes. L'explication de l'alexandrin par l'égalisation des deux membres du décasyllabe — 6 nous paraît aussi arbitraire.

L'auteur arrive à la fin à faire dériver le décasyllabe d'hexamètres rythmiques latins de nombres de syllabes très différents. Cela même ruine peut-être son système, car cela suppose non l'imitation d'un type rythmique défini, mais la transcription de types rythmiques divers, ce qui explique, quoi qu'on puisse dire, la composition préalable en ce type rythmique latin, dont le décasyllabe composé ne serait que la transcription actuelle ; or, un tel *processus*, que l'auteur, d'ailleurs, n'admet pas, serait insoutenable.

Enfin, l'exemple de l'octosyllabe, qui dériverait directement d'un vers iambique à nombre de syllabes préfix, indique bien où le français a puisé tout son rythme.

Toutes ces raisons nous empêchent d'admettre l'explication de Thurneysen ; mais nous reconnaissons qu'elle est ingénieuse et savante, et qu'elle contient une part de vérité qui fera peut-être découvrir un jour la vérité totale sur cette difficile question.

Raoul de La GRASSERIE.

GLOSSAR

ZU

DECHEPARE'S POESIEN

(Siehe Uebersetzung : Januarheft 1887, pag. 1-20, Juliheft 1888, pag. 235-258, Januarheft 1889, pag. 73-95, etc.)

(*Suite.*)

---

enplegatu, G 3. angewandt, verwendet; Partic. perf. — Infinit. *enplegace.*

enu, F 7. G 2. er, sie, es, man hat mich nicht, von *ez* und *nu.* S. b.

enuc, (*enuk*), E 7. du hast mich nicht, ich bin nicht, von *ez* und *nuc.* S. b.

enuçu, (*enuzu*), E 8. 8. Ihr (sing.) habt mich nicht; ich bin nicht; von *ez* und *nuçu.* S. b.

enuçula, (*enuzula*), G 1. dass Ihr (sing.) mich nicht habt, möget Ihr (sing.) mich nicht haben; von *ez* und *nuçula.* S. b. — *Nahi enuçula.* wollet mich nicht!

enuque, (*enuke*), D 7. E 2. ich würde nicht haben, ich werde nicht haben; von *ez* und *nuque.* S. b.

enuqueçu, (*enukezu*), F 6. Ihr (sing.) werdet mich nicht haben,... halten; von *ez* und *nuqueçu.* S. b.

enuyen, (*enuien*), E 5. G 2. ich hatte nicht; von *ez* und *nuyen.* S. b.

enyqueci, (*enikezi*), E 5. ich würde nicht haben; von *ez* und *nyqueci, niqueci;* S. d.

enzun, C 8. Begriff des Hörens, Vernehmens; Radical, auch Partic. perf. « gehört ». Infinit. *enzute*, hören. S. auch *ençun*.

epphia, B 3. 4. das Ziel, der Aufschub, Verzug, die Frist; *confessione epphia*, die Beichtfrist.

eqhardaçu, (*ekardazu*), E 3. bringet mir, traget mir! 2 Pers. sing., höfl. Form, imperat. von *eqharri, eqharce*, tragen, mit incorp. Dativ: « mir ».

eqhussi, (*èkussi*), G 2. gesehen, geschaut, wahrgenommen (mittelst der Augen); Partic perf. Infinit. *eqhuste*, sehen; Radical *eqhus*, Begriff des Sehens. Vgl. *iqhus*.

eqhustiaz, (*ekustiaz*), D 2. E 2. durch das Anschauen, Sehen; Instrument. sing. d. b. D. des Infinit. *eqhuste;* Partic. perf. *eqhussi*. S. d.

(-equi(n)), (-*eki*(*n*)). Endung des Sociat. d. unb. D. nach Consonanten, und plur. d. b. D.

(-er). Endung des Dativs plur. d. b. D. in der Soule. S. auch *ei*.

(-(e)ra). Endung des Directivs, sing. d. b. D.-S. auch -(*e*)*rat*.

(erabili), (F 3.). geführt, gebracht; Causativ von *ebili, ibilli*. S. ersteres.

erachequi, (*eracheki*), E 2. festgehalten, gebunden, angeheftet, festgeklebt; Infinit. *erachequice;* Causativ von *itcheki, ichequi*. — Hier steht *erachequi* für *irazeki, erazeki, erazekitze*, anzünden, verbrennen (faire brûler). — Vergl. Dict. van Eys, fol. 207, II.

eraci, (*erazi*), A 3. .... lassen, nöthigen; *imprimi eraci*, drucken lassen; steht theils von dem zweiten Verbum getrennt, theils, und zwar häufiger, ist es mit demselben verwachsen. Vgl. *eraman* von *eman*, *erakarri* von *ekurri*, etc.

eracustac, (*erakustak*), G 4. zeige mir es; 2 Pers. singul. imperat. mit incorp. Dativ: « mir », von *eracusi, eracuste*, Causativ von *ecusi, eqhussi*. S. l.; auch *eraci*.

(eraman), (B 4. C 7). geführt, verbracht; Radical und Partic. perf. — Infinit. *erama*(*i*)*te*, führen, verbringen, hinnehmen, ertragen; Causativ von *eman*. S. d. und *eraci*.

eramayten, (*eramaiten*), B 4. führend, verbringend; Partic. præs. von *eraman*. S. d.

erançutez, (*eranzutez*), F 4. mit Zurechtweisung, den Zurecht-

weisungen; Instrum. d. unb. und plur. d. b. D. von *erançute*, zurechtweisen; Infinitiv von *erançun*, Causativ von *ençun*. S. d., *auch eraci*.

(-(e)rat). Endung des Directiv's sing. d. b. D. — S. *-(e)ra*.

erdian, B 3. in der Hälfte,... Mitte, inmitten, zwischen; Locat. sing. d. b. D. von *erdi*, halb.

erdira, E 3. Begriff des Halbirens, Zerfleischens; ein Directiv d. unb. D. von *erdi* halb; hier wegen des Verbums .... *liro*, Conditionalis, von *erdiratu* verkürzt. S. l.

erdiratu, F 7. (C 3.). zerfleischt, zerrissen, gespalten, Partic. perf. — Infinitiv *erdirace*, halbiren, theilen.

erdiraturic, (*erdiraturik*), C 3. gespalten, zerfleischt, zerrissen; Partitiv von *erdiratu*. S. d.

erditic, (*erditik*), D 8. in der Mitte, inmitten, von der Mitte; Ablativ sing. d. b. D. von *erdi*. halb, Mitte.

ere, A (5). 7. B 4. 4. 5. 5. 6. C 1. 1. 6. 8. 8. D 3. 3. 3. 3. 4. 5. 5 7. 8. 8. E 2. 2. 3. 3. 5. 5. 5. 5. 6. 6. 6. 6. 8. F 2. 3. 3. 7. 8. 8. G 1. 1. 2. 3. 4. 4. 5. auch, ebenso, wenn auch, gleichfalls, noch, selbst. — E 8. sogar.

erehilcera, (*ere hilzera*), G 1. auch zum Tode; ist getrennt zu schreiben. S. b.

ereyn, (*erein*), A 5. 5. gesäet; Partic. perf. und Radical. — Infinit. *ereintze, ereite, säen*.

ereytera, (*ereitera*), E 2. zum Säen hin. Directiv des Infinitivs *ereyte*. S. *ereyn*.

erho, B 6. steht hier wohl für *erio, eryo*, todt, getödet. In letzterer Bedeutung find et es sich auch in einer in der Bordeauxer Stadtbibliothek aufbewahrten Handschrift von 1770.

erho, (B 6). D 2. 3. E 3. F 1. thöricht, närrisch, verrückt, wahnsinnig, excentrisch, übertrieben, toll, vernarrt, Thor, einfältig, unbesonnen, unüberlegt, albern, wahnwitzig, bethört. Ein Radical. S. *erhoturic*.

erhoa, F 6. der Thor, Thörichte, Narr, Unerfahrene, Naive, Dumme; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *erho*. S. d.

erhogoa, E 1. die Thorheit.

erhogoatan, D 2. in der Thorheit; eigenthümlicher Locativ sing.

d. b. D. von *erhogo*, Thorheit. Man erwartet *erhogoan*, oder in der unb. D. *erhogotan*.

erhoqui, (*erhoki*), C 3. thöricht; Adverbium von *erho*. S. d.

erhoric, (*erhorik*), D 3. E 6. verrückt, wahnsinnig, Thor, thöricht; Partitiv von *erho*. S. d.

erhoturic, (*erhoturik*), F 3. verrückt (geworden); Partitiv des Partic. perf. *erhotu*, Infinit. *erhoce*, verrückt werden. Radical *erho*. S. d.

(-(e)ri), Endung des Dativ's d. unb. D.

eri, C 3. krank.

erideiten, G 6. findend, gefunden werdend; Partic. præs. von *eriden*, Infinit. *erideite*, finden.

eriden, D 1. Begriff des Findens; gefunden, erfunden; Radical und Partic. perf. — Infinit. *erideite*, *erideyte*, finden. Auch *ediren*.

(eriden), (D 7). dass er, sie, es, man krank ist; welcher, -e, -es krank ist; von *eri* und *den*. S. b.

eridenian, D 7. indem dass er, sie, es, man krank ist; Locat. sing. d. b. D. von *eriden* (s. d.) mit eingesch. *i* vor dem Artikel.

erideyten, (*erideiten*), C 5. G 5. gefunden werdend, findend. S. *erideiten*.

erioa, C 8. der Tod; *erioa dauguinian*, der Tod im Nahen; im Todesnahen.

erioco, A 7. des Todes, Todes...; Genit. adject. sing. d. b. D. von *erio*, Tod, todt.

(eroan), Hilfszeitwort; von van Eys mit « emmener » übersetzt. G. C. fol. 196. Causativ von *ioan*. S. d.

eror, E 3. Begriff des Fallens, Stürzens; verkürzt von *erori*, Infinit. *erorte*, fallen, wegen des Potentialis *naynde*.

erossi, B 1. gekauft, erkauft; Partic. perf. — Infinit. *eroste*, kaufen. Auch *erosi*.

(erra), (E 2). brennen, verbrennen, braten, durch Feuer verzehren; Infinit. *errace*. Auch *erre*, *errece*. Sallaberry Dict., fol. 53, II.

(errabia), (E 2). Begriff des Wüthens; die Tollheit, Tollwuth.

errabiatu, E 2. rasend, toll geworden; Partic. perfecti von dem Radical *errabia;* Infinit. *errabiace,* rasen, rasend werden.

erracen, (*errazen*), E 4. brennend, im brennen; Partic. præs. von *erra, errace,* brennen. S. d.

erracendic, (*errazendik*), G 3. du verbrennst es, du versengst ihn; von *erracen* und *dic.* S. b.

erradaçu, (*erradazu*), F 2. Saget mir, sprecht (mit) mir; 2 Pers. sing., höfl. Form, imperat. von *erran,* (s. d.), mit incorp. Dativ « mir ».

erradiro, E 2. er, sie, es, man kann ihn, sie, es verbrennen, verzehren, sengen; von *erra* und *diro.* S. b.

erran, B 2. 8. D 6. 6. 6. E 2. 7. 7. 7. 8. F 1. Begriff des Sprechens, Redens, Schilderns, Erzählens; Radical und Partic. perfecti: gesprochen, geredet. Infinit. *erraite,* reden.

errana, E 5. F 5. die Rede, das Sprichwort, französ: « le dicton ». Accus. sing. d. b. D. von *erran.* S. d.

(erranen), (C 3. 7. D 6.). reden werdend; Partic. futuri von *erran.* S. d.

erranendirate, D 6. sie werden reden, ... sprechen (können); *erranen* und *dirate.* S. b.

erranendu, C 3. er wird es sagen; von *erranen* und *du.* S. b.

erranendut, C 7. ich werde es sagen von *erranen* und *dut.* S. b.

erratuya, (*erratuia*), C 1. die Ratte, die Maus; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *errato,* Ratte, unter Umwandlung des *o* in *u* und Einschiebung von *y* vor dem Artikel. S. auch *erratyua.*

erratyua, (*erratuia*), C 6. der, die, das Verirrte, verirrt; steht wohl für *erratuya;* Nomin. pass. sing. d. b. D. des Partic. perf. *erratu,* Infinit. *errace,* irren, sich verirren, mit eingesch. *y* vor dem Artikel.

errax, (*erraz*), F 1. leicht; franzoes: « facile, aisé ».

errayle, (*erraile*), D 6. Sprecher, Erzähler; *andren gayz errayle,* Frauenlästerer.

erraytea, (*erraitea*), D 6. 6. das Reden, Sprechen; Nomin. sing. d. b. D. des Infinitivs *errayte,* von *erran,* S. d.

erraytén, (*erraiten*), D 6. im Reden, Sprechen; redend, sprechend; Partic. præs. von *erran*. S. d.

erraytera, (*erraitera*), A 6. E 3. zum Sprechen hin; Directiv sing. d. b. D. von *errayte*, Infinit. von *erran*. S. d.

erraytia, (*erraitia*), D 8. F 1. 6. das Reden, Sprechen, Berichten, Erzählen. S. *erraytea*.

errecebi, (*errezebi*), A 7. Begriff des Empfangens: Radical von *errecebitu;* Partic. perf. — Infinit. *errecebice*, empfangen; hier: « dass ich empfange », verkürzt wegen des Subjunctivs, dessen, Hilfszw. weggelassen ist.

errecebice, (*errezebize*), empfangen; Infinit. von *errecebitu*. S. *errecebi*.

erredimitu, erlöst, losgekauft; franz. racheté; Partic. perf. — Infinit. *erredimice*, loskaufen, erlösen.

erreglaturic, (*erreglaturik*), D 7. geordnet, angeordnet; Partitiv des Partic. perf. *erreglatu*, Infinif. *erreglace*, ordnen, anordnen.

erregue, (*errege*), E 7. G 2. König.

erreguec, (*erregek*), F 8. König; die Könige; Nomin. act. d. unb. und plur. d. b. D. von *erregue*. S. d.

erregueren, (*erregeren*), A 3. Königs; Genit. posses. d. unb. D. von *erregue*. S. d.

erregueri, (*erregeri*), F 8. G 2. (irgend einem) Könige; Dativ d. unb. Decl. von *erregue*. S. d.

erreguiac, (*erregiak*), C 1. die Könige, der König; Nomin. pass. plur. und act. sing. d. b. D. von *erregue*. S. d.

erreguina, (*erregina*), C 5. D 4. E 3. 7. (die) Königin.

errendaturic, (*errendaturik*), D 8. (da)hingegeben, preisgegeben, athemlos, ausser Athem, erschöpft, lat. « exanimis », franz. « rendu »; Partitiv des Partic. perf. *errendatu;* Infinit. *errendace*, hingeben.

errequericia, (*errekerizia*), E 8. die Werbung, das Begehren, das Verlangen, die Forderung, franz. « la requête »; Nomin. pass. d. b. D. des Infinit. *errequerice*, verlangen, werben, begehren, requiriren; Partic. perf. *errequeritu*.

erreric, (*errerik*), C 2. verbrannt; Partitiv des Radicals und Partic. perf. *erre, erra*. S. l.

erretatu, C 4. von Archu mit « Erbe » franz. « héritier »; übersetzt, aber in den Wörterbüchern nicht zu finden. Die Form ist die eines Partic. perf., der Sinn also wohl: « mit Erbschaft bedacht ».

(eruan), Hilfszeitwort, nach van Eys G. c. fol. 196. bedeutet dasselbe « emmener » « wegführen », wie *eroan*, (s. d.), mit welchem es identisch ist. Beide Formen sind Causative des Verbums *ioan*. S. d.

eryo, (*erio*), A 6. (B 6. = *erho*). getödet, todt, Tod. Begriff des Töden's, auch Participium perf. (neben *eryotu*?); Infinit. *eryoce*, töden.

eryoa, (*erioa*), B 2. 3. 4. 7. D 3. der Tod.

eryoan, (*erioan*), B 7. im Tode; Locat. sing. d. b. D. von *eryo*. S. d.

eryoaren, (*erioaren*), B 4. des Todes; Genit. possess. sing. d. b. D. von *eryo*. S. d.

eryocez, (*eriozez*), G 4. durch (das) Sterben, durch(die) Seuche. Instrum. d. unb. D. des Infinit. *eryoce*, sterben; Partic. perf. *eryo(tu)*.

eryocia, (*eriozia*), C 7. das Sterben; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *eryoce*, sterben; Infinit. von *eryo(tu)*.

escapa, (*eskapa*), B 2. Begriff des Entwischens, Entweichens, Entkommens; Radical von *escapatu, escapace*; hier wegen des Potentialis verkürzt.

escapacen, (*eskapazen*), D 8. entrinnend; Partic. præs. von *escapatu*; Infinit. *escapace*, entrinnen. S. auch *ezcapa*.

escapaceric, (*eskapazerik*), A 8. B 7. F 8. Entrinnen; Partitiv des Infinitivs *escapace*, entrinnen; Partic. perf. *escapatu*.

escapatu, (*eskapatu*), B 6. entronnen, davongelaufen: Partic. perf. — Infinit. *escapace*, entrinnen.

escarniaturic, (*eskarniaturik*), B 2. verhöhnt, verspottet, verzerrt; Partitiv des Partic. perf. *escarniatu*, Infinit. *escarniace*, verhöhnen, verzerren. Vergl. span. « escarnio ».

escatu, (*eskatu*), B 1. erbeten, verlangt; Partic. perf. — Infinit. *escace*, erbitten, verlangen.

escoynetic, (*eskoinetik*), C 2. von rechts; Ablat. sing. d. b. D. von *escoyn*, rechts.

(escu), (*esku*), Hand.

escura, (*eskura*), G 1. zu(r) Hand, in (die) Hand, unter (die) Hand; Direct. sing. d. und. D. von *escu*. S. d.

escusa, (*eskusa*), G 3. Begriff des sich Entschuldigens, Entschuldigung, Ausflucht, Ausrede, das Abverdienen, Erlassen.

escusaric, (*eskusarik*), G 4. Entschuldigung; Partitiv von *escusa*. S. d.

escusatu, (*eskusatu*), B 8. C 2. entschuldigt, dispensirt; Partic. perf. — Infinit. *escusace*.

escutic, (*eskutik*), A 3. C 6. 7. von der Hand; Ablat. sing. d. b. D. von *escu*. S. d.

escuya, (*eskuia*), D 1. die Hand; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *escu* (s. d.) mit eingesch. *y* vor dem Artikel.

escuyac, *eskuiak*), B 1. die Hände; Nomin. pass. plur. d. b. D. von *escu*, (s. d.) mit eingesch. *y* vor dem Artikel.

escuyan, (*eskuian*), A 7. B 2. D 3. 5. 5. F 5. in der Hand; Locat. sing. d. b. D. von *escu*. S. d.

escuyarqui, (*eskuiarki*), E 7. in der That, wirklich, sogar; französ : « vraiment, voire »; Adverbium. Vgl. *eskierki* und *gihar*. Van Eys, Dict., fol. 128, II und 162, II.

escuyaz, (*eskuiaz*), G 1. durch die Hand, mit der Hand; Instrum. sing. d. b. D. von *escu*. S. d.

escuyetan, (*eskuietan*), E 5. in den Händen; Locat. plur. d. b. D. von *escu*. S. d.

escuynetic, (*eskuinetik*), B 8. von rechts; Ablat. sing. d. b. D. von *escuyn*, rechts.

escuz, (*eskuz*), D 7. mit Hand, durch Hand; Instrum. d. unb. D. von *escu*. S. d. — *Haren escuz behar* (*du*), es (man) bedarf ihrer Hand.

esquer, (*esker*), C 3. E 2. Dank; *esquer honbat*, einen schönen (guten) Dank.

estaca, (*estaka*), E 2. Begriff des Bindens, Fesselns; auch *esteca*.

estalceco, (*estalzeko*), B 8. um (sich) zu verbergen; Supinum

von *estali, estalce,* decken, bergen, verbergen, schützen, beispringen.

estamendu, E. 5. Grosse Freundschaft, Liebe, Zuneigung, Eingenommenheit (für Jemand); für *estecamendu;* s. *estekamendu* bei Sallaberry 58, I. — Novia de Salzedo hat *estamindu,* atorozonarse una bestia, Leibschmerzen haben (von Thieren gebraucht).

estendicen, (*estendizen*), B 2. ausdehnend; Partic. præs. von *estenditu, estendice,* ausdehnen.

estimacen, (*estimazen*), B 3. beachtend, berücksichtigend, ansehend, schätzend; Partic. præs. von *estimatu, estimace,* schätzen, achten.

estimatze, G 5. Ansehen, Achten, Achtung; Infinit. von *estimatu.* S. *estimacen.*

estimatzen, A 3. hochschätzend; Partic. præs. von *estimatu.* S. *estimacen.*

et, A 3. und. Verkürzt von *eta.* S. d.

eta, A 3. 3. 3. 3. 3. 3. 3. 3. 3. 3. 3. 3. 3. 3. 3. 3. 3. 3. 3. 3. 3. 3. 3. 4. 5. 5. 6. 6. 6. 6. 7. 7. 7. 7. 7. 8. 8. 8. 8. 8. B 1. 1. 1. 1. 1. 2. 2. 2. 2. 2. 2. 2. 4. 4. 4. 4. 5. 5. 5. 5. 6. 6. 6. 7. 7. 7. 7. 7. 7. 7. 8. 8. C 1. 1. 1. 1. 1. 1. 1. 1. 1. 1. 1. 1. 2. 2. 2. 2. 2. 2. 2. 3. 3. 3. 3. 4. 4. 4. 4. 5. 5. 5. 6. 6. 6. 6. 6. 6. 6. 6. 6. 6. 6. 6. 6. 7. 7. 7. 7. 7. 7. 7. 8. 8. 8. D 1. 1. 1. 2. 2. 3. 3. 4. 4. 4. 4. 5. 5. 5. 6. 6. 6. 7. 7. 7. 8. E 1. 1. 1. 1. 2. 2. 2. 3. 3. 3. 3. 4. 5. 6. 6. 7. 8. F 1. 1. 1. 2. 6. 6. 7. 7. 7. 7. 7. G 1. 1. 1. 2. 2. 2. 2. 3. 3. 3. 4. 4. 6. 6. 6. 6. und.

(-etaco), (*-etako*), Endung des Genit. adj. d. unb. D. nach Consonanten, und plur. d. b. D.

(-etacoz), (*-etakoz*), Destinativ des Genit. adj. d. unb. D. nach Consonanten, und plur. d. b. D. — Für *etacozat.*

(-etan), Endung des Locat. d. unb. D. nach Consonanten, und plur. d. b. D.

(-etara(t)), Endung des Directiv's d. unb. D. nach Consonanten, und plur. d. b. D.

etare, A 5. 7. B 5. 5. 5. 6. 8. C 7. D 4. 5. E 8. F 1. G 4. und auch; von *eta ere; bay etare,* ja, und auch, wie auch, ebenso; *ez etare,* und auch nicht.

(-etaric), (*-etarik*), Endung des Ablativ's d. unb. D. nach Consonanten, und plur. d. b. D.

etarrastz, A 8. und abends; von *eta* und *arastz*. S. b.

etarrax, (*etarrats*), A 5. und abends; von *eta* und *arrax*. S. b.

etavezticia, (*eta veztizia*), A 8. und das Ankleiden; von *eta* und *vezticia*. S. b.

etay, (*etai*), G 6. steht ohne Zweifel für *eta*, und, wie auf E 7, unten.

etchia, B 5. das Haus; Accus. sing. d. b. D. von *etche, eche;* (s. l.). Echepare schreibt sonst immer *eche*, ohne *t*, nach der spanischen Orthographie und nach dem Beispiel seines eigenen Familiennamens.

(-(e)tic), (*-(e)tik*), Endung des Ablat. sing. d. b. D.

(etsi), (B 6). dafürhalten, dafür ansehen, beurtheilen, schätzen; auch *hetsi*. Scheint Radical von *etsitu* zu sein. S. van Eys, Dict. 132, II, unten. S. auch *exi*.

euganatu, G 5. soll offenbar *enganatu* heissen. S. d.

(euki), Hilfszeitwort, mit dem Sinne von halten, haben; spanisch: « tener »; auch *eduki* geschrieben. S. d.

eure, B 5. 5. D 2. G 3. 3. 3. 4. 4. 4. dein, deine, dein; für *heure* (s. d.). Pron. possess. d. 2 Pers. sing.

(eutsi), Hilfszeitwort mit der Bedeutung: « halten, haben »; spanisch: « tener ».

euztaçu, (*euztazu*), F 3. lasset mich, verzichtet auf mich; franz.: « renoncez à moi »; für *uztaçu* (s. d.). 2 Pers. sing., höfl. Form, imperat. von *uzi, uci*, (s. d.) mit incorp. Accus. « mich ».

exay, (*etsai*), A 7. B 8. E 6. Feind, Gegner.

exaya, (*etsaia*), A 8. B 7. C 3. der Feind, der Gegner. S. *exay*.

exayac, (*etsaiak*), (A 8). G 2. 2. der Feind; Nomin. act. sing. oder Nomin. pass. plur. d. b. D. von *exay*. S. d.

exayaren, (*etsaiaren*), G 1. des Feindes; Genit. possess. sing. d. b. D. von *exay*. S. d.

exayari, (*etsaiari*), G 1. dem Feinde; Dativ sing. d. b. D. von *exay*. S, d.

excelente, C 6. ausgezeichnet, vorzüglich.

execucionia, (*exekuzionia*), C 4. die Ausführung, die Verwirklichung.

exi, (*etsi*), F 8. Begriff des Verzweifelns, Beurtheilens, Schätzens. S. *etsi*.

eya, (*eia*), E 7. wenn, jadoch, so; *eya horrat*, wenn es so ist. S. Guide 1873, fol. 173, *eia*.

eyagora, (*eiagora*), E 7. Begriff des Schreiens; Schrei.

eyhar, (*eihar*), E 4. Begriff des Vertrocknens, Welkens, Verderbens, Untergehens; *eyhar garria* (in der Regel zusammengeschrieben), der Verderbenbringer, de Ursache (des) Untergangs. S. Guide Cazals 1873, fol. 180: *eihar-tu*.

(-(e)z), an Verbalformen angehängt, ist häufig aus *edo ez* contrahirt und bedeutet: « (ob,) oder nicht ».

(-(e)z), (F 8). Zeichen des Instrumentalis der unb. und des Plur. der b. D., durch, mit, ausser, als; *hongui guitez berceric*, (nichts) Anderes als gute Handlungen. (F 8).

ez, A (5). 5. 5. 6. B 3. 4. 5. 5. 5. 6. 6. 6. 6. 6. 7. 8. 8. C 1. 5. 5. 5. 7. 7. D 1. 3. 4. 4. 4. 4. 5. 6. 7. 7. 7. 8. E 1. 2. 2. 4. 4. 5. 8. G 3. 4. 5. 5. 5. nicht, nein.

(-ez), (F 8). Radical von *etsi*. S. d. und *gaycez*.

ezac, (*ezak*), A 6. F 7. 8. G 3. 3. 6. 2te Pers. sing. imperat. des Hilfszeitworts *ezan, eçan*. S. b.

(ezan), Hilfszeitwort, welches, alleinstehend, im Deutschen kein genaues Aequivalent hat.

ezarri, D 5. (ein)gesetzt, gestellt, gelegt, geworfen, gewettet; Particip. perf. — Infinit. *ezart(z)e*.

(ezarten). setzend, stellend, legend, werfend, wettend; Partic. præs. von *ezarri*. S. d.

ezarteyntu, (*ezarten ditu*), D. 8. er, sie, es, man setzt, stellt, bringt sie (plur.); steht für *ezarten ditu*. S. b.

(-(e)zat), Endung des Destinat. d. unb. D.

ezayçula, (*ezzaizula*), E 7. dass er, sie, es, man Euch (sing.) nicht sei; von *ez* und *zayçula* (*zayçu(n)-la*). S. d.

(-(e)zco), (-(*e*)*zko*), Endung des Genit. adj. sing. d. b. D. des Instrum. d. unb. D.

ezconduco, (*ezkonduko*), E 2. (ver)heirathen werdend. Partic.

futuri von *ezcondu, ezconce,* heirathen, verheirathen, sich verheirathen.

ezconduyen, (*ezkonduien*), E 1. der Eheleute, der Verheiratheten; Genit. possess. plur. d. b. D. von *ezcondu.* Partic. perf. mit eingesch. *y* vor der Casusendung. S. *ezconduco.*

ezetare, E 2. und auch nicht; von *ez eta ere.* S. d.

ezeynere, C 1. irgend welcher, ...e, ...es; von *ezeyn, eceyn* (s. d.), *edoceyn* und *ere.* S. d.

(ez....ez) (D 7), weder..., noch.

ezlarraque, (*ezlarrake*), D 8. er würde nicht reden können, mögen; von *ez* und *larraque.* S. d.

ezliro, F 1. man würde es haben; von *ez* und *liro.* S. b.

eznadin, C 7. F 2. dass ich nicht bin, ... nicht kann; von *ez* und *nadin.* S. b.

eznaydi, (*eznaidi*), E 7. ich thue nicht, ich mache nicht; von *ez* und *naydi.* S. b.

eznuyela, (*eznuiela*), F 8. da ich es nicht hatte; von *ez* und *nuyela.* S. b.

eznuyen, (*eznuien*), F 8. ich hatte es nicht; von *ez* und *nuyen.* S. b.

ezpa, B 7. C 8. E 6. 8. wenn nicht; von *ez* und *ba.* S. b.

ezpacina, (*ezpazina*), D 5. wenn Ihr (sing.) nich wäret; von *ez, ba* und *cina.* S. d.

ezpacira, (*ezpazira*), C 7, wenn Ihr (sing.) nicht seid; von *ez* und *bacira.* S. b.

ezpadaguit, (*ezpadagit*), E 6 wenn ich es nicht mache, ... nicht thue; von *ez, ba* und *daguit.* S. d.

ezpadaqui, (*ezpadaki*), F 7. wenn er, sie, es, man es nicht weiss; von *ez, ba* und *daqui.* S. d.

ezpadaquic, (*ezpadakik*), D 2. wenn er, sie, es, man dir nicht ist, ... dir nicht kann; von *ez, ba* und *daquic.* S. d.

ezpaditu, B 5. wenn er, sie, es, man sie (plur.) nicht hat; von *ez* und *baditu.* S. b.

ezpaguiça, (*espagiza*), D 1. wenn sie uns nicht hat, nicht kann; von *ez, ba* und *guiça.* S. d.

ezpaguiniça, (*ezpaginiza*), D 7. wenn er, sie, es, man uns nicht hätte; *haz*... nährte; von *ez* und *baguiniça*. S. d.

ezpaitzen, G 6. er, sie, es, man war nicht; ... wurde nicht; *ez*, *bai*(*t*), *zen*. S. b.

ezpaliz, D 7. wenn er, sie, es, man nicht wäre, wenn es nicqt gäbe; von *ez* und *baliz*. S. b.

ezpanadi, F 7. wenn ich nicht bin, ... nicht werde; von *ez* und *banadi*. S. b.

ezpanango, G 2. wenn ich ihm nicht bliebe; ... ihm nicht wäre; von *ez* und *banango*. S. b.

ezpanengo, G 1. wenn ich ihm nicht bliebe, ... ihm nicht wäre; von *ez* und *banengo*. S. b.

ezpanindu, G 2. wenn er mich nicht hätte; von *ez*, *ba* und *nindu*. S. d.

ezpaninz, F 8. wenn ich nicht wäre; von *ez*, *ba* und *ninz*. S. d.

ezpaniz, C 5. wenn ich nicht bin; von *ez*, *ba* und *niz*; oder: « ich bin wirklich nicht », von *ez*, *bai* und *niz*. S. d.

ezpausuric, (*ezpausurik*), F 1. keine Ruhe, nicht Ruhe; von *ez* und *pausuric*. S. d.

ezpaytaquit, (*ezpaytakit*), E 8. ich weiss es wahrhaftig nicht; von *ez*, *bay* und *daquit*. S. d.

ezpaytuque, (*ezpaytuke*), E 1. sie wird es nicht haben; von *ez*, *bay* une *duque*. S. d.

ezquerreco, (*ezkerreko*), B 8. link, von links; Genit. adject. sing. d. b. D. von *ezquer*, links. Buchstäbl. « von der Linken ».

ezquiçaquela, (*ezkizakela*), F 3. dass er uns nicht haben wird; von *ez* und *guiçaquela*. S. b.

ezquiten, (*ezkiten*), B 6. F 2. dass wir nicht sind; von *ez* und *guiten*. S. b. — Der zu *ezquiten* gehörige Nom. act. plur. d. b. D. *gendec* ist nur als Ablativ « von den Leuten » zu erklären.

ezta, B 7. 7. C 4. 4. 4. D 1. 3. 3. 4. 7. 8. E 1. 8. F 8. G 5. er, sie, es, man ist nicht; es gibt nicht, es gibt kein...; von *ez* und *da*. S. b.

eztaçagu, (*eztazagu*), C 1. E 2. könnte heissen: wir haben es nicht; von *ez* und *daçagu* (*eçan*), hier aber beide Male: er

kennt es nicht, er erkennt es nicht an; von *ez* und *daçagu* (*eçagun, eçagutu, eçaguce*). S. d.

eztaçagut, (*eztazagut*), D 6. ich kenne ihn, sie, es nicht; von *ez* und *daçagut*. S. b.

eztaçala, (*eztazala*), B 5. 6. 6. E 5. G 3. er, sie, es, man möge es nicht, man soll es nicht (*eguin*, thun); von *ez* und *daçala*. S. b.

eztaçana, (*eztazana*), B 1. der, welcher es nicht hat; von *ez* und *daçana*. S. b.

eztaçuc, (*eztazuk*), D 5. es ist nicht, Ihr (sing.); es gibt nicht, Ihr (sing.); von *ezta* und *çuc*. S. b.

eztacusaçu, (*eztakusazu*), F 3. Ihr (sing.) seht es nicht; von *ez* und *dacusaçu*. S. d.

eztacusat, (*eztakusat*), B 1. D 7. ich sehe es nicht; von *ez* und *dacusat*. S. b. auch *eztacussat*.

eztacussat, (*eztakussat*), A 5. E 6. ich sehe es nicht; von *ez* und *dacussat*. S. b., auch *eztacusat*.

eztadila, B 3. G 4. dass er, sie, es, man es nicht möge, ...könne; von *ez* und *dadila*, S. b.

eztadin, C 5. 8. er, sie, es, man kann es nicht; dass es nicht sein kann; von *ez* und *dadin*. S. b.

eztaduca, (*eztaduka*), E 6. er, sie, es, man hält (hat) es nicht; von *ez* und *daduca*.

eztaducat, (*eztadukat*), E 8. ich habe es nicht; von *ez* und *daducat*, S. b.

eztaguidan, (*eztagidan*), G 4. dass er es mir (über mich) nicht mache; von *ez* und *daguidan*. S. b.

eztaguiten, (*eztagiten*), G 1. dass sie (plur.) es nicht thun; von *ez* und *daguiten*. S. b.

eztançut, (*eztanzut*), D 8. ich höre es nicht; von *ez* und *dançut*, S. b.

eztaqui, (*eztaki*), G 2. er, sie, es, man weiss es nicht; von *ez* und *daqui*. S. b.

eztaquia, (*eztakia*), G 3. ist es dir nicht, kann es dir nicht; von *ez*, *daqui* und *-a*. Frage. S. d. Inchauspe, V. b., fol. 411, hat *dakik*. Sollte das *k* vor *a* ausgefallen sein?

eztaquiçula, (*eztakizula*), F 7. dass es Euch nicht ist, ... sei, möge es Euch nicht sein; von *ez* und *daquiçula*. S. b.

eztaquidic, (*eztakidik*), A 7. G 4. er, sie, es, man kann es mir nicht; von *ez* und *daquidic*. S. b.

eztaquigula, (*eztakigula*), G 1. er, sie, es, man könne uns nicht; dass man uns nicht kann; von *ez* und *daquigula* (*daquigu* und *la*., S. d.

eztaquique, (*eztakike*), B 3. er wird (kann) es nicht wissen; von *ez* und *daquique*. S. b.

eztaquit, (*eztakit*), E 2. 5. ich weiss es nicht; von *ez* und *daquit*, S. b.

eztarradala, E 7. dass du es nicht erzählst; von *ez* und *darradala*. S. b.

ezteçan, (*eztezan*), C 7. dass er, sie, es, man es nicht hat; von *ez* und *deçan*. S. b.

eztemala, B 6. man soll es nicht geben; von *ez* und *demala*. S. b.

eztemayo, (*eztemaio*), B 3. er gibt es ihm nicht; von *ez* und *demayo* (contrahirt aus *ez emaiten deyo*) (?).

ezten, A 3. D 4. 6. 7. dass er, sie, es nicht ist; welcher nicht ist; von *ez* und *den*. S. b.

eztena, A 3. E 1. der, welcher nicht ist; von *ez* und *dena*, S. b.

eztenac, (*eztenak*), B 5. der, welcher nicht ist; von *ez* und *denac*. S. b.

eztenic, (*eztenik*), D 5. welcher nicht ist; von *ez* und *denic*. S. b.

ezteriztadana, F 8. (mit *hon*) diejenige, welche mir nicht wohlgeneigt ist; von *ez* und *deriztadana*. S. b.

ezteriztanari, F 7. (mit *hon*) derjenigen, welche mich nicht liebt; von *ez* und *deriztanari*. S. b.

eztey, (*eztei*), F 5. Hochzeit.

eztia, A 7. 7. B 2. C 5. 7. 7. D 6. 8. der, die, das süsse, zärtliche, milde.

eztiaducat, (*ezt(i)adukat*), F 7. ich habe es nicht; von *ez* und *d(i)aducat*. S. b. — Familiär für *eztaducat*.

eztic, (*eztik*), D 3. du hast ihn, sie, es; von *ez* und *dic*. S. b.

eztiçaquet, (*eztizaket*), E 2. ich könnte sie (plur.) nicht; von *ez* und *diçaquet*. S. b.

ezticit, (*eztizit*), E 4. G 2. ich habe ihn, sie, es nicht; von *ez* und *dicit*, S. b.

eztidaçula, (*eçtidazula*), F 3. dass Ihr (sing.) es mir nicht habt; von *ez* und *didaçula*. S. b. Es wäre zu untersuchen, ob *eztidazula* nicht ein Imperativ des unregelmässigen Conjugation des Zeitworts « geben (*eman?*) » ist und « gebet sie mir nicht » übersetzt werden muss.

eztira, B 6. sie (plur.) sind es nicht; von *ez* und *dira*. S. b.

eztirade, D 1. sie (plur.) sind es nicht; von *ez* und *dirade*. S. b.

eztiroçunic, (*eztirozunik*), D 5. welches Ihr (sing.) nicht könntet; Partitiv von *ez* und *diroçun*. S. b.

eztiroyte, (*eztiroite*), D 8. sie (plur.) können ihn, sie, es nicht; von *ez* und *diroyte*. S. d.

eztituçu, (*eztituzu*), F 1. Ihr (sing.) habt sie (plur.) nicht; von *ez* und *dituçu*. S. b.

eztohen, B 4. dass er nicht geht; von *ez* und *dohen*. S. b.

eztu, A 5. B 3. 5. C 3. D 1. 1. 3. 5. 5. E 1. 2. 2. 6. F 6. er, sie, es, man hat es nicht; von *ez* und *du*. S. b.

eztuc, (*eztuk*), E 7. G 3. du hast es nicht; von *ez* und *duc*. S. b.

eztuçu, (*eztuzu*), D 4. F 6. Ihr (sing.) habt ihn, sie, es nicht; von *ez* und *duçu*. S. b.

eztuçula, (*eztuzula*), E 8. möget Ihr (sing.) es nicht haben, Ihr (sing.) sollt es nicht haben; habet es nicht! dass Ihr (sing.) es nicht habt; von *ez* und *duçula*. S. b.

eztudan, B 4. F 8. dass ich es nicht habe; welches ich nicht habe; von *ez* und *dudan*. S. b.

eztugun, B 3. C 1. dass wir es nicht haben; welches wir nicht haben; von *ez* und *dugun*. S. b.

eztuque, (*eztuke*), D 4. er, sie, es, man wird es nicht haben; ... haben können; von *ez* und *duque*. S b.

eztuqueçu, (*eztukezu*), E 8. F 6. 7. Ihr (sing.) werdet es nicht haben (können); von *ez* und *duqueçu*. S. b.

eztuquegu, (*eztukegu*), B 3. 6. wir werden es nicht haben; von *ez* und *duquegu*, S. b.

eztuquela, (*eztukela*), B 7. dass er, sie, es, man es nicht haben wird; von *ez* und *duquela*. S. b.

eztuqueyela, (*eztukeiela*), F 5. dass sie es nicht haben werden; von *ez* und *duqueyela*. S. b. Hier als Singular: er könnte es nicht haben; er wird es vielleicht nicht haben. Van Eys, G. c., fol. 377.

eztut, C 3. 8. D 7. E 6. 6. 7. 8. ich habe es nicht; von *ez* und *dut*. S. b.

eztute, A 8. sie haben es nicht; von *ez* und *dute*. S. b.

eztuyen, (*eztuien*), D 4. dass er es nicht hat, welcher es nicht hat, welchen er nicht hat; von *ez* und *duyen*. S. b.

eztuyenac, (*eztuienak*), G 2. der, welcher es nicht hat; von *ez* und *duyenac*. S. d.

eztuyenic, (*eztuienik*), B 1. welcher es nicht hat; Partitiv von *eztuyen* (s. d.); von *ez* und *duyenic*. S. b.

NOTES SUR LE DÉVELOPPEMENT DU LANGAGE

(*Fin.*)

MOTS.	NATURE des mots.	12° — 19° MOIS.	20° MOIS.	21° MOIS.	22° MOIS.	23° MOIS.	24° MOIS.	EXPLICATIONS.
frotteur . . .	sub.				foteu		foteu	
fumée	sub.		mé	mé	mé	mé	mé	
fumer	v.			fu	fu	fu	fu	Ça fume : *a fu.*
Galle.	n. pr.					gha	gha	
gamine. . . .	sub.						amim	Dit en jouant à sa sœur et à ses poupées.
gant.	sub.				dan	dan	ian	
garçon. . . .	sub.		taton	taton	daton	sason	sason	Petit garçon.
garder. . . .	v.						dadé	Garder (rester près de son lit quand on vient de la coucher).
gâteau. . . .	sub.		tatô	tatô	tatô	tatô	tatô	
gâté.	part.						taté	Dit à propos des fruits.
gauche. . . .	adj.					dô	zô	Pied gauche, main gauche, etc.
gaz	sub.				da	da, za		Bec de gaz.
gelée.	sub.				jé	jé	jé	Jus coagulé.
genou	sub.						nou	
gentil	adj.			tati	tati	tati	tati	Dit à propos de choses ou de personnes qui lui plaisent; dit aussi pour elle-même.
girafe	sub.				va	va		
glace.	sub.					da	ja	Miroir.
goret.	sub.						doé	Dit quand sa sœur a fait dans sa couche.
goûter	[illegible]							

[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	doghou	doghou	
griffer	v.						fè	Griffer ; Marcelle griffe : *masè vi.*
grille.	sub.						ghi	Garde-feu.
grog.	sub.					dô, ghiô		
gros.	adj.				dô	dô	dô	
groseille . . .	sub.			nè	nè			
Guesde. . . .	n. pr.	ghé		ghé	ghé	ghé	ghé	
guêtre. . . .	sub.	ghé					iè	
Gugusse . . .	mot	gugu	gugu			gugu	gugu	Terme de plaisanterie comme barbouillon.
Guignol . . .	mot	gnol	gnol	gnol	gnol	gnol	gnol	
habiller . . .	v.	bi			abeié	abeié	abiié	Habiller, habillé.
habit.	sub.						abi	
haricot. . . .	sub.			to	to	to	to	
haut.	adj.		iô	ô	ô	ô	ô	Là-haut : *a iô* (20° mois), *a ô* (21° mois et suiv.); en haut : *an ô* (23° mois et suiv.).
hé.	int.	è	è	è	è	è	è	Sert à appeler.
heure	sub.						eu	Goûter à quatre heures : *toutè a tat eu;* tout à l'heure : *ta l'eu.*
hier.	adv.			iè		iè	iè	
hippopotame .	sub.					popotam	popotam	
hirondelle . .	sub.				dadèl			
hop	int.	hop	hop	hop	hop	hop	hop	Dit pour demander à être prise, portée, levée.
hoquet. . . .	sub.				até	oké	ké	
hue	mot	u	u	u	u	u	u	Dit quand elle voit un cheval, va en voiture ou veut jouer au cheval.
huile.	sub.						ui	
ici.	adv.					si	si	Par ici : *pa si.*
il, elle	pron.	a	a	a	i	i	i	Il pleut : *a peu* (19° mois et suiv.), *i peu* (22° mois et suiv.); où

MOTS.	NATURE des mots.	12° — 19° MOIS.	20° MOIS.	21° MOIS.	22° MOIS.	23° MOIS.	24° MOIS.	EXPLICATIONS.
								est-il? *ou è t'i* (24° mois); elle court : *a tou* (21° mois et suiv.)
image	sub.			ma	ma	ma	ma	
iode	sub.					io	io	Teinture d'iode : *tatu d'io.*
jambe	sub.					jan	jan	
jaune	adj.		jô	jô	jô	jô	jô	
je	pron.						j	Je l'ai : *j'é.*
Jean	n. pr.				zan	zan	zan	
joue	sub.				jou	jou	jou	
jouer	v.	zou	zou	ajou	jou	jou	joué	Jouer.
journal	sub.					nô	nô *et* na	Journal, journaux : *nô* (23° mois); le paquet de journaux : *nô,* un journal : *un na* (24° mois).
Jules	n. pr.	ju	ju	ju		ju	ju	
jupon	sub.	po		pon	pon	fon	fon	
jus	sub.			ju	ju	ju	ju	
là	adv.	na	na *et* a	na *et* a	na *et* a	a *et* la	a *et* la	Employé seul quand elle vient de poser quelque chose ou pour montrer où se trouve quelque chose dont il est question : *na* (16e mois et suiv.), *la* (23° mois et suiv.); joint à un autre mot (là-bas, là-haut, là-dedans) : *a.*
Lafargue . . .	n. pr.			ata	afa	afa	afa	
laine	sub.						lèm	Sert à désigner le peloton de laine.
laisser	v.						sé	Laisser, laisse ouvert (dit quand on vient de lui ouvrir la porte or

lampe	sub.			ian	iam	lam	lam	
lange	sub.						zam	
langue	sub.				ian		lan	
lapin	sub.	apin	apin	apin	apin	apin	apin	
Larive	n. pr.				avi	avi		
lavement . . .	sub.					aman	aman	
laver	v.	avé	avé	avé	avé	avé	avé	Laver, lavé; je lave *vave* (24e mois).
Laveur	n. pr.		aveu	aveu	aveu	aveu	aveu	
le	art.	l *et* a	a *et* l	a *et* l	a *et* l	a *et* l	a *et* l	De l'eau : *de l'o* (17e mois et suiv.); la main : *a ma ;* le balai : *a bade* (19e mois) ; — les : *lé*, les bébés : *lé bébé* (22e mois) ; — du : *tu*, rien du tout : *iin tu tou* (22e m.); — au : *ô*, riz au lait : *i ô lè* (24e mois). Employé aussi comme pronom : je la tiens bien : *la tiin biin* (24e mois).
lentille	sub.	ati				ati		
lettre	sub.				iè	lè	lè	Dans le sens de correspondance.
lever	v.		vé	vé	vé	vé	vé	Me lever, être levée.
lime	sub.						lim	Lime à ongles.
lire	v.		i		i	li	li	Lire, tu lis, Suzanne lit, lis (impér.).
lit	sub.	i		iéi	iéi	yi	li	
livre	sub.	i	vi	vi	vi	vi	vi	
lolo	mot	lolo				lolo	lolo	Terme de plaisanterie employé d'abord seul, puis joint presque toujours au mot *bibi : bibi lolo.*
Louise	n. pr.	vize	vize	vize	vize	vi	vi	
lourd	adj.			lou		lou	lou	
Louvre	n. pr.						vouv	Les magasins du Louvre.
Lucienne . . .	n. pr.						sè	
lumière . . .	sub.			mè	miè	miè		Les lumières, mot dit pour désigner les fenêtres éclairées et les reverbères qu'elle aperçoit le soir par la croisée.

MOTS.	NATURE des mots.	12e — 19e MOIS.	20e MOIS.	21e MOIS.	22e MOIS.	23e MOIS.	24e MOIS.	EXPLICATIONS.
lune.	sub.	u	u	u	um	um	um	
Luxembourg .	n. pr.			bou	bou	bou	bou	Le jardin du Luxembourg.
mâcher. . . .	v.						maché	Mâcher.
madame . . .	sub.	da	da	da	ada	madam	madam	
mademoiselle.	sub.			ma-ié	ma-ié	mama-ié	mama-ié	
maillot. . . .	sub.				ma-io	ma-io	ma-io	Espèce de tricot qu'on lui met quand il fait froid.
main.	sub.	ma	ma	ma	man	man	min	
mais.	conj.		mè	mè	mè	mè	mè	Mais, mais, mais (dit quand on l'empêche de faire quelque chose qu'elle persiste à faire) : *mè, mè, mè;* mais non : *mè non.*
mal	sub.		ma	ma	ma	ma	ma	
malade. . . .	adj.					mala	mala	
maman. . . .	sub.	mémé *et* mama	maman	maman	maman	maman	maman	
manche . . .	sub.					mam	mam	Substantif féminin.
manchon. . .	sub.				paton	paton	machon	
mandarine . .	sub.						mada-im	
manger . . .	v.		mané	magné	magné	magné	magné	Manger, mangé.
Marcelle . . .	n. pr.					masè	masè	Elle appelle aussi sa sœur *masèzu*, équivalant à « Marcellus », qu'elle a entendu dire en plaisantant.
marchand . .	sub.						machan	
marché. . . .	sub.		paté	paté	paté	paté	paté	
marcher . . .	v.						masé	Marcher.

								chantant un certain air).
marteau . . .	sub.			patô	patô	patô	patô	
Mathilde . . .	n. pr.				matim	matim		
Mayeux. . . .	mot						ma-ieu	Terme de plaisanterie comme barbouillon et Gugusse.
mélasse . . .	sub.				méia	méia	méia	
menton. . . .	sub.						maton	
merci	sub.	chi, si	si	mati	mati	méti, mèsi	mèsi	
mettre. . . .	v.		mè	mè	mè	mè	mè	Mettre, mets (impér.).
mimi.	mot		mimi	mimi			mimi	Terme de caresse pour sa mère.
moi	pron.					ma	ma	A moi : *a ma ;* pour moi : *pou ma.*
moïse	sub.					mozé, mozi	mozi	Petit berceau.
moineau . . .	sub.				manô	manô	manô	Employé dans le sens propre et comme terme de plaisanterie ainsi que barbouillon, Gugusse, Mayeux.
mollet. . . .	sub.					molé	molé	
mon.	adj.						ma	Employé aussi au féminin.
monsieur. . .	sub.		peteu	poteu	meteu	meseu	meseu	
monter. . . .	v.			moté	moté	moté	moté	Monter ; monte (impér.) : *mon* (24e mois).
montre. . . .	sub.				mon	mon	mon	
morceau . . .	sub.					pasô	pasô	Un petit morceau : *a peti pasô.*
mordre. . . .	v.		mo		mo	mo		Mordre.
mort	part.			mo	mo	mo	mo	Employé au féminin pour les mouches tuées.
mouche . . .	sub.	mo	mou	mou	mou	mou	mou	
moucher. . .	v.						mosé	Moucher.
mouchoir. . .	sub.		pata	pata	pata	fosa	mosa	
moufle. . . .	sub.	mou						Espèce de gant.
Mouillaud . .	n. pr.					mo-iô	mou-iô	
mouillé. . .	part.			meié	meié	mo-ié	mou-ié	
mouillette . .	sub.			mo-ié		mo-ié		
moulin. . . .	sub.						molin	Moulin à café.
mousser . . .	v.		mou	mou	mou	mou	mou	Ça mousse : *a mou.*

MOTS.	NATURE des mots.	12° — 19° MOIS.	20° MOIS.	21° MOIS.	22° MOIS.	23° MOIS.	24° MOIS.	EXPLICATIONS.
moutarde. . .	sub.			pata	pata			
mouton . . .	sub.		poton	poton	poton	boton	moton	
mur.	sub.					mu	mu	
mûr.	adj.					mu	mu	
musique . . .	sub.	moni	moni	moni	moni	meni	meni	
nappe	sub.				na	na		
nègre	sub.				nè	nè	nè	
nez	sub.		né	né	né	né	né	
nœud	sub.		neu	neu		neu	neu	
noir.	adj.			na	na	na	na	
noix.	sub.						na	
non	adv.	gnon, non	non	non	non	non	non	
noyau	sub.		o-io	ba-io	ba-io	ba-io	ba-io	Outre les noyaux de fruits, a désigné pendant quelque temps, dans le 22° mois, les amandes vertes.
nu.	adj.					nu	nu	Toute nue : *tou nu.*
œil	sub.	ieu	ieu	ieu	ieu	ieu	zieu	Dit de même au singulier et au pluriel.
œuf	sub.	toto	ieu	ieu	eu	zeu	zeu	
oh.	int.			o	o	o	o	Marque la joie, par exemple quand on lui donne quelque chose.
oignon. . . .	sub.	nonon	gnognon	gnognon	ognon	ognon	ognon	
oiseau	sub.				vazô	bazô	bazô	
olive.	sub.				avi	avi		
ombrelle. . .	sub.				obè	obè		

orange. . . .	sub.				oan	oan	ojan	
orangé. . . .	adj.		oa-ié, o-ia-ié	o-ia-ié	onagné	onagné	onagné	
oreille. . . .	sub.		oè	oè	o-iè	o-iè	o-iè	
oreiller. . . .	sub.						o-ié	
oseille. . . .	sub.						ané	
ôter.	v.	toté	toté	tôté	tôté	tôté	tôté	Oter le chapeau : *toté pôpô.*
où.	adv.				ou	vo *et* ou	vo *et* ou	Où est-il? *ou è t'i?* (22° mois et suiv.); je ne sais pas où il est : *pa vo l'è* (23° mois et suiv.); où es-tu? *ou è tu* (24° mois)?
ouf	int.	ouf	ouf					Quand elle a fait quelque chose de pénible pour elle.
oui	adv.	bi, vi	vi	ui	ui	voui	oui	
ouvert. . . .	part.				ovè	ovè	ovè	Parapluie ouvert : *papi ovè.*
ouvrir. . . .	v.				avi	avi	ovi	Ouvrir.
pain.	sub.	pa, pan	pin	pin	pin	pin	pin	
paletot. . .	sub.					pato	pato	Mon pardessus.
panier. . . .	sub.	niénié, nié	ma-ié, manié	manié	manié	manié	manié	
pantalon. . .	sub.			pa-ion	balon	balon	balon	
papa.	sub.	pape *et* papa	papa	papa	papa	papa	papa	
papier. . . .	sub.	papè		papé	papé	papié	papié	
papillon . . .	sub.				aveion	babeion	babeion	
paquet. . . .	sub.			paté	paté	paté	paté	
par	prép.	pa	pa	pa	pa *et* ba	pa	pa	Par terre : *pa tè;* par derrière : *ba iéié* (22° mois), *pa iéié* (23° mois et suiv.).
parapluie. . .	sub.	pi, api	api	api	papi	papapi	apapi	
pardon. . . .	sub.		padon	padon	padon	padon	padon	Dit quand, en passant, elle dérange quelqu'un ou quelque chose.
parti.	part.	pa, pati	pati	pati	pati	pati	pati	
partir	v.						pa	Monsieur part : *meseu pa.*
partout. . . .	adv.					patou	patou	Quand, par exemple, elle ne retrouve pas quelque chose, elle dit : Suzanne a cherché partout : *zazan a chèché patou.*

MOTS.	NATURE des mots.	12° — 19° MOIS.	20° MOIS.	21° MOIS.	22° MOIS.	23° MOIS.	24° MOIS.	EXPLICATIONS.
pas	adv.	pa	pa	pa	pa	pa	pa	*Pas* bon, *pas* mouillée, Suzanne n'en veut *pas*, ce n'est *pas* la peine, etc.
passer	v.					paté, pasé	pasé	Passer ; passe (impér.) : *pa* (24e mois).
patau	onom.				patô	patô	patô	Dit en entendant passer une troupe de cavaliers.
pâté.	sub.	pâté	pâté	pâté	pâté			Tas de sable formé à l'aide d'un seau, puis, en outre, sorte de pâtisserie.
pâtissier . . .	sub.				paté	paté	pati	
patte.	sub.		pa		pa	pa	pa	Dit seulement d'abord pour les bêtes, employé aussi, à partir du 23° mois, dans le sens de main.
peau.	sub.					pô	pô	Peau des fruits.
pêche	sub.					fè		Le fruit.
peigne. . . .	sub.	pè	pè		pè	pèm	pèm	
peigner. . . .	v.				pè	pèm	pèm	Peigne Suzanne ; Suzanne se peigne.
peine	sub.				pè	pin	pèm	Ce n'est pas la peine : *pa pè* (22° mois), *pa pèm* (24° mois).
pelle.	sub.	pépé	pé	pè	pè	pè	pè	
peloton. . . .	sub.			poton		poton		Peloton de fil, de laine, etc.
pendule . . .	sub.			badu		padu	padu	
perdu	part.			pèdu	pédu	pédu	pédu	
perroquet. . .	sub.		té		ké	aké	aké	
persil	sub.				pati	pati	pasi	
peser	v.						vezé, pezé	Peser; pèse (impér.) : *vè*.
pet	sub.							

						peu	peu	Un peu, dit en demandant certaines choses à table : un peu de pain : *a peu pin.*
peur.	sub.					peu	peu	
pharmacien. .	sub.						tamatiin	
photographier	v.						fi	Photographier, tu photographies.
pied.	sub.	pé	pé	pé	pè	pié	pié	
pieu.	sub.						pieu	Le lit ; au pieu : *a pieu;* mets Marcelle au pieu : *mè masè a pieu.*
pigeon. . . .	sub.		bo-ion		bejon	bejon	bejon	
pincettes. . .	sub.						pinsè	
pipe.	sub.						pi	
pipi	sub.	pipi	pipi	pipi	pipi	pipi	pipi	
piquer. . . .	v.			pi		pi	pi	Ça pique : *a pi.*
piton.	sub.						peton	Le nez.
placard. . . .	sub.				pata	pata	pata	
place.	sub.					pa	fa	En place : *a pa* (23e mois), *an fa* (24e mois).
planche . . .	sub.					pan	fam	
plateau. . . .	sub.						patô	
plein.	adj.						pin	
pleurer. . . .	v.			peu	peu	peu	peu	Marcelle pleure : *masè peu.*
pleuvoir . . .	v.	peu	peu	peu	peu	peu	peu	Il pleut : *a peu,* puis *i peu.*
pliant	adj.				beian	beian	veian	Employé substantivement : espèce de siège.
plier.	v.						beié	Plier, plié.
plumeau. . .	sub.				mô	mô	mô	
plus.	adv.	pu	pu	pu	pu	pu	pu	Dit lorsqu'elle ne veut plus, ou qu'il n'y a plus de quelque chose.
poche	sub.				po	po	po	
poêle.	sub.						poi	Calorifère.
poids.	sub.				pa	pa	pa	Ce qui sert à peser.
poignée . . .	sub.				magné	magné	magné	Ce qui sert à tenir le fer à repasser.
poire.	sub				pa	poi	poi	Fruit et instrument pour lavement.
poireau. . . .	sub.				paô	paô	pâo	

MOTS.	NATURE des mots.	12e — 19e MOIS.	20e MOIS.	21e MOIS.	22e MOIS.	23e MOIS.	24e MOIS.	EXPLICATIONS.
pois.	sub.				pa	pa		
poisson. . . .	sub.	paton	paton	paton	paton	paton	pason	
poivre. . . .	sub.				poi		poi	
pom.	onom.	pom	pom	pom	pom	pom	pom	Dit quand elle tombe.
pomme. . . .	sub.	po	po	po	po	po	po *et* pom	Pomme de terre : *po tè;* à partir du 23e mois ce mot désigne aussi le fruit nommé, dans le 24e mois, *pom.*
porte.	sub.	popo	po	po	po	po	po	
porte-monnaie	sub.	méné	moné	moné	moné	mamoné	mamoné	
porte-plume. .	sub.					pum	pum	
porter. . .	v.	poté	poté	poté	poté	poté	poté	Porter, porté, dit pour demander à porter quelque chose ou à être portée.
poste.	sub.			po	po	po	po	Bureau de poste.
pot	sub.	popo	popo	po	po	po	po	Pot de chambre.
potiche. . . .	sub.		poti	poti	poti	poti	poti	
potin.	sub.						potin	Tapage; ne pas faire de potin (dit quand sa sœur dort): *pa fè potin.*
poudre. . . .	sub.					pou	pou	Poudre d'amidon.
pouf.	sub.						fouf	Tabouret.
poule	sub.			pou	pou	pou	pou	Dit pour la volaille vivante.
poulet. . . .	sub.						poulé	Dit pour la volaille servie sur la table.
poupée. . . .	sub.	pépé	pépé	pépé	poupé	poupé	poupé	
poupoule. . .	mot		poupou	poupou	poupou	poupoul		Terme de caresse à l'égard de sa mère.
pour.	prép.			pa	pa	pou	pou	Pour toi : *pa ta*

prêt.	adj.					pè	pè	Prêt, prête (dit quand on a fini de s'habiller ou de l'habiller pour sortir).
prêter	v.		pè	pè	pè	pè	pè	Prête (impér.), employé dans le même sens que « donne ».
promener. . .	v.				mené	mené	mené	Aller promener.
prune	sub.				pum			
pruneau . . .	sub.					nô	punô	
pu.	part.				pu	pu	pu	Suzanne n'a pas pu : *a pa pu.*
puer.	v.	pu	pu	pu	pu	pu	pu	Ça pue : *a pu.*
puis.	adv.					pi	pi	Dit, quand on s'est arrêté, pour que l'on continue soit à chanter, soit à raconter.
quatre	adj.						tat	Il est quatre heures (dit, dans l'après-midi, quand elle a envie de goûter) : *è tat eu.*
queue	sub.		teu	teu	teu	teu	keu	
quinquina . .	sub.					nia	na	Vin de quinquina.
quiqui. . . .	mot	titi						Terme de plaisanterie dit, par exemple, pour se faire poursuivre par sa mère ou par moi.
quoi.	pron.						toua	Employé seul d'une manière interrogative pour faire répéter ce qu'on vient de dire.
radis.	sub.	dadi		dadi	dadi			
raisin	sub.			ian	dzin	ézin	ézin	
ramasser. . .	v.				ama	apasé	amasé	Ramasse (impér.); puis, en outre, à partir du 23e mois, ramasser.
ramoneur . .	sub.				amoneu	amoneu	amoneu	
ran-tan-plan .	onom.			apan	apan			Dit en entendant battre le tambour.
râteau. . . .	sub.			tatô	tatô			
refroidir . . .	v.				abodi	abodi	abodi	Refroidir, refroidi.

MOTS.	NATURE des mots.	12° — 19° MOIS.	20° MOIS.	21° MOIS.	22° MOIS.	23° MOIS.	24° MOIS.	EXPLICATIONS.
regarder . . .	v.	dadé	dadé	dadé	dadé	dadé	dadé	Regarder la lune : *dadé a u;* regarder dans la rue (dit pour qu'on la mette à la croisée) : *dadé da u;* regarde (impér.) : *da* (22° mois et suiv.).
remuer. . . .	v.				mu	mu	mu	Elle remue : *a mu;* Marcelle remue : *masè mu* (23° mois et suiv.).
repasser . . .	v.				apaté	apaté	apasé	Repasser (passer un fer sur du linge).
retrousser . .	v.						tsé, sôsé	Retrousser, retroussé.
réveillé. . . .	part.					avéié	avéié	
revenir . . .	v.						amoni	Revenir.
revenu. . . .	part.					amonu	amonu	
revoir	sub.		ava	aba	ava	ava	avoi	Au revoir (dit quand elle s'en va ou à quelqu'un qui s'en va).
rhume. . . .	sub.					um		
rideau	sub.					dôdô	dô	
rien	sub.				iin	iin	iin	Rien du tout : *iin tu tou.*
rire	v.						i	Marcelle rit : *masè i.*
riz.	sub.						i *et* ri	Riz au lait : *i ô lè.*
robe.	sub.		bo	bo	bo	bo	bo	
Robin	n. pr.					abin	abin	
rond.	adj.					on	on	Employé aussi comme substantif pour désigner le rond de serviette.
roter.	v.					o	oté	Marcelle rote : *masè o;* puis, en outre, roter (24° mois).
rouge	adj.		jon	jon				

sable.	sub.	ta	ta	ta	ta			
sabot.	sub.						bavo	Sorte de toupie.
sac	sub.			ta	ta	ta		
sage.	adj.				ta		sa	
saigner. . . .	v.					sè	sèm	Ça saigne (après s'être écorchée, par exemple) : *sa sèm.*
salade	sub.	da	da	da	da	da	da	
sale	adj.		ta	ta	ta	sa	sa	
saleté	sub.	taté	taté	taté	taté	taté	sasé	Dit, par exemple, en désignant une tache faite sur la nappe.
salle à manger	sub.						amagné	
sapristi. . . .	int.				apeti	apeti		Employé comme jurement.
saucisson. . .	sub.	toti	toti		tôton	son	son	
sauter	v.			tôté	tôté	tôté	tôté	Sauter.
savon	sub.	mné, mené	bavon	bavon	bavon	vavon	vavon	
savonner. . .	v.						amoné	Savonner, savonné.
seau.	sub.	tô	tô	tô	tô	sô	sô	
sec	adj.						sè	C'est sec : *è sè.*
sécher	v.	tété			sè	sè	chéché	Sécher (dit en tenant un linge, par exemple, déplié devant le feu); puis, en outre, ça sèche : *sa sè* (24e mois).
Seine	n. pr.					sèm	sèm	La Seine : *a sèm.*
sel.	sub.	té	té	té	té		sé	
sentir	v.				tati	tati	sati	Sentir; puis, en outre, sens (impér.) : *san* (24e mois).
serviette . . .	sub.		ba-ié	vavé	vavé	vavé	vavé	Dit pour le linge qui sert à la toilette et à table.
si	adv.	ti	ti		ti	si	si	Employé seul comme particule affirmative.
siffler	v.			fi	fi	fi	fi	Siffle (impér.) : papa siffle.
sifflet	sub.		pé		fé	fé		
singe.	sub.			tin	sin	sin	sin	
sirop.	sub.						zô	

MOTS.	NATURE des mots.	12° — 19° MOIS.	20° MOIS.	21° MOIS.	22° MOIS.	23° MOIS.	24° MOIS.	EXPLICATIONS.
sœur.	sub.					seu	seu	
soif	sub.				fa	fa	foif	Suzanne a soif : *ia-ian a fa.*
soldat	sub.		da	da	da	da	dza	
soleil.	sub.			iè			zè	
sonner. . . .	v.						som	On sonne (dit quand elle entend le timbre de l'appartement).
sortir	v.					so	so	Sors (impér.), dit quand elle veut la place que l'on occupe.
sou	sub.			tou	tou	tou	sou	Désigne toutes les pièces de monnaie.
souffler . . .	v.				fé	fé	fé	Souffler.
soulier . . .	sub.	o-ié	o-ié	bo-ié	beié	bezé	bezé	
soupe	sub.		pou	pou	pou	fou	fou	
sucre	sub.			tu	tu	tu	su	
sucré	part.						tuté	Pas assez sucré : *pa asé tuté.*
sur	prép.						tu	Sur le lit : *a tu li* (alors que *le lit* est dit *a li*).
Suzanne . . .	n. pr.	ia-ia	ia-ia	ia-ian	ia-ian	zazan	zazam	Elle dit aussi *ia-io,* correspondant à Suzon.
table.	sub.	ta	ta	ta	ta	ta	tab	
tablier. . . .	sub.	ié	beié	beié	beié	abeié	abelé	
tambour . . .	sub.			abou	abou	abou		
tante.	sub.		tan		tan	tan	tan	
tapis.	sub.		api	api		api	api	
tard	adv.				ta	ta	ta	Il est tard (dit le soir quand elle a sommeil) : *è ta.*
tartine. . . .	sub.		tati	tati	tati	tatim	tatim	

temps	sub.						tan	Tout le temps : *tou tan ;* je n'ai pas le temps : *pa tan.*
tenir.	v.			tiin	tiin	tiin	ni	Tiens (impér.), dit dans le même sens que « prends », et aussi comme exclamation marquant l'étonnement; je la tiens bien : *la tiin biin;* en outre, à partir du 24e mois, tenir : *ni.*
terre.	sub.	tè	tè	tè	tè	tè	tè	Par terre : *pa tè ;* pomme de terre : *po tè.*
tête	sub.					tè	tè	
téter.	v.					tété	tété	Téter; Marcelle a tété : *masè a tété ;* tette (impér.) : *tè.*
thé	sub.	tété, té		té	té	té	té	Désigne la boîte qui contient le thé et l'infusion elle-même.
théière. . . .	sub.					iè	iè	
thermomètre .	sub.						tomomé	
tien	adj.			tian	tiin	tiin	tiin	La tienne : *a tian.*
timbale. . . .	sub.						aba	Gobelet.
timbre. . . .	sub.			tin	tin	tin	tin	Sonnette et timbre-poste.
tiroir.	sub.					voi	voi	
toi.	pron.			ta	ta	ta	ta	Pour toi : *pa ta.*
tomate. . . .	sub.			ma	ma	ma	ma	
tomber. . . .	v.		bé	bé	bé	bé	abé	Tomber, tombé.
tonneau . . .	sub.			nônô	nô	nô	nô	
tonnerre . . .	sub.		né	né	nè	nè		
torchon . . .	sub.	toton	ton	ton	ton	son	chon	Dit pour les linges qui servent à essuyer le parquet, les meubles, les divers objets de ménage.
toujours . . .	adv.						toujou	La porte est toujours fermée : *a po toujou mamé.*
tourner . . .	v.				toum	toum	toum	Tourne (impér.), dit pour qu'on la change de côté quand elle est couchée.

MOTS.	NATURE des mots.	12° — 19° MOIS.	20° MOIS.	21° MOIS.	22° MOIS.	23° MOIS.	24° MOIS.	EXPLICATIONS.
tousser. . . .	v.					tou	tsou	Suzanne tousse : *zazan tou.*
tout	sub.	tou	tou	tou	tou	tou	tou	Employé seul quand, par exemple, elle a sorti tous ses jouets du panier où on les met; rien du tout : *iin tu tou*, pas chaud du tout : *pa chô tu tou* (24° mois).
tramway. . .	sub.		mamé	mamé	mamé	mamoué	mamoué	
travailler. . .	v.				abeié	aba-ié	aba-ié	Travailler; Suzanne travaille : *ia-ian ava* (22° mois et suiv.).
tremper . . .	v.						apé	Tremper (du pain dans le vin).
trognon . . .	sub.		gnognon	gnognon	gnognon	gnon	gnon	Désigne la partie dure de la salade.
trois.	adj.					ta	ta	
trompe. . . .	sub.						tom	Dit à propos de l'éléphant.
trop	adv.					to	to	Trop chaud : *to tô;* j'en ai trop : *an è to.*
trou	sub.	tou	tou	tou	tou	tou	tou	Employé d'abord pour désigner son nombril, puis, en outre, à partir du 23° mois, dans le sens propre.
trouvé. . . .	part.						vé	
tu.	pron.		tu	tu	tu	tu	tu	Entends-tu (20° mois)? viens-tu (21° mois)? veux-tu (22° mois)? où es-tu (24° mois)?
tuer.	v.						té	Tuer la mouche : *té a mou.*
un.	adj.	a	a	a *et* un	a *et* un	a *et* un	a *et* un	Un peu : *a peu* (19° mois); un oignon : *un gnognon* (21° mois); une : *um* (23° mois)

veau.	sub.		vô	vô	vô	vô	vô	Employé d'abord pour désigner tous les plats de viande (20e mois), puis réservé au rôti de veau.
venir.	v.			ta	ta	viin	meni	Viens-tu : *ta tu* (21e mois et suiv.), *viin tu* (23e mois et suiv.); en outre, à partir du 24e mois, venir : *meni*, et viens (impér.) : *viin*
vent.	sub.			van	van	van		
venu.	part.				menu	venu		
verre.	sub.	vè	vè	vè	vè	vè	vè	
verser . . .	v.					bezé	vasé	Verser (dit pour vider un récipient quelconque et aussi, à table, pour qu'on lui remplisse son verre); en outre, verse (impér.): *vè* (21e mois).
vert.	adj.		vè	vè	vè	vè	vè	
viande. . . .	sub.			van	van	van	vian	
Victorine. . .	n. pr.			a-ine	ta-im	ta-im	ta-im	
vide.	adj.					vi	vi	
vieux.	adj.						vieu	Mon vieux : *ma vieu*, terme de plaisanterie comme barbouillon, Gugusse, Mayeux, moineau.
vilain	adj.			ba-iin	ba-iin	ba-iin	velin	Dit quand on lui refuse quelque chose ou qu'on la gronde.
vin	sub.		vin	vin	vin	vin	vin	
violet	adj.		o-ié, io-ié	io-ié	io-ié	io-ié	io-ié	Désigne, employé seul, des jetons violets, et, sous la forme *a io-ié* (les violets), une collection de jetons de diverses couleurs.
violon	sub.						o-ion	
vite	adv.				vi	vi	vi	Courir vite : *tou vi*.
voilà.	prép.		boi-ia	vala	vala	vala	voila	Employé seul en présentant, par exemple, quelque chose qu'on lui a demandé; employé aussi

MOTS.	NATURE des mots.	12° — 19° MOIS.	20° MOIS.	21° MOIS.	22° MOIS.	23° MOIS.	24° MOIS.	EXPLICATIONS.
								avec un autre mot : « Voilà papa », dit, par exemple, quand je rentre.
voilette. . . .	sub.		ba-iè			balè	tolè	
voir	v.			va	va	va	va	Voir ; vois-tu : *va tu ;* vois (impér.) : *va ;* voyons (impér.) : *voion.*
voiture. . . .	sub.			batu	batu	bôtu	bôtu	
voler.	v.						vo	La sale mouche vole : *sa mou vo.*
vomir	v.						vomi	Vomir, Marcelle vomit.
vouloir. . . .	v.		veu	veu	veu	veu	veu	(Suzanne) en veut : *a veu ;* en veux-tu ? *a beu tu ?* puis *a veu tu ?* (22e mois et suiv.)
vrai	adj.	vè	vè	vè				Employé adverbialement pour appuyer une affirmation.
vu.	part.			vu	vu	vu	vu	As-tu vu ? *a vu ?* tu as pas vu ? *a pa vu ?*
y	adv.	i	i	i	i	i	i	Ça y est : *a i è ;* maman n'y est pas : *maman i è pa.*

	TOTAL DES MOTS.	Substantifs.	Noms propres.	Articles.	Adjectifs.	Pronoms.	Verbes.	Participes.	Adverbes.	Prépositions.	Conjonctions.	Interjections.	Onomatopées.	Autres mots.
12e — 19e mois. . . .	174	108	8	1	7	2	15	3	11	3	»	7	4	5
20e mois	254	162	6	1	14	3	28	4	13	5	1	7	4	6
21e mois	352	214	12	1	23	4	48	12	15	6	1	7	5	4
22e mois	457	270	16	1	25	4	78	16	21	7	1	8	6	4
23e mois	555	321	26	1	36	6	92	20	25	7	2	8	5	6
24e mois	668	369	29	1	45	8	130	25	30	9	3	7	5	7
Total à 2 ans	739	420	33	1	46	8	136	29	30	9	3	9	6	9
1er jour du 20e mois. .	95	56	3	1	4	2	8	3	7	2	»	4	2	3
— 21e mois. .	133	76	4	1	9	2	17	3	8	3	1	3	2	4
— 22emois . .	170	98	3	1	12	3	25	5	9	2	1	4	4	3
— 23e mois. .	212	121	5	1	18	3	39	6	11	3	»	1	2	2
— 24e mois. .	255	136	8	1	23	4	49	9	15	5	1	1	1	2

Pendant le 12e mois, il a été employé, à ma connaissance, 4 mots; pendant le 13e, 5; pendant le 14e, les 4 mots du 12e, le nouveau mot du 13e et 4 autres, en tout 9; pendant le 15e, ont dû être employés les 9 mots des trois mois précédents, moins « Eugénie », qui, ajoutés à 7 mots nouveaux, donnent pour le mois un total de 15; je ne puis préciser le nombre des mots employés pendant les 16e, 17e, 18e et 19e mois, n'ayant noté pour chacun de ces mois que les mots qui n'avaient pas encore été inscrits : il y a eu 21 mots nouveaux dans le 16e mois, 53 dans le 17e, 27 dans le 18e et 57 dans le 19e.

Les différentes espèces de mots ont été remarquées dans l'ordre suivant : nom, interjection, participe, adverbe, verbe, préposition, article, adjectif, pronom, conjonction. Pour établir cette classification, ont été laissés de côté les mots : « non » et « attends » ; si l'on tient compte du premier, l'adverbe doit venir en deuxième ligne ; si on considère le second comme un verbe plutôt que comme une sorte d'exclamation, le verbe doit venir en troisième ligne.

ERRATUM

A corriger dans le fascicule précédent :
Page 252, neuvième mot du 24e mois, lire : *bo-iè*, ou lieu de *boiè*.

LE JOUEUR ET LE ROI

CONTE HINDOUSTANI (DAKHNÎ)

En mettant en ordre des papiers qu'il avait rapportés de Karikal en 1861, mon père y a trouvé dernièrement le conte que je transcris ci-après. Il l'avait pris comme un spécimen d'écriture hindoue; c'est du *nastaᶜliq* ordinaire, très lisible : je le reproduis exactement. Le conte, qui est en hindoustani du Décan (*dakhnî*) ,m'a paru intéressant au double point de vue de la linguistique et du folk-lore.

J'ai transcrit les voyelles suivant l'orthographe généralement adoptée pour le sanscrit; les consonnes arabo-persanes sont représentées de la façon suivante : *b, p, t, ts, j, c,* h, kh, *d, ẓ, r, z, s, ṣ, ç, ẕ,* t, z̄, g, *f, q, k, g, l, m, n, h;* les cérébrales *ṭ, ḍ, ṛ; élif* et *aïn* par la voyelle jointe (avec l'esprit rude pour *aïn*); *wé* et *yé* par *w, û, ô,* et *y, ê, î,* suivant la prononciation; *n* final représentant l'*anusvâra* par m romain.

J'ajoute quelques observations grammaticales.

Êk rôz êk bâdṣâh ûpar · âpnî mahâpurî kê
Un jour un roi au-dessus de-soi palais de

bâiṭhâ thâ Êk ṣakhç kô nîcê dîwâr kê khaṛâ
assis été Un individu à au-dessous mur de debout
hûâ dêkhiyâ kî êk murg hâth mêm pakarkô
devenu vu que un coq main dans ayant-pris
dêkhâtâ thâ Bâdṣâh ûskêtâin bôlâyâ âur
montrant été Roi lui-à fait-appeler et
pûchiyâ kiswâstê murg kô mujhê dêkhâtâ hâi tû
demandé quoi-pour coq à à-moi montrant et tu
Kahâ Âi çâhib sât êk ṣakhç kê taraf
Dit ô Seigneur en-compagnie un individu de place
sê huzrat kî ṣart kiyâ mâim âur yih murg khêl mêm
en Majesté de enjeu fait moi et ce coq jeu dans
pâyâ mâim âur wâstê sâhib kê lâyâ hûm mâim
obtenu moi et en-faveur Seigneur de porté suis je
Bâdṣâh khûṣ hûâ âur ûs murg kô bâwarci khânê
Roi content devenu et ce coq à cuisinier maison
kô bhêjiyâ Baʿad âz tîn rôz kê phêr ô
à envoyé Ensuite ces trois jours de de-nouveau cet
ṣakhç âgê bâdṣâh kê êk bâkrâ lâyâ âur
individu en-présence roi de un chevreau porté et
kahâ kî I bhî nâm sê ûs huzrat kê khêl mêm
dit que ceci aussi nom au cette majesté de jeu dans
pâyâ mâim Badṣah ûskêtâin qabûl kiyâ Tînwên
obtenu moi Roi cela-à consentement fait Troisième
bâr âgê bâdṣâh kê gayâ âur êk ṣakhç dûsrê
fois au-devant roi de allé et un individu deuxième
kô sât âpnê kê gayâ Jab bâdṣâh ûskêtâin
à en-compagnie soi de allé Quand Roi lui-à

khâlî *hâth dêkhiyâ âur pûchiyâ kî kiswâstê âyâ*
vu main vu et demandé que quoi-pour venu
tû âur mêrêtâin kuc naîm lâyâ tû ᶜarz kiyâ
toi et moi-à q.q.chose non porté toi Réplique fait
kî huzrat kî taraf sê sât is ṣakhç kê
que Majesté de place en en-compagnie cet individu de
dô hazâr rûpiyê kî ṣart kiyâ mâim âur khêl mêm
deux mille roupies de enjeu fait moi et que dans
pâyâ (1) *mâim ab î ṣakhç wâstê*
perdu moi maintenant cet individu en-faveur
pâisôm kî âgê huzrat kê lâyâ hâi Bâdṣâh
monnaies de au-devant Majesté de porté est Roi
muskurânâ kiyâ âur ûskêtâin pâisê bakhṣiyâ âur
sourire fait et lui-à monnaies accordé et
farmayâ kabhî mêrê taraf sê sât kisî kê
ordonné jamais de-moi place en en-compagnie q.q'un de
mat khêl âur ṣart mat kar dûsrê bâr têrê sê
non joue et enjeu non fais deuxième fois toi de
kuc nâ lêûmgâ âur tujhê kuc nâ dêûmgâ
q.q. chose non prendrai et à-toi q.q. chose non donnerai
mâim.
moi.

Particules, prépositions, suffixes grammaticaux. — On remarquera : 1° l'allongement des voyelles dans *kî* (ki) « que » de liaison, *ûs* (us) « ce-là », *ô* (*wuh*) et *î* (*yih*) « ce-là » et « ce-ci », *âpuî* (*apuî*) « de soi », *nâ* (na)

(1) Par erreur pour *khôyâ* ou *khô diyâ* « perdu ».

« non, ne pas » ; — 2° la suppression du *hé* ou de l'aspiration dans *sât* (*sâth*) « avec, en compagnie » et *naîm* (*nahîm*) « non ».

Formes verbales. — Les deux futurs *lêûmgâ* et *dêûmgâ* « (je) prendrai » et « (je) donnerai » au lieu des classiques *dûmgâ*, *lûmgâ;* — les passés en *iyâ* pour *â: dêkhiyâ* « vu », *pûchiyâ* « demandé », *bhêjiyâ* « envoyé » et *bakhṣiyâ* « accordé », pour *dêkhâ, puchâ, bhêjâ*, *bakhṣâ*.

Au point de vue syntactique, on notera le rejet après le verbe et à la fin de la phrase du pronom sujet. Dans les locutions prépositives, l'adverbe est placé toujours devant le substantif et la préposition après. La construction inverse avec *nê* n'est pas employée.

Voici la traduction correcte du texte :

« Un roi était un jour assis sur la terrasse de son palais. Un homme vint s'arrêter au pied du mur (de la terrasse) et (le roi) vit qu'il lui montrait un coq qu'il tenait à la main. Le roi fit venir cet homme et lui demanda : « Pourquoi « me fais-tu voir ce coq? » — « Sire », répondit-il, « j'ai « joué avec quelqu'un au nom de Votre Majesté, j'ai gagné « ce coq, et je le lui apporte ». Le roi, satisfait, fit porter le coq à la cuisine. Trois jours après, le même individu revint trouver le roi en lui apportant un chevreau et en disant : « J'ai gagné aussi ceci pour Votre Majesté ». Le roi accepta (le chevreau). L'individu revint une troisième fois; il amenait un autre homme avec lui. Le roi, lui voyant les mains vides, lui demanda : « Pourquoi es-tu « venu sans rien m'apporter? » — « J'ai joué avec cet « homme », répondit-il, « au nom de Votre Majesté, deux

« mille roupies et je les ai perdues ; j'ai amené cet homme « devant Votre Majesté pour qu'elle le paie ». Le roi sourit, fit donner l'argent, et dit : « Désormais, tu ne joueras « plus en mon nom avec personne; une autre fois, je ne « prendrai rien de toi et je ne te donnerai rien ».

Julien Vinson.

PRECES SANCTI NERSETIS CANTABRICE

Au mois de juin dernier, on vendait, à Paris, à la salle Silvestre, une collection composite de livres de linguistique. Les cent premiers numéros étaient formés par des livres et des manuscrits basques qui avaient appartenu à M. J.-A. Serpeille, un Parisien bien connu dans le pays basque. M. Serpeille tenait la plupart de ces livres et de ces manuscrits de Chaho, l'écrivain « navarrais », qui a joui, de 1834 à 1852, d'une certaine notoriété comme linguiste, comme philosophe et comme journaliste. Rentré dans la vie privée et dans l'obscurité après le coup d'État, il est mort à Bayonne en 1858 : c'est le premier, et jusqu'ici, le seul Basque qui ait été enterré civilement.

Quoi qu'il en soit, à la vente que je rappelle ci-dessus, je me suis rendu acquéreur de quelques papiers de Chaho. Entre autres œuvres inédites, j'y ai trouvé la traduction, que je reproduis ci-après, des *Prières de S. Nersès* en basque souletin ; j'ai scrupuleusement respecté le texte et l'orthographe du manuscrit autographe de Chaho, qui se compose de 14 feuillets, dont 13 sont écrits (au recto seulement). J. V.

1.

Fede bizibateki aïthorzen zutut, sinhesten eta adoratzen, Aïta, Seme eta Espiritu-Saintia ; hatsarre eta urhentze gabezko izatia ; Aïngurien eta ghizonen, eta gaïza ororen eghile, Kreazalia.

Ukhazu, Jauna, pietate zihauren kreatura eta obretzaz.

2.

Sinheste azkarbateki, aïthorzen zutut eta adoratzen, Arghi bakharra, zihaür berartan, hirourtarzun saïntia, Jinkotarzun bakotcha ; Egunaren eghile, gaïaren arghizalia ; hurrunt itzazu ene gogotik, bekhatiaren uduripenak, eta ene utsumentiaren odeï ulhunak ; bazter itzazu oraï danik ; amorekatik ene othoïziak izan ditian zure bihotzaren araü, eta houn etsi ditzazun ene galthouak.

Ukhazu, Jauna, nitzaz pietate, ezi bekhatore handibat nuzu.

3.

Gaganeko Aïta, Eghiazko Jinkoua, zougnek igorri beïtuzu ardi herratiaren oundouan, zure seme ezinago maïtia ; bekhatu eghin ukhen dit, Zeliaren contre ; hutsetan erori izan nuzu, zure tronouaren aïtzinian : har nezazu seme prodigoua bezala, eta bekhatiak bilaïzi naïan, hatsarreko arropa chouriaz besti nezazula.

Ukhazu pietate zure creaturees eta nitzaz ; ezi bekhatore handibat nuzu.

4.

Jinkouaren seme, Jinko eghiazkoua ; aïtatik sorthu izan ziradiana ; Maria birgina saïntiaren sabelian, gure arraerostiagatik khorpitz eta araghi hartu duzuna ; khurutchian itzaturik, ghero ehortzirik, hiletarik phizturik, eta Aïtaganat igaïn iran ziradiana ; bekhatu eghin dit, Zeliaren countre eta zure beghien aïtzinian : nitzaz othoï ohart zite,

ouhouïn penitentaz bezala, zure erresouman sarthuko ziradianian.

Uhkazu pietate zure obretzaz eta nitzaz ; ezi bekhatore handibat nuzu.

5.

Jinkouaren Ezpiritu, eguiazko Jinkoua ; Jordaneko uthurriala eta zenaklietara eraïtzi ziradiana ; batheïuko houretzaz arghitu eta chahatu ukhen naïzuna ; bekhatu eghin dit zeliaren kountre ; zure inspirazioniari buhurri iran nuzu : garbi nezazu berri-berritan, zure Apostoliak susko mihilibatieki (*sic*), chahutu eta garbitu zuntian bezala.

Ukhazu pietate zure obretzas eta nitzaz ; ezi bekhatore handibat nuzu.

6.

Bethierezko natura divinoua, bekhatu eghin dut zure kountre, gogoz, bihotzez eta khorpitzez : etzitiala othoï orhit ene oraï-artinoko bekhatiez, zure izen saïntiaren amourekati.

Ukhazu pietate zure obretzaz eta nitzaz ; ezi bekhatore handibat nuzu.

7.

Beghi zorrotz, gaïza ororen ikhouslia, zure kountre bekhatutan sarthu nuzu gogoz, elhez eta obraz ; borra itzazu nitan, ene bekhatiak ezari ukhen zutian herecha eta segnaliak ; ene izena aldiz izkiriba bizizko libru saïntian.

Ukhazu pietate zure creatureez eta obretzaz, eta nitzaz ; ezi bekhatore handibat nuzu.

8.

Gordezko phensamentu ororen ikherzalia ; zure kountre bekhatu eghin ukhen dit, nahiz edo nahigaberik, jakinez edo jakingaberik : oghendant nuzu, othoï ene bekhatiak pharka itzadazu, ezi ene batheïuko sortzapen-berriaz gheroz, thaïgabe zure Jinkotarzuna ofensatu ukhen dit, egunez egun, araghiaren eta khorpitz ororen indar gaïchtouaz.

Ukhazu pietate zure creatureez eta nitzaz ; ezi bekhatore handibat nuzu.

9.

Gaïza ororen beghiraria ; zure beldur saintia izan dadila ene beghirari ; ene beghiek ikhouz eztezen, ene beharriek entzun eztezen, behar eztenik ; ene ahouak erran eztezan ghezurrik ; ene bihotza eztadin izan bekhatiari injoghi ; ene eskiek eztezen obra gaïzkirik ; ene sankhouak eztitian ebil, bide chucheneti kampo, gal eta herrapidetan : guida itzazu ene urhatsak, ebil nadin zure manu saïntien araü.

Ukhazu, Jauna, pietate zure creatureez eta nitzaz ; zeren bekhatore handibat beniz.

10.

Su-khristo, bizi uthurria, phitz itzazu ene arima baïthan, zure amouriouaren garrak, zouïn mundialat ichouri beïtutuzu ; ene gogouaren eta khorpitzaren theïutarzunak erra ditzela, ene izpiritiak arghi, eta ene bihotzian zure jakitatiaren eta zuhurtarzunaren arghia phitz.

Ukhazu, Jauna, pietate zure creatureez eta ntzazi ; bekhatore handibat nizalakoz.

11.

Jesus, Aïtaren zuhurtarzuna, emadazut zure dohain ezinago preziousa, amourekatik ordu oroz obra hounetan ukhen dezadan gogoua, eta ezpiritia ; obra hounak laïda eta eghin ditzadan, zoure beghien aïtzinian. Beghira nezazu gaïtzetik ene phensamentu, obreghin eta eghinbidetan.

Ukhazu, Jauna, pietate, zure kreatureez eta nitzaz ; ezi bekhatore handibat nuzu.

12.

Jaüna, hounki eghile eta hounki ororen maïthazalia ; boronthate ororen jabe ziradiana ; enezazuba utz ene gogo gaichtouaren araü ebiltera, bena lagunt nezazu ghisaz noun, ountza denari buruz jarraiki dezadan bethiere zure boronthate saintiaren bidia.

Ukhazu, Jauna, pietate zure kreatureez eta nitzaz ; zeren bekhatore handibat beniz.

13.

Gagagneko erreghia, eghin izadazu zure erresouman jarghiabat, hitzaman duzun bezala zure haïtuzkouer ; gogort ezazu ene bihotza, bekhatia hastio eta hugu ukhen dezan ; izan zite haren amourio bakhotcha, eta zure boronthatiaz haren aïtziadaria.

Ukhazu pietate zure kreatureez eta nitzaz, ezi bekhatore handibat nuzu.

14.

Kreatura guzien beghirari eta bizitpidia, zure khurutche adoragarriaren segnaliaz eta itzalaz, beghira itzazu ene espiritia eta khorpitza bekhatiaren inganiouetarik, Debriaren inspirazionetarik, ghaïstouen khozutik, eta ene arima eta khorpitza ughurukitzen dutien etsaï orotarik.

Ukhazu pietate zure obretzaz eta nitzaz, ezi bekhatore handibat nuzu.

15.

Jesu-Khristo, diren guzien beghiraria, heda ezazu nitara zure itzala, egunaz eta gaïaz, ala izan nadin ene etchian jarririk, ala bidetan ebili, edo lo, edo iratzarririk, beldurrez khordoka nadin eta therebuka zure aïtzinian.

Ukhazu, Jauna, pietate zure kreatureez eta nitzaz ; bekhatore handibat nizalakoz.

16.

Jinko, adoratzen dudana ; zouinek zure eskia zabaltzez, zure miserikordiaren douhagnez kreatura guziak aberasten beïtutuzu ; ene arima zure eskietan diagozu ; gogo emazu ene ezpiritiaren eta khorpitzaren beharrune orori, bizitze llabur hountan eta bethierezko eternitatian.

Ukhazu pietate zure kreatureez eta nitzaz ; ezi bekhatore handibat nuzu.

17.

Artzaïn agudo, ardi herratiak korraletara bilzen dutuzuna, ghibel nezazu kostuma gaïchtouetarik ; eta indazut

inclinazione hoberik ; sar-eraz ezazu ene arima baïthan hilziaren egun eta oren lotsagarria, bethierezko suïaren izimentia, eta zeluko erresoumaren nahikuntia, amourekatik ene bekhatiaren dolumenaz harturik, enadin sekula bazter justiziaren bide chucheneti.

Ukhazu pietate zure kreatureez eta nitzaz ; ezi bekhatore handibat nuzu.

18.

Bizitze muga gabiaren uthurria, elkharaz itzazu ene bihotzetik eghiazko dolumenaren nigarrak, Maïdalenaren bihotzeti bezala ; mundu hountarik jelkhi beno lehen ene anima bere thonetarik chahaturik izan ahal dadin.

Ukhazu pietate zure kreatureez eta nitzaz ; ezi bekhatore handibat nuzu.

19.

Zuk, Jauna, zure miserikordiaren aberastarzunak ezku bethez barreïatzen dutuzuna, indazut eni grazia, eghiazko sinhestian eta obra hounetan bizi nadin ; eta zure odol eta khorpitz saintiaren komuniomaz izan nadin partheliant, zure gana hel aïtzinian.

Ukhazu pietate zure obretzaz eta nitzaz ; ezi bekhatore handibat nuzu.

20.

Jauna, hounki ororen uthurburia, indazut lagunetako aïnguru beghirari-bat ; ene arima bakian echeki dezan, eta

beghira nezan, ene urhatsetan, Gaïchtouak hedatzen deïtzan Sepphouetarik.

Ukhazu pietate, zure kreatureez eta nitzaz, bekhatore handibat nizalakoz.

21.

Khristo, arghi eghiazkoua ; eghizu, ene arimak merechi dezan, bostario handireki, zure loriaren arghiaren ikhoustia, zure ganat ene deïtzeko izentatu duzun egunian : eta haïduru nagouelarik zure azken agherziaren egun handia, jin artino, paüssa eta deskansa dadin, hounen eta zuhurren artian, haïen egonghia laketgarrietan.

Ukhazu pietate zure kreatureez eta nitzaz ; bekhatore handibat nizalakoz.

22.

Juge, buruzaghi chuchena, zure Aïtaren loriareki bizien eta hilororen jujatzera, eraitsiko ziradianian, othoï etzitiala sar judiziotan zure sehi serbutchariareki ; beua ifernietako suïetarik beghira nezazu, eta erakouts izadazu, Justouek eta Saïntiek bethierezko erresouman ukhenen dien bortarioua.

Ukhazu pietate zure obretzaz eta nitzaz ; ezi bekhatore handibat nuzu.

23.

Jinko erinago miserikordiousa, ukhasu pietate, zutan sinheste hartu dienetzaz, enetzaz baï etare bestenetzaz, ezagunetzaz eta bestetzaz, bizirik direnetzaz eta hiletzaz. Pharka itzazu ene etzaier eta isterbeghier eghin deïstaïen

gaïzkiak ; eta eghin gheï deïstaïenak empatcha ; zure miserikordia merechi ahal dezen.

Ukhazu pietate, kreatureez eta nitzaz ; zeren bekhatore handibat beniz.

24.

Jauna, arghiz eta loriaz beztiturik ziradiana ; beha zite zure zerbutchariaren othoïtziari, eta koumpli ezazu ene hobetan, zuri igorraïten dutudan deïthoriak ; hartzen dudalarik jakile eta arartekaritako, Jinkouaren ama, ezinago saintia, Joundane Jouhane Baütista, Sant Esteven, martyren artian lehena, San Gregori gure arghi eghilia, Apostolu Saintiak, Profeta, Doktore, Patriarka, Eremita, eta Bersinak, zelian eta lurrian diren Saïntu eta Saïnta ororeki.

Eta zuri aldiz, Hirurtarzun saïntia, eta ezin berhezia, loria eta adorazioniak, menderen mendetan.

Hala-biz !

A. Chaho.

BIBLIOGRAPHIE

Essai d'une bibliographie de la langue basque, par Julien Vinson. Paris, J. Maisonneuve, 1891, in-8°, xlviij-471 p., 12 fac-simile de titres.

L'ouvrage le plus important sur le basque est celui que vient de publier M. Vinson sous ce titre : *Essai d'une bibliographie de la langue basque par Jules* (1) *Vinson*. Paris, J. Maisonneuve, libraire-éditeur, 25, quai Voltaire, 1891, in-8° de xlviij-471 pages, avec 12 fac-simile de titres ou frontispices.

J'avais salué et loué à l'avance, dans l'*Introduction* du Bréviaire de Lescar, ce travail, préparé de longue haleine et mûri par des études et une science incontestable. Et certes, le travail de bibliographie proprement dite ne saurait être plus exact, plus minutieux, plus consciencieux. En ce genre, c'est un véritable chef-d'œuvre, et il sera difficile de mieux faire. Peu de choses à reprendre. A la page 55, à propos d'un catéchisme basque perdu, et qui devait être la traduction de l'ouvrage du jésuite Bayle (1598), M. Vinson dit : « Peut-être s'agissait-il tout simplement de la *Doc-*

(1) Julien, s. v. pl. — J. V.

trine du P. Materre ». Ce soupçon n'est qu'une inexactitude, car le P. Materre était franciscain, et les Pères jésuites ne s'occupèrent certainement pas d'un ouvrage fait en dehors de leur Compagnie. Pour ce qui est du P. Bernard Gasteluçar, auteur de l'*Eguia catholicac*, 1686, n° 39, je rappellerai ce que j'ai dit ici-même (*Rev. de Gasc.*, 1890, p. 348). Le P. Castelouzac fut expulsé de Bayonne avec ses confrères le 18 mai 1657.

Ne faisons pas de « critiques d'autant moins indulgentes qu'elles sont plus aisées », comme le dit M. Vinson lui-même dans sa préface. Donnons toutefois une idée complète de ce travail.

La préface est tout à fait extraordinaire, pleine d'idées et d'aperçus peu vulgaires. C'est une conversation sur mille choses, où M. Vinson, à propos de basque, évoque des souvenirs de toute espèce. On reproche aux prédicateurs du XVIe siècle d'émailler leurs sermons de textes hébreux et grecs. Ici, nous trouvons même des textes indiens et arabes, hiéroglyphes indéchiffrables, pour nous profanes, sans une traduction. Il faut la lire, cette préface, pour voir combien d'idées disparates (1) se heurtent à travers vingt-six pages. Vient ensuite une Note sur l'imprimerie et la librairie à Bayonne, puis des Additions et corrections. Dans le corps de l'ouvrage, on remarquera les articles sur Bernard d'Echepare, Liçarrague, Pouvreau (comment ce prêtre de Bourges est-il venu dans notre pays et a-t-il tant aimé la langue basque?), Axular, Belapeyre, Larramendi. Tout ce que l'on sait sur ces écrivains se trouve condensé en des pages nombreuses et bien tra-

(1) Sont-elles vraiment si disparates? — J. V.

vaillées. Les ouvrages sont rangés par ordre chronologique; les diverses éditions portent le même numéro suivi des lettres a, b, c. Est-ce une innovation heureuse? C'est plus commode pour l'auteur, qui ajoute ainsi facilement une fiche sans changer tous les numéros, mais on y peut trouver des inconvénients que je n'ai pas le temps d'exposer. Après de nouvelles Corrections et additions vient une table alphabétique des auteurs et traducteurs, une des lieux d'impression et de publication, enfin une table méthodique des sujets traités (1). L'utilité de cette dernière est contestable. Les divisions y ont quelque chose de factice et d'inexact. Par exemple, à la section *Sciences et Arts*, on trouve comme subdivision les *journaux* et les *calendriers!* Qui s'en serait douté? En réalité, de pareilles tables sont fort savantes, mais très compliquées. Pourquoi ne pas adopter plutôt la maxime : « faire simple »? Au risque de paraître rétrograde, je préfère les tables alphabétiques par noms d'auteurs et d'ouvrages.

Je regrette d'avoir à faire de très grandes réserves sur « l'esprit » de ce livre. Que demande-t-on à une bibliographie? Des renseignements et non des anecdotes plus ou moins scandaleuses, ni la critique d'opinions souvent fort respectables, ni l'expression froidement ironique d'un scepticisme désolant. *Non erat hic locus.* Que de découvertes j'ai faites à ce propos dans cette étude si méritoire à d'autres points de vue! Beaucoup de lecteurs seront froissés de voir le « sort impitoyable », par exemple, ou le « destin impitoyable » briser de chères existences. Tout le monde blâmera M. Vinson d'avoir traduit les strophes infâmes de

(1) Et une table analytique des notes et observations. — J. V.

B. d'Echepare, plus rabelaisien que le curé de Meudon, p. 5. Les Espagnols ne seront pas flattés d'entendre que leur pays « c'est la mort, le passé, la monarchie, la féodalité, la misère », et des Français nieront que nous soyons à la fois « la fortune, la démocratie, la république, la vie ». Pourquoi ces professions de foi dans un livre purement scientifique? Ce n'est pas là faire œuvre de bibliographie, mais de sectaire et d'homme de parti. Ça toujours été, je le sais, dans notre cher pays basque, le grand grief contre M. Vinson. On lui reprochait ses idées, moins que chrétiennes, et passablement (1) radicales. Pourquoi, une fois en passant, ne pas mettre un tel drapeau dans sa poche? Voilà beaucoup de taches qui arrêteront les hésitants. On n'aime pas à avoir un livre qui méprise ou tourne en ridicule tout ce qu'il y a pour nous de plus cher et de plus sacré, et, rien qu'au seul point de vue du succès de l'ouvrage, M. Vinson s'est fort trompé en se livrant à ces écarts d'imagination. Est-ce tout? Non, certes. Qu'on lise les notices sur l'abbé d'Iharse (2) de Bidassonet, sur B. d'Echepare, même sur Axular. Il y a fort à retrancher. M. Vinson a le cœur très tendre pour les ministres protestants, auxquels il donne à plaisir les titres de « vénéré » ou de « vénérable ». Sans doute, il fait l'éloge des « excellents curés » du pays basque; il me donne à moi-même des compliments, dont je le remercie bien sincèrement, mais il craint d'appeler les évêques « Monseigneur » et il leur dit « Monsieur » tout court, comme au grand siècle (?). J'ai même fait en ce genre une trouvaille qui m'étonne, mais que je crois devoir porter à la connaissance de mes lecteurs. M. Vinson

(1) Vous pouvez supprimer « passablement ». — J. V.
(2) D'Iharce. — J. V.

supprime trop souvent le titre de *saint* pour les personnages que l'Église honore; tout comme un brave homme de ma connaissance qui dit : « l'église Martin, Jacques, Louis », au lieu de l'église Saint-Martin, etc. Est-ce assez drôle! Qu'on prenne, par exemple, le n° 28, sur la *Philotée* de saint François de Sales. On ne trouve qu'une seule fois (1), en cinq pages, le titre de *saint* donné au grand évêque. Est-ce par hasard? Est-ce intentionnellement? *Dicant alii.* En tout cas, pour nous, c'est chose bizarre d'entendre parler de François de Sales et non de *saint* François de Sales. Niaiserie peut-être, comme les « niaiseries » que répète sur la franc-maçonnerie l'ouvrage qui est catalogué sous le n° 672. Enfin, comme spécimen des croyances de M. Vinson à la vie future, voici cette strophe d'un sonnet publié en basque à la mort de Manterola, basque espagnol de Saint-Sébastien : « Dans les Champs-Élysées, les grandes âmes se promènent en conversant l'une avec l'autre; au plus bel endroit ont coutume de se réunir les Basques, dont le premier est Dechepare » ; et surtout cette dernière phrase de la préface : « L'œil qui cherche à l'horizon la ligne imperceptible entre l'azur du ciel et l'azur de l'eau devine, au-delà, des espaces infinis ; et la pensée, concevant alors l'éternelle évolution dans le progrès universel, comprend que l'homme, que l'activité humaine n'est qu'un accident momentané, qu'une manifestation passagère de la substance immortelle ». Triste que tout cela !

J'avais fait une longue nomenclature de livres ayant trait au pays basque, à ses origines, à ses mœurs. Cela aurait pu servir pour l'ouvrage complémentaire que pré-

(1) Deux fois, s. v. pl. — J. V.

pare M. Vinson ; mais je me suis attardé outre mesure à signaler ces taches énormes d'un très beau livre, que j'ai cru de mon devoir de faire connaître à ceux qui désirent se procurer l'*Essai de bibliographie basque* du savant auteur. Peut-être trouverons-nous à compléter ailleurs ces quelques notes et cette insuffisante analyse.....

V. D. (1).

Parmi les divers articles qui ont été écrits jusqu'à ce jour sur ma *Bibliographie*, celui qui précède est certainement l'un des mieux faits et l'un des plus consciencieux. J'en remercie d'autant plus vivement son auteur, M. l'abbé V. Dubarat, aumônier du Lycée de Pau, qu'on ne lui avait point envoyé le livre et que le compte-rendu est par conséquent aussi spontané et aussi désintéressé que possible. Mais il me permettra de présenter à mon tour quelques observations.

Les critiques de M. Dubarat sont de deux sortes. Les unes ont trait directement à l'objet de l'ouvrage ; elles se réduisent à deux principales. M. Dubarat ne trouve pas bon le numérotage que j'ai adopté, dans lequel chaque ouvrage a son numéro spécial, les diverses éditions étant distinguées par des lettres de l'alphabet : *1. a*, *1. b*, etc. ; je suis, au contraire, persuadé que ce système est très clair et très commode. M. Dubarat regarde comme inutile la table méthodique des sujets ; elle m'a toujours paru absolument indispensable : on y trouvera facilement, pour

(1) *Revue de Gascogne*, numéro de juillet-août 1891, t. XXXII, livr. 7 et 8, p. 366 à 369 : *les études historiques dans le département des Basses-Pyrénées en 1890-1891.*

prendre l'exemple que cite M. Dubarat, les *journaux* ou les *calendriers* dans la section *Sciences et Arts*, pourvu qu'on ait eu soin de jeter les yeux sur le tableau des divisions qui est en tête de la table.

Les autres reproches que m'adresse M. Dubarat sont d'un caractère ésotérique, pour employer un mot à la mode ; ils visent la forme, le style, « l'esprit » de l'ouvrage. Il y a d'abord des questions de fait : M. Dubarat qualifie certaines réflexions de « déplacées », il s'étonne que j'appelle « Monsieur » les évêques ou que je ne dise pas toujours « *saint* Mathieu », « *saint* François de Sales ». La première remarque est un peu singulière sous la plume d'un prêtre, car on sait que ces Messieurs ont précisément l'habitude de remplir de professions de foi leurs ouvrages. D'autre part, je ne vois aucune raison spéciale pour dire « Monseigneur » ou « mon frère » à qui que ce soit, sur le terrain égalitaire de la république des lettres. Quant aux saints, il y en a pour qui cette appellation est consacrée par l'usage : saint Paul, saint Joseph, etc. ; pour d'autres, elle est certainement facultative et je me dispense alors de l'employer, car, à mes yeux, elle n'ajoute aucun mérite particulier au nom qu'elle précède : de ce nombre sont les personnages modernes que l'Église a canonisés depuis deux ou trois siècles, le pouilleux Labre, la bergère aux fleurs Germaine Cousin, le « grand évêque de Genève » qui habitait Annecy, et qui, suivant Tallemand des Réaux, trichait au jeu : — *quandoque bonus dormitat Homerus*.

M. Dubarat condamne vivement certains passages où j'ai rappelé des incidents fâcheux, des traits de mœurs de prêtres ou d'évêques du pays. Est-ce ma faute si ces

évêques ou ces prêtres n'étaient pas irréprochables? J'ai cru de mon devoir de faire connaître ce que l'on a jusqu'ici beaucoup trop cherché à dissimuler. J'aurais pu raconter bien d'autres choses encore ; ainsi, j'aurais pu prendre aux *Historiettes* tout ce qui regarde Bertrand d'Echaux, l'archevêque de Tours protecteur de cinq ou six écrivains basques, à qui Mme de Chevreuse extorquait des sommes considérables après lui avoir permis certains attouchements fort peu ecclésiastiques. Pour être évêque ou prêtre, on n'en est pas moins homme ; et je ne déteste rien tant que cette pudibonderie anglicane qui ferme les yeux pour ne pas voir ce que fait la main. Les traducteurs de Dechepare avaient omis huit vers que M. Dubarat qualifie d'infâmes ; le mot est peut-être un peu gros, mais, si j'ai cru devoir rétablir le passage, c'est qu'il donne une idée complète de l'œuvre du curé de Saint-Michel. M. Dubarat dit que tout le monde m'en blâmera ; tout le monde « clérical » peut-être, mais ce n'est pas là « tout le monde ». Le livre de Dechepare a été fait pour lui et pour ses amis ; il a été publié, évidemment à un petit nombre d'exemplaires, aux frais et par les soins de M. de Lehete, avocat au parlement de Bordeaux ; et ce livre, avec son mélange de religiosités édifiantes et de hardiesses amoureuses, est bien l'image de la haute société du temps où la foi la plus naïve s'alliait souvent à une incroyable dépravation.

C'est l'époque de la Réforme ; c'est le moment où écrivent Marguerite de Navarre, Boccace, B. des Périers, Béroalde de Verville et l'immortel Rabelais. M. Dubarat, dans un autre passage, appelle Dechepare le Rabelais basque ; il lui fait là un honneur que ce brave curé de campagne n'a certes point mérité. En tout cas, je proteste une fois de

plus contre cette manie des gens d'église de faire du mot « Rabelais » le synonyme d' « obscène ». Je ne prétends pas que Rabelais soit un modèle de style chaste et « convenable », mais s'il n'y avait que des obscénités dans son ouvrage, ce ne serait pas la grande figure que nous saluons comme un de nos précurseurs.

Au surplus, les réserves et les réflexions de M. Dubarat sont inspirées par cette prétention inconsciente à l'infaillibilité qu'on retrouve chez tous les prêtres. Il faut pourtant qu'ils s'habituent à ne plus se considérer comme des êtres privilégiés, possesseurs exclusifs de la vérité absolue et appelés à morigéner du haut de leur chaire les ignorants et coupables humains. Nous ne leur reconnaissons et ils n'ont certainement de ce chef aucun droit spécial. La religion catholique n'est, comme les autres, qu'un produit de l'organisme humain, qu'une doctrine philosophique fort discutable ; quant à nos opinions à nous, elles sont tout au moins aussi respectables que d'autres.

Une observation caractéristique de cet état d'esprit est celle que fait M. Dubarat, lorsqu'il croit découvrir mes croyances sur la vie future dans le sonnet mythologique, en style classique, que j'ai composé à propos de la mort de Manterola. A ce compte, Fénelon, qui a écrit Télémaque serait un abominable « païen » ! Un autre indice est l'interprétation de la comparaison que j'ai faite entre Hendaye et Fontarabie. Je n'ai certainement pas voulu opposer la France actuelle à l'Espagne actuelle ; pour qui connaît les deux villes dont je parle, il est tout naturel de voir dans l'une l'emblème du passé et de la Monarchie absolue et dans l'autre la figure de l'avenir et de la République progressive, indépendamment de toute idée de race ou de nationalité.

Au surplus, ma conclusion est qualifiée de « triste » par M. Dubarat. D'autres y ont vu un « honteux matérialisme », « un fatalisme décourageant », « un panthéisme mystique ». Tant il est vrai qu'avec des opinions préconçues et un esprit prévenu, il est difficile de saisir la pensée d'autrui ! J'ai seulement rapporté les réflexions que m'avait inspirées la contemplation de l'Océan, à l'embouchure de la Bidassoa, par une belle après-midi d'automne. Est-ce que, sur la mer, l'horizon ne fuit pas toujours ? est-ce qu'il ne donne pas, pour ainsi dire inconsciemment, l'idée d'une continuation, d'un prolongement indéfini ? est-ce qu'il ne fait pas comprendre la théorie évolutionniste ?

Mais il y a plus : l'étude du ciel étoilé, l'observation des astres et les résultats déjà acquis de l'analyse spectrale appliquée à l'univers infini, nous apprennent que partout rien ne se fait de rien, que partout des mondes meurent ou naissent, que partout la même matière évolue de la même façon le long des siècles innombrables. La lune n'est plus guère qu'un corps inerte et décrépit, Mars est sans doute plus avancé dans le cours de sa vie que la terre, Jupiter, au contraire, paraît en être encore aux premières phases de son existence ; notre Soleil, ainsi que certaines étoiles jaunes telles que la Polaire ou Arcturus, a atteint sa pleine maturité, tandis que les étoiles rouges, comme « d'Orion, sont déjà plus fatiguées et que les étoiles blanches, comme Sirius ou Véga semblent plus jeunes et plus ardentes. Puis, les comètes vaporeuses qui vagabondent à travers l'espace, les nébuleuses qui nous montrent la matière cosmique à divers états de concentration, ne confirment-elles par les observations premières ? « Ces étoiles », dit M. Janssen, « dont la fixité a été si souvent prise pour

le symbole de l'immuabilité elle-même », sont, elles aussi, « justiciables du temps » et éprouvent « les vicissitudes que toute vie porte en elle-même ».

« C'est ainsi », continue le même savant, « que la science ouvre de plus en plus à l'intelligence humaine le livre mystérieux et divin où est écrite l'histoire de l'Univers. Bientôt, l'homme le lira page par page. Il assistera à ces enfantements de mondes, à ces genèses de soleils, à ces splendeurs, à ces déclins, à ces cataclysmes gigantesques. Il s'élèvera plus haut encore et arrivera jusqu'à l'intelligence de ces lois éternelles qui président à l'alliance mystérieuse de la matière, de la force, de l'esprit, dans l'espace et dans le temps. »

Voilà, ce qu'est devenue la vieille formule : *cœli enarrant gloriam Dei ;* le mot « divin » n'est évidemment ici qu'une concession de forme, qu'une sorte d'amplification de rhétorique ; en le supprimant, rien n'est changé au sens du passage. C'est ainsi que la Science, bannissant loin de son domaine les hypothèses religieuses et les théories métaphysiques, conduit l'homme d'une main sûre à la découverte de la vérité.

Julien Vinson.

VARIA

THE SONG OF THE SHIRT.

With fingers weary and worn, with eyelids heavy and red, — A woman sat in unwomanly rags, plying her needle and thread : — Stitch, stitch, stitch! in poverty, hunger and dirt, — And still, with a voice of dolorous pitch, she sang the « song of the Shirt ».

« Work, work, work! while the cock is crowing a loof; — And work, work, work! till the stars shine through the roof. — It's, oh! to be a slave along with the barbarous Turk, — Where woman has never a soul to save, if this is Christian work!

« Work, work, work! till the brain begins to swim; — Work, work, work! till the eyes are heavy and dim. — Seam, and gusset, and band..... band, and gusset, and seam, — Till over the buttons I fall asleep, and sew them on in a dream!

« O men with sisters dear! o men with mothers and wives! — It is not linen you 're wearing out, but human creatures' lives! — stitch, stitch, stitch, in poverty, hunger, and dirt, — Sewing at once, with a double thread, a shroud as well as a shirt.

« But why do I talk of Death, that phantom of grisly bone? — I hardly fear his terrible shape, it seems so like my own.... — It seems so like my own, because of the fasts I keep : — Alas! that bread could be so dear, and flesh and blood so cheap!

« Work, work, work! my labour never flags : — And what are its wages? A bed of straw.... a cust of bread.... and rags; — That shattered roof.... and this naked floor.... a table.... a broken chair.... — And a wall so blank, my shadow I thank for sometimes falling there.

« Work, work, work! from weary chime to chime! — Work, work, work! as prisoners work for crime. — Band, and gusset, and seam.... seam, and gusset, and band, — Till the heart is sick, and the brain benumbed, as well as the weary hand.

« Work, work, work! in the dull December light, — And work, work, work! when the weather is warm and bright, — While underneath the eaves the brooding swallows cling, — As if to show me their sunny backs, and twit me with the Spring.

« O but to breathe the breath of the cowslip and primrose sweet! — With the sky above my head, and the grass beneath my feet; — For only one short hour to feel as I used to feel, — Before I knew the woes of want, and the walk that costs a meal!

« O but for one short hour! a respite however brief! — No blessed leisure for love or hope, but only time for grief! — A little weeping would ease my heart, but in their briny bed — My tears must stop, for every drop hinders needle and thread! »

With fingers weary and worn, with eyelids heavy and red, — A woman sat, in unwomanly rays, plying her needle and thread : — And stitch, stitch, stitch, in poverty, hunger and dirt, — And still, with a voice of dolorous pitch, — (Would that its tone could reach the rich), — She sang this « song of the Shirt ».

HOOD.

(*Punch*, Christmas n°, 1844.)

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE TOME XXIV.

Pages.

ARBOIS DE JUBAINVILLE (H. D'). — Littérature épique de l'Irlande : Maladie de Cûchulainn et unique jalousie d'Emer (femme de ce héros) 221

CHAHO (A.). — *Preces sancti Nersetis Cantabrice* 326

CHARENCEY (Comte H. de). — Phonétique souletine (fin). . 72, 144

DEVILLE (Gabriel). — Notes sur le développement du langage chez les enfants (suite et fin) 10, 128, 242, 300

DODGSON (E.-S.). — Essai d'une concordance des formes verbales employées dans les Épîtres de saint Pierre du Nouveau Testament basque de J. de Leiçarraga. — Corrections et additions 43

HOVELACQUE (Abel). — Les limites de la langue française. . . 191

LARRIEU (Dr F.). — Un essai de calendrier républicain en langue basque (1797). 1

GRASSERIE (Raoul de la). — Nouvelle explication de l'origine du Décasyllabe roman. 271

PINART et J. CARRANZA (A.-L.). — *Catecismo en cuna*. . . . 57

REGNAUD (Paul). — L'élargissement des formes indo-européennes sur des finales rhotacisées. 49

— Études phonétiques et morphologiques dans le domaine des langues indo-européennes 166

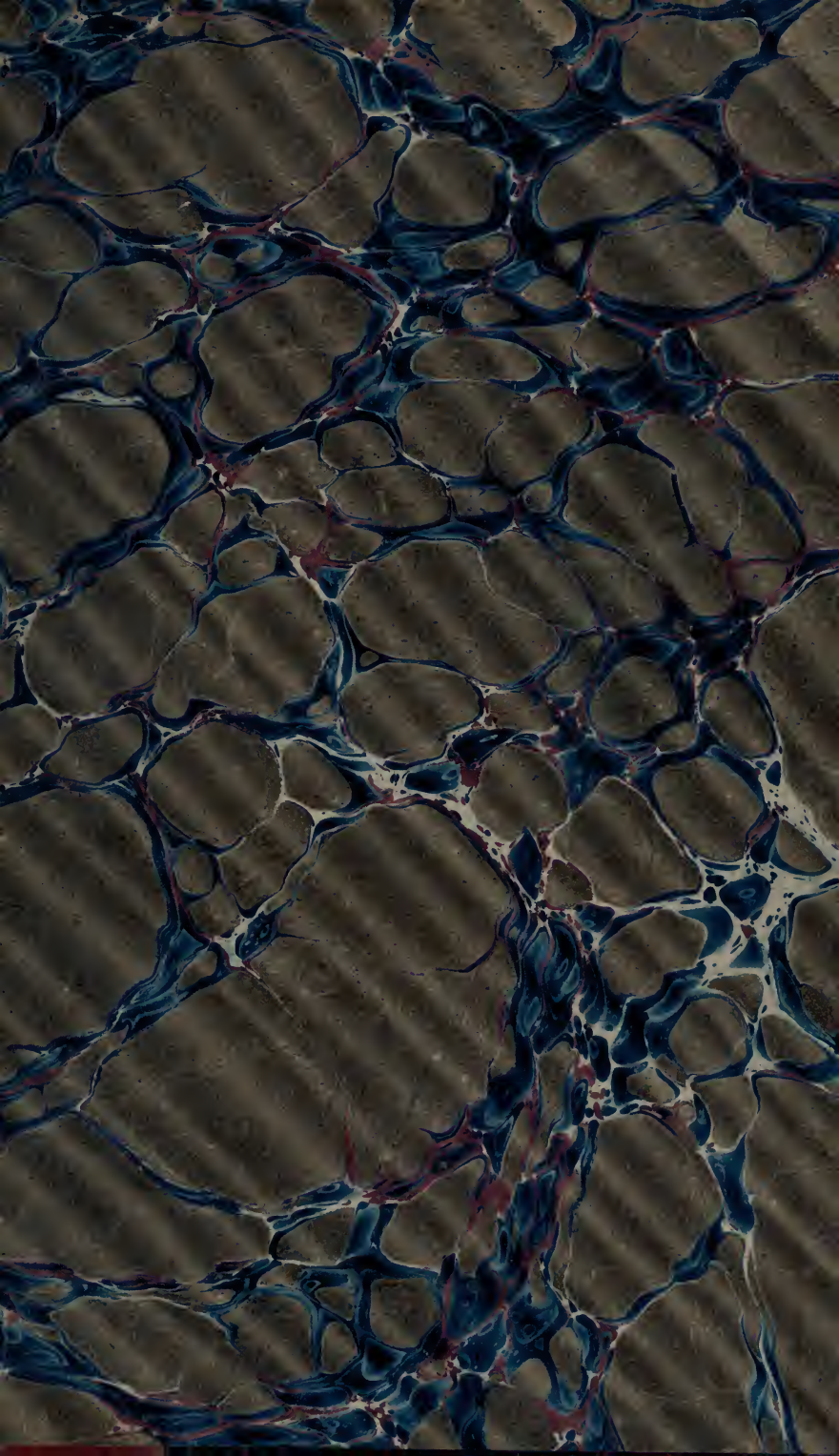
STEMPF (V.). — Glossar zu Dechepare's Poesien (suite). . . 111, 206, 283

VINSON (Julien). — Le Joueur et le Roi, conte hindoustani (dakhnî). 321

BIBLIOGRAPHIE.

DUBARAT (V.). — *Essai d'une bibliographie de la langue basque*, par Julien Vinson (suivi d'observations). 335
HENRY (V.). — Le *Yih-King*, texte primitif rétabli, traduit et commenté par Ch. de Harlez 89
HOVELACQUE (A.). — *Manuel pour étudier le sanscrit védique*, précis de grammaire, chrestomathie, lexique, par Bergaigne et Victor Henry 95
REGNAUD (Paul). — *Die Pluralbildungen der indogermanischen Neutra*, par Johannes Schmidt. 178
— *Le théâtre indien*, par Sylvain Levi. 258
VINSON (Julien). — *La langue française en Indo-Chine*, par A. Aymonier. 180
— *Les Vascons avant leur établissement en Novempopulanie*, par J.-F. Bladé. 182
— *A Manual of the Andamanese languages*, by M. V. Portmann. 263
— *A Dictionary of the central Nicoburese languages*, preceded by notes on the grammar of the central form, by E.-M. MAN. 263
— *Nociones de Gramatica general* aplicadas especialmente á la lengua castellana, par d. E. Escriche y d. Fr. Fernandez 265

VARIA.

Querelle poétique de Cervantes et de Lope de Vega. 97
Une énigme anglaise 98
La science et les saints. 99
Victor Hugo et la langue basque. 184
Vocabulaire basque recueilli par un pèlerin de Saint-Jacques en 1726. 185
MAGNABAL (J.-G.). — Une curieuse anagramme. 266
HOOD. — The Song of the Shirt. 346

IMP. GEORGES JACOB, — ORLÉANS.